



POUR eme

LE CERCLE DES IMMORTELS

The background of the cover features a portrait of a woman with dark hair and intense, glowing eyes. She has visible tattoos on her right shoulder and upper arm. The background is a mix of dark blue and purple, with faint, ethereal images of wings or flames. At the bottom, there is a decorative border of teal, swirling, smoke-like patterns.

SHERRILYN KENYON

DARK-HUNTERS - 3

La fille du shaman

CRÉPUSCULE

SHERRILYN KENYON

La fille du Shaman

LE CERCLE DES IMMORTELS – 3



**J'ai lu
Amour & Mystère**

Prologue

Village de Dionnan, an 558 de notre ère

L'incendie qui ravageait le village de Dionnan aurait dû combler Talon de plaisir. Les flammes furieuses qui montaient vers le ciel noir et la fumée symbolisaient sa vengeance assouvie. Et pourtant, il ne se sentait pas heureux. Rien, désormais, ne pourrait le rendre heureux.

Une détresse sans nom l'habitait en permanence. C'était insupportable. Comment évacuer cette douleur ? En pleurant ? Non, en jurant, en maudissant le sort qui lui avait arraché un à un tous les êtres qu'il aimait.

À l'âge de sept ans, il s'était retrouvé orphelin, en charge de sa petite sœur. N'ayant nulle part où aller et incapable de s'occuper du bébé, il avait rejoint le clan d'où sa mère était originaire, ce même clan qui avait banni ses parents bien avant sa naissance. Son oncle, qui en était le chef depuis un an, avait accueilli les deux enfants, mais les membres du clan, pas du tout. Jusqu'au jour où Talon les avait contraints à les accepter, Ceara et lui. Par la force des armes et de sa colère, il les avait obligés à le respecter. À partir de ce moment-là, on l'avait laissé en paix. On avait cessé de se moquer de lui et de sa sœur et de salir la mémoire de sa mère, qui avait commis le sacrilège de s'unir à un druide. Les dieux l'avaient punie en accablant son fils d'un terrible sort : toute personne qu'il s'avisait d'aimer était destinée à mourir.

Talon avait décidé de faire fi de la malédiction. Il s'était juré d'être plus fort que ceux qui siégeaient au panthéon celtique.

Devenu adulte, il était passé maître dans le maniement des armes et était devenu un guerrier d'exception. À la mort de son

oncle, les villageois l'avaient plébiscité pour qu'il prenne sa succession à la tête du clan.

Talon avait protégé son seul parent, cet oncle sévère mais juste, au cours de tous les combats. Pourtant, l'ennemi, lors d'une sanglante bataille, avait réussi à l'attirer dans un guet-apens et à le blesser mortellement. Talon l'avait tenu dans ses bras jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle.

— Veille sur Ceara et sur ma femme, fils adoptif, lui avait dit son oncle.

Talon le lui avait promis. Mais, quelques mois plus tard, sa tante avait été assassinée. Ensuite, Nynia, l'épouse bien-aimée de Talon, était morte en accouchant d'un bébé mort-né. Il avait enterré la mère et le fils sur la rive du loch où Nynia et lui jouaient, enfants.

La malédiction des dieux s'acharnait sur lui : comme ils l'avaient prédit, Talon perdait tous ceux qu'il aimait.

Nynia avait été tout pour lui. Son univers tournait autour de la jeune femme. Sans elle, il avait perdu le goût de vivre.

Mais le clan comptait sur le neveu du défunt chef. Alors, sans oublier les chers disparus, Talon avait repris ses fonctions à la tête du groupe, dans une solitude morale qui n'entamait en rien son sens aigu du devoir et sa capacité à assumer ses responsabilités. La petite armée qu'il avait si bien formée était sortie victorieuse de tous les affrontements avec les clans du Nord et les seigneurs des territoires de l'intérieur des terres. Ceux qui tentaient de réduire à leur merci le clan de Talon ne connaissaient que des défaites sanglantes. Le clan était devenu la famille de Talon, et il se dévouait corps et âme à ses membres. S'il avait fallu combattre les dieux pour eux, il l'aurait fait. Il aurait donné sa vie à condition que son peuple soit épargné.

Il ne lui restait que Ceara, si douce, si bonne, si jolie. Il choyait sa jeune sœur aux cheveux dorés et aux yeux d'ambre. Elle seule parvenait à lui faire retrouver parfois le sourire.

Mais le sort qui s'acharnait sur lui depuis son enfance avait frappé une nouvelle fois : pour satisfaire l'ambition démesurée d'un homme, son clan l'avait trahi. Talon avait été ligoté et Ceara mise à mort sous ses yeux en sacrifice aux dieux. Elle avait agonisé en criant son nom, tandis qu'il assistait à son

calvaire, impuissant. Depuis, les cris de souffrance de Ceara résonnaient dans sa tête.

Ceara assassinée, le clan, mené par le nouveau chef, s'était retourné contre lui, bien décidé à le supprimer aussi.

Talon était mort à son tour.

Et la mort ne lui avait pas apporté la paix éternelle, mais une autre forme de vie. Sa soif de vengeance, pensait-il, était à l'origine de cette stupéfiante résurrection qui l'avait ramené parmi les humains, sans qu'il en fût tout à fait un. Sans doute sa haine et son besoin viscéral de faire payer leurs exactions aux coupables avaient-ils été plus forts que le néant.

Ce soir, il avait mis le feu au village, et il regardait brûler les maisons, avec leurs habitants enfermés à l'intérieur.

— Que les dieux vous damnent tous ! rugit-il lorsqu'un geyser de flammes jaillit dans le ciel nocturne.

— Les dieux ne sont pas responsables de notre damnation. Nous nous damnons nous-mêmes par le biais de nos paroles et de nos actes.

Talon se retourna. Un homme âgé, tout de noir vêtu, marchait vers lui. Son physique était étrange. Talon n'avait jamais vu personne de semblable.

L'homme paraissait attirer le vent, qui tournoyait autour de lui, faisant flotter sa cape. Sa main gauche serrait une lance de bois à la poignée ornée de symboles sculptés. Un lien de cuir garni de plumes y était accroché. Le clair de lune faisait scintiller ses yeux et ses cheveux blonds attachés en trois longues tresses.

Talon frémit : les prunelles de l'homme brillaient d'un éclat surnaturel. Lui qui était un vrai colosse, d'une taille exceptionnelle, n'avait jamais eu à lever la tête pour regarder quelqu'un en face... mais pour la première fois, il y était contraint. L'homme qui se tenait à quelques mètres de lui lui faisait l'effet d'être gigantesque. Mais lorsqu'il se rapprocha, Talon se rendit compte qu'il ne mesurait que quelques centimètres de plus que lui et qu'il n'était pas aussi vieux qu'il l'avait cru à première vue, loin s'en fallait : son âge se situait quelque part entre l'adolescence et la maturité.

Lorsqu'il fut tout près, Talon découvrit dans ses yeux toute la sagesse, tout le savoir du monde. Face à lui se trouvait un guerrier, pas un seigneur.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis Acheron Parthenopaeus.

Un étrange accent marquait le celte que parlait l'homme.

— J'ai été envoyé par Artemis pour t'entraîner à ta nouvelle existence, poursuivit-il.

La déesse grecque avait dit à Talon d'attendre la venue de cet homme, qui sillonnait le monde depuis la nuit des temps.

— Et que comptes-tu m'enseigner, Acheron ?

— Je t'apprendrai à détruire les Démons qui traitent les humains comme des proies, à te protéger du soleil, à te cacher de ses rayons qui te tueraient. Je te dirai comment parler sans montrer tes crocs et je t'enseignerai tout ce que tu dois savoir pour survivre.

Talon ne put retenir un rire amer. Une nouvelle existence ? Mais il n'en voulait pas. Tout ce à quoi il aspirait, c'était à la paix éternelle de la mort.

Ou à retrouver ceux qu'il aimait, et cela n'arriverait jamais. Or, sans eux, il n'avait plus goût à rien. Seul le néant l'attirait. Il ne désirait rien d'autre que devenir poussière, ne plus rien ressentir, se libérer de l'écrasant poids de la douleur.

— Dis-moi, Acheron, ne connaîtrais-tu pas plutôt une recette pour me libérer de ma souffrance ?

— Si, le Celte, je connais le moyen de faire cesser ta torture. Mais n'oublie jamais que rien n'est donné gratuitement et que rien n'est définitif. Un jour viendra où ton cœur se rouvrira et où les douleurs anciennes resurgiront. À ce moment-là, elles seront d'une telle intensité qu'elles te détruiront peut-être, mais détruiront également ceux auxquels tu seras attaché.

Talon ne retint rien de la dernière partie de la tirade de l'homme. Tout ce qui l'intéressait, c'était de ne plus avoir mal, d'être libéré de ses tourments. Il était prêt à payer n'importe quel prix pour cela.

— Es-tu sûr que je ne ressentirai plus rien, Acheron ?

— Oui.

— Alors, apprend-moi. Je t'écoute, Acheron.

1

De nos jours, à La Nouvelle-Orléans

— Tu veux mon avis, Talon ? Tuer un Démon sans une bonne bagarre au préalable, c'est comme faire l'amour sans préliminaires ! Du temps gâché et de la frustration.

Les paroles de Wulf suscitèrent chez Talon un haussement d'épaules.

Attablé dans un coin, au *Café du Monde*, il attendait que la serveuse lui apporte expresso et beignets. Il faisait tourner entre deux doigts une vieille pièce de monnaie saxonne tout en scrutant la rue mal éclairée et les passants qui déambulaient. Ayant banni toute émotion de son cœur comme de son esprit près de mille cinq cents ans auparavant, il ne lui restait plus que trois sources de bonheur : les femmes faciles, le café fort et ses discussions au téléphone avec Wulf. Dans cet ordre. Même si, pour être honnête, il devait admettre que, parfois, l'amitié de Wulf comptait davantage pour lui qu'un bon café.

Mais pas ce soir.

Il s'était réveillé au crépuscule, et aussitôt, le manque de caféine l'avait taraudé. Seuls les humains souffraient d'addictions, prétendait-on dans son milieu. C'était faux : sans café, lui, le non-humain, n'était au réveil que l'ombre de lui-même. Il avait donc enfilé en quatrième vitesse un jean, un tee-shirt et une veste en cuir noirs et était parti en quête de la déesse caféine.

Quelle nuit tranquille pour La Nouvelle-Orléans... songea-t-il en tripotant sa pièce.

Anormalement tranquille. En cette période de Mardi gras, si peu de touristes, c'était inhabituel. Mais cela n'empêcherait pas

les Démons de se livrer à une orgie de sang sur ces malheureux. Ils festoieraient jusqu'à la nausée.

Talon savourait la quiétude du moment. Le calme avant la tempête... Ce répit lui permettait de discuter avec Wulf.

— Pour parler comme un vrai Norvégien, ami Wulf, je te dirai que ce dont tu as besoin, c'est de belles filles qui t'abreuveraient d'hydromel et de Vikings prêts à se battre pour gagner le Walhalla !

— Ah, ouais... Ce ne serait pas mal, ça. Le bon vieux temps où les Démons étaient des combattants à l'arme blanche ou à mains nues bien entraînés me manque. Ceux que j'ai débusqués ce soir étaient nuls. Tout ce qu'ils connaissaient, c'était le maniement d'un revolver !

— Tu as de nouveau pris des balles ?

— Ouais. Quatre. Ça me fait regretter Desiderius. Avec lui, au moins, on avait droit à un beau carnage à coups de poing, de dague, de pieu...

— Prends garde à ce que tu regrettes, Wulf. Qui sait si ça ne se reproduira pas un jour...

— Mmm. En attendant, j'en ai marre de ces minables qui filent comme des lapins pris dans des phares dès qu'ils nous voient et qui sont incapables de se battre comme leurs ancêtres le faisaient. Je t'assure, Talon, je suis nostalgique.

Un groupe de femmes passait devant le café. Talon rajusta ses Ray-Ban sur son nez. « Voilà de quoi aiguïser mon appétit », songea-t-il. Lorsqu'il vit une belle blonde au déhanchement suggestif, il passa la langue sur ses canines et se sentit saliver de désir. Nom d'un chien, qu'est-ce qu'il avait envie de la goûter...

Foutu carnaval ! En une autre période de l'année, il aurait raccroché au nez de Wulf et serait parti sur les traces de la blonde. Mais il devait rester fidèle au poste, accomplir son devoir.

— Moi, ce qui me manque le plus, Wulf, ce sont les Talpinas.

— C'était qui, ça ?

— Ah, c'est vrai, tu n'as pas connu cette époque... Il y a des lustres, les Talpinas étaient chargées de pourvoir à nos besoins physiques.

Talon soupira. Se remémorer les Talpinas lui donnait du vague à l'âme. Quelle douceur de vivre elles lui avaient prodiguée, à lui et à ses frères Chasseurs de la Nuit ! Elles savaient ce qu'ils étaient et adoraient aller au lit avec eux. Les écuyers se chargeaient de leur éducation pour le bénéfice des Chasseurs.

— Que sont-elles devenues ? s'enquit Wulf.

— Environ un siècle avant ta naissance, un Chasseur a commis l'erreur de tomber amoureux de l'une des Talpinas. Hélas, cela n'a pas plu à Artemis, qui s'est mise dans une de ces colères dont elle a le secret et a renvoyé toutes les Talpinas ! Après ça, on en a été réduits à trouver nous-mêmes des partenaires d'une nuit décentes, et crois-moi, dans l'Angleterre du XVII^e siècle, ce n'était pas du gâteau.

— Trouver une nana pour une nuit ne m'a jamais posé de problème parce que je ne suis pas difficile et que je ne m'embarrasse pas de fioritures. Hop, j'emballe !

— Je le sais, et je t'envie, Wulf. Moi, je dois me démenier pour les séduire, et ensuite leur dire immédiatement au revoir et merci ! Toi, tu agis à ta guise.

Tu quittes tes petites amies ou tu restes avec elles selon ton humeur.

— Ou elles me larguent... Tu vis seul par choix, Talon, et ce n'est pas plus mal. Tu n'as pas idée de ce qu'on éprouve quand une fille vous quitte et qu'on sait que d'ici à cinq minutes, elle ne se rappellera même plus votre prénom. Et il y a pire : celles auxquelles on s'est attaché et qui vous jettent comme un malpropre. La mère de Christopher est venue ici trois fois cette semaine pour rencontrer les gens avec lesquels il bosse. Je la connais depuis quand ? Trente ans ? Eh bien, elle me regarde comme si elle ne m'avait jamais vu. Et je ne te parle pas du coup qu'elle m'a fait il y a seize ans ! Je suis rentré chez nous, et elle a appelé les flics en m'accusant d'avoir forcé sa porte !

La douleur qui faisait trembler la voix de Wulf rappela à Talon pourquoi il valait mieux pour lui ne plus rien éprouver... hormis du plaisir physique. Les émotions vous gâchaient l'existence. On vivait infiniment mieux sans elles.

— Je suis navré pour toi, l'ami. Mais tu as quand même ton écuyer. Il ne t'oublie pas, lui.

— C'est vrai. Et je ne remercierai jamais assez les nouvelles technologies. Sans elles, je serais devenu dingue depuis longtemps. On peut être en contact avec tout plein de potes.

— Dis-moi, Wulf, ce n'est pas que je veuille changer de sujet, mais... as-tu rencontré le type qu'Artemis a mis en poste à La Nouvelle-Orléans pour remplacer Kyrian ?

— Non, mais on raconte que ce serait Valerius. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête d'Artemis ?

— Aucune idée.

— Kyrian est au courant ?

— Non. Acheron et moi avons décidé de ne pas lui révéler que le petit-fils du salaud qui avait anéanti sa famille et l'avait crucifié allait s'installer à deux pas de chez lui. Mais je pense qu'il ne tardera pas à le découvrir par lui-même.

— Que Valerius soit devenu humain ou non n'y changera rien : Kyrian le tuera s'il croise son chemin.

— Tiens-moi au courant.

— OK. Et toi ? Raconte un peu. Quelle mission t'a-t-on assignée pour ce Mardi gras ?

Talon fit sauter la pièce dans sa main tout en réfléchissant : devait-il révéler à Wulf qu'un ancien esclave grec allait débarquer le lendemain en ville pour aider les Chasseurs de la Nuit à lutter contre les Démons qui s'en donnaient à cœur joie lors du carnaval de Mardi gras ? Zarek était connu comme le loup blanc pour son avidité de sang humain. Il était instable, voire psychotique, et personne ne lui faisait confiance.

Pas de chance, songea Talon. Il se serait bien passé de la venue de Zarek. Il avait compté sur celle d'un Chasseur de la Nuit normal, même s'il savait que la puissance d'un de ses semblables interférerait négativement avec la sienne. S'affaiblir temporairement posait déjà un problème, sans en plus se coltiner Zarek !

— Acheron envoie Zarek à la rescousse, avoua Talon.

— Quoi ? Je croyais que jamais il ne lui permettrait de sortir d'Alaska !

— Je sais bien. Mais c'est un ordre d'Artemis. Même Acheron doit lui obéir.

Une serveuse posa devant Talon le café tant désiré et les beignets. Il poussa un soupir de plaisir, qui n'échappa pas à Wulf.

— Le café est arrivé, hein ? lança-t-il dans le portable.

— Exact et... Attends une seconde, laisse-moi en boire une gorgée. Ah... du pur bonheur.

Talon tendit la main vers un beignet, mais suspendit brusquement son geste. Il venait d'apercevoir quelque chose dans la partie droite de Jackson Square.

— Oh, non...

— Qu'est-ce qu'il y a, Talon ?

— Du grabuge en perspective...

Quatre Démons s'avançaient dans le square. Grands, beaux et blonds, comme tous ceux de leur race, ils marchaient d'un pas décidé, manifestement sûrs d'eux et de leur pouvoir, en quête de touristes à tuer.

Par nature, les Démons étaient des couards, aussi se déplaçaient-ils toujours en groupe. Ils n'affrontaient les Chasseurs de la Nuit qu'à plusieurs. Ils étaient bien plus forts que les humains, mais ridiculement faibles par rapport aux Chasseurs.

Autrefois, il en allait différemment, songea Talon avec nostalgie. Les Démons étaient des êtres estimables. Hélas, la jeune génération n'avait ni les scrupules ni l'élégance des ancêtres, et pas davantage leur prudence. Leur problème, c'était leur manque d'entraînement... et leurs têtes brûlées. Ils massacraient pour le plaisir, sans aucun discernement.

Les Démons étaient des Apollites à l'esprit dégénéré. Leur signe distinctif consistait en une marque noire sur la poitrine, qui apparaissait spontanément le funeste jour où ils passaient la ligne et, d'Apollites, devenaient des Démons avides d'âmes humaines.

— Merde, j'aurais bien aimé avoir le temps de finir mon café et de manger un beignet, grommela Talon, les yeux rivés sur le square.

— Si tu restes tranquillement assis là, Acheron te tirera sacrément les oreilles pour avoir failli à ta mission. Tu dois protéger les humains, Talon.

— Je sais, je sais, Acheron me fera griller comme une vulgaire côtelette... Je vais m'occuper de ces minables. Je te rappelle dans un moment, Wulf.

Talon raccrocha, rangea son portable dans la poche de son blouson de motard et se leva. Avant de s'éloigner, il lança un coup d'œil mélancolique à sa table. Ces saletés de Démons paieraient cher la perte des beignets.

Il vida sa tasse de café jusqu'à la dernière goutte, puis se dirigea vers le vieux presbytère. Les Démons allaient regretter d'être des vampires amateurs de touristes...

Ils allaient aussi regretter d'avoir empêché Talon de se régaler d'un bon petit déjeuner.

2

C'était une de ces nuits où Sunshine Runningwolf se demandait pourquoi elle était sortie de son loft.

— Bon sang, combien de fois une nana qui est née dans cette ville et y a habité toute sa vie peut-elle s'égarer dans ces rues ? se demanda-t-elle à mi-voix.

Apparemment, un nombre incalculable de fois. D'accord, cela ne serait pas arrivé si souvent si elle s'était concentrée. Mais la moindre mouche qui volait détournait son attention, et hop ! Elle se perdait.

Non, ce n'était pas ça, le problème. Ce qui était en cause, c'était son tempérament d'artiste. Ses yeux allaient et venaient, s'arrêtaient sur un point particulier, et ensuite, elle spéculait sur ce qu'elle observait. Son esprit tournait en permanence à cent à l'heure, en quête de nouveautés, de concepts révolutionnaires.

Pour elle, la beauté résidait en toute chose, en tout lieu. Son travail consistait à montrer cette beauté à autrui.

Ce matin, elle s'était laissé distraire par le nouvel immeuble en construction à quelques rues de chez elle. Puis, alors qu'elle marchait dans le Quartier français, son imagination s'était mise en route, lui donnant l'idée de formes inédites pour ses poteries.

Elle approchait néanmoins, après avoir emprunté le chemin des écoliers, de son café favori. Non qu'elle appréciait ce breuvage noir appelé café, qu'elle jugeait toxique. Mais elle aimait les tableaux accrochés aux murs de l'établissement, et ses amis, qu'elle aimait aussi, étaient tous accros à la caféine. Le point permanent de rencontre avec eux était ce café sur la place.

Elle s'en rapprochait quand un motif ornemental intéressant, qu'elle avait remarqué sur la façade du nouvel immeuble, lui revint à l'esprit. Elle sortit son carnet de croquis de son sac et entreprit de dessiner tout en marchant.

Et elle rentra dans un mur.

Non, pas un mur, constata-t-elle après avoir chancelé : elle serait tombée sans les deux bras solides qui la retenaient. Elle venait de heurter rudement un homme à la stature de colosse, qui, au premier abord, semblait taillé dans un bloc de pierre.

De marbre, rectifia-t-elle *in petto* dès qu'elle eut levé les yeux vers lui. La beauté de ses traits aurait fait rêver n'importe quel sculpteur de la Grèce antique. En reproduire la perfection aurait relevé de la gageure. Ses cheveux blonds brillaient, comme lustrés par la lumière des lampadaires qui, en outre, mettait en valeur les reliefs de son visage : nez... eh bien, grec, lèvres sensuelles, pommettes hautes, menton volontaire... Les traits de l'inconnu étaient l'image même de la virilité. Quant à ses yeux, leur bleu aurait fait pâlir d'envie le plus clair ciel d'été.

Sans réfléchir, elle prit le menton de l'homme entre deux doigts et fit pivoter la superbe tête de droite à gauche pour admirer le profil. Pas un seul défaut, quel que soit l'angle sous lequel elle l'examinait ! Incroyable. Il fallait absolument qu'elle dessine ce visage. Pas au fusain, mais à l'huile ! Ou, mais ce serait moins bien, aux pastels.

— Hé ! Ça va, mademoiselle ?

— Oui, oui ! Je vous prie de m'excuser de vous avoir bousculé, je ne vous avais pas vu. Savez-vous, monsieur, que votre visage a des proportions idéales ?

Il sourit légèrement, ce qui creusa une fossette dans sa joue, et tapota la cape rouge de Sunshine, sur l'épaule.

— Bien sûr que je le sais. Et toi, Petit Chaperon Rouge, sais-tu que le Grand Méchant Loup rôde, qu'il a le ventre vide et que tu as tort de te promener seule ce soir ?

Que lui racontait cet homme ? Elle lui parlait d'art, et lui, il lui débitait des âneries.

Elle ouvrait la bouche, bien décidée à lui demander d'être son modèle, lorsqu'elle se rendit compte qu'il n'était pas seul. Quatre hommes et une femme se tenaient derrière lui, dans l'ombre. Ils s'avancèrent, et elle découvrit qu'ils étaient tous aussi incroyablement beaux que lui. Ils la fixaient, et elle se sentit tout à coup frissonner : six paires d'yeux affamés étaient dardés sur elle. Six, car l'homme qui lui avait parlé n'était pas en

reste. Il passait même la langue sur ses sublimes lèvres, comme s'il salivait...

Sunshine fit un pas en arrière. Son instinct lui dictait de se mettre à courir, de fuir ces gens... mais ils se rapprochaient, l'entouraient...

— Allons, Petit Chaperon Rouge, tu ne voudrais pas nous quitter, tout de même ?

— Euh... eh bien, si, justement. Je pense même que c'est une excellente idée, dit-elle d'un ton ferme, prête à se battre : ces gens ignoraient qu'elle fréquentait des motards et était donc habituée à jouer des poings quand il le fallait.

L'homme au physique de statue antique leva les mains comme pour se jeter sur elle. Mais à peine eut-il tendu les bras qu'un sifflement suraigu déchira la nuit. Comme venu de nulle part, un objet circulaire passa devant le visage de Sunshine et s'abattit sur le bras droit de l'homme, le sectionnant net. L'homme hurla en rabattant son moignon sanguinolent contre sa poitrine. L'espèce de scie circulaire qui tournait à la vitesse de la lumière disparut aussi vite qu'elle était apparue, mais Sunshine réussit à voir d'où elle était arrivée : de l'angle de la ruelle.

Là, dans l'ombre, se dressait un homme tout de noir vêtu, dans une posture qui rappelait celle des cow-boys dans les westerns au moment du duel final : jambes écartées, en position de combat. Il serrait dans sa main l'étrange arme, un disque brillant et dentelé relié à une poignée. Sans doute y avait-il dans cette poignée un long filin d'acier grâce auquel l'homme ramenait le disque. Un boomerang, mais attaché...

Sunshine distinguait à peine ses traits, mais elle percevait son aura. Une aura puissante. De la force à l'état pur émanait de son mystérieux sauveur.

Cet homme était dangereux. Il venait de lui donner un sacré coup de main, mais cela n'impliquait pas qu'il fût animé de bonnes intentions. En fait, il incarnait le tueur, celui des films noirs ou, pire, d'épouvante. Il attendait, en silence, immobile, prêt à infliger la mort.

Le silence et l'immobilité ne durèrent que le temps d'un soupir : Sunshine, affolée, vit les blonds sculpturaux se jeter sur l'homme en noir.

Cette fois, Talon ne se servit pas du *srad*, cette redoutable arme de son invention. Que la jeune femme assistât à l'échauffourée l'ennuyait. Normalement, aucun humain ne devait être témoin des pouvoirs d'un Chasseur de la Nuit. Mais elle, elle restait là, plus fascinée qu'effrayée. Bon sang ! Pourquoi n'avait-elle pas peur et ne s'enfuyait-elle pas à toutes jambes, comme n'importe quelle autre représentante du sexe faible l'eût fait ?

L'espace d'un instant, il envisagea de créer un nuage de brouillard qui les aurait enveloppés, les Démons et lui-même, les dissimulant à la femme, mais il y renonça : la bagarre aurait disparu aux yeux de la curieuse, mais lui n'aurait plus vu les Démons. Or, compte tenu de leur nombre, ils avaient une chance face à lui... C'était d'ailleurs parce qu'ils étaient en groupe qu'ils s'en prenaient à lui.

— Fichez le camp ! cria-t-il à la jeune femme.

Elle pivota sur ses talons, manifestement prête à obéir, mais l'un des Démons l'attrapa. Éberlué, Talon assista alors à une scène pour lui surréaliste : en deux coups de coude et de pied bien ajustés, la jeune femme se débarrassa du Démon, qui se plia en deux, une main au creux de l'estomac, les genoux flageolants.

Quelle supernana ! songea Talon avec admiration alors qu'elle s'en allait en courant. Il adorait les femmes pugnaces capables de se sortir seules du pétrin.

Maintenant seul face aux Démons, il leur lança :

— Nous voilà enfin entre nous !

Celui qui semblait être le chef se rua sur lui. Usant de ses pouvoirs télékinésiques, Talon l'expédia en l'air, cul par-dessus tête, et le projeta droit dans un mur. Deux de ses acolytes prirent le relais, pour leur plus grande déconvenue : Talon en neutralisa un d'un coup de pied bien ciblé et l'autre grâce au *srad*. Il s'apprêtait à en frapper un quatrième quand il s'aperçut que le plus grand des six tueurs s'élançait à la poursuite de la jeune femme. Il détourna deux secondes le regard des Démons

restants, ce qui lui valut un violent coup au plexus. Le choc le fit basculer en arrière et lui coupa la respiration.

Il roula sur lui-même et se releva.

— Maintenant ! cria le Démon femelle.

Avant que Talon ait eu le temps de récupérer totalement son équilibre, l'un de ses adversaires le ceintura et le rejeta sur le macadam. Un poids effarant l'écrasa, comme si un semi-remorque lui passait sur le corps. Une douleur fulgurante lui vrilla la jambe. Il ferma brièvement les yeux et, lorsqu'il les rouvrit, s'aperçut, incrédule, qu'un véhicule lui avait vraiment roulé dessus ! Un énorme 4 x 4 noir, lourdement décoré de vrilles de vigne et de grappes de raisin en vue de la parade de Mardi gras, quittait la ruelle en trombe. Le souffle coupé par la souffrance, il resta allongé sur le bitume, luttant pour ne pas perdre connaissance.

Un Chasseur de la Nuit inconscient était un Chasseur mort – règle numéro cinq enseignée par Acheron et consignée dans le petit mode d'emploi qu'il remettait à tout Chasseur novice.

Il devait à tout prix rester éveillé... Mais il avait si mal et il était tellement furieux contre les Démons que ses pouvoirs s'amenuisaient. Toute émotion affaiblissait un Chasseur, qu'elle soit positive ou négative. Ne pas aimer, ne pas haïr étaient les conditions *sine qua non* de sa survie.

Lentement, en faisant appel à toute sa volonté et en serrant les dents pour s'empêcher de gémir, il entreprit de se remettre debout. Il avait l'impression de fonctionner au ralenti. Il n'était plus qu'une pauvre chose pantelante et impuissante, condamnée à regarder s'éloigner les Démons rescapés de l'affrontement. Impossible d'envisager de les rattraper et d'en découdre de nouveau. S'il n'avait pas été si mal en point, il les aurait poursuivis et aurait pu infliger de gros dégâts à leurs corps parfaits : il lui aurait suffi de s'ébrouer à côté d'eux afin de les éclabousser de son sang. Le sang d'un Chasseur de la Nuit était un poison violent pour un Démon.

Merde ! Jamais il n'avait failli à sa mission. Ce soir, c'était un échec de première.

Les genoux fléchis, il s'appuya au mur. La jeune femme qu'il avait sauvée revint à ce moment-là, le désarroi peint sur son visage. Manifestement, elle cherchait un moyen de l'aider.

En la voyant de près, il fut saisi par sa ravissante frimousse. On eût dit un lutin ou une petite fée. L'intelligence et l'énergie habitaient ses grands yeux noirs. Elle lui rappelait la déesse Morrigan, à laquelle il avait juré fidélité et loyauté en d'autres temps.

Ses longs cheveux couleur de jais étaient tressés, et une longue traînée noire maculait sa joue de l'oreille au nez... mais il ne s'agissait pas de maquillage. Spontanément, alors qu'elle était penchée sur lui, il tendit la main et essuya la tache. La douceur de sa peau veloutée sous ses doigts l'émut, de même que le parfum de la jeune femme, une curieuse combinaison de patchouli et de... térébenthine.

— ô mon Dieu ! Vous allez tenir le coup, monsieur ?

— Ouais.

— Je vais appeler une ambulance.

— Non !

— Mais vous êtes blessé !

— Pas d'ambulance.

Elle fixa sur lui un regard interrogateur, puis fronça les sourcils.

— Ça y est, j'y suis : vous êtes un étranger entré illégalement sur le territoire américain, c'est ça ?

Talon ne réfléchit qu'un bref instant : la jeune femme venait de lui donner une parfaite porte de sortie. S'il accentuait son accent celte, l'imposture passerait comme une lettre à la poste.

— Oui, c'est ça, grommela-t-il.

— OK, fit-elle en lui caressant gentiment le bras. Je vais m'occuper de vous moi-même. Oublions l'ambulance.

Talon se déplaça hors du cercle de lumière du lampadaire au-dessus de lui : la clarté blessait ses yeux ultrasensibles. En bougeant, des élancements parcoururent sa jambe cassée, mais il les ignora. Une seule chose comptait : se mettre à l'abri. La nuit commençait à peine, mais si personne ne l'aidait, il serait encore dans cette ruelle à l'aube... et le soleil le carboniserait. Il avait besoin d'un refuge, et vite.

Il sortit son téléphone cellulaire de sa poche pour appeler Nick Gautier et jura quand il vit l'appareil fendu en deux. Saleté de saleté ! S'il était immortel, ce fichu portable ne l'était pas.

— Laissez-moi vous aider, dit la jeune femme en se plaçant à côté de lui pour le soutenir.

Incrédule, il lui décocha un coup d'œil, comme s'il doutait de ce qui était en train de se passer : une humaine venait à son secours ! Jamais cela ne lui était arrivé. D'ordinaire, il menait ses combats à leur terme et nettoyait ensuite le terrain sans le concours de quiconque.

— Je n'ai besoin de personne. Je me débrouillerai.

— Jamais de la vie ! Vous êtes blessé, et c'est à cause de moi.

Il voulut argumenter, mais son corps l'en empêcha : il souffrait comme un damné. Lui, le Chasseur, allait donc se laisser dominer par une faiblesse passagère ? Ce n'était qu'un bobo... un gros bobo, d'accord, mais il pouvait résister à tout, par Thor !

À peine s'était-il énergiquement dit cela qu'il s'évanouit.

Sunshine le rattrapa avant qu'il touche le sol. Elle chancela sous son poids, mais, sans savoir vraiment comment, réussit à le maintenir. Puis, très précautionneusement, aussi doucement que possible, elle l'allongea sur le trottoir... et la tête de l'homme heurta brutalement le bitume. Le choc résonna comme si elle avait lâché un parpaing sur une cloche.

— Oh, non... Oh, je suis désolée... Je vous en prie, dites-moi qu'en plus, je ne vous ai pas causé un traumatisme crânien ! gémit-elle.

Que faire, maintenant ? L'état de ce malheureux était sans doute pire qu'avant son intervention !

Elle se redressa et l'examina. Un étranger habillé de cuir comme un motard, trop lourd pour qu'elle le porte, totalement vulnérable parce que sans connaissance, à la merci du groupe de voyous blonds... Mais elle aussi était à leur merci : s'il leur prenait l'envie de revenir dans la ruelle, le motard ne ferait pas de vieux os, et Sunshine Runningwolf non plus. D'autant que d'autres périls menaçaient. Des punks en maraude, par exemple. Ils adoreraient trouver un homme déjà à terre et une femme seule. À La Nouvelle-Orléans, tout pouvait arriver à une

personne inconsciente... ou, d'ailleurs, en pleine possession de ses esprits.

Sunshine commençait à avoir peur quand elle entendit qu'on l'appelait. Elle scruta la ruelle et, à l'entrée, vit Wayne Santana, au volant de sa Dodge Ram, qui roulait vers elle au ralenti.

Wayne paraissait âgé à cause de sa chevelure prématurément blanchie, mais il n'avait que trente-trois ans, et, lorsqu'on le voyait de près, la juvénilité de ses traits surprenait.

Il arrêta sa voiture à hauteur de Sunshine et acheva de baisser sa vitre entrouverte.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Sunshine ?

La jeune femme poussa un soupir de soulagement.

— Wayne, tu pourrais m'aider à mettre ce type dans ta bagnole ?

— Il est soûl ? demanda Wayne d'un ton empreint de dégoût.

— Non, il est blessé.

— Appelle une ambulance, dans ce cas.

— Impossible. Alors, Wayne ? Tu me donnes un coup de main pour l'emmener chez moi ?

— C'est un de tes amis ?

— Non. Nous venons juste de nous... euh... rencontrer.

— Alors, laisse-le tomber. Tu sors quand même d'une sale histoire avec un motard. Ne remets pas le couvert avec un autre type.

— Wayne, je t'en prie !

— Pour ce qu'on en sait, ce mec est peut-être un criminel.

Impliqué dans une méchante rixe dix-sept ans plus tôt et condamné pour homicide involontaire, Wayne avait fait pas mal d'années de prison. Libéré, il avait passé des mois à chercher du travail, en vain. Personne ne souhaitait embaucher un ex-détenu. Excédé, fauché, sans toit, Wayne envisageait de replonger dans la délinquance pour trouver de l'argent quand il avait fait un dernier essai : il s'était présenté au club du père de Sunshine, et contre l'avis de ce dernier Sunshine l'avait embauché. Cinq ans plus tard, le bilan était très positif. Jamais

Wayne n'avait manqué un jour de travail, ni été en retard d'une minute. Il était devenu le meilleur employé de M. Runningwolf.

— S'il te plaît, Wayne... supplia Sunshine en lui décochant ce regard de petite fille perdue qui faisait fondre tous les hommes et les amenait à exécuter ses quatre volontés.

Tout en grommelant entre ses dents, Wayne sortit de la Dodge.

— Un de ces jours, ton bon cœur te perdra, Sunshine. Ou tu auras de gros ennuis. Tu ne sais vraiment rien de ce mec ?

— Non.

Sauf qu'il lui avait sauvé la vie. Le recueillir chez elle ne présentait aucun risque. Le courageux chevalier noir qui avait volé à son secours ne lui ferait pas de mal, elle en était sûre.

— On l'embarque, alors ? demanda Wayne.

— Oui.

L'installer sur la banquette arrière ne fut pas une mince affaire, même à deux. Wayne était costaud, mais l'étranger, qui mesurait largement un mètre quatre-vingt-dix, pesait d'autant plus lourd qu'il était inerte. Son corps était tout en muscles, constata Sunshine lorsqu'elle plaça ses mains autour de son buste puis autour de ses jambes pour les caler contre la portière.

Wayne se remit au volant, tandis que Sunshine s'asseyait à l'arrière afin de soutenir la tête de l'inconnu sur ses genoux. La voiture roulait lorsque la jeune femme repoussa les longs cheveux couleur de lin du blessé, lui dégageant le visage. Pour la première fois, elle le regarda attentivement. Elle n'avait pas remarqué à quel point il était séduisant. Ses traits étaient à la fois extrêmement volontaires et finement ciselés, comme ceux des profils sur les pièces de monnaie anciennes. Un guerrier. Cet homme évoquait un guerrier d'antan. Un chevalier. Son chevalier.

De longs cils noirs frangeaient ses paupières closes. Une barbe blonde naissante créait sur ses joues une illusion de voile doré. De quelle couleur étaient ses yeux, cela, elle le saurait... s'il se réveillait, songea Sunshine avec angoisse.

Pourvu qu'il ne soit pas dans le coma ! C'eût été trop injuste qu'un homme aussi courageux et... aussi beau meure. Car il était beau. Comparé à lui, le voyou qu'elle avait trouvé digne de poser

pour elle lui paraissait d'une banalité et d'une mièvrerie affligeantes.

Elle lui caressa le front et éprouva quelque chose d'étrange. Cela ressemblait à du désir, à ce petit bouleversement intérieur que l'on ressent quand on attend le baiser d'un amant sexy. Le parfum de l'inconnu, un pot-pourri de musc, de cuir et de savon, l'enivrait. Elle le respirait à pleins poumons quand Wayne lui demanda :

— Alors ? Que lui est-il arrivé ? Tu le sais ?

— Il s'est fait attaquer par une horde de cinglés du Mardi gras. Un jobard dans une voiture décorée pour le carnaval lui a roulé dessus.

— Il n'y avait pas de festivités particulières en ville ce soir. D'où sortaient ces détraqués ?

— Aucune idée.

— Ce devait être des gars d'une fraternité qui faisaient un bizutage. Chaque année, ils font de sales coups, genre vol de véhicules apprêtés pour la parade de Mardi gras. Ils se baladent avec, puis les abandonnent n'importe où. Je me demande où ils ont garé celui qu'ils avaient ce soir.

— Ils ont envisagé de le garer sur mon ami, et c'est pour ça qu'il est dans cet état. Je n'en reviens pas que ça ne l'ait pas tué. En tout cas, je suis heureuse qu'il ait tenu le choc.

— Sûr qu'il sera aussi content, quand il se réveillera.

Sunshine baissa la tête pour écouter la respiration de l'inconnu. Régulière. Bien. Et tellement agréable à entendre... Pourquoi y prenait-elle tant de plaisir ? Il respirait, c'était un soulagement, mais il n'y avait pas de quoi se pâmer pour autant...

— Ton père va être furieux, Sunshine. Quand il apprendra que j'ai emmené un parfait étranger chez toi, il me pendra haut et court.

— Dans ce cas, ne lui dis rien.

Wayne lança à la jeune femme un regard sévère.

— Pas question que je me taise. Si quelque chose t'arrivait, ce serait moi le responsable.

L'excessif sens des responsabilités de Wayne agaçaït prodigieusement Sunshine, aussi ne répondit-elle pas tout de

suite. Elle allait d'abord se calmer. C'eût été maladroit d'enguirlander celui qui l'aidait.

Suivre du bout du doigt le dessin des sourcils de l'inconnu l'apaisa. C'était étrange, cette sensation qu'elle éprouvait de connaître cet homme... qu'elle n'avait pourtant jamais rencontré. Mais l'étrangeté était un domaine familier pour elle. Sa mère n'avait-elle pas écrit un livre sur le sujet ?

— Je suis une grande fille, Wayne, dit-elle enfin. Je peux prendre soin de moi, tu sais.

— Tu parles ! En taule, j'ai passé douze ans avec des types qui n'avaient fait qu'une bouchée de filles qui pensaient pouvoir se débrouiller toutes seules, comme toi.

— OK, je me rends. Mets cet homme chez moi, dans mon lit, et j'irai dormir chez mes parents. Et demain matin, je reviendrai voir comment il va, accompagnée de ma mère ou d'un de mes frères. Ça te rassure ?

— Il pourrait se réveiller au milieu de la nuit et tout te voler...

— Qu'est-ce qu'il pourrait me voler ? Mes vêtements ne lui iront pas, et je ne possède rien de valeur, à part ma collection de disques ringards des années soixante-dix !

— Un point pour toi. On fait comme tu as dit, mais tu me promets d'être prudente, hein ?

— Promis.

Cela ne parut pas tranquilliser Wayne, mais il garda le silence jusqu'au loft de Sunshine, sur Canal Street. Néanmoins, en arrivant devant l'immeuble, il jura à plusieurs reprises entre ses dents, ce qui laissa Sunshine de marbre : entre ses copains motards et ses frères, elle avait tellement l'habitude des hommes qui débitaient des chapelets d'injures qu'elle n'y faisait même plus attention.

Le loft de Sunshine était situé juste au-dessus du bar de son père. Y transporter l'homme prit quinze bonnes minutes à Wayne et à la jeune femme. Une fois à l'intérieur de l'immense pièce, tous deux reprirent leur souffle, puis Sunshine tira le rideau de coton qui séparait l'endroit où se trouvait son lit du reste du loft.

— Voilà, c'est fait, dit Wayne après qu'ils eurent couché l'inconnu. Maintenant, on s'en va, ajouta-t-il en tirant Sunshine par le bras.

— Attends ! On ne peut pas le laisser comme ça !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est couvert de sang !

Wayne décocha un regard exaspéré à Sunshine, mais elle ne s'en formalisa pas. Tout le monde, dans l'entourage de Wayne, avait droit à ce regard tôt ou tard – plus souvent tôt que tard, d'ailleurs. Wayne n'était pas du genre doux et patient.

— Je vais le déshabiller, dit-elle sans s'émouvoir.

— Tu plaisantes ?

— Wayne, j'ai vingt-neuf ans, j'ai été mariée avec un artiste qui peignait des nus à l'université et j'ai été élevée avec deux grands frères. Je sais donc parfaitement à quoi ressemble un homme nu !

En maugréant ce qui n'était certainement pas des mots doux, Wayne alla s'asseoir sur le canapé et croisa les bras sur sa poitrine d'un air boudeur. Sunshine se détourna de lui et entreprit d'ouvrir le blouson de motard de l'inconnu.

Curieusement, le blouson en cuir noir était intact. Il était magnifique, avec son symbole celtique doré et rouge peint dans un écusson. Émerveillée, Sunshine le contempla un long moment : passionnée par l'histoire des Celtes, elle avait passé des jours entiers à compiler des textes traitant de l'art et de la culture de cette civilisation.

Elle fit enfin glisser la fermeture Éclair... et se figea. L'homme ne portait rien sous son blouson. Ce qu'elle avait sous les yeux n'était ni une chemise ni un tee-shirt, mais une peau satinée tendue sur des pectoraux de champion d'haltérophilie et des abdominaux en tablettes de chocolat dont la vue la fit saliver. L'envie de passer la langue sur cette peau et de se délecter de sa saveur comme d'une friandise rare la saisit soudain. Jamais elle ne s'était trouvée devant un homme aussi parfait. Sa beauté l'étourdissait au point qu'elle en oubliait la présence de Wayne dans le loft.

Avec d'innombrables précautions, elle retira le blouson. Le symbole celtique figurait également dans le dos du vêtement.

Elle alluma la lampe de chevet de façon à mieux voir l'homme. Oh, bon sang... Cela existait donc, des êtres capables de rivaliser avec les dieux de la mythologie ? Apparemment, oui. Dire qu'elle avait trouvé superbe l'homme qui s'était révélé être un voyou, le blond qui l'avait agressée, songea-t-elle de nouveau. Il n'était qu'un pâle avorton, comparé à l'athlète qui reposait sur son lit... Lui aussi avait des cheveux d'or, longs jusqu'aux épaules et curieusement nattés sur chaque tempe, formant deux fines tresses qui, lorsqu'il était debout, devaient lui frôler les maxillaires. Elle ignorait toujours quelle était la couleur de ses yeux, et cela la frustrait. Elle avait envie de la découvrir... mais elle avait surtout envie que les yeux de l'inconnu la découvrent, elle, la détaillent, la trouvent attirante et envoient à son cerveau d'excitants stimuli. Ensuite, le cerveau en question ordonnerait au corps de bouger, d'ouvrir les bras et d'enlacer cette femme qui frissonnait de désir des pieds à la tête.

Holà, du calme ! Elle était restée trop longtemps chaste. Non qu'elle eût choisi de l'être... mais le fait était là, indiscutable : elle avait envie d'un homme.

Pas de n'importe quel homme.

De celui-là.

Il lui était déjà arrivé d'éprouver une forte attirance physique pour un homme, de se dire : « Tiens, celui-ci, je l'inviterais bien dans mon lit », mais cette fois, il s'agissait d'autre chose. Ce qu'elle ressentait était bien plus puissant, presque incontrôlable. L'inconnu l'attirait comme un aimant.

Elle se pencha sur lui, intriguée par le médaillon qu'il portait autour du cou. Le bijou en or représentait deux têtes de dragon se faisant face. Quelle stupéfiante coïncidence ! Elle avait dessiné ce même motif, des années plus tôt, quand elle suivait des cours aux Beaux-Arts. Ensuite, elle avait tenté de fondre de l'or et de mouler les deux dragons, mais n'avait obtenu pour résultat qu'un informe magma doré. Seul un orfèvre de grand talent pouvait réaliser une telle merveille.

Le tatouage que portait l'homme sur la poitrine l'impressionna plus encore. Il s'étalait sur toute la partie gauche du torse et se poursuivait sur le bras. Des symboles celtes, encore. Elle les connaissait pour les avoir vus dans un livre. Ils

signifiaient que celui qui les portait avait dédié sa vie à la déesse celtique de la guerre, Morrigan.

Comme dans la voiture lorsqu'elle avait fait courir son doigt sur les sourcils de l'inconnu, elle ne put résister à la tentation : du bout de l'index, elle suivit le tracé des lignes précises qui partaient en spirale autour du biceps de l'homme. Le tatoueur qui avait exécuté ce travail n'ignorait rien de la mythologie celtique. Il n'avait commis aucune erreur, n'avait oublié aucun détail. Ce que Sunshine avait étudié, gravé dans des plaques de granit vieilles de plus de mille cinq cents ans, elle l'avait sous les yeux, fidèlement reproduit.

Elle s'arracha avec peine à la contemplation de cet inconnu qui détenait sans le savoir le don de l'émouvoir jusqu'au plus profond de son être. Son pantalon était couvert de sang. Il était urgent de l'en débarrasser et de voir s'il était blessé aux jambes ou au bassin.

Le cuir du pantalon était intact. Le sang qui le maculait devait être celui de ses agresseurs. L'homme était donc sorti indemne d'un combat d'une violence inouïe... Mmm. Indemne, vraiment ? Une voiture lui avait roulé dessus, et il ne souffrait ni de lésions ni de fractures ? Voilà qui était extrêmement bizarre.

Mais peut-être les blessures n'étaient-elles pas apparentes. Il fallait retirer ce pantalon, vérifier que tout allait bien... et, par la même occasion, découvrir ce que l'homme portait dessous. Un caleçon ? Un petit slip très sexy ?

À cette pensée, Sunshine se sentit rougir. Pourtant, sans vergogne, elle détacha ceinture et boutons et tira sur le bas du pantalon. Le cuir glissa le long des hanches, révélant un sexe nu au repos. Un sexe impressionnant plaqué sur une toison qui évoquait des copeaux d'or.

La gorge sèche, Sunshine déglutit avec peine. Pourtant, des hommes nus, elle en avait vu plus que sa part, durant ses études aux Beaux-Arts. Elle adorait les peindre. Et les modèles étaient toujours de superbes éphèbes. Souvent, elle avait fantasmé sur ces garçons et en avait parfois retrouvé certains après les cours pour boire un verre... et plus si affinités. Ils étaient nombreux à lui avoir plu, mais aucun ne lui avait fait le même effet que cet homme.

Elle avait l'impression d'être victime d'un enchantement. Ses mains tremblaient tandis qu'elle pliait soigneusement le pantalon et en caressait le cuir d'une douceur extrême. Ses paumes devenaient moites. C'était la peau de l'homme qu'elle voulait toucher...

Le rêve inavoué de toute femme, elle le vivait : à sa merci, dans son propre lit, se trouvait un homme nu d'une beauté irréelle. Pourquoi ne pas en profiter, se déshabiller, s'allonger contre lui et essayer avec force caresses et baisers de réveiller ce... Beau au Bois Dormant ?

Dans un état second, elle attrapa les pans de son chemisier et les retira de son jean.

— Sunshine ?

Wayne ! Elle l'avait complètement oublié.

Elle resta quelques secondes hébétée. Bon sang, mais ce type l'avait ensorcelée ! Elle se rajusta à la hâte.

— J'arrive ! Un instant !

Son esprit battait vraiment la campagne. Elle n'avait même pas vérifié que l'homme n'était pas blessé !

Manifestement, non. Le sang sur le pantalon en cuir n'était définitivement pas le sien. Mais... et la voiture qui l'avait écrasé ? Comment se faisait-il qu'elle ne lui ait pas brisé les os ? Il avait dû rouler sur lui-même *in extremis*, et les pneus étaient passés de part et d'autre de son corps. Pourtant, elle aurait juré que le 4 x 4 avait rebondi, comme en franchissant un dos-d'âne...

— Montre-moi ça !

Wayne s'empara du pantalon en cuir et sortit un portefeuille de la poche arrière.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je veux savoir qui est ce mec. Voyons... Sept cent trente-trois dollars en espèces... mais pas la moindre pièce d'identité, pas de carte de crédit ni de permis de conduire... Ah, je sens un truc ici... Oh, merde !

Wayne avait plongé la main dans l'une des poches de devant et en avait ressorti ce qui ressemblait à une dague, mais qui s'ouvrit comme une fleur mortelle lorsqu'il appuya sur un petit bouton : des lames circulaires jaillirent.

— Nom d'un chien, Sunshine ! On dirait que tu es tombée sur un dealer de drogue !

— Ce n'est pas un dealer.

— Ah, non ? Et d'où sors-tu cette certitude ?

Les dealers ne sauvaient pas les femmes qui se faisaient agresser, faillit répondre Sunshine. Au lieu de quoi, elle rétorqua :

— Je le sais, c'est tout. Et maintenant, remets ce truc en place.

— Alors ? demanda Camulus lorsque Dionysos entra dans la chambre d'hôtel.

Quand il entendit la voix de Camulus, Styxx, confortablement installé sur un canapé moelleux en compagnie du dieu celte, leva les yeux de son journal. Enfin, Dionysos était là. Ce casse-pieds de Camulus allait peut-être cesser de jouer avec la télécommande du téléviseur et de passer constamment d'une chaîne à l'autre. Ne pas lui arracher des mains cette fichue télécommande avait exigé de Styxx un effort à la limite de ses forces. Mais il l'avait fait, cet effort, parce que seul un fou aurait pris le risque d'enlever son jouet à un dieu. Styxx était prêt à mourir un jour ou l'autre, mais pas dans les souffrances que lui aurait infligées Camulus en le torturant à mort. Alors, il avait gardé les yeux baissés sur son journal en rongant son frein et en priant pour que Dionysos arrive.

Camulus portait sa longue chevelure noire attachée en catogan. Son allure martiale, lorsqu'il se mit debout, trahit ce qu'il était : un dieu de la guerre.

Dionysos retira son manteau en cachemire, puis ses gants en cuir brun, et apparut en col roulé bleu, pantalon marron au pli impeccable et blazer en tweed coordonné. Ainsi habillé, avec ses cheveux bruns illuminés par des mèches châtain clair et coupés court par un coiffeur aux tarifs à l'évidence prohibitifs, il avait tout de l'homme d'affaires plus que prospère. Ce qu'il était, d'ailleurs : il dirigeait une société financière qui s'occupait de gérer les fonds des dieux en mission sur la terre. Obligé de démissionner de ses fonctions sur l'Olympe des siècles

auparavant, Dionysos évoluait désormais dans le monde des mortels, univers qu'à l'instar de Styxx il détestait.

— Réponds-moi ! lui ordonna Camulus. Je ne suis pas l'un de tes compatriotes grecs qui adoraient les énigmes du sphinx !

— Hé, parle-moi autrement, s'il te plaît, Camulus ! Je ne suis pas l'un de tes compatriotes celtes qui tremblent comme des feuilles devant toi ! Si tu veux en découdre, mon bonhomme, je t'attends !

— Arrêtez, vous deux ! s'écria Styxx. Vous vous battrez dans votre monde, OK ?

Les deux adversaires lui lancèrent un regard noir : il fallait qu'il soit fou pour oser s'interposer entre eux !

Styxx regretta aussitôt d'être intervenu. S'ils s'entre-tuaient, il ne mourrait jamais, lui ! Mais, dans l'immédiat, il devait s'occuper d'autre chose que de son avenir. De la femme, par exemple.

— Alors ? Est-elle avec Talon ? demanda-t-il à Dionysos.

Celui que les Romains appelaient Bacchus eut un sourire sardonique.

— Nous avons réglé notre affaire comme du papier à musique ! Mais tu es sûr qu'elle va bloquer Talon, Camulus ?

— Je n'ai pas dit qu'elle allait le bloquer : elle va le neutraliser.

— Quelle est la différence ? demanda Styxx.

— La différence, c'est qu'il va devenir un objet de préoccupation pour Acheron. À partir de là, nous pourrons organiser la fin des Atlantes.

Bien, se dit Styxx. Du moment que le Chasseur de la Nuit et la femme restaient ensemble, au moins jusqu'au Mardi gras, tout se passerait comme sur des roulettes, et ils pourraient libérer la Destructrice d'Atlantes. Cela faisait huit cents ans que cela ne s'était pas produit, et s'ils loupèrent leur coup cette fois-ci, ils devraient patienter huit cents ans de plus.

Cette perspective donnait la nausée à Styxx. Attendre encore huit cents ans ! Huit siècles de souffrance, de monotonie, de solitude, à voir ceux qui l'entouraient vieillir puis mourir à l'issue de leur vie de mortels, entourés de parents et d'amis...

Oh, bon sang, quelle chance ils avaient, ces humains ! Leur vie avait une fin, mais ils connaissaient le bonheur.

Quant à Dionysos et Camulus, ils cherchaient à retrouver leur statut de dieux. Pour cela, ils avaient besoin de la Destructrice et du sang d'Acheron. Car seule la mort d'Acheron permettrait d'arracher la Destructrice à sa captivité.

Acheron était la clé. Sa fin ouvrirait toutes les portes, et Styxx était le seul qui fût en mesure de livrer Acheron à ses exécuteurs.

Plus que quelques jours de patience, et le bon vieux temps reviendrait. Styxx serait libre. En attendant, il lui fallait faire en sorte que les dieux ne s'entre-tuent pas et tenir éloignés les Chasseurs de la Nuit. Car si Acheron et les Chasseurs découvraient ce qui se tramait, ils y mettraient un terme dans l'instant.

Cela n'arriverait pas. Styxx parviendrait à ses fins. Il réussirait là où il avait échoué huit siècles plus tôt. Les Chasseurs de la Nuit ne domineraient plus rien ni personne ; ils n'auraient plus de chef. À partir de ce moment, le monde changerait du tout au tout, songea Styxx en souriant sans s'en rendre compte.

Plus que quelques jours, et tout serait joué.

3

Talon se réveilla et grimaça immédiatement : il avait le bras en feu. Il s'assit et cligna des yeux jusqu'à ce qu'il ait compris ce qui lui arrivait : le soleil le touchait ! Fuyant les rayons, il se rencogna précipitamment dans l'angle du lit... Mais de quel lit ? se demanda-t-il après avoir regardé autour de lui. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Pour la première fois depuis des siècles, il se sentit désorienté. Quoi qu'il fasse, d'ordinaire, il était toujours dans son élément et maître de ses actes. Mais aujourd'hui, il avait perdu ses repères, et la sensation était très déplaisante.

Des rideaux entouraient le lit. Leur finesse lui permettait d'entendre une femme parler à côté. Ce devait être elle qui avait remonté les stores de ces deux satanées fenêtres, laissant entrer à flots la lumière mortelle. Au travers des rideaux blancs, il voyait une clarté éblouissante : dans la pièce voisine aussi, il faisait grand jour.

Il ferma les paupières pour calmer les élancements dans ses yeux et se mit à réfléchir. Voyons... Quel événement avait eu pour conséquence de l'amener ici, dans cet appartement inconnu et dramatiquement lumineux ? Ah, ça y était, il se rappelait ! L'attaque dans la ruelle, la jeune femme, l'énorme voiture qui lui avait roulé sur le corps... Ses pouvoirs de Chasseur de la Nuit lui avaient permis de guérir presque instantanément de ses blessures. Il se souvenait d'avoir eu la jambe broyée... Ni les Démons ni la voiture ne l'avaient tué, mais s'il n'avisait pas, le soleil allait s'en charger.

Et si ce n'était pas le soleil, ce serait Apollon. La journée était son univers. Les Chasseurs n'avaient droit qu'à la nuit. S'il empiétait sur le territoire du dieu, il était fichu ! Il devait se cacher jusqu'au crépuscule.

Il sortit du lit et resta bouche bée en s'apercevant qu'il était nu. Puis il huma un étrange parfum. Patchouli et térébenthine. Cela lui rappelait quelque chose. Mais quoi ?

Peu importait. Il y réfléchirait plus tard. Le plus urgent était de s'habiller, et ensuite, de chercher une solution à son problème... ou, plutôt, à ses problèmes : où se trouvaient ses vêtements ? Avait-il raccompagné la jeune femme chez elle et fait l'amour fiévreusement avec elle après s'être dévêtu à mesure qu'ils traversaient, enlacés, les pièces qui menaient à la chambre ? Il aurait alors laissé tomber son blouson et son pantalon en route, abandonné ses bottes au milieu d'un salon...

Mmm. Non. S'il avait couché avec la jeune femme, il ne l'aurait pas oublié et se serait instinctivement réveillé avant l'aube.

La voix de la femme se fit plus forte. Elle se rapprochait. Effectivement, les rideaux s'entrouvrirent, et elle apparut. Un instant, il se crut face à la jeune femme qu'il avait aidée la veille, puis se rendit compte de sa méprise : cette brune aux cheveux réunis en une tresse épaisse, en long jupon et ample tunique noirs, approchait de la quarantaine. Mais elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la fille de la ruelle.

— Hé, Sunshine ! Ton copain est réveillé ! Comment s'appelle-t-il ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Je ne sais pas, Starla. Je ne le lui ai pas demandé.

La dénommée Starla s'approcha de Talon et l'examina sans vergogne. Puis elle déclara :

— Vous avez une tête à vous appeler Steve. Avez-vous faim, Steve ?

Tout en parlant, elle avait entrepris de fouiller dans la pile de magazines posés sur la table de nuit.

— Sunshine, je ne le trouve pas !

— Mais si. Il est sous les exemplaires de *Revue des Arts* !

— Non.

Les rideaux s'ouvrirent de nouveau, et cette fois, ce fut la jeune femme de la veille qui entra dans l'étrange chambre.

Talon la fixa, subjugué. Elle se déplaçait avec la grâce d'une princesse de conte de fées. Sa longue robe rouge à manches longues était taillée dans une étoffe si brillante que l'éclat en

blessa les yeux de Talon. Boutonnée seulement jusqu'à mi-longueur, elle révélait des jambes de danseuse très bronzées.

Tout en s'essuyant les mains avec un chiffon, elle s'avança vers la table de chevet. Sans lui lancer le moindre regard, constata-t-il avec étonnement.

— Le voilà ! dit-elle en sortant un petit volume caché sous la pile de magazines.

Elle se tourna enfin vers Talon, qui n'avait d'yeux que pour ses jambes.

— Avez-vous faim ?

— Hein ? Je... Où sont mes vêtements ?

— Starla, tu lui as demandé son nom ?

— Steve.

— Non, dit-il, tout en remontant le drap jusqu'à sa taille.

Il s'était remis au lit afin de dissimuler sa nudité. Mais le drap ne suffisait pas à cacher... autre chose. Consterné de se découvrir aussi peu maître de lui-même, il remonta les genoux et garda les cuisses serrées pendant que les deux femmes l'observaient.

— Tu comprends ce que je voulais dire, Starla, quand je te parlais de son aura exceptionnelle ?

— Oui. Il a du sang de druide, cet homme.

— Oh, tu crois ?

— C'est certain. Il faudrait qu'il nous permette de l'hypnotiser pour procéder à une régression dans son passé. Ce qu'il aurait à nous raconter serait sans aucun doute passionnant...

Ces deux bonnes femmes étaient cinglées ! L'hypnotiser, lui ? Elles plaisantaient ou quoi ?

— Je veux mes vêtements ! Tout de suite !

— Il s'énerve et son aura change, Starla... C'est fascinant.

— Je n'avais jamais vu ça avant. C'est effectivement quelque chose ! dit Starla, le petit livre à la main, en soulevant le rideau.

Talon se retrouva seul avec la jeune femme à l'étonnant prénom : Sunshine... autrement dit, Rayon de Soleil.

Elle continuait à s'essuyer les mains.

— Faim ? lui lança-t-elle, comme s'il n'était capable de comprendre qu'un mot à la fois.

- Non. Je veux mes vêtements.
- Qu'est-il arrivé à l'étiquette de votre pantalon ? Vous savez, celle qui indique la taille ?
- Elle s'adressait enfin à lui normalement. Mais ce qu'elle lui demandait lui paraissait particulièrement farfelu.
- L'étiquette ? Il n'y a pas d'étiquette. Mon pantalon a été fait à la main par un artisan.
- Zut.
- Pourquoi « zut » ?
- Parce qu'il était couvert de sang, alors je l'ai lavé... Je lave toujours mes vêtements en cuir. Pas à l'eau, bien sûr, mais à sec, dans le lave-linge, avec un produit spécial. J'ai fait pareil avec le vôtre, mais... il y a eu un petit problème.
- Un problème ?
- Oui. Votre pantalon a rétréci. Si vous essayez de le remettre, il aura l'air d'un collant de danseur. C'est pour ça que je voulais aller vous en acheter un, mais comme je ne connaissais pas votre taille...
- Ah, c'est super ! Je vais donc me balader tout nu dans un appartement inconnu avec des personnes dont je ne sais rien ?
- Je pourrais vous prêter un pantalon de survêtement... J'en ai un très large. Mais il ne vous arriverait qu'aux genoux, et en plus, il est rose bonbon.
- Voilà que tout s'arrange... Et mon portefeuille ? Vous ne l'avez pas lavé aussi, j'espère ?
- Non. Je l'ai sorti de votre poche avant de mettre votre pantalon dans le lave-linge.
- Bien. Où est-il ?
- Euh... il est...
- La jeune femme s'interrompt. Elle se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement très mal à l'aise.
- J'ai l'impression qu'il vaudrait mieux que je ne sache pas où il est, lâcha Talon d'un ton sarcastique.
- Sunshine prit une profonde inspiration avant d'avouer :
- J'avais aussi quelques vêtements à laver. J'ai posé votre portefeuille sur mes affaires, et par mégarde, je l'ai...
- ... fichu dans le lave-linge, OK. Et que lui est-il arrivé ?
- Il... il a disparu. Il a dû fondre ou je ne sais quoi.

— De mieux en mieux ! Et mes clés ?
— Elles étaient lourdes, alors elles ont glissé dans le siphon. À l'heure qu'il est, elles sont toujours coincées dedans.
— Et vous n'avez pas essayé de les en sortir ? rugit Talon.
— Si. On s'y est même mis à trois. Mais elles ont fini par s'échapper dans le tuyau. Direction les égouts. Je suis navrée. Tout ce que j'ai pu sauver, c'est le petit Snoopy en plastique qui était dans l'une de vos poches.

Talon n'en croyait pas ses oreilles. Ce n'était pas possible, il vivait un cauchemar... Il avait envie de se jeter sur la jeune femme et de la corriger comme elle le méritait. Mais comment aurait-il pu frapper quelqu'un qui l'avait aidé ?

— Bravo ! Je n'ai plus un sou, plus de pantalon, plus de clés... Est-ce que, par un coup de chance inouï, j'aurais encore mon blouson ?

— Oh, oui ! Il n'a rien, assura Sunshine d'un ton guilleret. Je lui ai juste donné un coup d'éponge. Et vous avez aussi votre joujou – le truc avec les lames circulaires –, votre couteau et vos bottes.

Elle se trouvait au pied du lit. Elle se pencha, ramassa les affaires qu'elle venait d'énumérer et les tendit à Talon, qui poussa un soupir de soulagement. Il n'était pas dépouillé de tout, finalement. Quant à sa moto, elle était devant le *Brewery*, hors de portée de cet Attila en jupons. Mais sans clé de contact, la Harley n'irait pas bien loin.

— Pourrais-je passer un coup de téléphone ?
— L'appareil est dans la cuisine.
— Euh... cela vous ennuerait-il de me l'apporter ?
— Désolée, mais ce n'est pas un sans-fil. Les sans-fil, pour moi, c'est l'enfer : je ne sais jamais où je les mets, et ça sonne, ça sonne... Je mets des heures à retrouver ces fichus engins. Le dernier que j'ai eu, je l'ai fait tomber dans les toilettes.

Talon regarda tour à tour la jeune femme et le rayon de soleil qui baignait la partie du lit qu'il n'occupait pas, se demandant lequel des deux était le plus dangereux pour lui.

— Est-ce que cela vous poserait un problème de descendre les stores, mademoiselle ?

Elle fronça les sourcils.

— Vous n’aimez pas le soleil ?

Talon fournit aussitôt la réponse que donnaient tous les Chasseurs de la Nuit quand on leur posait cette question.

— Je... j’y suis allergique. Photophobe, selon les médecins.

— Vraiment ? Je n’ai jamais rencontré personne qui soit allergique au soleil.

— Moi, je le suis.

— Alors, vous êtes comme les vampires ?

Il déglutit avec peine. Sans le savoir, la demoiselle flirtait avec la vérité.

— Pas exactement.

Sunshine alla débloquer le premier store. Talon attendit avec anxiété qu’une bienfaisante pénombre envahisse la chambre. Au lieu de cela, le store se décrocha et tomba par terre. Talon laissa échapper un juron et se recroquevilla dans l’angle du lit.

— Sunshine, je...

Starla s’interrompit en entrant dans la chambre. Un instant, Talon crut que c’était en le voyant, à demi nu, les genoux ramenés sous le menton, qu’elle avait perdu la voix. Mais non. Elle ne posa sur lui qu’un bref regard dénué d’émotion. Il n’aurait pas eu droit à mieux s’il avait été une commode ou une chaise.

Le fier Chasseur de la Nuit se sentit alors totalement pitoyable. D’une main qui tremblait presque, il acheva de remonter le drap sur lui et s’en recouvrit jusqu’au menton.

— Tu sais, Sunshine, il faudrait que tu trouves un homme du genre de celui-là à épouser. Un mec tellement bien pourvu qu’après t’avoir fait trois ou quatre gosses, il rendrait encore jaloux Priape.

Le souffle coupé, Talon baissa les yeux. Entre ses cuisses serrées, son sexe formait une protubérance qui soulevait le drap.

— Starla, tu me fais rougir ! s’exclama Sunshine en riant, sans rougir le moins du monde.

— Il n’y a pas de quoi rougir. Au contraire, tu devrais être fière d’être à l’origine de ce phénomène, ma chérie. Quant à

vous, mon garçon, je connais pas mal de filles qui donneraient cher pour profiter de ce que vous avez à offrir !

Talon leva les yeux au ciel, désespéré. Mais qu'avait-il donc fait pour mériter ça ? De sa vie, jamais il n'avait rencontré de femmes aussi déconcertantes que ces deux-là. Si seulement les dieux pouvaient se montrer cléments avec lui et lui permettre de sortir de cette maison de folles...

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ce store, Sunshine ? demanda Starla.

— Mon invité ne supporte pas le soleil.

— Voyons ! Il n'y a presque pas de lumière, avec tous ces nuages !

— C'est comme ça. Monsieur a le cuir fragile.

— Oh, je vois ! Tu héberges un vampire ! Je trouve ça génial, ma chérie.

— Je ne suis pas un vampire !

— Je lui ai posé la question il y a quelques minutes, Starla, dit Sunshine, et il a répondu qu'il n'était pas exactement un vampire. Qu'est-ce qu'il a bien pu vouloir dire, à ton avis ?

— Eh bien, qu'il est un loup-garou, peut-être... Oui, c'est sûrement ça. Cela explique son aura exceptionnelle. Sunshine, tu as vraiment fait fort ! Tu nous as trouvé un loup-garou !

— Je ne suis pas un loup-garou !

La détresse rendait la voix de Talon plaintive. Lorsqu'il l'entendit, il eut du mal à la reconnaître.

— Quand on vit à La Nouvelle-Orléans, il faut s'attendre à tomber un jour ou l'autre sur un zombie ou un vampire, dit Sunshine. C'est mieux qu'un loup-garou. S'il n'est que cela, je suis déçue.

— Ton père m'a raconté que juste avant notre mariage, il avait vu un zombie dans le bayou, un soir.

— Il avait fumé trop de peyotl, maman.

— Mmm... Peut-être.

Maman ? La jeune femme qui se prénomait Sunshine avait appelé l'autre maman ! D'accord, cela expliquait leur ressemblance, mais la plus âgée des deux femmes avait l'air tellement jeune... et aussi givrée que sa fille. Les gènes de cette famille auraient passionné n'importe quel psychiatre.

Pendant que Starla remettait le premier store en place, Sunshine descendit celui de l'autre fenêtre – avec succès, cette fois : les crochets restèrent dans la tringle. Enfin, une délicieuse pénombre envahit la chambre. Talon se décida donc à sortir du lit, après s'être prestement fait une toge à la romaine avec le drap.

Il osa soulever le rideau et faire un pas dans le reste de l'appartement. Il découvrit alors une immense pièce... aux multiples fenêtres. Mais s'il longeait le mur opposé, il pouvait rester dans l'ombre. Il fila donc vers la cuisine, que seul un long comptoir séparait du reste de ce qui, comprit-il, était un loft.

Le téléphone. Il devait atteindre ce fichu téléphone.

— Bon, Sunshine, maintenant qu'il est réveillé et debout, je dois reconnaître qu'il me semble inoffensif...

Talon se pétrifia. Quoi ? Lui, inoffensif ? D'aussi loin qu'il puisse s'en souvenir, jamais personne ne l'avait trouvé inoffensif !

— ... je vais donc descendre au club mettre de l'ordre et faire un peu de paperasserie, poursuivit Starla.

— Entendu. À tout à l'heure.

Starla embrassa Sunshine sur la joue et s'en alla.

Soulagé de n'avoir plus à affronter qu'une folle au lieu de deux, Talon chercha le téléphone. Il vit le fil qui partait de la prise et suivait un chemin compliqué le long d'un mur puis sur un plan de travail, avant de disparaître dans un tiroir, qu'il ouvrit. L'appareil se trouvait à l'intérieur, au milieu d'un fouillis de pinceaux, de brosses et de tubes de peinture. Un endroit étonnant pour ranger un téléphone... Mais à quoi d'autre aurait-il pu s'attendre ? Ses hôtessees n'étaient pas du genre à accrocher tout bêtement l'appareil contre un mur ou à le poser sur un socle. C'eût été trop normal.

Il prit le combiné et composa le numéro de Nick Gautier, l'humain qui avait été l'écuyer de Kyrian de Thrace. Depuis son mariage avec Amanda Devereaux, quelques mois auparavant, Kyrian avait renoncé à son état de Chasseur de la Nuit et à tous les privilèges qui y étaient associés. Au chômage, Nick avait été embauché à temps partiel par Talon. Se résoudre à avoir un écuyer avait coûté à Talon. S'il s'attachait au jeune homme, ce

dernier mourrait, comme tous les êtres que Talon avait aimés dans le passé. Quoique... Ce serait peut-être lui qui le tuerait : Nick n'avait pas sa langue dans sa poche, et Talon brûlait souvent d'envie de l'étrangler pour le faire taire.

Un écuyer, c'était tout de même bien pratique, se dit Talon. Lors de moments difficiles comme celui qu'il vivait actuellement, par exemple.

Tout en frappant nerveusement le carrelage du pied, il écouta la sonnerie résonner longuement dans le vide, puis la messagerie s'enclencha, lui signalant que son correspondant n'était pas joignable.

Enfer et damnation ! Cela signifiait qu'il allait devoir appeler un autre numéro. Or il aurait préféré être frappé par la foudre et carbonisé sur place plutôt que de passer ce coup de fil. Si les autres Chasseurs de la Nuit apprenaient ce qui lui était arrivé, ils se paieraient sa tête pendant des lustres. Nick aurait gardé le secret. Un Chasseur, certainement pas.

Hélas, il n'avait pas le choix. Mais ce bon à rien de Nick allait payer cher son manquement à ses devoirs. Il était censé être sans cesse disponible, bon sang !

Tout en passant mentalement en revue les punitions qu'il allait infliger à son écuyer, Talon composa le numéro de Kyrian de Thrace, qui décrocha dès la première sonnerie.

— Talon ? Il est midi ! Que se passe-t-il ?

Sunshine traversa la cuisine à ce moment-là, en fredonnant une chanson où il était question d'un dragon doué de pouvoirs magiques.

— Je... j'ai besoin que tu me rendes un service, Kyrian.

— Tout ce que tu voudras.

— Il faudrait que tu ailles chez moi prendre le double des clés de ma moto, un téléphone cellulaire et un peu d'argent. Ensuite, si tu pouvais récupérer ma moto qui est garée devant le *Brewery* et me l'apporter pour ce soir...

— OK. Où dois-je te l'apporter ?

— Attends... Mademoiselle Sunshine ?

— Oui ?

— Où suis-je ?

Il avait plaqué sa main sur le combiné, mais il entendit quand même rire Kyrian.

— Vous connaissez le *Runningwolf's Club*, sur Canal Street ?

— Oui.

— Nous sommes juste au-dessus.

Talon communiqua l'information à Kyrian.

— Mon vieux, lui dit celui-ci, un jour, ta libido exacerbée te perdra !

Talon ne jugea pas utile de rétablir la vérité. Kyrian et lui se connaissaient depuis dix siècles, et jamais Kyrian n'avait eu à venir le sortir d'une telle situation. Si Talon lui racontait ce qui s'était passé, Kyrian ne le croirait pas. D'ailleurs, Talon avait lui-même du mal à y croire.

— Kyrian, je... j'ai aussi besoin de vêtements. Le silence qui suivit parut assourdissant à Talon.

De nouveau, il se vit en train de faire passer Nick de vie à trépas avec un luxe de tortures.

— Tu as besoin de... quoi ? demanda enfin Kyrian.

— De vêtements. J'ai perdu les miens. Kyrian se mit à glousser.

— La ferme, Kyrian ! Ce n'est pas marrant !

— Désolé, mais si. Bon, on s'occupe de tout ça.

— « On » ? Qui ça, « on » ?

— Julien et moi.

Grands dieux ! Julien de Macédoine allait être au courant aussi... et dès ce soir, l'information circulerait sur Internet. Les Chasseurs du monde entier sauraient dans quel délirant pétrin s'était fourré Talon ! Il deviendrait la risée de tous !

— À plus tard, Talon, lâcha Kyrian entre deux hoquets de rire.

Talon dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas broyer le téléphone entre ses doigts au lieu de raccrocher.

— Vous savez, lui dit alors Sunchine, je peux aller vous chercher des vêtements. Je vous dois bien ça, C'est moi qui est bouillé les vôtres.

— C'est bon. Mes amis vont s'occuper de tout. Elle fourragea dans un placard, puis vint poser devant lui une assiette

contenant un beignet à l'aspect étrange et quelque chose qui ressemblait à de l'herbe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le petit déjeuner... ou plutôt le déjeuner, vu l'heure. Mangez. Il y a un muffin au son et aux graines de lin, et des germes de luzerne.

Aux yeux de Talon, rien sur cette assiette n'avait l'air comestible, surtout pour un Celte. Mais il ne devait pas rester à jeun, Sunshine avait raison.

— Vous n'auriez pas du café, par hasard ?

Il avait failli dire « par pitié ».

— Jamais de la vie. C'est du poison ! Mais je peux vous préparer une tisane de plantes et...

— Des plantes ? Autant dire du foin, oui !

— Oh, oh ! Monsieur s'est levé du pied gauche, on dirait.

Aucun humain ne s'était jamais comporté de la sorte avec lui. Cette fille le traitait comme quantité négligeable ! Et cela le déstabilisait complètement.

Il ne lui restait plus qu'à capituler.

— Bon, d'accord. Va pour la... tisane. Puis-je utiliser votre salle de bains ?

Pourvu qu'il y en ait une dans cet étrange appartement... et que les commodités ne se trouvent pas dehors, au fond du parking, dans une cabane en bois !

La jeune femme lui désigna un angle à l'autre bout de la pièce, fermé par un rideau. Quel bonheur ! songea-t-il amèrement. Il aurait droit à un peu d'intimité.

Il se précipita dans ce que Sunshine appelait la salle de bains, laissa tomber par terre sa toge improvisée... et Sunshine entra. Elle lui tendit une grande serviette-éponge rose fuchsia et un peignoir assorti, puis posa les yeux sur lui et resta pétrifiée. Manifestement, le voir nu lui faisait un certain effet. Mais lequel ? De l'horreur ou du plaisir ?

Du plaisir, apprit-il après qu'elle lui eut dit :

— Savez-vous que vous êtes la perfection masculine incarnée ?

Il aurait dû se sentir flatté... mais il n'éprouva rien d'aussi agréable, car elle le regardait comme on examine une voiture

d'occasion que l'on envisage d'acheter. Pour ne rien arranger, son intonation était plate, sans passion.

Elle s'approcha de lui et lui passa la main dans le dos.

— Ce tatouage est sublime. Celui qui vous l'a fait est un véritable artiste.

Les doigts de la jeune femme coururent le long de sa colonne vertébrale jusqu'à ses reins. Il frissonna.

— Vous êtes un homme magnifique. Voulez-vous un rasoir ?

Talon sentit l'embarras le gagner. Cette jeune femme avait le don de le troubler. Et pas seulement mentalement : elle offrait à ses yeux le plus joli corps qu'ils eussent jamais contemplé. À présent qu'elle était à genoux devant un placard pour y chercher le rasoir, il avait une vue plongeante sur son décolleté. Sa robe mal boutonnée révélait des seins ronds et dorés comme des pêches de vigne. Talon faillit tendre la main pour attirer la jeune femme à lui, la déshabiller et l'emmener sous la douche avec lui. Il l'aurait soulevée, guidée pour qu'elle noue les jambes autour de sa taille, puis l'aurait prise sous le jet d'eau chaude.

L'image était tellement réaliste qu'il étouffa à grand-peine un gémissement. Cette jeune femme était le paradis sur terre.

En principe, tout homme normalement constitué se retrouvant face à une inconnue l'aurait priée de ménager sa pudeur en se retirant de la salle de bains.

Mais une inconnue normale ne se serait pas permis d'y pénétrer alors qu'il était tout nu... Sunshine ne s'arrêtait manifestement pas à ce genre de considération.

— Hé, Steve, il...

— Je ne m'appelle pas Steve.

— Non ? Comment, alors ?

— Talon. Mon nom, c'est Talon.

Elle sourit. Le prénom lui plaisait, apparemment.

— Que vouliez-vous ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— Vous venez de m'interpeller. J'imagine que vous aviez une question à me poser.

— Ah, oui. J'ai oublié laquelle.

Talon ne put se retenir de rire.

Elle ne l'avait pas encore entendu rire, songea Sunshine. Seigneur, il était à tomber quand il riait ! Vite, son carnet de croquis... Elle allait dessiner de mémoire ce visage sublime. À condition qu'elle mette la main sur ce maudit carnet de croquis. Où était-il donc ? se demanda-t-elle en sillonnant le loft.

Elle retrouva finalement son carnet dans le réfrigérateur. Elle avait dû le poser sur cette clayette lorsqu'elle avait sorti les germes de luzerne pour son invité.

Après s'être juchée sur un tabouret devant le comptoir, elle commença à esquisser les traits de Talon, et la magie habituelle, qui s'emparait d'elle lorsqu'elle dessinait ou peignait, agit : elle perdit toute notion du temps. Elle sursauta lorsque Talon, les hanches ceintes de la serviette rose, entra dans la cuisine.

À l'exception des deux tresses qui pendaient sur ses tempes, ses cheveux mouillés étaient lissés en arrière. Elle voyait enfin nettement ses yeux, d'un noir de jais surprenant chez un homme aussi blond. Le contraste qu'ils formaient avec sa chevelure couleur de lin était saisissant. Sunshine se savait capable de restituer l'impression de puissance qui se dégageait de cet homme, mais doutait de parvenir à matérialiser son aura et son magnétisme à coups de crayon. La nuit dernière, allongé dans son lit, elle l'avait trouvé magnifique, mais maintenant, debout, il la laissait ébahie par tant de beauté.

— Vous savez que vous êtes super, avec cette serviette, Talon ? Vous devriez sortir comme ça. Sûr que vous lanceriez une mode !

— Vous dites toujours ce qui vous passe par la tête ? s'enquit Talon en souriant.

— La plupart du temps. Mais il y a quand même quelques pensées que je garde pour moi.

— Quel soulagement de l'apprendre !

Sunshine ne parut pas se formaliser le moins du monde de cette répartie ironique.

— Vous vous êtes douché, mais vous n'avez pas touché à votre repas, Talon.

Non, et il aurait plus facilement mâché le cuir de ses bottes que ce gazon qu'il avait vu dans son assiette...

— Je n'ai pas faim, merci.

— Tant pis pour vous.

Elle appliqua un papier Cellophane protecteur sur l'assiette. Grands dieux, songea-t-il, elle comptait manger cette horreur elle-même plus tard... ou la lui présenter de nouveau !

Écœuré, il détourna les yeux... et frémit en sentant qu'elle passait le doigt sur son médaillon. Du bout de l'ongle, elle lui toucha la peau. La sensation qu'il éprouva fut aussi grisante que s'il avait respiré à plein nez les vapeurs d'alcool s'échappant d'un alambic.

— C'est magnifique, dit-elle en caressant les têtes de dragon. J'ai toujours eu envie d'avoir un médaillon comme ça, quelque chose qui me ressemble. Êtes-vous écossais ?

— Pas exactement.

Elle ne quittait pas du regard le bijou que lui avait offert sa tante lors de ses noces avec Nynia. Tous deux avaient reçu un médaillon identique, représentant un couple de dragons. Il ne savait pas pourquoi il portait encore le sien. Sans doute parce que l'ôter lui aurait fait plus de mal que le garder, et aussi parce qu'il aurait eu l'impression, s'il l'avait retiré, de perdre Nynia une deuxième fois. Il se rappelait les yeux brillants d'amour et d'émotion de sa femme lorsqu'elle lui avait attaché la chaîne autour du cou. Comme elle lui manquait... Les siècles avaient beau passer, la douleur restait aussi vive qu'au premier jour de deuil. En se concentrant, les yeux clos, il parvenait à retrouver le parfum de Nynia. Le médaillon recelait le fantôme de sa bien-aimée, se disait-il parfois, émerveillé par le phénomène.

Il y avait quelque chose en Sunshine qui lui rappelait Nynia. Il n'aurait su dire précisément de quoi il s'agissait, mis à part le fait que, à l'instar de son épouse, Sunshine avait l'art de lui faire perdre son sang-froid. Il la trouvait fascinante, douée d'une intuition rare. Il sentait qu'elle percevait l'existence d'un monde parallèle qui demeurerait caché à la majorité des humains. Et puis, les pensées se pressaient dans son esprit, et elle les exprimait comme elles lui venaient. Elle avait une logique bien à elle qui le déconcertait, comme celle de Nynia autrefois, du temps où il était un simple mortel.

— Savez-vous que vous dites sans arrêt « pas exactement », Talon ? Vous n'êtes pas exactement un vampire, pas exactement

écossais. Il n'y a rien dans tout ça qui me donne des informations bien précises sur vous... Ah, si : vous êtes allergique au soleil. Quoi d'autre ?

— Je déteste les muffins au son et à la luzerne.

Elle éclata de rire, un rire de gorge sexy, comme un long roucoulement.

— Maintenant, je le sais. Quand vos amis vont-ils arriver ?

Dans une heure ou deux. J'habite en dehors de ville. Il leur faut le temps d'aller jusque chez moi et de revenir.

Sunshine baissa les yeux sur la serviette. Une heure ou deux... cela laissait du temps pour profiter de ce que dissimulait, fort mal d'ailleurs, le tissu-éponge.

Mauvaise idée. À bannir immédiatement ! Mais pour cela, il fallait qu'il s'habille.

— Deux heures, c'est long, monsieur Talon Tout-court, puisque vous ne m'avez pas donné votre nom de famille. Je vais faire un saut dans une boutique du quartier et vous acheter quelque chose à enfiler, d'accord ?

Non, pas d'accord, songea Talon. Il n'avait pas envie qu'elle le quitte, ne fût-ce qu'une minute, et... D'où sortait cette pensée ? Lui, l'indécrottable solitaire, aurait tout à coup envie de compagnie ?

Balivernes. Son élan vers elle n'était que de la gratitude. Elle lui avait sauvé la vie. Si elle l'avait abandonné dans la rue, il serait mort carbonisé.

— J'y vais, Talon.

— Rien ne vous y oblige.

— Si. La honte d'avoir saccagé votre beau pantalon.

Plus il la regardait, plus elle l'envoûtait. Ses lèvres bien dessinées, sensuelles et toujours souriantes, dont l'éclat ne devait rien à l'artifice du maquillage, donnaient d'elle l'image parfaite d'un rayon de soleil. Sunshine était en parfaite adéquation avec son prénom. Elle était lumineuse, elle rayonnait... et il devait faire appel à toute sa volonté pour ne pas se pencher vers elle et l'embrasser.

Il resserra nerveusement le nœud de sa serviette sous le regard amusé de Sunshine. Il y avait assez de chaleur dans les yeux sombres de Talon pour faire fondre un glacier.

L'air autour de lui était chargé de tension sexuelle. Jamais il n'avait ressenti un tel émoi. Son corps lui semblait animé d'une vie propre, sur laquelle son cerveau n'avait pas de prise : il exigeait de toucher Sunshine, et l'esprit de Talon luttait, refusant de lui obéir.

Sunshine était consciente du trouble qui agitait Talon. Des pulsions identiques la bouleversaient, au point qu'elle sentait ses jambes flageoler. Elle avait envie de s'allonger et qu'il s'étende tout contre elle. Ses mains, sa bouche courraient alors sur sa peau et... Ô Seigneur ! Il venait de lui prendre le menton entre deux doigts, lui avait relevé la tête et pressait à présent ses lèvres sur les siennes. Elle entrouvrit immédiatement la bouche, avide de goûter les saveurs de sa langue.

Leur baiser fut long, langoureux, chargé de promesses d'extase. Sunshine avait noué ses mains derrière la nuque de Talon. Il était très grand, aussi s'était-elle hissée sur la pointe des pieds. L'étreinte tant désirée, elle la vivait. Elle sentait battre follement le cœur de Talon, palpiter son sexe tendu contre son ventre. Il l'embrassait avec une science consommée, constata-t-elle. Cet homme était l'incarnation de tous ses fantasmes, l'amant idéal, celui dont elle avait rêvé, en doutant de le rencontrer un jour.

Quelle expérience que ce baiser ! se dit-elle, tout étourdie, lorsqu'il la lâcha. Talon y avait mis tant de passion qu'elle avait l'impression d'être la seule femme qu'il désirât ; qu'après lui avoir fait l'amour, il ne voudrait plus jamais qu'elle et qu'elle ne vibrerait plus que pour lui.

— Embrassez-moi encore... demanda-t-elle en se lovant contre lui.

Il s'exécuta avec un enthousiasme qui la fit fondre. Puis, soudain, il interrompit leur baiser, la laissant perplexe.

Talon avait senti la langue hardie de la jeune femme frôler ses crocs. Par prudence, il avait mis un terme à cet exaltant échange. Mais il ne parvenait pas à la repousser vraiment.

Il éprouvait le besoin de l'avoir près de lui, de détailler son corps, dont sa robe à l'étoffe fluide ne dissimulait aucun des charmes. Sous l'effet de l'excitation, les pointes de ses seins

s'étaient dressées. Il les voyait à travers le tissu, brûlait de les titiller du bout de la langue... et de la pointe des crocs.

— Bien. C'était très bien, ce baiser, fit Sunshine en applaudissant, ce qui le laissa pantois. Maintenant, je vais m'occuper de ces vêtements, sinon je risque de faire quelque chose que je ne regretterais peut-être pas. Quelle est votre taille, Steve ?

— Talon.

— Ah, oui, Talon. Mission : habiller ce monsieur.

La jeune femme recula et sortit de la cuisine.

Talon se rendit compte qu'il souriait toujours. L'originalité de Sunshine le séduisait, même si cela la rendait déconcertante. Et puis, il y avait dans sa personnalité une fraîcheur revigorante.

Elle disparut dans la grande pièce. Il l'entendit psalmodier :

— Des vêtements pour Talon... Des vêtements pour Talon... Ah, les clés... Les clés de la voiture... Et le porte-monnaie. Pour payer les vêtements. Mettre de l'argent dedans... Est-ce que je n'oublie rien ?

Il y eut un silence, puis il l'entendit s'exclamer :

— Mais si ! Des chaussures. Je dois enfiler des chaussures avant de sortir !

Il se déplaça de façon à la voir. Elle glissait ses pieds dans des mules d'été posées devant la porte d'entrée.

— Hé ! Et un manteau ? C'est l'hiver, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Vous avez raison, un manteau, dit-elle en se dirigeant vers une armoire, d'où elle sortit un long pardessus marron très classique, qui ne collait pas du tout avec son style bohème.

— Je reviens, disait-elle, la main sur la poignée de la porte, quand il lui lança :

— Attendez !

Docilement, elle s'immobilisa. Il marcha jusqu'à elle et entreprit de boutonner le vaste manteau. Il ne voulait pas qu'elle sorte. Il voulait qu'elle reste là. Pour aller au lit avec lui. Pourtant, il lui ouvrit courtoisement la porte.

— À tout à l'heure.

Après son départ, il se traita mentalement d'idiot : il continuait à sourire béatement. Sunshine lui faisait l'effet d'une journée printanière qui aurait soudain surgi au plus dur du mois de décembre.

Cela faisait bien longtemps qu'aucune femme ne s'était ancrée dans son esprit. D'ordinaire, dès que ses conquêtes partaient, il les oubliait. Mais pas Sunshine.

— Elle me plaît, dit-il à haute voix.

Puis il tourna la tête et s'adressa par-dessus son épaule à l'esprit qui voletait dans son sillage :

— Elle est intéressante, Ceara.

Une silhouette translucide vint se placer auprès de lui. Talon discerna ses traits éthérés, au travers desquels il voyait le mur.

Ceara aurait dû rejoindre l'autre monde des siècles auparavant et y jouir de la paix éternelle, mais elle n'avait pu se résoudre à abandonner son frère. Sa compagnie, bien que sporadique, réconfortait Talon. Il se sentait moins seul. À l'époque où il ne contactait qu'avec difficulté ses confrères Chasseurs de la Nuit, en un temps où la technologie moderne n'existait pas, il avait souffert d'une profonde dépression. Se refusant à rechercher le contact des humains pour combler le vide de son existence, il avait été infiniment reconnaissant à sa sœur de se manifester à lui de temps en temps.

Mais chaque fois que Ceara lui apparaissait, le remords l'assaillait. Il avait failli à ses responsabilités. Il aurait dû l'empêcher de mourir. Elle n'avait pas eu la vie qu'elle méritait et à laquelle elle aspirait, avec un mari et des enfants.

Ceara avait été sacrifiée à cause de lui, stupide et arrogant personnage.

Lors de sa première venue, après leur mort à tous les deux, il avait été bouleversé. Ceara ne lui avait fait aucun reproche – pourtant, les dieux savaient qu'il l'aurait mérité ! Au contraire, elle n'avait montré qu'amour et compassion. « Je t'avais promis de ne jamais t'abandonner, mon frère bien-aimé, lui avait-elle dit, et je tiendrai parole. Je serai toujours là pour toi. »

Au fil des siècles, seule la présence de Ceara l'avait empêché de sombrer dans la folie. Elle l'avait aidé à supporter son

existence de Chasseur, cette vie à mi-chemin entre l'état d'humain et celui de... de monstre, ainsi qu'il se qualifiait à part lui lorsqu'il avait le moral au plus bas.

Une main diaphane se leva et se posa sur sa joue. Il ne sentit aucun contact, mais le geste lui fit chaud au cœur. Par réflexe, il tendit la main à son tour pour caresser les longs cheveux couleur de blé mûr de sa sœur, tout en sachant que ses doigts ne rencontreraient que du vide. Mais ce geste-là aussi le combla de bonheur.

« Comment vas-tu, mon cher frère ? Es-tu en paix avec toi-même ? »

— Oui, je vais bien.

« Est-ce vrai ? Tu ne dois pas me mentir, Talon. »

Comment ne pas lui mentir ? La vérité eût fait trop mal à Ceara, et il voulait épargner la jeune morte.

Il ferma les yeux, et les images du jour funeste de la mort de sa sœur défilèrent aussitôt sur ses rétines.

Les membres du clan avaient tué Ceara juste avant son seizième anniversaire. Ils l'avaient offerte en sacrifice aux dieux pour s'attirer leur clémence.

Et Talon se sentait responsable. Le poids de la culpabilité l'écrasait depuis mille cinq cents ans, comme s'il avait tenu lui-même la dague qui avait égorgé Ceara.

Mais à quoi bon ressasser tout cela ? Acheron ne lui répétait-il pas à l'envi qu'il n'était plus humain et que le passé n'existait plus ? Il n'avait pas droit aux souvenirs. Seul le futur comptait : le Chasseur de la Nuit qu'il était devenu devait lutter sans répit contre les forces du Mal. Nuit après nuit, il lui fallait détruire les prédateurs des humains.

« Cela ne me plaît guère que tu sois ici, Talon. Il y a trop de lumière. »

— Je sais. Je partirai dès que je le pourrai.

« Bien. Je me retire, mais je reviendrai dès que tu auras besoin de moi. »

Ceara disparut, et Talon courba les épaules. Il était seul. De nouveau.

Il se tourna vers le comptoir sur lequel Sunshine avait laissé son carnet de croquis. Quel talent ! En quelques coups de

crayon, elle avait su capturer non seulement son apparence physique, mais aussi son état d'esprit. Sunshine était une véritable artiste, songea-t-il avec admiration. Sur le visage qu'elle avait dessiné, on voyait le désarroi, la colère et une touche d'amusement – tous les sentiments qu'il avait éprouvés. C'était remarquable, mais il ne pouvait laisser ce dessin ici.

Il arracha le feuillet et l'enflamma d'un simple regard, usant de ce pouvoir spécifique des Chasseurs de la Nuit. En aucun cas un Chasseur ne pouvait laisser quiconque le prendre en photo ou faire son portrait.

Le problème, c'était que Sunshine était probablement capable de redessiner son visage de mémoire...

Peindre était sa passion et probablement son métier, c'était évident. Il suffisait pour le comprendre d'examiner le loft : des toiles, des cadres, des chevalets étaient posés dans tous les coins, le long de tous les murs. Une immense table à dessin était placée devant une fenêtre.

De l'endroit où il se trouvait, Talon ne captait que des éclats de couleur. Mû par la curiosité, il alla regarder les tableaux de plus près, tout en veillant à éviter les rayons de soleil qui pénétraient dans la pièce. La luminosité lui blessait les yeux, aussi plaça-t-il sa main en visière.

Sunshine pratiquait le genre abstrait comme figuratif, et le résultat était superbe. Un vrai passeport pour le rêve. Mais ce qui enthousiasma le plus Talon, ce fut ses poteries. On les eût crues tout droit sorties du four d'un potier de l'Antiquité. Aucune d'elles n'avait de motifs ou de personnages contemporains. Certaines paraissaient être l'œuvre d'artistes celtes d'antan. Nul doute que Sunshine connaissait sur le bout des doigts l'art grec et l'art celte. Vases et urnes semblaient si authentiques que, l'espace d'un instant, Talon imagina qu'un Chasseur de la Nuit lui avait donné ceux qu'il avait conservés tout au long de ses siècles d'existence. Il lui fallut toucher une coupe pour s'assurer que la glaise cuite et la frise de lutteurs étaient de facture récente. Du bout de l'index, il suivait une guirlande de fruits et de feuillage lorsque la porte s'ouvrit sur Kyrian et Julien.

— Alors, mon vieux, tu as besoin de tes fringues ? lança Kyrian en s'esclaffant. De tes clés ? Et d'un peu de dignité, hein ? Ça ne te tenterait pas ?

Talon remarqua que Julien s'efforçait de garder son sérieux pour ménager sa susceptibilité. Il lui en fut reconnaissant.

— Tu as de jolies jambes, continua Kyrian, mais un peu velues à mon goût... Tu ne pourrais pas te faire épiler ?

— Oh, la ferme !

Talon arracha des mains de Kyrian le sac de sport qu'il portait et en sortit un pantalon en cuir.

— Julien, sache que j'apprécie ton attitude, grommela-t-il. Toi, au moins, tu es adulte. Tu ne te paies pas ma tête en rigolant comme un gosse idiot.

— C'est parce que je me suis trouvé dans la même situation... mais moi, j'avais une serviette verte, pas rose bonbon.

Le rire de Kyrian monta d'une octave et, au grand dam de Talon, Julien y joignit le sien.

Furieux, Talon retroussa les lèvres et montra ses crocs.

— Faites gaffe, les humains. Je pourrais vous dévorer.

— Tss, tss... Je ne suis qu'à moitié humain, riposta Julien. Si tu t'en prends au demi-dieu que je suis, tu vas te retrouver avec une migraine qui te donnera l'impression d'avoir toute une batterie de cloches dans la tête. J'ai ce pouvoir, mon pote, et tu le sais.

Talon enfila le pantalon en cuir en marmonnant des imprécations. Puis il demanda :

— Et ce bon à rien de Nick, où est-il ? J'ai essayé de le joindre, et il est aux abonnés absents, le salaud !

— Nick est un étudiant assidu. Il est en cours, répondit Kyrian.

— Ouais, mais je le paie, même s'il ne bosse pour moi qu'à mi-temps. Alors, qu'il reste à ma disposition.

— Talon, je te trouve très irritable, quand tu es tout nu.

Talon haussa les épaules, comme pour dire : « Cause toujours, tu m'intéresses », et acheva d'enfiler son pantalon.

Sunshine fit une halte au stand où son amie Selena lisait les tarots, dans Jackson Square. La jeune femme portait une capote de chasse trois fois trop grande pour son corps menu, et ses cheveux bruns et bouclés étaient attachés en queue de cheval avec un gros ruban imprimé léopard.

— Ah, salut, Sunshine ! Je me demandais si tu étais malade. Tu n'étais pas dehors avec ton carnet de croquis, alors je m'inquiétais.

— Je n'ai pas pu quitter le loft. Il s'est passé un truc.

— Ancien ou nouveau, le truc ? demanda Selena, qui accompagna sa question d'un clin d'œil.

— Nouveau.

— J'espère qu'il est d'un autre acabit que ton précédent petit ami.

Sunshine fronça les sourcils à l'évocation de son ex, un motard genre brute épaisse qui lui avait menti dans les grandes largeurs et l'appelait Sara, le prénom de son ancienne copine, quand il lui faisait l'amour. En plus, le jour où elle l'avait jeté dehors, il lui avait emprunté trois cents dollars qu'il ne lui avait jamais rendus. Mais à bien y réfléchir, trois cents dollars pour être débarrassée de lui, ce n'était pas cher payé.

— Il a l'air nettement mieux que Greg, oui, assura Sunshine en tapotant le sac qui contenait les vêtements achetés pour Talon. Bon, il faut que j'aille le retrouver.

— Sunshine ! Non, dis-moi que ce n'est pas vrai ! Tu ne l'as pas laissé dans le loft tout seul, sans surveillance ?

— Si, mais tout va bien. Il n'y aura pas de problème.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Ton bon cœur et ta naïveté te perdront, Sunshine !

— Je te verrai plus tard. *Ciao*.

Lasse que personne, à commencer par son amie, ne fasse confiance à son instinct ou à son jugement, Sunshine s'en alla à grands pas. Qu'est-ce qu'ils avaient tous, à la fin, à la traiter comme une gamine de deux ans ? Elle était étourdie, d'accord. Pire, même. Elle était complètement tête en l'air. Mais cela ne faisait pas d'elle une idiote pour autant ! On lui reprochait d'être gentille. Et alors ? Où était le mal ? Mieux valait être chaleureux que froid comme une pierre, généreux que replié sur soi-même.

Selena mettait en doute son instinct, mais elle avait tort. Talon était un type bien, Sunshine le sentait. Des ondes positives émanaient de cet homme. Il avait un grand cœur.

Et, cerise sur le gâteau de sa séduction, il était mystérieux, et juste assez inquiétant pour en devenir follement excitant.

L'idée qu'il l'attendait tout nu dans son loft fit sourire Sunshine. Elle se mit au volant de sa voiture et rentra chez elle. Comme toujours, elle se gara derrière le club de son père. À qui appartenaient cette Lamborghini et cette Harley Davidson ? se demanda-t-elle en découvrant les deux merveilleux engins. À des amis de Talon ? Mmm... Wayne avait peut-être raison, finalement, de voir en lui un trafiquant de drogue.

Sa confiance en Talon un peu ébranlée, Sunshine descendit de voiture et entra dans le club par la porte de service. De là, un escalier conduisait à son loft. Quelques instants plus tard, elle poussa sa porte... et se pétrifia sur le seuil.

Bon sang ! S'il y avait eu une échelle de Richter du taux de testostérone, le trio de mâles qu'elle avait sous les yeux l'aurait fait exploser ! Son carnet de croquis, vite... Trois modèles aussi parfaits, c'était un don du Ciel.

Talon portait un tee-shirt noir qui lui moulait le torse et un pantalon en cuir noir. Il avait retrouvé son uniforme de motard, mais ses deux compagnons portaient des tenues plus classiques.

— Salut, Sunshine ! lança Talon. Voici mes amis.

— Kyrian Hunter, annonça l'homme qui se tenait à la droite de Talon, en tendant la main à Sunshine.

— Vous êtes le beau-frère de Selena ! Elle parle tout le temps de vous et d'Amanda.

L'homme était blond, souriant, et ses yeux verts brillaient comme des émeraudes au soleil. Sunshine remarqua que sa chevelure était trois tons plus foncée que celle de Talon et qu'elle était coupée avec style et élégance.

— Je me demande si je ne devrais pas m'inquiéter de ce que Selena dit de moi, fit Kyrian d'une voix qui évoquait la classe, la distinction.

— Rassurez-vous, elle ne dit que du bien, affirma Sunshine.

— Julien Alexander, annonça l'autre ami de Talon, un homme aux yeux bleus et aux cheveux de la même teinte que ceux du mari d'Amanda.

Julien était légèrement plus petit que ses amis, mais son aura était aussi puissante que celle de Talon ou de Kyrian. Il paraissait doté d'un caractère plus paisible que les deux autres. La sérénité de ses traits en témoignait.

— Julien est professeur, précisa Talon.

— Professeur ? s'étonna Sunshine.

Que Talon eût des amis respectables, manifestement intégrés socialement, la surprenait.

— Oui. J'enseigne les lettres classiques au collège Loyola.

— Oh... Connaissez-vous Selena aussi ?

— Très bien. Elle est l'une des meilleures amies de ma femme.

— Grâce... Vous êtes marié avec Grâce... C'est vous qui étiez... étiez...

— Un objet de plaisir, oui, mais c'était dans une autre vie que j'aimerais oublier.

Cette fois, Talon fut dans le clan des rieurs.

Comprenant que Sunshine l'avait fourré dans un guêpier d'où il ne s'échapperait que par la fuite, Julien marcha vers la porte et, en un clin d'œil, dévala l'escalier, direction le parking. Kyrian le suivit en pouffant.

— Bon, eh bien, je pense que tout cela est superflu, dit Sunshine en montrant le sac qu'elle avait posé par terre. Vos amis ont pourvu à vos besoins.

— Désolé que vous vous soyez donné tant de mal pour rien, mais merci. Dites-moi, Sunshine, dans quelles circonstances avez-vous entendu parler de Julien ?

— Je n'ai pas seulement entendu parler de lui, je l'ai vu. J'ai un stand dans Jackson Square, à côté de celui de Selena. J'y vends mes tableaux, mes poteries. Il y a quelques années, Selena a embauché un homme fabuleux pour attirer la clientèle féminine. En short moulant et tee-shirt qui lui laissait le ventre à l'air, il se tenait à côté d'elle, et les femmes affluaient comme des guêpes vers un pot de miel. Cet homme, c'était Julien, très différent de ce qu'il est aujourd'hui, avec de longs cheveux. Il

était beau à tomber par terre. J'ai fait je ne sais combien de portraits de lui et je les ai vendus comme des petits pains.

Talon ressentit un pincement de jalousie.

— Avez-vous conservé certains de ces croquis ?

— Il ne m'en restait qu'un, et je l'ai offert à Grâce l'an dernier.

Soulagé que Sunshine ne fantasmât pas sur le superbe Julien au point de garder précieusement son portrait, Talon riva ses yeux à ceux de la jeune femme. L'envie de l'embrasser monta de nouveau en lui, telle la lave d'un volcan dont il présageait l'éruption imminente.

— Vous savez que vous êtes mignon comme tout quand vous souriez, Talon ?

— Hein ? Moi, mignon ?

— Absolument.

Sunshine s'apprêtait à ajouter autre chose, mais elle se ravisa. Talon devait avoir à faire, et elle le retardait avec ses bavardages. Qu'il parte donc. Il le fallait, n'est-ce pas ? Son départ allait la soulager d'un poids : son travail l'attendait.

Mais aujourd'hui, son travail, elle s'en moquait.

— Je pense que vous n'allez plus tarder à vous en aller, maintenant que vous êtes dans une tenue décente.

Il jeta un coup d'œil en direction d'une fenêtre.

— J'ai bien peur de devoir vous imposer ma présence jusqu'au crépuscule. Mais je me ferai tout petit et très discret, de façon à ne pas vous déranger pendant que vous vaquerez à vos occupations.

Le cœur de Sunshine se mit à battre la chamade : encore quelques heures à passer avec Talon... Un bonus inespéré.

— Euh... à vrai dire, je n'ai rien de spécial à faire. Enfin, rien que ne puisse être reporté. Je ne vais tout de même pas vous laisser seul alors que je n'ai ni télévision ni radio... Alors, à vous de choisir : comment aimeriez-vous passer l'après-midi ?

— Vous voulez une réponse honnête ? demanda Talon après un silence.

— Oui.

— Bien. Rien ne me plairait davantage que de vous faire l'amour.

4

La franchise de Talon prit Sunshine au dépourvu, mais ce qui la sidéra plus encore fut sa propre réaction : elle avait envie de dire à cet homme, un parfait inconnu, qu'elle aussi brûlait de faire l'amour avec lui. Et ce depuis l'instant où elle l'avait rencontré, ou presque. Les circonstances n'avaient rien d'érotique, loin de là, Talon étant blessé et inconscient, mais elle avait vibré de tout son être en le regardant.

Il la désirait ? Elle le désirait aussi. Ardemment, passionnément. Comme jamais elle n'avait désiré un homme. Elle ne se serait même pas crue capable d'éprouver un désir si dévorant.

Néanmoins, elle n'allait pas céder tout de suite. Elle qui était si volontaire allait faire mine d'hésiter, histoire de garder son honneur intact.

— Quand vous avez quelque chose à dire, vous allez droit au but, hein, Talon ? Vous ne faites pas dans la dentelle.

— C'est un fait : je fonce.

Sunshine aurait voulu continuer à discuter, simuler la réticence, la timidité, jouer un peu à l'effarouchée, mais il la prit de vitesse. Il lui entoura les épaules et l'attira contre lui.

Immédiatement, elle se sentit fondre. Adieu, la petite comédie de la jeune femme rougissante et confuse : Sunshine se transforma en courtisane avide de plaisirs. Lorsque Talon s'empara de sa bouche, elle lui rendit son baiser avec ferveur et détacha à regret sa bouche de la sienne quand il interrompit l'étourdissant manège auquel il se livrait avec sa langue.

— J'ai toujours pensé qu'il ne fallait jamais atermoyer. En aucune circonstance, souffla-t-il à l'oreille de Sunshine, tout en lui en mordillant le lobe. Je prends ce que je veux quand j'en ai envie, et j'ai envie de toi, Sunshine. Je veux me gorger de tous

les sucres de ton corps, m'enivrer de tes parfums, de la chaleur de ton souffle sur mon cou... Je veux te faire jouir jusqu'à ce que tu cries grâce...

La gravité de son intonation arracha un frisson à la jeune femme.

— C'est une façon de dire qu'il faut profiter de la vie parce qu'elle est courte, n'est-ce pas ?

Il eut un petit rire sans joie.

— Pour certains plus que pour d'autres, oui.

Que sa vie fût courte ou très longue, en cet instant, Sunshine n'en avait cure, car son monde se limitait à cet homme. Plus rien d'autre ne comptait ; le temps s'était arrêté.

Il faisait courir sur elle des mains qui semblaient dotées d'un pouvoir magique : sur leur passage, elles laissaient une chaleur exaltante, et Sunshine frissonnait de plaisir. Des frissons qui redoublèrent lorsque Talon entreprit de la déshabiller. Incrédule, elle se retrouva nue en quelques secondes. Comment avait-il fait ? Il n'avait marqué aucune hésitation face aux boutons, fermeture Éclair et agrafe de soutien-gorge... Tout ce qui était en soie ou en coton et voilait son corps avait disparu, à l'exception de son string en dentelle... qu'il lui retira avec les dents, après s'être agenouillé devant elle. Il leva ensuite les yeux vers son visage et la regarda sans ciller pendant qu'il la caressait, faisant alterner extrême douceur et érotisme. Les lèvres entrouvertes sur un souffle court, Sunshine oscillait entre le pur bonheur, lorsque Talon se montrait tendre, et l'excitation quand il s'enhardissait.

Dès le premier baiser qu'il lui avait donné, elle avait deviné qu'il était expert dans les choses de l'amour. Elle ne s'était pas trompée. Il connaissait tous les secrets d'un corps féminin – il en savait même davantage qu'elle sur le sujet.

Il posa la bouche sur son ventre et fit courir sa langue de son nombril au mont de Vénus, s'arrêtant à la naissance de sa toison brune, puis remontant vers le nombril. Il réitéra cet aller-retour à plusieurs reprises, en descendant un peu plus bas à chaque fois.

La tête en arrière, les paupières closes, Sunshine s'entendit gémir. Puis elle perçut un long roucoulement et ne comprit qu'il

sortait de sa propre gorge que lorsque son corps tout entier fut agité de tremblements : Talon faisait jouer sa langue dans la partie la plus sensible de son sexe, déclenchant un raz de marée de spasmes d'extase.

Elle vacilla sur ses jambes. Si Talon n'avait pas été là pour la soulever dans ses bras, elle serait tombée. Il la porta jusqu'au lit et l'y allongea avec autant de précautions que si elle avait été une délicate poupée de porcelaine. Puis, penché sur elle, il fit le tour des pointes durcies de ses seins du bout de l'index. Le ventre palpitant, elle poussa un nouveau cri et tenta d'attirer Talon sur elle.

Il resta debout. Pour se dévêtir, comprit-elle. Elle fixa alors sur lui des yeux avides. Elle allait de nouveau le voir nu, et cette fois, il ne se cacherait pas. Il s'apprêtait à lui faire don de sa somptueuse beauté de statue antique, et, en elle, l'artiste et l'amante seraient comblées de bonheur.

Les hommes, habituellement, se déshabillaient avec maladresse, sans grâce. Cela les rendait émouvants, mais parfois un peu ridicules. Talon, lui, sut se défaire de son tee-shirt, de son pantalon en cuir et de ses lourdes bottes de motard avec l'habileté d'un prestidigitateur. Sunshine cilla lorsqu'il lui apparut dans toute la splendeur de sa virilité exacerbée. Ses amis, sans doute au courant de son peu d'intérêt pour les sous-vêtements, avaient omis de lui apporter un caleçon, songea-elle, amusée... et ravie. Parce que, finalement, c'était très érotique, de savoir qu'un homme portait un pantalon en cuir à même la peau.

— Tu es magnifique, murmura-t-elle.

— Toi aussi.

Il s'étendit auprès d'elle et l'embrassa dans le cou, avant de chercher sa bouche. Il scella alors ses lèvres aux siennes, et ses mains aux pouvoirs aphrodisiaques firent perdre à la jeune femme toute retenue. Elle criait tout en vibrant contre Talon, qui éveillait en elle des sensations si puissantes qu'à plusieurs reprises elle crut son cœur sur le point de s'arrêter. Elle l'entendait battre dans ses oreilles, mais ce qui la rassurait, c'était que le cœur de Talon battait aussi follement que le sien. Il

savait stimuler son désir, et manifestement, elle stimulait le sien.

Elle partit à la découverte de ce corps d'homme hors norme, à la beauté et à la perfection de dieu descendu de l'Olympe. Il n'était que muscles à la dureté de marbre, et pourtant si doux... Le velouté de sa peau était presque irréel. Sous sa paume, elle sentait frémir ses pectoraux, ses abdominaux. Son sexe dressé n'attendait que ses caresses. Elle poussa un petit cri de plaisir en l'enserrant entre ses doigts. Toute la force du monde semblait concentrée dans cette partie du corps de Talon. Elle était l'essence de la vie, et Sunshine sentit son ventre s'enflammer. Elle avait tellement envie qu'il vienne en elle !

Elle n'osa pourtant pas précipiter les choses. Au temps pour sa fébrile impatience ! Elle devait accorder son rythme à celui de Talon.

Elle bascula sur lui, puis, en appui ses bras tendus, entreprit de parsemer son torse de petits baisers entrecoupés de mordillements. Lorsque sa bouche approcha de son bas-ventre et courut sur son sexe tendu, Talon gémit et laissa échapper des grognements sourds. Elle perçut l'instant où il avait atteint son point de résistance ultime : il se cambra, émit un râle et la fit rouler sur le côté. Brièvement, il se plaqua contre son dos, moulant les fesses rondes de la jeune femme dans la concavité de son ventre, bougeant lentement tout en enfermant ses seins dans ses mains. Puis il la fit pivoter, lui prit les poignets et lui allongea les bras sur le drap, derrière la tête.

Il se maintint au-dessus d'elle, les yeux fixés dans les siens, tout en allant et venant entre ses cuisses, jusqu'à ce qu'elle hisse ses hanches vers lui et le capture en elle.

Il la pénétra lentement, ménageant de longues pauses pour lui donner des baisers passionnés. À bout de souffle, folle de désir et de délicieuse frustration, elle se pressa contre lui, l'obligeant à aller jusqu'au plus profond d'elle-même. Il poussa un grand soupir et plongea enfin en elle.

Ses va-et-vient maîtrisés ne tardèrent pas à se transformer en étourdissants coups de boutoir. Il avait lâché les poignets de Sunshine, qui s'agrippa à ses épaules, consciente de lui planter les ongles dans la peau mais incapable de se dominer. Il

l'entraînait si vite vers la félicité suprême qu'elle avait fermée les yeux, aveuglée par des myriades d'étoiles scintillantes. Des spasmes de plaisir montaient de son ventre par vagues, déferlaient en elle, la noyant sous des flux de jouissance. Elle tremblait de la tête aux pieds ; des larmes de bonheur roulaient sur ses joues. Lorsqu'elle atteignit le paroxysme de la volupté, elle cria, un cri qui s'acheva dans un sanglot. À cet instant, Talon jouit à son tour. Un long grondement monta de sa poitrine. Il bougea une dernière fois, puis son corps se fit soudain lourd sur la jeune femme. Sa tête se posa sur l'oreiller à côté de la sienne et, en totale osmose, tous deux revinrent lentement à la réalité.

Imbriqués l'un dans l'autre, repus de plaisir, ils reposaient leurs corps fourbus. Sunshine s'était nichée contre le dos de Talon. Elle s'écarta légèrement : le tatouage sur le dos de son amant la fascinait. Elle avait enfin l'occasion de le scruter dans le moindre détail.

— Ce tatouage est magnifique, dit-elle. A-t-il une signification ?

— Oui. Ce sont les symboles celtiques de la protection, du pouvoir et de la longévité. C'est mon oncle qui a fait ça.

— Quoi ? Ton oncle t'a tatoué ?

— Oui.

— Ça alors ! Le jour où mon père a vu mon tatouage, il a failli avoir une attaque.

Talon se redressa légèrement et tourna la tête vers elle.

— Tu as un tatouage ?

— Je croyais que tu m'avais regardée sous toutes les coutures...

— Apparemment, j'ai manqué quelque chose.

— Parce que ce n'était pas dans un endroit stratégique.

Sunshine leva la jambe et la passa par-dessus la cuisse de Talon, mettant sa cheville gauche en évidence.

— Tu vois ? J'ai un petit soleil celtique très stylisé ici. C'est le symbole de la créativité.

— Très joli. Vraiment.

— Peut-être, mais ça ma fait un mal de chien pendant plusieurs jours. Je n'ose même pas imaginer ce que tu as dû souffrir pour le tien. Vu ses dimensions, tu as dégusté, non ?

Sunshine ne pouvait pas imaginer, effectivement, se dit Talon. Son tatouage ayant été fait à une *époque* où la stérilisation était inconnue, les impacts d'aiguilles s'étaient infectés à plusieurs reprises. Nynia l'avait soigné avec des onguents à base de simples. Son oncle avait mis en tout trois mois à réaliser le tatouage. Quatre-vingt-dix jours de dos en feu pour Talon.

Mais il n'allait pas l'avouer...

— Oh, ce n'était pas si pénible que ça.

Sunshine tendit le doigt et lui toucha le bout du nez.

— On joue les durs, hein ? Je parie que tu mens. Tu as beau être costaud, tu peux avoir mal, comme tout le monde. Ce n'est pas une honte, voyons !

Il avait eu mal, oui, du temps où il était humain.

Cela non plus, il ne l'avoua pas.

— Quand je souffre, cela ne dure pas, Sunshine. C'est une question de volonté. Je me refuse à perdre du temps et de l'énergie à geindre.

— Mais le plaisir n'existe que parce qu'il y a la douleur ! Sans ces deux extrêmes, nous n'aurions aucun repère !

Un bien beau concept, songea Talon. Mais en ce qui le concernait, la souffrance, il ne voulait plus jamais la ressentir. Celle du corps ne l'affectait désormais que très brièvement. Quant à celle du cœur, il l'avait bannie à jamais. Son monde était celui de l'indifférence. Il le fallait. Il n'avait pas d'autre choix.

Il se garda également de révéler cela à Sunshine.

— Vous faites toujours de la philosophie quand vous êtes au lit avec un homme, mademoiselle Sunshine ?

Elle eut un de ces rires proches du roucoulement qui le séduisaient tant.

Il la reprit dans ses bras, posa une main sur son sexe et murmura :

— On va tout recommencer de zéro...

Après cette nouvelle dépense d'énergie, Talon admit enfin qu'il avait faim. Dans la cuisine, il ouvrit le réfrigérateur, se pencha pour en examiner le contenu, puis releva la tête, les sourcils froncés.

— Tu n'aurais pas quelque chose qui ressemblerait à de la viande ?

— Désolée, mais je suis végétarienne. Tu peux avoir un hamburger de soja ou des céréales et...

— Je suis carnivore.

— Je m'en suis aperçue, riposta Sunshine en riant. Il m'a suffi de me regarder dans le miroir de la salle de bains : tu m'as mordue un peu partout, espèce de fauve ! Je vais avoir des marques pendant des jours. Heureusement que c'est l'hiver et que je ne sors pas en robe décolletée.

Il posa les yeux sur le corps nu de la jeune femme. L'un comme l'autre, ils avaient négligé de se rhabiller. Honteux, il vit les traces rouges qu'avaient laissées sur sa peau les pointes de ses crocs. Il s'était dominé... jusqu'à un certain point seulement.

— Pas de viande, hein ? grommela-t-il.

Il affectait d'avoir l'air fâché à cause de l'absence de steak. En réalité, c'était de lui-même qu'il était mécontent.

— J'ai du fromage en tranches et des biscuits salés. Ça t'irait ?

— On fera avec.

Sunshine posa sur la table une grande boîte de crackers et deux paquets de fromage en fines tranches. Talon s'assit et, après un lourd soupir, se confectionna un sandwich au fromage. Puis il mordit dedans... et faillit recracher aussitôt la bouchée qu'il venait de prendre.

— Pouah ! Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Il saisit l'un des paquets de fromage et lut l'étiquette.

— Bon sang ! Tu me fais manger du faux fromage ? Une saleté faite à base de soja ?

— C'est bon pour la santé, assura Sunshine, pas le moins du monde troublée.

— C'est infect !

Pourquoi n'avait-il pas pensé à demander à Kyrian de lui apporter un hamburger saignant en même temps que ses vêtements ?

La journée s'était jusqu'à maintenant révélée merveilleuse. S'il devait avaler des trucs qu'il considérerait comme toxiques pour profiter encore de la compagnie de Sunshine, alors d'accord. Il était prêt à le faire.

Mais, tout en tournant et retournant dans sa bouche un nouveau morceau d'ersatz de fromage, il songea que Socrate devait avoir pris plus de plaisir à avaler la ciguë que lui cette saleté.

Il déglutissait le poison diététique lorsque Sunshine vint se frotter contre lui, lui frôlant la joue d'un sein rond.

— Je vais te faire oublier ce décevant repas...

Immédiatement, en effet, il oublia.

Le soir tombait quand Talon se réveilla dans le lit de Sunshine. Un sourire se forma sur ses lèvres lorsqu'il huma le parfum de patchouli et de térébenthine sur sa propre peau.

Sunshine dormait, nichée contre lui. Et de nouveau, il avait envie d'elle. Un prodige, compte tenu de l'ardeur de leurs ébats de l'après-midi. D'ordinaire, une séance comme celle-là le rassasiait pour une semaine. Poser les yeux sur sa partenaire au terme de cette séance ne lui faisait ni chaud ni froid. Il ne désirait plus celle qu'il avait possédée. Mais avec Sunshine, il en allait autrement, découvrit-il avec un certain effroi. Depuis Nynia, il n'avait pas connu un tel emballement des sens. Il ne se lassait pas d'elle. À peine ses forces revenues, un désir qu'il pressentait insatiable s'emparait de lui.

Il aurait voulu rester dans ce lit, passer la nuit auprès de Sunshine et lui faire l'amour toutes les heures...

Mais il ne pouvait pas : il devait aller retrouver Acheron à Jackson Square. En chemin, il rencontrerait sans doute des Démons, et le temps qu'il mettrait à les détruire le retarderait.

— Talon ?

Oh, cette voix de petite fille à moitié endormie... Elle le faisait fondre.

— Bonsoir, ma belle.

Elle se frotta les paupières de ses poings serrés, comme le font les enfants, puis demanda :

— Tu t'en vas ?

— Oui, j'ai un rendez-vous.

— OK.

Sa voix avait soudain changé. C'était celle d'une femme sûre d'elle et un peu cynique. Dun bond, elle sortit du lit et arracha le drap pour s'en envelopper le corps.

— *Ciao*, Talon, et merci pour tout. J'ai passé une excellente journée.

Sur ces mots, elle se retira derrière le rideau de la salle de bains et ouvrit le robinet de la douche, laissant Talon pantois. Cette situation était nouvelle pour lui. D'ordinaire, au moment où il s'apprêtait à partir, ses compagnes essayaient de le retenir, louaient ses qualités d'amant et pleurnichaient parce qu'il se rhabillait sans perdre une minute, sourd à leurs suppliques.

Mais son départ semblait laisser Sunshine parfaitement indifférente. Comment était-ce possible ? se demanda-t-il en enfilant ses vêtements. Il glissait ses pieds dans ses bottes lorsque Sunshine sortit de la salle de bains et se rendit dans la cuisine. Il la rejoignit.

Elle mordait dans une tranche de gâteau au riz tout en se servant un jus de fruits à la couleur bizarre. Rose. Quel fruit donnait un jus rose ?

— Sunshine, ça va ?

— Oui, oui. Très bien, assura-t-elle.

Elle croqua un morceau de gâteau – enfin, de ce qu'elle considérait comme un gâteau. Pour Talon, il s'agissait de l'équivalent d'une pâte à mi-chemin entre le plâtre et la chaux.

— Tu ne vas pas me jouer la grande scène du type possessif, hein ? Par pitié, ne me dis pas que tu es un de ces mecs qui croient qu'une nana leur appartient parce qu'ils ont couché avec elle !

Talon était sidéré. Jamais il n'avait vécu ça ! C'était lui qui prenait la tangente, pas ses maîtresses ! Cette inversion des rôles lui faisait perdre tous ses repères. D'autant qu'il estimait avoir fait l'amour avec Sunshine, et non couché avec elle. Une sacrée nuance, selon ses critères personnels. Et voilà qu'elle le

congédiait sans autre forme de procès. C'était tout de même un peu fort !

— Es-tu certaine d'aller bien, Sunshine ?

— Mais oui. Écoute, tout baigne, d'accord ? Quand j'ai accepté d'aller au lit avec toi, je savais pertinemment que notre aventure n'irait pas au-delà de la tombée de la nuit. Je ne suis pas idiote, tu sais. Tu as une vie, et je savais que ce qui se passait entre nous n'était qu'une parenthèse dans cette vie. Et je... ô mon Dieu ! Il y a un truc auquel je n'avais pas pensé ! Tu n'es pas marié, au moins ?

— Non.

— Ouf ! Tout est pour le mieux, alors. Personne ne va souffrir.

— Sunshine ?

Elle buvait tranquillement son jus rose.

— Quoi, Talon ? Ne me dis pas que les séparations t'angoissent ! C'était super, aujourd'hui, mais il faut tourner la page, maintenant, OK ? J'ai du travail à faire.

— Oui, mais...

Il s'interrompt. Qu'aurait-il pu ajouter ? Elle voulait qu'il parte ? Eh bien, il allait exaucer son vœu. Sans regret, si ce n'était d'avoir perdu une journée qu'il aurait dû consacrer au repos : cette période de carnaval allait être le point d'orgue de l'année pour tous les Chasseurs, et il se devait d'être en forme. Il ne pouvait pas se permettre de se distraire et de gâcher son énergie.

— Tu ne veux pas manger quelque chose avant de partir, Talon ? Une bonne salade de tofu et...

— Non, non ! Euh... merci.

Il enfila son blouson.

— Au revoir, Sunshine. Moi aussi, j'ai passé une excellente journée.

— Super, fit-elle en souriant, tout en ouvrant une revue d'art.

Talon était éberlué. L'aisance avec laquelle elle acceptait son départ le stupéfiait.

Il joua quelques instants avec la fermeture Éclair de son blouson, espérant encore qu'elle allait lui demander quand ils se

reverraient, s'il pouvait lui laisser son numéro de téléphone, son adresse e-mail... ou le nom de son pigeon voyageur.

Mais rien ne vint.

Saleté de XXI^e siècle ! En d'autres temps, il l'aurait traînée par les cheveux jusqu'au lit et lui aurait appris ce qu'était un homme, un vrai !

Il réprima un grognement et se dirigea vers la porte.

— Prends soin de toi, Talon, lança Sunshine. Et fais en sorte de ne pas te trouver sur le chemin d'un char de carnaval conduit par un mec soûl.

Il s'immobilisa sur le seuil.

— Pardon ?

— Hier, tu t'es fait malmener, n'est-ce pas ?

— Oui. Et d'après toi, il s'agissait d'un char avec un ivrogne au volant ?

— Exact. L'ivrogne, c'était Bacchus.

Grands dieux ! En plus de s'être fait rouler dessus, il avait été offensé par un dieu pervers. Gravement offensé.

Nicholas Ambrosius Gautier était né dans un univers où les enfants étaient rarement promis à un bel avenir. Fils bâtard d'un homme d'affaires véreux et une strip-teaseuse à peine majeure de Bourbon Street, il avait démarré dans la vie sous de mauvais auspices. Son conseiller d'orientation à l'école avait d'ailleurs jugé que la seule administration qui voudrait jamais de lui, s'il lui prenait l'envie d'être fonctionnaire, était celle d'une prison, de préférence où l'on appliquait la peine capitale... et Nick aurait occupé l'emploi de condamné. Mais une nuit, alors qu'il traînait en ville avec son gang de voyous, son destin avait basculé. Il avait rencontré – plutôt brutalement – un Chasseur de la Nuit qui, après lui avoir infligé une rude leçon, l'avait pris sous son aile.

Nick était devenu l'écuyer de ce Chasseur, et aujourd'hui, neuf ans après sa prise de fonction, au lieu de passer le plus clair de son temps en cellule comme son père, il était presque un citoyen modèle.

Presque, mais pas tout à fait.

Il ne remerciait jamais assez Kyrian de Thrace et Acheron Parthenopaeus. Pour eux, il était prêt à tout. C'était pour cela qu'en ce moment il était assis dans une voiture, après le coucher du soleil, au lieu de passer la soirée avec sa petite amie.

Il était prêt à tout, oui, mais se geler à ce point confinait au sacrifice, songea-t-il en réprimant un tremblement. Même avec le moteur qui tournait, il grelottait. Le chauffage ne parvenait pas à chasser le froid qui le glaçait jusqu'aux os. Il avait bu tout le café que contenait sa bouteille Thermos et n'aspirait plus qu'à une chose : rentrer chez lui pour se réchauffer.

Au lieu de cela, il était condamné à attendre Zarek, qui venait apporter son aide à Talon dans la lutte contre les Démons. Le nouveau venu avait besoin d'un chauffeur, car après avoir passé les neuf cents dernières années en Alaska, il ignorait tout de la conduite d'une voiture. Évidemment, il allait trouver qu'il faisait très bon, ce soir. Il ne comprendrait pas que Nick claque des dents dans la Jaguar.

Nick guettait le ciel. Le gros hélicoptère Sikorsky ne tarderait pas à apparaître. Zarek serait dedans, escorté par Mike Callahan, un écuyer employé à la tâche – c'est-à-dire qu'il n'était affecté à aucun Chasseur en particulier et servait indifféremment tous ceux qui faisaient appel à lui. Il savait piloter les hélicoptères, ce qui le rendait très précieux aux yeux de beaucoup de Chasseurs. Il était donc allé chercher Zarek dans ses contrées de neige et de blizzard et le ramenait à présent à La Nouvelle-Orléans.

Le Journal des Écuyers, qui circulait sur Internet, mentionnait souvent Zarek de Moesia. D'après les articles et les commentaires de ceux qui l'avaient servi, Zarek était psychotique. Ce n'était que des on-dits, mais Nick n'allait pas tarder à avoir des informations de première main sur le sujet, puisqu'il devait s'occuper du Chasseur venu du froid.

La radio posée sur le siège passager émit un signal. Immédiatement, Nick ouvrit le canal de réception et entendit la voix de Mike.

— Salut, Nick ! Prêt ?

— Oui. Euh... comment est-il vraiment ?

— Mon passager ? Écoute, si tu as un flingue, vide le chargeur.

— Hein ? Pourquoi ?

— Parce que sinon, tu ne résisteras pas à la tentation de lui loger une balle dans la tête, ce qui le fichera encore plus en pétard. J'ai presque pitié des Démons qui vont se trouver face à lui !

— Oh, merde... Il a encore plus mauvais caractère qu'Acheron ?

— Comparé à lui, Acheron est un agneau. Je comprends pourquoi Artemis et lui l'ont expédié en Alaska. Ce que je ne pige pas, c'est pour qu'elle raison ils le font revenir. Le lâcher en ville, ça revient à lancer une grenade dégoupillée sur une station-service.

« Merci pour l'information, Mike », songea Nick.

En plus du froid, il souffrait maintenant de crampes d'estomac.

Il guetta l'arrivée de l'hélicoptère, dont il vit d'abord le phare aveuglant, avant d'entendre le rugissement des deux rotors. L'écran radar installé sur le tableau de bord lui indiqua que l'atterrissage était imminent. Quelques instants plus tard, le monstre noir se posait sur l'héliport privé qu'utilisait Acheron lors de ses visites à La Nouvelle-Orléans. Pour un œil non averti, il ne s'agissait que d'un grand terrain plat avec, au bout, une vieille grange. En fait, la grange était aussi solide qu'un bunker et servait de garage au Sikorsky et à la moto d'Acheron. Celui-ci était arrivé la veille en grande pompe. Maintenant, c'était au tour de Zarek.

Ce Mardi gras promettait d'être agité...

Nick sortit de la Jaguar, enferma la radio dans le coffre et alla se placer près de la porte du Sikorsky, qui s'ouvrait. Deux marches actionnées électriquement s'étirèrent, et Mike descendit après avoir coupé les moteurs. Il retira son casque et secoua la tête. Il semblait furieux. Il n'était jamais d'une grande affabilité, mais ce soir, il paraissait vraiment d'une humeur de chien.

— Mon vieux, je ne t'envie pas, lança Mike. Tu vas te charger d'un sacré colis !

— Oh, allons, il ne peut tout de même pas être aussi mauvais que ça !

— On parie ?

Nick détourna le regard de Mike : Zarek venait d'apparaître. Son entrée en scène évoqua pour le jeune homme l'arrivée de Lucifer sur une scène de théâtre. Il ne manquait que les fausses flammes autour de lui.

La première impression de Nick fut que Zarek était si puissant, si imposant, donc si lourd, que c'était un miracle que l'hélicoptère ait pu décoller et voler.

Vêtu de noir dans le style motard, Zarek resta sans réaction lorsque le vent glacial frappa son torse moulé dans un simple tee-shirt. À l'oreille gauche, il portait un long pendant d'argent qui représentait un glaive, des os et un crâne. Ses cheveux noirs et raides balayaient ses épaules presque aussi larges que la porte de l'hélicoptère. Ses yeux d'un noir d'encre brillaient d'une lueur mauvaise.

Nick avait l'habitude de fréquenter des Chasseurs au sale caractère, mais Zarek, sans l'ombre d'un doute, était mauvais comme une teigne. Lorsqu'il posa les yeux sur lui, Nick eut l'impression que Zarek calculait mentalement les dimensions du cercueil dans lequel il l'enverrait reposer prématurément.

Zarek tenait un grand sac de voyage dans la main gauche. Nick tressaillit quand il remarqua le caparaçon de métal articulé qui recouvrait ses doigts, pouce compris, lequel avait droit à une longue griffe affûtée et recourbée semblable à un crochet de bouger. Ce devait être l'arme préférée et la plus efficace de Zarek, une arme qui lui permettait de tuer cruellement, salement.

Zarek se tourna vers Mike et retroussa les lèvres, lui montrant ses crocs.

Mike resta muet, comportement en contradiction totale avec sa personnalité. Si on le défiait, d'ordinaire, il répondait du tac au tac. Mais il n'osait se rebeller contre Zarek, ce qui permettait de mesurer l'ampleur de la crainte que suscitait le Chasseur venu d'Alaska.

— Bon, monsieur Zarek, si vous avez fini d'asticoter Mike, on pourrait peut-être y aller ? suggéra Nick, avant de regretter

immédiatement la formulation ironique de sa phrase : Zarek lui lança un regard assassin qui le fit frissonner plus encore que le vent glacial.

— Si je te mords, mon gars, je te garantis qu'en un rien de temps, tout ce qu'il restera de toi sera assez petit pour passer par le chas d'une aiguille.

Nick n'était pas facilement impressionnable, mais les mots de Zarek le terrorisèrent. Il recula et resta bouche cousue.

Zarek se dirigea vers la voiture, jeta son sac dans le coffre et s'installa côté passager. Pour la première fois depuis qu'il avait la Jaguar, Nick regretta qu'elle n'ait qu'une étroite banquette arrière. Trop étroite pour un homme de la corpulence de Zarek, en tout cas. Quoique... À la réflexion, il préférerait l'avoir à côté de lui que derrière. Si Zarek s'était installé à l'arrière, il aurait tremblé pendant tout le trajet à l'idée que l'autre, sur un coup de folie, lui plante sa griffe d'acier dans le cou.

— Vas-y, mon vieux, lui dit Mike. Et sache que je suis de tout cœur avec toi. Bon sang, je préfère être à ma place qu'à la tienne ! J'ai eu ma dose.

Nick se surprit à marmonner une prière tout en marchant vers la voiture. Lui qui se considérait comme athée depuis longtemps redécouvrait tout à coup l'utilité de la religion.

Il se mit au volant, démarra et prit la direction de la ville. Le rendez-vous avec Talon, Valerius et Acheron était prévu dans trente minutes à Jackson Square.

Trente minutes en tête à tête avec ce cinglé de Zarek... Un cauchemar, songea Nick en accélérant. Le silence dans la voiture lui semblait de plomb. Seul le claquement des serres de métal de la main de Zarek, qui pianotait sur son genou, le brisait de temps à autre. Lorsque le Chasseur commença à gratter la toile de son jean, Nick mit la radio : ce bruit lui faisait l'effet d'un crissement de craie sur un tableau noir. Il en grinçait des dents.

— Vous aimez le rock, monsieur Zarek ? demanda-t-il alors que la voix d'Elvis s'éleva dans l'habitacle.

La radio se tut instantanément. Bon, M. Zarek n'aimait pas le rock et était doué, à l'instar des autres Chasseurs, de pouvoirs de télékinésie.

— Mon petit gars, je ne suis pas ton pote, OK ? Tu n'es pas non plus mon écuyer. Alors, tu ne m'adresses pas la parole. Tu te contentes de me répondre si je te pose une question, vu ? Garde gentiment tes yeux sur la route, et tu resteras peut-être assez longtemps en vie pour me conduire à Jackson Square.

Les doigts de Nick se crispèrent sur le volant. Il allait suivre à la lettre les ordres de Zarek : il n'était pas suicidaire.

Vivement qu'il arrive à Jackson Square et se débarrasse de son passager ! Plus vite il l'aurait livré à Acheron, plus vite il retrouverait sa joie de vivre.

Tout en traversant la zone piétonne du centre-ville, Talon pensait à Sunshine. Lorsqu'il passa devant la ruelle où il l'avait rencontrée, son cœur se serra.

La jeune femme lui manquait. Comment était-ce possible ? Il ne la connaissait que depuis la veille ! Elle avait fait irruption dans son existence avec la force d'un ouragan, l'avait sévèrement déstabilisé, et pourtant, elle lui manquait. C'était à n'y rien comprendre.

Il devait se raisonner, se dire qu'elle n'avait été qu'un plaisant et divertissant intermède et que maintenant, la récréation terminée, il lui fallait se concentrer sur sa mission. Sunshine Runningwolf était rayée de sa carte mentale, point final.

« Ouais... compte là-dessus », ironisa une petite voix dans l'esprit de Talon, lequel se rebella : il avait fait un serment, des siècles plus tôt, et il le respecterait éternellement. Pour lui, jamais il n'y aurait de foyer, de famille, d'épouse, pas même de petite amie régulière. Mais quelle importance ? De quoi pouvait-il se plaindre ? Il aimait la vie qu'il menait, non ? Il était libre comme l'air et avait assez d'argent pour acheter tout ce qui le tentait.

La vie d'un Chasseur était agréable. Sans l'ombre d'un doute ou d'une réticence.

Il se répétait cela comme un mantra lorsqu'il arriva au square. Il repéra aussitôt Acheron, debout devant la façade d'un immeuble, les bras croisés sur la poitrine. Le grand guerrier atlante se tenait à l'écart de la foule qui faisait cercle autour d'un

orchestre, à distance respectueuse de l'endroit où se trouvait Acheron.

Avec sa carrure, ses deux mètres, ses longs cheveux rouge orangé, ses lunettes de soleil alors qu'il faisait nuit et sa tenue de motard, Acheron ne risquait pas de passer inaperçu.

Une aura de danger flottait autour de lui, tel un tsunami prêt à déferler. L'atmosphère se faisait lourde, angoissante dès qu'on approchait Acheron. On pressentait immédiatement la force de ses pouvoirs. Les Chasseurs avaient tous adopté le surnom que lui avait donné Talon : T-Rex, comme le tyrannosaure de la préhistoire. Quand ils parlaient d'Acheron entre eux, ils l'appelaient souvent ainsi. Talon présumait que leur chef était au courant et qu'il ne considérerait pas « T-Rex » comme un sobriquet moqueur, bien au contraire. Il se sentait certainement très fier d'être assimilé à la créature la plus féroce que la terre ait jamais portée.

De temps à autre, une personne dans le public de l'orchestre se retournait et regardait Acheron avec crainte. Compte tenu du nombre de gens qui se promenaient dans Jackson Square à cette heure-ci, le périmètre de sécurité ménagé autour d'Acheron était impressionnant. Sans rien savoir de lui, tous l'évitaient instinctivement.

La tête surmontée de la crinière rouge orangé pivota lentement. Talon perçut immédiatement la chaleur du regard d'Acheron sur son visage : T-Rex l'observait à travers les verres noirs de ses lunettes. En s'approchant, Talon ne put retenir un sourire. Acheron arborait un nouvel ornement d'une exquise distinction : un clou d'argent dans l'aile du nez.

T-Rex avait des goûts très spéciaux. Il cherchait sans cesse de nouveaux endroits sur son corps où faire des piercings, et la couleur de ses cheveux était aussi changeante que la météo en Louisiane. Sur son cou, chose étrange, une cicatrice en forme d'empreinte de main apparaissait et disparaissait. Acheron aimait le changement autant qu'il aimait déstabiliser ses interlocuteurs. Ainsi son accent lorsqu'il parlait n'était-il jamais le même. Il s'exprimait sur un ton grave et mélodieux d'Atlante ou, quand l'envie lui en prenait, exactement comme n'importe

quel Américain moyen nourri au lait des *soap opéras* de la télévision.

L'antique guerrier semblait prendre un malin plaisir à susciter mille interrogations chez ceux qu'il côtoyait. Il en révélait encore moins sur lui-même que Talon qui, pourtant, préservait farouchement ses propres secrets.

Talon le suivit du regard lorsqu'il se dirigea vers l'orchestre et jeta une poignée de billets dans l'étui de guitare posé par terre. Les gens, bien que déjà loin de lui, s'étaient vivement écartés en le voyant approcher, lui ménageant un boulevard pour arriver jusqu'aux musiciens. La peur que faisait naître Acheron chez les humains amusait Talon : si on leur avait révélé que le chef des Chasseurs de la Nuit était non seulement inoffensif pour eux, mais que, en outre, il les protégeait, ils n'en auraient pas cru un mot. Depuis des siècles, Acheron combattait les Démons, et si la race humaine avait perduré, c'était en grande partie grâce à lui et à ses Chasseurs, qu'il choisissait, formait et entraînait, avant de les lâcher dans la jungle de la société des mortels.

Arrivé devant lui, Talon inclina la tête respectueusement pendant que son chef l'examinait.

— Eh bien, je constate que tu es habillé décentement, le Celte. C'est mieux qu'une serviette rose bonbon.

— Kyrian n'a pas tenu sa langue, on dirait, grommela Talon.

— Oh que non ! Il ne m'a épargné aucun détail, mais celui que j'ai préféré a été la serviette rose.

À la première occasion, il ferait payer cher son indiscretion à ce traître de Kyrian, se promit Talon tandis qu'Acheron riait, révélant les pointes de ses crocs.

— Est-ce que Nick est au courant ?

Acheron ne répondit pas, mais son sourire qui s'élargit confirma les pires craintes de Talon. Bon sang, mieux valait avoir des ennemis que des amis comme Kyrian !

— Ah, voilà Valerius, annonça Acheron en regardant par-dessus l'épaule de Talon, qui se retourna ;

Il n'avait rencontré le général romain qu'une fois, lors de sa venue à l'occasion de l'entrée de Kyrian chez les Chasseurs de la Nuit. Valerius avait toisé Talon, plissé le nez en lâchant

« Celte » comme s'il s'agissait d'une injure et précisé qu'il était aussi probable qu'un Celte et un Romain se lient d'amitié que de trouver assez d'espace pour garer un tank sur Bourbon Street pendant le carnaval.

Les cheveux noirs du Romain étaient attachés en une impeccable queue de cheval. Sur son pantalon en laine fine et son col roulé en cachemire, il portait un manteau d'alpaga. Ceux qui ne le connaissaient pas devaient le prendre pour un influent homme de loi, et non pour un exécuter de Démons.

— Tu es très ponctuel, Valerius, dit Acheron.

Il avait sorti sa montre de gousset, une antiquité de cent ans toute cabossée : la montre avait pris des coups lors d'un affrontement avec un Démon. La montre fonctionnait toujours, le Démon plus du tout.

Les yeux sombres de Valerius dardaient un regard mauvais et hautain sur Acheron.

— Cela ne me plaît guère que tu sois mon supérieur, le Grec, mais en tant que soldat, je te dois obéissance, ce qui m'oblige à faire abstraction de mes sentiments à ton égard... Des sentiments très, très négatifs.

— Acheron, tu ne trembles donc pas de te trouver en présence du grand ex-général ? lança Talon d'un ton sarcastique.

Valerius rétorqua aussitôt :

— Si tu ne veux pas que je te rappelle ce que les armées romaines ont infligé aux barbares de ton espèce, apprend donc à respecter ceux dont la suprématie est avérée, le Celte !

La répartie amusa Talon, mais elle recelait une insulte, et cela, il ne pouvait le laisser passer. Il leva la main.

— Apprends à respecter... ça, le Romain !

D'une pichenette, il expédia Valerius au sol.

Pendant que le Romain se relevait et époussetait son beau manteau en grommelant des imprécations, Acheron se plaça entre les deux Chasseurs.

— Mes enfants, ne m'obligez pas à vous séparer. Il vous en cuirait !

— J'ai été offensé ! protesta Valerius. Il me doit des excuses.

L'extrême susceptibilité de Valerius était connue de tous les Chasseurs. Talon n'allait cependant pas essayer de lui faire entrer de force dans le crâne maintenant l'idée qu'il avait tort de se montrer si chatouilleux : comme chaque fois qu'il se trouvait en présence d'un autre Chasseur, sa puissance s'amoindrissait. C'était là une astuce trouvée par Artemis pour éviter que ses Chasseurs ne s'allient et n'envisagent d'évincer les dieux ou de dominer l'espèce humaine.

Le seul que la ruse d'Artemis épargnât était Acheron. En tant que chef des Chasseurs et bras droit de la déesse, il conservait sa force intacte. Acheron ne craignait personne.

Seul bénéfice du subterfuge d'Artemis, Talon était sûr de ne pas avoir à patrouiller cette nuit en compagnie de Valerius – leurs pouvoirs s'annihilant, leur expédition dans les rues de la ville eût été aussi efficace que la promenade de deux enfants.

En remarquant qu'Acheron regardait de nouveau par-dessus son épaule, Talon se retourna derechef.

Cette fois, c'étaient Zarek et Nick qui arrivaient.

— Voilà les renforts ! Et des solides, hein ! s'exclama Zarek en se frappant la poitrine.

Valerius marmonna une injure qui détonnait chez cet être qui se targuait d'avoir du sang bleu dans les veines et d'être l'incarnation du raffinement et de l'élégance.

— J'en ai autant à ton service ! répliqua Zarek.

Le mépris se peignit sur les traits patriciens de Valerius.

— Pouah... Encore un Grec...

— Qu'est-ce t'as, le Romain ? rugit Zarek. T'as un truc contre les Grecs ?

Valerius redressa les épaules et le menton.

— Sache que si je m'étais trouvé à Troie lorsque le cheval est entré, la plage aurait été jonchée de cadavres de Grecs en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire !

— Eh bien, Acheron, on dirait que le Romain déteste vraiment tes ancêtres, remarqua Talon en gloussant.

— J'en prends d'autant moins ombrage que j'étais là avant ses propres ancêtres, répondit placidement T-Rex.

Estimant le débat clos, Talon reporta son attention sur Nick, qu'il trouvait anormalement silencieux. Le jeune homme

arborait une mine d'enterrement, et ses mains, qu'il serrait convulsivement, trahissaient sa nervosité.

Voilà qui était intéressant : si Zarek avait le pouvoir de clouer le bec de Nick, il fallait absolument garder le Chasseur d'Alaska dans les parages ! Au moins jusqu'à ce qu'il ait appris à Talon comment on mettait en position *off* le bouton de ce moulin à paroles qu'était l'écuyer.

— Ton vol s'est bien passé, Zarek ? s'enquit Acheron.

— Je n'ai pas dévoré le pilote, si c'est ce que tu cherches à savoir. Et le petit Nick ne saigne pas et respire toujours, à ma connaissance.

— Très bien. Je considère que par rapport à ta dernière visite, il y a du progrès.

Talon avait entendu dire que, lors de son précédent voyage, Zarek avait dégusté en guise de petit déjeuner l'écuyer que lui avait envoyé Acheron pour le guider.

Ils formaient décidément un groupe étrange et bien disparate, se dit Talon en regardant tour à tour ses quatre compagnons. Qu'avaient-ils en commun, hormis leur haute taille et leur large carrure ? Le seul qui pouvait éventuellement se fondre dans la masse était Nick. Bien propre sur lui, il ressemblait à un étudiant – ce qu'il était, à ses heures. Mais les autres...

Acheron avait l'air de s'être échappé d'une partie du jeu de rôles « Donjons et dragons », et Valerius avait l'allure d'un P-DG. Quant à Zarek, on eût dit un criminel sur le point de tuer quelqu'un.

— Alors ? demanda ce dernier. Pourquoi cette charmante réunion ?

— Qui t'a demandé de prendre la parole, esclave ? lui lança le Romain.

Vif comme l'éclair, Acheron attrapa la main de Zarek avant que la griffe d'acier du Chasseur d'Alaska ne se plante dans la gorge du Romain.

— Ça suffit, Zarek ! Je sais que ça fait longtemps que tu ne t'es pas trouvé face à un autre Chasseur, alors je vais te rafraîchir la mémoire : quoi que tu fasses à l'un de tes collègues, ça te reviendra droit dans la figure, multiplié par cent.

Les traits de Zarek se durcirent.

— Je peux supporter la douleur. C'est le Romain que je ne peux pas supporter.

— Je ne vois pas pourquoi nous avons besoin de lui, reprit Valerius d'un ton méprisant. Quand il était humain, c'était un lâche qui...

Acheron eut à peine le temps d'arrêter Zarek qui, dans un rugissement, s'était jeté sur Valerius. Dans un même mouvement, T-Rex réussit à envoyer les deux ennemis au tapis. Ils s'écrasèrent sur le macadam. Mais Zarek, même à terre, continua de frapper son adversaire, qui ne se priva pas de lui rendre la monnaie de sa pièce. Talon s'empessa de relever le Romain.

Exactement comme l'avait prédit Acheron, Zarek avait reçu encore plus de coups qu'il n'en avait donné. Son nez et sa bouche saignaient, mais il ne semblait pas s'en rendre compte. Ses yeux plissés par la fureur fixaient le Romain, qui n'était pas en meilleur état que lui.

Valerius sortit un grand mouchoir en soie de sa poche et s'essuya le visage.

— Tu mériterais le fouet pour ça, esclave !

— Je vous répète que ça suffit ! s'écria Acheron avant que Zarek ait pu faire ravalier l'insulte à son adversaire. Si j'entends encore un mot de travers, si vous recommencez à vous battre, je vous garantis que j'arrache vos cœurs et que je vous les fais bouffer !

D'ordinaire, la patience d'Acheron était sans limites. Jamais Talon n'avait vu son chef aussi irrité.

— La prochaine fois, au lieu de vous réunir, je vous enverrai des e-mails ! Bons dieux, où avais-je la tête quand je vous ai tous convoqués ici ?

— Peut-être avez-vous pensé que des gens vieux de plusieurs siècles ne se comporteraient pas comme des adolescents, suggéra Nick tranquillement.

Son écuyer avait retrouvé l'usage de la parole, constata Talon avec regret.

Pas pour longtemps.

Zarek lui envoya un coup de coude dans l'estomac. Le jeune homme se plia en deux en laissant échapper tout l'air contenu dans ses poumons.

— Excuse-moi, l'humain, dit Zarek. Je ne l'ai pas fait exprès. C'était juste un spasme du bras.

— Zarek, je te jure que si tu ne te tiens pas correctement, je t'envoie en Antarctique et je t'y laisse jusqu'à ce que de tes pieds sortent des racines assez longues pour traverser la banquise et trouver de la terre ! cria Acheron.

— Ooooh... Qu'est-ce que j'ai peur ! Ces pingouins et ces phoques sont tellement effrayants et... fit Zarek en feignant de trembler.

Le regard noir d'Acheron réussit à l'empêcher de poursuivre.

Talon savait pourquoi leur chef les avait réunis. Il n'avait pas commis d'erreur de jugement. Il les avait convoqués ensemble à dessein, pour voir ce qui se passerait. Il avait décidé d'être présent lorsque Zarek s'en prendrait à Valerius, afin de pouvoir raisonner les deux Chasseurs et éviter un drame. Mieux valait que ces deux-là s'affrontent devant lui que seuls, lors d'une rencontre de hasard dans une rue sombre.

Maintenant, Acheron savait exactement à quoi s'attendre. Il allait donc s'organiser de façon à mettre le plus de distance possible entre les deux Chasseurs. Sa manœuvre avait été très habile.

— Puisque, de toute évidence, vous n'êtes pas capables de vous tenir tranquilles, tous les deux, il faut que je divise la ville en quartiers. Vous serez chacun affecté à l'un d'eux, avec interdiction d'en dépasser les limites. Dans la mesure où je suis le seul capable de me débrouiller dans les cimetières, je me charge de ces endroits. Valerius, tu t'occuperas du secteur des affaires et du Garden District. Zarek et Talon resteront dans le Quartier français. Mais le jour même de Mardi gras, il faudra que vous soyez tous dans le Vieux Carré avant 21 heures.

Il se tourna vers Nick.

— Toi, tu restes joignable à tout instant. Si l'un de nous se retrouve en mauvaise posture, tu intervies en mobilisant les autres.

- Euh... il y a un petit problème.
- Lequel ?
- Si c'est lui qui est dans le pétrin...
- Nick désigna Valerius du menton.
- ... qu'il se dépatouille.
- Ah ! Je savais que ce petit était un gars bien et que je finirais par l'apprécier ! s'exclama Zarek.
- Nick, tu dois faire ton devoir de la même manière pour chacun de nous ! décréta Acheron. Valerius est un Chasseur de la Nuit, au même titre que Talon, Zarek ou moi.
- Je sais que j'ai juré loyauté, fidélité et obéissance aux Chasseurs de la Nuit, mais j'ai prêté le même serment auprès de Kyrian de Thrace bien avant de vous connaître, vous autres. Ma priorité est donc de le servir. Croyez-moi, les poules auront des dents le jour où je filerai un coup de main à l'homme qui a torturé et crucifié Kyrian !
- Le coupable, c'était le grand-père de Valerius, corrigea Acheron. Pas lui.
- Il était là ! Il a assisté à tout sans lever le petit doigt ! Je refuse d'aider un être aussi immonde. Vous, Acheron, pouvez compter sur moi, ainsi que Talon et le psychopathe. Mais pas le Romain.
- Le psychopathe, hein ? répéta Zarek d'un air ravi. J'aime ça.
- Nick... commençait Acheron quand Valerius l'interrompt.
- C'est bon, le Grec. Je préfère mourir plutôt que d'être sauvé par un humain d'aussi basse extraction.
- Et moi, intervint Zarek, je préférerais crever plutôt que de secourir ce foutu Romain ! Débarrasse-toi de lui, Acheron. Renvoie-le sur son territoire !
- Talon se demandait combien de temps Acheron réussirait à se contenir. À son avis, il n'allait pas tarder à mettre en pièces le fou venu du froid et le descendant du général de l'armée romaine.
- Bien, fit Acheron en serrant les dents. Appelons Eric Saint-James et demandons-lui de gagner Barnacle Circus. Qu'il

n'en bouge pas, au cas où Valerius aurait besoin qu'on lui prête main-forte.

— Il ne pourrait pas aussi se charger de Zarek ? demanda Nick. J'ai des cours à réviser et...

Un seul coup d'œil d'Acheron suffit à faire taire l'étudiant soudain si studieux.

— Tout ça s'annonce très distrayant, n'est-ce pas, Acheron ? dit Talon. Passer notre temps à séparer ces deux fauves enragés au lieu de chasser les Démons, ça va nous changer...

Talon s'essayait à la plaisanterie, mais sans conviction. Il était inquiet : dès que Kyrian apprendrait que Valerius était dans les parages, il lui fondrait dessus. En comparaison de ce qu'il ferait subir au Romain, ce que Zarek réservait à ce dernier équivaldrait à la fessée donnée à un enfant turbulent. En effet, n'étant plus Chasseur pour le compte d'Artemis, Kyrian, dont la puissance demeurerait intacte, n'aurait aucun compte à rendre à la déesse. Si ça lui chantait, il pouvait tuer un Chasseur. Aucun châtement ne lui serait infligé.

— Valerius, va immédiatement rejoindre ton lieu d'affectation, ordonna Acheron, et commence à patrouiller.

Avec un sourire ironique, Valerius leva la main, saluant son chef à la romaine, puis il tourna les talons et s'éloigna.

L'air redevenait à peu près respirable, estima Talon. Et Zarek paraissait calmé.

— Zarek, reprit Acheron, tu auras un endroit à toi pour dormir dans la journée.

— Oh ? Je ne serai pas avec Talon et Nick ?

— Non. Nick t'a loué une charmante maison dans Dauphin Street. Il a peint les vitres en noir et a renforcé les persiennes.

Acheron se tourna vers l'écuyer.

— Tu vas aller montrer la maison à Zarek.

— Pas besoin d'un guide, grommela Zarek. Je trouverai moi-même.

Il s'en alla, et Nick geignit :

— Je sais ce qui va m'arriver ! Acheron, vous allez me dire de rejoindre le psychopathe et de le conduire jusqu'à sa maison... Puis-je suggérer qu'une mission aussi périlleuse mériterait un bonus financier ?

— Puis-je suggérer que rester là sans bouger risque de te valoir de gros ennuis de santé, Nick ? rétorqua Acheron.

L'écuyer piqua un sprint vers la sortie de Jackson Square, que Zarek atteignait déjà.

— Il y a des nuits où on ferait mieux de ne pas se lever... soupira Acheron quand il se retrouva seul avec Talon.

— Qu'as-tu fait à Artemis pour qu'elle te charge d'une mission aussi casse-gueule ?

Question inutile, Talon le savait, mais il n'avait pu se retenir de la poser. Comme il s'y attendait, Acheron ne répondit pas. Jamais il n'avait divulgué la nature exacte de ses relations avec la déesse.

— Viens, Talon. Marchons.

Acheron resta silencieux alors qu'ils quittaient le square, puis descendaient Pirate's Alley en direction de Royal Street.

Devant la cathédrale Saint-Louis, Acheron s'arrêta. Mal à l'aise, Talon leva les yeux vers l'église. Les Chasseurs n'aimaient pas beaucoup se trouver à proximité des édifices sacrés. Le fait qu'ils aient renoncé à leur âme les rendait très vulnérables à la possession démoniaque, dont seule la maison du Seigneur eût pu les protéger. Mais ils craignaient davantage les foudres de Dieu que son aide éventuelle.

— Talon, parle-moi de la femme avec laquelle tu as passé la journée.

— Il n'y a rien de spécial à en dire.

— Ne me mens pas. Sunshine est encore en toi. Elle hante tes pensées.

— Écoute, Acheron, je sais parfaitement quels sont mes devoirs. J'ai conclu un accord avec Artemis il y a des lustres et je ne compte pas le rompre, OK ?

— Ce n'est pas ce qui m'intéresse.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Te rappelles-tu ce que je t'ai dit la nuit où tu t'es vengé de ton clan ?

— Que l'on n'obtient rien sans en payer le prix et que, parfois, ce prix peut être très élevé.

— Exact. Cette femme est en toi, Talon. Si tu ne l'expulses pas, elle va ouvrir la vanne qui contient tes émotions.

— Serait-ce catastrophique ?

— Oui, ça le serait. Tu es le seul Chasseur en qui j'ai totalement confiance, celui qui maintient très haut le niveau éthique et intellectuel des troupes. J'ai besoin que tu restes vigilant, d'autant que nous allons avoir droit à la fête des Démons et que deux de mes Chasseurs se haïssent au point de vouloir s'entre-tuer. Ta capacité de brider tes émotions est la clé de ton pouvoir, Talon. Si tu perds le contrôle sur toi-même, tu perdras aussi ton immortalité de Chasseur. Je ne voudrais pas que tu meures pour avoir laissé ta libido dominer ton esprit.

— Ne t'en fais pas. J'ai placé ma libido sous haute surveillance.

— Bien. Assure-toi que tout est en ordre de ce côté-là, parce que, dans le cas contraire, c'est la mort qui t'attend.

5

— Ah, Dieu merci, tu es là !

La voix de Selena avait retenti dans l'appareil avant que Sunshine ait eu le temps de dire « allô ».

— Où étais-tu, bon sang ? J'ai passé la journée pendue au téléphone, à essayer de te joindre ! Je m'inquiétais tellement que je commençais à me dire que si tu ne répondais pas ce coup-ci, j'allais faire un saut au loft. Tu héberges un inconnu qui aurait pu t'assassiner ! S'il te plaît, dis-moi qu'il est parti !

Le téléphone coincé entre la joue et l'épaule, Sunshine essuya ses mains maculées de peinture avec un chiffon. L'inquiétude quasi maternelle de son amie la fit sourire.

— Oui, il est parti, Selena. Il avait rendez-vous avec des *amis*.

— Et à quelle heure a-t-il débarrassé le plancher ?

— Il y a une demi-heure.

— Quoi ? Il a passé toute la journée avec toi ? Tu... tu as...

— Oui. Et pas qu'une fois. Ce type est un sacré phénomène. Et l'affaire du siècle.

— Où avais-tu la tête, Sunshine ? Tu venais juste de le rencontrer. Ça ne te ressemble pas, de coucher tout de suite avec un mec. Un mec dont tu ignores tout, en plus.

— Je sais. C'est ce que je me dis maintenant. Mais je n'ai pas pu résister. C'était comme si une énergie magnétique m'attirait vers lui... Et ce que j'ai vécu était ébouriffant. Oh, Selena, tu n'as pas idée !

— Seigneur ! Et tu vas le revoir, bien entendu.

— Non, je ne crois pas. Je ne connais même pas son nom de famille.

— Quoi ? Tu es folle, ma petite.

— Je sais. Ce qui est arrivé entre nous, ç'a été comme une parenthèse hors du temps, de la réalité. Une merveilleuse parenthèse.

— Tu vas bien, Sunshine ? fit Selena d'un ton soupçonneux.

— Très. Je viens de passer la plus belle journée de toute ma vie. C'est dingue, hein ?

— Sunshine, je n'arrive pas à croire que tu aies fait un truc pareil. Tu aurais pu te méfier, quand même. Mais non. À force de fréquenter de drôles de types – parce que tes amis, tu as l'art de les choisir ! –, tu as fini par devenir aussi cinglée qu'eux. Si j'apprenais que tu danses les seins à l'air sur des tables de bar, je ne serais même pas étonnée !

Elle observa un bref silence, puis reprit :

— Merde, j'avais oublié... C'est moi qui ai fait ça !

— Et tu as eu beaucoup de succès, Selena, dit Sunshine en riant. Allons, ne t'inquiète pas pour moi. La parenthèse est refermée. Tu sais de quelle manière je fonctionne. Il m'arrive d'avoir des petits amis, mais la plupart du temps, je mène une existence de célibataire bien rangée.

À son tour, elle marqua une pause, avant de reprendre :

— Cet homme... Talon... il m'a fait grimper aux rideaux. Jamais je n'aurais pensé avoir un jour un amant pareil. Je ne le reverrai pas... mais si cela arrivait, je sauterais de nouveau dans le lit sans hésiter. Je n'oublierai jamais cette journée, Selena.

— Finalement, tu me fais envie... Une relation uniquement basée sur le sexe, sans prise de tête... C'est super !

— Attends, Selena : il n'y a pas que le sexe qui m'ait plu avec Talon. Tout en lui me plaît. Sa personnalité, son humour, son drôle d'accent, son côté grognon...

— Ça ne fait pas des bases bien solides pour une relation, tout ça. Il ne t'a pas donné son numéro de téléphone, n'est-ce pas ?

— Non, mais il m'a laissé un petit Snoopy en plastique, une sorte de porte-bonheur qu'il avait dans sa poche. Il l'a mis sur le réfrigérateur pour que je le voie bien.

— Quel somptueux cadeau ! Cet homme est la générosité incarnée.

— Ce Snoopy a de la valeur, Selena. Il m'a l'air de dater des années soixante.

— Et alors ? Au lieu de te chercher un mec potable, qui aurait de quoi t'offrir des fleurs, tu vas sortir avec des minables jusqu'à ce que le Snoopy ait pris de la valeur ?

— Selena, ça faisait dix mois que je n'avais pas couché avec un mec et il s'écoulera au moins aussi longtemps avant qu'un autre frappe à ma porte, alors arrête de me tanner avec l'histoire d'aujourd'hui, OK ? Réjouis-toi pour moi et passons à autre chose.

— Tu as raison. Excuse-moi, mais je me fais du souci et...

— J'ai du boulot, Selena. Je te rappellerai plus tard.

— Entendu. Et on se verra demain.

— Promis.

Sunshine raccrocha, puis regarda en riant le Snoopy qu'elle tenait dans la main.

Talon n'était sans doute pas la perfection faite homme, mais c'était un type formidable, et les types formidables ne couraient pas les rues. Quel dommage de l'avoir perdu si vite...

« Allons, n'aie pas de regrets », se morigéna Sunshine. Seules comptaient sa carrière, sa réussite. Elle était bien près de devenir une artiste reconnue et n'entendait pas abandonner si près du but pour une relation qui risquait de n'être qu'une histoire de sexe, donc vouée à l'échec. Elle aimait vivre seule, être libre de faire ce qu'elle voulait quand elle le voulait. Elle avait connu le mariage, à vingt-deux ans, et cela lui avait appris ce qu'un homme attendait d'une épouse. L'expérience avait été aussi brève que décevante, et elle n'avait pas l'intention de la renouveler. Un fiasco comme celui-ci aurait définitivement vacciné la plus idéaliste des femmes. Talon lui avait offert une demi-journée d'enchantement, point final. À présent, elle allait reprendre le cours de son existence là où elle l'avait laissé.

Elle se dirigea vers sa chambre et posa le Snoopy sur la table de nuit. Ce petit personnage en plastique lui servirait d'aide-mémoire. Il lui rappellerait la magie des moments vécus au lit avec Talon.

— Tous mes vœux t'accompagnent, Talon, dit-elle à haute voix. Que ta vie soit belle... Peut-être le hasard nous remettra-t-il en présence l'un de l'autre un jour.

Elle éteignit la lampe de chevet et alla rejoindre son chevalet, ses pinceaux et ses tubes de peinture.

Il était 1 heure du matin lorsque Talon se rendit compte qu'il se trouvait devant le *Runningwolf's Club*, sur Canal Street. Il s'efforça de se convaincre que ses pas l'avaient mené là parce que les Démons traînaient toujours autour des boîtes de nuit, en quête d'humains trop éméchés pour leur résister longtemps. Il ne faisait que son boulot, se répéta-t-il, les yeux levés vers les fenêtres sombres du loft de Sunshine. La jeune femme dormait-elle ou travaillait-elle, les stores baissés ? se demanda-t-il.

Bon sang, pourquoi se racontait-il des bobards ? Il était là pour Sunshine ! Pas pour les Démons !

Ainsi Acheron avait-il dit vrai. La jeune femme était entrée dans son cœur et s'y était installée. Il n'avait pas connu ce phénomène depuis des siècles. Ce qu'il avait cru n'être que sexuel était en réalité bien plus profond. Sunshine habitait ses pensées. Il avait adoré lui faire l'amour, mais aussi lui parler, plaisanter avec elle, dormir auprès d'elle. Une simple aventure ne lui aurait pas fait cet effet-là. Il en serait sorti les sens apaisés et l'esprit clair, vide de tout souvenir de sa partenaire d'une nuit. Comment Sunshine avait-elle pu prendre une telle place dans son existence en quelques heures seulement ?

S'il avait été humain, songea-t-il avec tristesse, il serait allé la retrouver... et ne l'aurait plus jamais quittée.

Mais il n'était pas humain, et il aimait ce qu'il était devenu. Son travail de Chasseur lui apportait de nombreuses satisfactions.

Du moins en était-il persuadé jusqu'à sa rencontre avec Sunshine.

« Que fais-tu ? »

La voix de Ceara, pourtant d'une infinie douceur, le fit sursauter. Il réagissait comme s'il était pris en flagrant délit de mauvaise conduite, se dit-il, tout penaud.

— Hein ? Je ne fais rien. Rien de spécial.

Elle apparut à côté de lui. À son expression, il comprit qu'elle savait tout. Qu'il était bête d'avoir cru un seul instant pouvoir dissimuler ses pensées à sa sœur ! Ceara lisait en lui.

— Bon, bon, ça va ! Je reconnais que je vérifiais que tout allait bien chez elle... et pour elle.

« Elle va bien. »

— Ouais, et ça m'énervé !

« Oh, Talon, tu devrais avoir honte ! Tu préférerais donc qu'elle soit triste ? »

Talon étudia quelques instants la question, avant de répondre sincèrement :

— Oui. C'est moche mais c'est comme ça. J'aurais aimé qu'elle ait un peu le blues. Qu'elle me regrette, quoi.

« Mon pauvre frère... Tu es tombé sur la seule femme de cette terre qui ne te prend pas pour le Prince Charmant ! »

— Ne te fiche pas de moi, Ceara. Ce n'est pas charitable ! Bon, j'admets être un peu arrogant et...

Il s'interrompt : Ceara le regardait avec ironie.

— Je rectifie : j'admets être très arrogant, ça te va ? Mais je n'arrive pas à la chasser de mon esprit ! Comment se fait-il qu'elle m'ait déjà oublié ? Ce n'est pas juste !

« Je n'ai pas dit qu'elle t'avait oublié, ni qu'elle n'éprouvait rien pour toi. J'ai dit qu'elle n'était pas triste. »

— Ainsi, elle ressent quelque chose ? demanda Talon.

Il n'en revenait pas de se sentir aussi ému.

« Oui. Veux-tu que j'essaie d'en apprendre davantage ? »

— Non !

Talon ne tenait pas du tout à ce qu'en s'insinuant dans les pensées de Sunshine, Ceara découvre ce qui s'était passé cet après-midi-là entre son frère et la jeune femme. Ceara était innocente et pure, et elle devait le rester.

Ceara tourna autour de lui, image impalpable et translucide. Il rit. Déjà, enfant, Ceara adorait faire cela. Elle allait de plus en plus vite, et il feignait de se plaindre qu'elle l'étourdissait.

Il se souvenait d'elle bébé, assise sur ses genoux, jouant avec les deux longues tresses qui pendaient de ses tempes.

Dere faisait de même.

Dere... Il ne fallait pas penser à elle. Cela lui faisait trop mal.

Il avait eu quatre sœurs : Ceara, Fia, morte dans sa première année, Tress, emportée par la maladie... et Dere, décédée à quatre ans.

Par sa faute.

Il lui avait raconté qu'un très gentil lutin venait la voir à l'aube, alors qu'elle dormait encore. Il n'avait que cinq ans. Il aimait les histoires de lutins et de fées.

Dere l'avait cru, et un matin, elle était sortie de la cabane familiale pour rencontrer le lutin. Elle avait glissé sur les rochers, au bord de la falaise. C'était Talon qui l'avait trouvée. Son petit corps reposait tout en bas, sur la plage de galets, battu par les vagues.

L'image de la fillette morte était restée gravée dans sa mémoire. Les regards de ses parents aussi, lorsqu'il les avait réveillés pour leur apprendre le drame.

Ils ne l'avaient pas accusé ouvertement d'être responsable de la mort de Dere, mais Talon n'avait pas été dupe : ils le jugeaient coupable.

À juste titre, estimait-il. Avec ses histoires stupides, il avait tué Dere.

Ensuite, il s'était montré extrêmement protecteur vis-à-vis de Tress et de Ceara. Il n'aurait pas supporté qu'il leur arrive malheur.

Quelle ironie... Même avant que la malédiction le frappe, jamais il n'avait réussi à protéger ceux qu'il aimait.

Jamais.

Il chassa ces pensées sombres. L'heure n'était pas à la mélancolie. Il avait du travail.

— Ceara, aurais-tu par hasard appris quelque chose sur les Démons qui sont en ville ?

« Oui. Une force négative a surgi parmi eux. Mais il ne s'agit pas d'un nouveau Démon. »

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

« Je ne sais pas. Une créature redoutable, infiniment puissante. »

— Un dieu ?

« Je l'ignore, mais je vais faire mon possible pour me renseigner. En attendant, je t'en prie, mon frère, sois très

prudent. Cette... cette chose est dotée d'un pouvoir effarant, paraît-il. Garde-toi bien d'elle. »

— Peux-tu localiser cette chose ?

« J'ai essayé, mais chaque fois que je m'approche, elle fuit, comme si elle savait que je suis là. »

Voilà de bien mauvaises nouvelles, se dit Talon. Une veille de Mardi gras, avec Dionysos dans les parages, tout ce qui donnait matière à inquiétude en temps normal devenait carrément effroyable. Quiconque fomentait un immonde projet profitait des excès commis lors du carnaval pour le mener à bien.

Une voiture descendait la rue, se dirigeant droit sur Talon, ce qui le tira de ses réflexions. Il s'agissait d'une Volkswagen hors d'âge, au toit bleu constellé d'étoiles et aux portières et capot jaune soleil parsemés de symboles de la paix rouges.

Il avait déjà vu cet amusant véhicule. Il était garé sur le parking du *Runningwolf's Club* lorsqu'il avait quitté le loft de Sunshine. Il s'était alors dit que le propriétaire d'un tel engin ne pouvait être que Sunshine.

Comme Talon s'y attendait, la Volkswagen bariolée obliqua sur la gauche, en direction du parking. Elle disparut derrière le bâtiment. Talon actionna immédiatement son pouvoir d'ubiquité, tout en veillant à rester invisible.

Sunshine ouvrit la portière, sortit de la voiture, puis se pencha pour prendre une boîte posée sur la banquette entière, offrant au regard de Talon le fabuleux spectacle de ses fesses moulées dans un jean délavé.

Lorsqu'elle se retourna, il remarqua qu'elle avait tressé ses longs cheveux noirs. Ses seins manifestement en liberté pointaient sous son chandail en jersey rose. Bon sang, qu'elle était belle... Il la désirait soudain si ardemment qu'il aurait pu la prendre là, tout de suite, sur ce ridicule capot peint en jaune.

« Talon ? »

— Oui, Ceara. Excuse-moi, j'avais l'esprit ailleurs.

« Je vais essayer d'en apprendre davantage sur cet être démoniaque. Mais si tu as besoin de moi, je reste avec toi. »

— Non, c'est bon, vas-y.

« Je perçois un conflit en toi. Es-tu sûr de vouloir que je m'en aille ? »

Talon n'en était pas sûr du tout. Il aurait sans doute eu besoin du soutien de sa sœur : elle lui aurait remis les idées en place, des idées qui avaient une fâcheuse tendance à tourner uniquement autour de Sunshine.

Mais les renseignements que pourrait lui apporter Ceara sur ce nouveau chef des Démons seraient précieux.

— Tu peux y aller, ça va.

« Bien. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi. »

— Je le ferai. Promis.

Ceara disparut, le laissant seul dans l'ombre.

Où était Sunshine ? Ah, elle allait entrer dans le club par la porte de service. S'il se dépêchait, il la rejoindrait avant qu'elle ne pénètre dans l'établissement.

Il fit un pas, puis s'immobilisa.

L'ampleur et la gravité de sa faute venaient de le frapper de plein fouet. Les Chasseurs n'avaient pas le droit d'avoir des compagnes ! La solitude était leur lot. Kell était le seul à avoir dérogé à cette règle, et Acheron lui en voulait toujours.

Qu'Acheron soit furieux contre lui, Talon n'en avait cure. Se disputer avec le chef faisait partie des petits plaisirs de la vie... Mais bouleverser l'existence de Sunshine, en revanche, n'apporterait rien de bon à personne. Et surtout pas à elle. Il la rendrait malheureuse... avant de causer sa mort. La malédiction qui s'acharnait sur les personnes qu'il aimait ne ferait pas d'exception pour la jeune femme. C'était pour cela qu'il avait toujours refusé d'embaucher un écuyer à temps plein, pour cela qu'il s'interdisait de garder quiconque auprès de lui.

Jamais tu ne connaîtras ni le bonheur ni la paix avec un être aimé. Tu vivras seul jusqu'à la fin des temps. Ceux auxquels tu t'attacheras, tu les perdras tous. Un par un, ils périront, et tu seras impuissant à les sauver. Tu souffriras comme un damné, car tu les verras agoniser puis mourir en sachant que la vie les fuit à cause de toi. Nous frapperons au moment où tu t'y attendras le moins.

Des siècles s'étaient écoulés, mais Talon entendait encore les mots prononcés par les dieux en colère comme s'ils lui avaient jeté le sort la veille.

Toutes les tragédies qui avaient jalonné sa vie découlaient de ce maléfice.

« Tu es né maudit, lui avait-on répété. Un bâtard fruit d'une union qui n'aurait jamais dû être. »

Sa mère était une reine qui s'était mésalliée. Elle avait aimé son père, un druide, et on l'avait traitée de catin.

— Pense à autre chose ! se dit-il à haute voix.

Acheron avait raison. Il devait laisser ses émotions au fond du trou où il les avait enfouies mille cinq cents ans plus tôt. Sa seule sauvegarde était l'oubli.

Et la solitude.

Il tourna les talons et s'éloigna du club, de Sunshine. Du bonheur. Tout en marchant, il se replongea dans ses souvenirs. Sa volonté ne suffisait pas à les effacer, surtout ceux qui concernaient sa femme Nynia. Sans doute lui revenaient-ils à présent parce que Sunshine lui rappelait son épouse bien-aimée. Comme il avait été heureux alors ! L'amour de Nynia lui avait donné des ailes. À sa mort, il avait tout perdu. Il était vivant, mais son cœur, son âme étaient morts. Il avait cru alors que plus jamais aucune femme ne le ferait vibrer : Puis était arrivée une artiste pleine de gaieté, de fantaisie, et les quelques heures passées avec elle avaient tout fait basculer. Sunshine semblait avoir apposé un sceau au fer rouge sur son cœur. Un sceau qui portait sa marque.

— Sors de ma tête, Sunshine ! Je ne supporterais pas que tu meures, je ne veux pas te tenir dans mes bras à l'instant où tu rendras ton dernier souffle par ma faute ! Je ne...

Il se tut soudain, en percevant un son tristement familier : le bruit produit par un Démon en plein repas.

Il sortit son Palm Pilot de sa poche et ouvrit le programme « traque ». Conçu pour capter les taux élevés de neurones mis en branle par l'activité mentale des Démons, le programme permettait de localiser ceux-ci pendant la nuit. Dans la journée, les Démons dormaient, aussi leur psychisme ne se manifestait-il pas. Il était donc impossible de les débusquer. À partir du

crépuscule, en revanche, leurs esprits pervers tournaient à plein régime.

Rien n'apparaissait sur l'écran du Palm Pilot. Voilà qui était bizarre. Son instinct de Chasseur disait à Talon qu'il y avait un Démon dans les parages, bien qu'il ne vît aucune tache rouge sur l'écran, signe de l'activité cérébrale des monstres.

Il se fia à son instinct et s'engagea dans une ruelle sombre, là où son sixième sens le poussait.

Une femme jaillit de l'ombre et lui tomba dans les bras. Elle leva vers lui des yeux terrifiés. Il vit tout de suite la marque de morsure sur son cou, les gouttes de sang sur le col de son chemisier.

— Ça va ? lui demanda-t-il en la soutenant.

Elle reprit son équilibre et lui sourit, un sourire qui lui fit froid dans le dos, car il s'agissait d'un rictus de démente.

— Je vais bien, assura la femme. Très, très bien.

D'un mouvement vif, elle lui échappa et partit en courant. Elle sortit de la ruelle et disparut à la vue de Talon, qui comprit tout de suite ce qui s'était passé.

Furieux, il s'enfonça dans la petite rue. Une silhouette se dressait dans un recoin.

— Bon sang, Zarek, tu ne pourrais pas jeûner quand tu es en ville ?

Du revers de la main, Zarek essuya le sang qui maculait ses lèvres.

— Si je ne reste pas à la diète, qu'est-ce que tu me feras, le Celte ? Tu me frapperas ?

— Je t'égorgerai.

— Ça m'étonnerait. Tu mourrais avec moi.

— C'est ce que tu crois. Tu n'imagines pas ce dont je suis capable. Je peux faire beaucoup de choses sans y laisser la peau ! Alors, arrange-toi pour ne pas me mettre en colère.

Zarek tiqua. Il resta silencieux quelques secondes, puis déclara :

— Je ne lui ai pas fait de mal. D'ici à trois minutes, elle ne se rappellera même pas m'avoir rencontré.

Il gloussa et ajouta :

— Elles ne se le rappellent jamais.

Talon s'approcha. Zarek leva la main.

— Ne me touche pas, le Celte. Ne me touche jamais !

— Je ne te toucherai pas à condition que tu respectes ta parole : tu t'es engagé, comme les autres Chasseurs, à ne pas traiter les habitants de cette ville – de ma ville – comme des proies !

— Ta ville ? Parce que, d'après toi, cette ville n'est pas assez grande pour deux ?

Talon vit rouge. Incapable de se contrôler, il projeta Zarek contre le mur. L'autre réussit à s'agripper à lui, et Talon heurta les pierres aussi violemment que son adversaire. Ignorant la douleur causée par le choc, il serra les doigts autour de la gorge de Zarek.

— Fiche-moi la paix, le Celte, ou je te déchiquette le bras ! Je m'en fous de laisser des plumes dans cette histoire ! C'est ça, la différence entre nous. Je suis prêt à souffrir comme un damné. Pas toi.

D'un mouvement de l'épaule, Zarek se débarrassa de Talon.

— Toi, tu as peur d'avoir mal... Tu as peur depuis le jour où tu as abandonné ton village aux flammes.

— La douleur ne me procure aucun plaisir, c'est vrai, admit Talon, tout en se demandant comment Zarek avait appris ce qui s'était passé au village.

— Mais à moi non plus ! rétorqua Zarek. Tu as vu cette fille ? Je m'amusais bien avec elle, et aucun de nous deux ne se plaignait ! Tout allait on ne peut mieux jusqu'au moment où tu es venu tout gâcher.

Il se lécha les lèvres avec gourmandise.

— Tu devrais essayer le sang humain, le Celte. Il n'y a rien d'aussi délectable. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi les Démons buvaient le sang des humains avant de leur voler leur âme ? C'est parce que le sang d'un vivant procure plus de jouissance que le sexe ! Introduis-toi donc dans l'esprit d'un Démon quand tu en trouveras un en plein festin. Tu seras sidéré de ce que tu y découvriras. Des émotions d'une intensité telle qu'elles feront écho en toi !

— Nick a raison : tu es un psychopathe.

— Probablement. Et j'en suis ravi. Comme ça, je ne suis jamais déçu par mon comportement.

Talon secoua la tête en soupirant.

— Pourquoi faut-il que tu te fasses détester de tout le monde, Zarek ?

— Quelle question ! T'as envie de devenir pote avec moi, le Celte ?

— Tu n'es qu'une merde.

— Ouais, mais au moins, moi, Je sais exactement ce que je suis. Toi, tu te demandes si tu es un druide, un Chasseur ou un play-boy. Tu as perdu ton identité il y a bien longtemps, là où on a enterré la partie de toi qui était humaine.

— Tu prétendrais m'apprendre ce que c'est qu'être humain ? Toi ? Allons, Zarek, sois sérieux.

— Mais non ! C'est trop marrant.

Talon se refusait à entrer dans le jeu de Zarek. Il savait manier l'ironie, mais n'avait aucune envie de le faire avec ce fou.

— Tu ignores tout de moi, se contenta-t-il de dire.

Les serres de métal de Zarek allèrent pêcher une cigarette dans la poche de son pantalon. Il l'alluma avec un très ancien briquet à amadou et tira une longue et profonde bouffée.

— Tu ne sais rien non plus de moi, le Celte, répliqua-t-il.

Sur ces mots, il s'éloigna d'un pas nonchalant. Il sortait de la venelle, rejoignant la rue, quand Talon lui lança :

— Renonce à te nourrir de sang humain, Zarek, sinon je te tue.

Sans se retourner, le Chasseur venu du froid leva sa main de métal et l'agita.

— *Bye, bye*, le Celte !

Quel cauchemar, ce Zarek ! Comment Acheron pouvait-il le supporter ? Et Artemis ? Un jour, elle le liquiderait. C'était même étonnant qu'elle ne l'ait pas déjà fait – même si, d'une certaine manière, elle s'était débarrassée de lui en l'envoyant en Alaska. Et Zarek était devenu intouchable. Au fil du temps, il s'était bien organisé. Il connaissait son territoire sur le bout des doigts. Personne n'était en mesure de l'atteindre, dans ces immensités de forêts glacées.

À La Nouvelle-Orléans, ce serait différent. Acheron savait où le trouver. Si l'ordre de neutraliser Zarek tombait d'en haut, il mettrait sans difficulté la main sur lui.

La sonnerie de son portable arracha Talon à ses réflexions. Il décrocha et entendit la voix de T-Rex.

— Je suis dans Commerce Street, près du quartier des docks. Il y a eu un meurtre. J'aimerais bien que tu viennes jeter un coup d'œil, Talon.

— J'arrive.

Talon enfourcha sa Harley et se rendit à l'endroit indiqué par son chef.

La scène grouillait de policiers et de badauds, habitants du quartier et touristes. Les yeux blessés par l'éclat des gyrophares, Talon gara sa moto et se dirigea vers Acheron. Difficile de le manquer, même au milieu d'une foule : il était plus grand que n'importe qui, et les lumières faisaient briller ses cheveux ce soir-là blond platine.

— Alors ? Que se passe-t-il ? s'enquit Talon.

Du menton, Acheron montra un corps étendu sur le sol, sous un drap.

— Cette femme est morte il y a à peu près une heure. Dis-moi si tu sens quelque chose.

Talon se concentra.

— Rien, dit-il après un temps.

Lorsqu'un humain mourait, son âme laissait derrière elle des ondes positives pendant un long moment.

Sauf lorsqu'un Démon avait volé cette âme.

— Elle a été vidée de son sang, expliqua Acheron, puis dépecée à coups de ce qui semble être de longues griffes. La police est persuadée qu'elle a été victime d'un animal, mais j'ai vu les blessures. Elles sont trop nettes, trop précises pour être le fait d'une bête.

— Des griffes... comme celle que porte Zarek ?

— À ton avis ?

Acheron regarda Talon droit dans les yeux, mais tout ce que celui-ci vit fut son propre reflet dans les lunettes noires de son chef.

— Écoute, Acheron, je vois bien que tu as un petit faible pour Zarek, ou du moins de l'indulgence, mais il faut que tu saches que je l'ai trouvé en train de dîner sur une femme il y a un quart d'heure. Et il s'est régalé, crois-moi !

— Tu penses donc qu'il est l'auteur de ce meurtre ?

Talon hésita. Il se rappelait les paroles de Zarek : il avait affirmé n'avoir fait aucun mal à la femme.

— Je ne sais pas, Acheron. Si la question est : « Zarek est-il capable de faire ça ? », ma réponse est oui. Mais de là à être formel en ce qui concerne ce meurtre, je suis réticent. Zarek serait condamné à l'errance éternelle, et je le vois mal commettant un acte qui lui vaudrait cette punition.

Il n'existait pas pire châtiment. Le Chasseur, étant dépourvu d'âme, se retrouvait dans une dimension intermédiaire entre la vie et la mort, parfaitement conscient et incapable d'échapper à cette invisible prison.

— Et toi, Acheron, le crois-tu coupable ?

Un sourire énigmatique se dessina brièvement sur les lèvres d'Acheron. Il ne répondit pas à la question, ce qui intrigua Talon. Le chef mijotait quelque chose, mais quoi ?

— Je vais parler de cette affaire à mon pote Zarek et écouter ce qu'il en dit, Talon.

Son... pote ? Jamais Talon n'avait entendu Acheron qualifier de « pote » aucun de ses Chasseurs.

— Et toi, Talon ? Comment vas-tu ? Tu m'as l'air tendu, mal à l'aise.

Oh, mais il n'en avait pas que l'air ! se dit Talon. Il l'était. Depuis sa rencontre avec Sunshine, il se sentait vraiment désorienté.

Il ne jugea pas utile d'en parler à son chef.

— Je vais bien. Ah, regardez, le procureur vient d'arriver et...

Où était passé Acheron ? Il s'était subitement volatilisé. Seule trace de sa présence : deux surprenantes empreintes de ses chaussures sur le sol.

Des empreintes sanglantes.

Incrédule, Talon les fixa un long moment. Qu'arrivait-il au chef ? Il se montrait de plus en plus bizarre.

— ... des troubles sur Canal Street, au *Runningwolf's Club*...

La phrase émanait de la radio de l'une des voitures de police.

Le cœur de Talon manqua un battement. Sunshine ! Son instinct lui hurlait de courir vers elle, qu'elle était en danger.

Il sauta sur sa moto et démarra en trombe.

6

Lorsque Talon arriva au club, un chaos total régnait dans la rue, devant l'établissement et dans la ruelle adjacente. Deux ambulances étaient garées face à l'entrée, entourées de curieux et d'hommes en blouse blanche. Ceux-ci se penchaient sur deux policiers en sang. Quelqu'un les avait frappés sauvagement, comprit Talon.

Il alla se placer à côté d'un des inspecteurs et l'écouta faire son rapport à un collègue.

— Il mesurait bien deux mètres ! Et il était costaud ! Un vrai tas de muscles. Un Blanc d'une trentaine d'années, habillé de noir, avec des cheveux longs et noirs. Il portait un bouc, et sa main était équipée d'une sorte de prothèse de métal, avec une griffe qui prolongeait le pouce... On aurait dit le diable en personne ! Il nous a démolis sans aucun effort apparent. Je lui ai collé deux balles dans la poitrine, et il n'a même pas trébuché. À croire qu'il avait été effleuré par des plumes ! Ce n'est pas possible, ce type devait être shooté jusqu'aux yeux pour ne rien sentir !

Zarek... Il correspondait point par point à cette description.

Bon sang ! Pourquoi s'était-il éloigné du club ? se demanda Talon avec colère. Il aurait dû rester là et veiller sur Sunshine. Zarek l'avait épié et avait attendu qu'il reprenne sa moto pour agir. Le fumier !

— Comment tout ça a commencé ? demanda le policier à son collègue.

— Gabe et moi, on a été prévenus qu'il y avait une bagarre dans la ruelle à côté du *Runningwolfs*. On a foncé, et quand on est arrivés, on a vu le type aux serres de métal tabasser deux mecs. On lui a crié d'arrêter, mais il n'en a rien eu à faire. Il a

arraché le cœur des deux mecs d'un coup de griffe. Pfff... comme ça, juste devant nous.

Et zut ! Les flics avaient vu Zarek détruire deux Démons. Décidément, cette nuit commençait mal.

— Johnny était près de moi quand j'ai sorti mon arme, reprit le policier. Le tueur à la griffe s'est retourné contre nous. Une vraie bête fauve !

— Et ensuite ?

— Ensuite, le noir total. J'ai repris connaissance par terre. Je saignais, vous étiez arrivés, et le tueur avait filé.

— Et les corps ? Il a arraché les cœurs... Où sont les cadavres ?

— Il a dû les embarquer avec lui.

Talon bouillait de colère. En ville depuis à peine quelques heures, Zarek avait déjà toute la police de La Nouvelle-Orléans sur le dos.

Le téléphone sonna à l'instant où Talon se faisait cette remarque amère. Il regarda l'écran. Pas de numéro affiché. Ce devait donc être Acheron qui l'appelait. Lui seul masquait son numéro.

Talon sursauta en entendant la voix de Zarek, avec son accent grec prononcé.

— Hé, le Celte, les Démons s'étaient mis en tête de rigoler un peu avec ta copine. Ne la laisse plus sans protection.

Le sifflement de la tonalité succéda à ces mots. Zarek avait raccroché.

Un frisson courut le long de la colonne vertébrale de Talon : comment Zarek avait-il su, pour Sunshine et lui ? Les pouvoirs du Grec semblaient aussi étendus que ceux d'Acheron.

Mais il possédait des dons, lui aussi. Son instinct, en particulier, auquel il se fiait toujours. Et cet instinct lui dictait en cet instant de regarder le toit de l'immeuble mitoyen du club.

Talon leva les yeux. Une silhouette se découpait sur le ciel noir. Elle eût été invisible à un humain, mais un Chasseur la voyait très nettement.

Zarek hocha la tête, remit son portable dans sa poche et disparut.

Incroyable. Ainsi, il était resté là pour surveiller Sunshine, alors même que la police était sur les dents pour le retrouver. C'était incompréhensible. Il fallait que Zarek s'explique.

Talon appuya sur le bouton « rappel » de son portable. Immédiatement, il eut Zarek en ligne.

— Qu'est-ce que tu veux ? beugla celui-ci. Tu ne piges pas que j'essaie de me barrer avant que les flics me trouvent ?

— Pourquoi rôdais-tu autour du *Runningwolf's* ?

— Je chassais les Démons ! Je les ai repérés dans Canal Street. Je les ai obligés à entrer dans la ruelle, et là, je les ai coincés.

Mmm... Pur hasard, donc, si Zarek s'était trouvé à quelques mètres du loft de Sunshine ?

— Qui t'a mis au courant, pour Sunshine Runningwolf et moi ?

— J'ai capté la conversation de deux Démons. Ils parlaient de toi et d'elle. Tu devrais être plus prudent, le Celte. Une faute comme celle-là pourrait te coûter cher.

— Et la tienne, de faute, Zarek ? J'ai eu sous les yeux le corps d'une femme vidée de son sang et délestée de son âme. Si c'est toi qui as fait ça, tu paieras ton forfait jusqu'à la fin des temps.

— C'est l'œuvre d'un Démon. Tu connais quand même leur *modus operandi*. Il est immuable. Ils boivent le sang de leur proie jusqu'à ce qu'elle meure, puis ils lui fauchent son âme.

— Je sais. Mais les Démons ne se servent pas de griffe de métal.

— Et alors ?

— Alors, je me demande si ce n'est pas toi qui as tué cette femme, Zarek.

— Va te faire foutre, le Celte. Tiens, la prochaine fois, je laisserai les Démons s'en prendre à ta copine. C'est tout ce que tu mérites.

La tonalité résonna de nouveau à l'oreille de Talon. Zarek avait coupé la communication. Talon jura. Pourquoi Artemis et Acheron avaient-ils fait revenir ce dingue d'Alaska ? Il allait trouver T-Rex et lui arracher la vérité !

Mais pas maintenant. Sunshine avait besoin qu'il veille sur elle, et elle passait en priorité. Qu'Acheron s'occupe de Zarek. Lui seul pouvait neutraliser ce fou furieux sans y laisser la peau.

Zarek prétendait que les Démons allaient s'en prendre à Sunshine, qu'ils avaient appris qu'elle était la maîtresse d'un Chasseur. D'où tenaient-ils cette information ? Et pour quelle raison s'intéressaient-ils à Sunshine en particulier ? D'ordinaire, ils s'attaquaient à n'importe qui, n'avaient aucune cible précise. Ils saisissaient l'occasion quand elle se présentait.

S'ils cherchaient réellement Sunshine, il fallait qu'il découvre pourquoi. Et en attendant, qu'il la protège.

Il parcourut du regard la foule devant le club. Sunshine était là, sur le trottoir. Elle discutait avec un agent en uniforme.

Talon se dirigea vers elle. Un large sourire illumina le visage de la jeune femme lorsqu'elle le vit.

— Talon ? Que fais-tu là ?

Il ressentit une bouffée de joie si intense qu'il en eut le souffle coupé. Le simple fait de l'entendre prononcer son prénom le bouleversait.

Grands dieux, il était heureux, alors qu'il aurait dû rester indifférent ! Une grave erreur. Une de plus.

— Ça va, Sunshine ? demanda-t-il en retirant son blouson pour le poser sur les épaules de la jeune femme, qui ne portait qu'un tee-shirt.

— Oui, rassure-toi, dit-elle en ramenant les pans du blouson sur sa poitrine. Sais-tu ce qui s'est passé ? Apparemment, un fou a tué deux personnes dans la ruelle, à quelques mètres du parking où je gare ma voiture. Ensuite, il s'en est pris à la police. C'est incroyable !

Sans réfléchir, Talon attira Sunshine contre lui et la serra dans ses bras. Elle tremblait de froid.

— J'avais peur que tu ne te sois retrouvée au milieu de tout ça et que tu n'aies été blessée.

Un jeune homme qui, jusque-là, parlait à un officier de police, s'approcha d'eux, la mine renfrognée.

— Hé, mec, je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam, mais elle, si. C'est ma frangine, et tu la tiens un peu trop serrée à mon goût. Alors, un conseil : lâche-la et dis-moi qui tu es.

Talon réprima un sourire : il comprenait parfaitement la réaction de l'homme. Lui-même avait eu des sœurs...

Il repoussa doucement Sunshine, qui prit la main de son frère.

— Je te présente Talon, Rain. Talon, voici mon frère Rain.

Le dénommé Rain tendit la main à Talon avec une évidente réticence.

— Content de te connaître, déclara-t-il d'un ton qui affirmait le contraire. Bon, je retourne au boulot. Sunshine, appelle-nous si tu as besoin de renforts.

Visiblement, Rain se méfiait. Ce n'était pas parce qu'il avait salué courtoisement Talon qu'il était prêt à donner le bon Dieu sans confession à ce type qui s'accordait des privautés avec sa sœur.

— « Nous » ? répéta Talon une fois que Rain se fut éloigné. De qui d'autre parlait-il ?

— Mon père et Storm, mon autre frère. Ils travaillent tous au club.

Talon regarda les deux hommes qu'elle lui désignait. Le plus âgé était un Indien à la peau mate et aux cheveux de jais, le plus jeune un clone de Sunshine.

— Quelle famille ! commenta Talon en riant. Rain, Storm et Sunshine... La pluie, la tempête et le soleil.

— C'est ma mère qui a choisi ces prénoms, fit Sunshine avec une grimace. Heureusement qu'elle s'est arrêtée à trois enfants, parce que le quatrième aurait eu droit à Cloudy Day.

— Jour nuageux ? Eh bien !

Talon riait toujours et s'en émerveillait. Le bonheur, comme cela pouvait être simple ! Le sien eût été complet s'il avait pu porter Sunshine dans ses bras jusqu'au loft et se jeter sur le lit avec elle.

Il lui aurait fait l'amour, bien sûr. Follement, audacieusement. Mais auparavant, il aurait examiné minutieusement son corps afin de s'assurer que la jeune femme était bien intacte. Il avait besoin de vérifier par lui-même que personne ne lui avait fait de mal.

— Je ne pensais pas te revoir, Talon, dit tout à coup Sunshine. Tu es venu récupérer ton Snoopy, c'est ça ?

— Non. Je suis revenu pour toi.

— Vraiment ?

Elle le regardait, l'air sérieux mais une myriade d'étoiles dans les yeux.

— Oui. J'ai su qu'il y avait eu une sale rixe et je me faisais du souci.

— Vraiment ? répéta-t-elle, avant de revenir vers lui et de se nicher contre sa poitrine. C'est gentil, Talon.

Le nez plongé dans les cheveux de la jeune femme, il huma à s'en faire tourner la tête le parfum de patchouli. L'odeur de térébenthine avait disparu. Sunshine avait dû se faire un shampoing... Bon sang, ça recommençait ! Il ne parvenait pas à se dominer. Les émotions l'assaillaient.

Il fallait qu'il s'en aille sans se retourner, qu'il renonce à cette femme et... Non. Son devoir de Chasseur consistait à protéger les humains, n'est-ce pas ? Donc, en protégeant Sunshine, il remplissait sa mission.

Une petite voix intérieure tenta de lui remettre les idées en place, l'accusant de se voiler la face, de se mentir. Il la renvoya dans les cordes : il n'accomplirait que sa mission. Il ne comptait pas refaire l'amour avec Sunshine. Sa force mentale lui permettrait de résister à la tentation. Et puis, s'il ne veillait pas sur elle, qui le ferait ? Ses frères n'étaient pas de taille à lutter contre des Démons. Zarek ? Pas question de confier la jeune femme à ce dingue. Quant à Valerius, il refuserait d'assumer la garde exclusive d'une femme qu'il considérerait probablement comme une vulgaire plébéienne. Kyrian, avec Amanda et le bébé, avait charge d'âmes ailleurs, et Acheron avait trop de responsabilités pour se consacrer à une seule personne.

Tout compte fait, il ne restait vraiment que lui pour s'occuper de Sunshine, conclut Talon avec satisfaction.

— Sunshine, je pense que tu ne devrais pas rester seule dans ton loft.

— Ce n'était pas dans mes intentions. Storm va dormir chez moi cette nuit.

Un magnifique gaillard costaud... qui ne pèserait pas lourd face à un Démon.

— Je ne suis pas sûr que ce soit la bonne solution, Sunshine, dit Talon après une hésitation.

— Non ? Alors, invite-moi chez toi, et je me ferai un plaisir d'accepter.

— Je ne pense pas que ce soit aussi simple que ça en a l'air.

— Quoi ? D'aller chez toi ?

— Oui.

— Mais si, tu vas voir.

D'autorité, Sunshine prit Talon par la main et l'entraîna à travers policiers et badauds. Elle l'amena jusqu'à l'arrière du bâtiment, où elle ouvrit une porte qui débouchait sur un escalier. Ces marches montaient vers le loft, songea Talon. Vers le ciel.

La jeune femme les gravit tout en s'accablant de reproches : elle remettait ça ! Elle amenait de nouveau cet inconnu chez elle, alors que deux meurtres avaient été commis sous ses fenêtres !

Mais Talon ne lui ferait jamais de mal, se dit-elle, tout en éteignant ses signaux d'alarme mentaux, tous au rouge. Il lui avait sauvé la vie la veille, et ensuite, pas un seul instant il ne lui avait donné l'impression d'être un danger pour elle.

Et puis, elle aimait sa compagnie. Elle aimait faire l'amour avec lui, parler, rire avec lui.

Elle frôla du bout du nez le blouson de motard. Le cuir portait le parfum musqué de Talon. Ç'avait été un geste si tendre, si doux de sa part de le lui mettre sur les épaules !

Elle ouvrit sa porte, précéda Talon et s'empressa d'aller chercher un sac, dans lequel elle fourra quelques vêtements. Talon l'attendait près de l'entrée, devant l'un des tableaux qu'elle avait peints, celui qui représentait Jackson Square. Il ne faisait pas attention à elle, aussi put-elle l'observer tout à loisir. L'émotion lui noua la gorge. Seigneur, qu'il était beau ! Tout en lui était parfait : son visage, son corps, sa chevelure couleur de lin. N'importe quel autre homme eût été ridicule, avec ces deux petites tresses qui pendaient de ses tempes. Pas lui. Curieusement, ces deux ornements capillaires originaux ajoutaient à la puissance qui émanait de sa personne. Talon lui

rappelait le Samson de la Bible. Comme lui, il était doté d'une force herculéenne dont la chevelure était le symbole.

— J'aime la façon dont tu as peint la cathédrale, Sunshine, avec le soleil qui touche le clocher. Il me semble en percevoir la chaleur.

Sunshine se sentit rougir de plaisir. Un artiste était toujours très sensible aux compliments.

— Merci, Talon. Le moment de la journée que je préfère, c'est celui où le crépuscule tombe. La lumière se ternit autour des bâtiments, l'ombre s'empare peu à peu d'eux, et tout à coup un rayon touche une vitre, qui se met à flamboyer. C'est très beau.

Talon se tourna vers elle et prit son visage entre ses mains.

— Tu sais exactement comment capturer ce que tu vois.

Oui, et elle entendait bien le capturer, lui, même si elle savait qu'un jour ou l'autre elle serait obligée de lui rendre sa liberté. Talon n'était pas le genre d'homme que l'on gardait. Mieux valait le laisser partir, pour son propre bien... et celui de sa compagne. L'emprisonnement, même si ce n'était que dans une geôle d'amour, le rendrait dangereux. Un grand fauve n'était pas fait pour être enfermé.

— Alors ? Où habites-tu ?

Il laissa retomber ses mains, sans cesser de la regarder. Le trouble profond qui marquait soudain ses traits inquiéta Sunshine.

— Ne me dis pas que tu n'as pas un appartement à toi ! Que tu habites chez ta mère ou une vieille tante cacochyme !

Talon parut offensé.

— Bien sûr que non ! J'ai un logement bien à moi ! C'est juste que...

— ... tu as une petite amie !

— Non.

Ô Seigneur ! Un... un petit ami ?

Sunshine inspira profondément avant de poser la question.

— Grands dieux, non ! s'écria Talon.

— Ne te vexe pas, Talon, et comprends-moi : tu ne veux pas m'emmener chez toi, alors je gamberge. J'en sais si peu sur toi... à part le fait que tu portes toujours des vêtements en cuir hors

de prix et que tu roules à moto. Or j'ai pas mal de copains motards... Ils ont tous la même dégaine : cuir et bottes. Et ils sont souvent homosexuels.

Si Talon avait paru choqué tout à l'heure, cette fois, il sembla carrément indigné.

— Je suis ravi d'apprendre que je ressemble à un homo ! Mais ça s'arrête là. Pour ta gouverne, sache que je mets un pantalon et un blouson en cuir parce qu'il est arrivé que ma moto dérape sur une route mouillée et que, quand on tombe, le cuir protège bien.

— D'accord. Mais cela ne m'explique pas pourquoi tu as fait cette tête quand je t'ai demandé si tu avais un appartement.

— Parce que j'ai pensé que si je te disais où je vis, tu me trouverais extrêmement bizarre.

Sunshine frissonna : Talon allait-il lui annoncer qu'il occupait une crypte dans une église abandonnée ? Un caveau dans un cimetière ? Un bâtiment désaffecté sur les docks ? Une caravane déglinguée ?

— Ça va, j'ai compris. Tu vis dans un endroit qui fiche les jetons.

— J'habite dans le bayou.

— Oh, ce n'est que ça ? Mais je connais des tas de gens qui vivent au bord du bayou.

— Je ne vis pas au bord, Sunshine, mais au cœur des marécages.

Se moquait-il d'elle ? Personne ne vivait au milieu des marais pleins de moustiques, de serpents et d'alligators. Sans parler des braconniers, qu'il valait mieux ne pas croiser : armés jusqu'aux dents, ils chassaient les alligators pour vendre leur peau à des trafiquants... ou venaient se débarrasser des cadavres de gens assassinés en les donnant à manger à ces charmantes bestioles.

— C'est très calme, là-bas, tu sais, Sunshine. Pas de voisins, pas de circulation, pas un seul bruit émanant de la civilisation moderne. On a l'impression de voyager dans le temps, de se retrouver des siècles en arrière.

Voilà des arguments que pouvait comprendre Sunshine. Son père se réfugiait fréquemment dans la nature sauvage qui entourait La Nouvelle-Orléans pour s'y ressourcer.

— Depuis quand résides-tu dans le bayou ?

— Oh, très, très longtemps.

Sunshine mit dans son sac son carnet de croquis, un rouleau d'épaisses feuilles pour les pastels, un chevalet pliant, des pinceaux et une petite boîte de tubes de peinture.

— Tu prévois tout, hein, Sunshine ?

— Comme je vais découvrir un endroit nouveau, il est possible que j'aie envie de me servir de mon matériel. Un artiste ne doit laisser passer aucune occasion d'inspiration.

— Bien. Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui, à part un répulsif pour les alligators... mais je ne crois pas que ça existe.

La main plaquée sur sa bouche, Talon éclata de rire. Il pouvait sourire sans que l'on remarque les pointes de ses crocs, mais rire aux éclats, non. Il fallait qu'il fasse attention à ce détail, car Sunshine avait le don de l'amuser. Elle faisait des réflexions à l'emporte-pièce qui le surprenaient sans cesse. Tout ce qui lui passait par la tête, elle le disait. Ce n'était pas toujours flatteur – comme cette histoire de motards homosexuels, tout à l'heure –, mais sa spontanéité, sa fantaisie l'encharmaient. Tant pis si, parfois, elle froissait sa dignité : cela lui plaisait qu'elle soit toujours sincère.

— On y va, Talon ?

Ils sortirent du loft, dont elle ferma la porte après avoir collé dessus un message à l'intention de son frère Storm : qu'il rentre chez lui, elle se faisait héberger par quelqu'un, avait-elle écrit, sans préciser le sexe du « quelqu'un ».

Elle posait le pied sur la première marche de l'escalier quand elle s'écria :

— Ma trousse de toilette ! Je l'ai oubliée !

Elle rouvrit et s'engouffra dans le loft. Talon l'entendit fouiller dans la salle de bains.

Elle revint, referma la porte et descendit l'escalier... au bas duquel elle s'arrêta brusquement.

— Zut ! J'ai oublié mon manteau !

La main de nouveau plaquée sur la bouche, Talon, hilare, attendit qu'elle ait fait un autre aller-retour.

— Si mes cheveux n'étaient pas solidement plantés sur mon crâne, je serais chauve la plupart du temps, dit Sunshine gaiement. Je ne me rappellerais jamais qu'il faut que je les mette !

— Tu es un peu tête de linotte, hein ?

— Il paraît, oui.

Cette fois, il n'y eut pas de fausse sortie. Ils se dirigèrent vers la Harley. Sunshine arrima son sac sur le dos.

— Il est fait pour ça. Pour les déplacements à moto, je veux dire, expliqua-t-elle.

— Tu montes souvent sur ces engins, si je comprends bien ?

— Oui.

Talon retira ses lunettes noires, mit son casque, puis se plaça sur la selle. Sunshine se cala derrière lui, les bras noués autour de sa taille, les seins pressés contre ses omoplates. En dépit de l'épaisseur du cuir de son blouson, il sentait leur douce rondeur. Le violent émoi que ce contact déclencha en lui le stupéfia : s'il ne se maîtrisait pas, il allait descendre de sa moto, soulever Sunshine dans ses bras et lui faire l'amour dans le noir, debout contre un mur. Une copulation sauvage, frénétique, à la mesure du désir qui le ravageait.

Les dents serrées à en avoir des élancements dans les mâchoires, le bas-ventre douloureux, il démarra.

Il roulait sur une route poussiéreuse, à petite vitesse, pour faire durer le plaisir de sentir Sunshine pressée contre lui. Jamais il ne prenait de passager. Jamais, *a fortiori*, de passagère comme Sunshine, dont il ne pouvait s'empêcher de scruter les pensées. Tous les Chasseurs avaient le pouvoir de lire dans les esprits, mais lui, d'ordinaire, s'interdisait d'user de ce don, par respect pour la vie privée d'autrui.

Hélas, il n'avait pu s'empêcher de faire une petite incursion dans les pensées de Sunshine. Et il avait découvert qu'elle le désirait follement, qu'elle nourrissait des fantasmes torrides et espérait qu'une fois chez lui, il lui ferait de nouveau l'amour.

Bon sang, il n'aurait pas dû s'autoriser à lire dans ses pensées ! Maintenant qu'il savait cela, qu'allait-il faire ? Céder à la tentation et, de ce fait, ouvrir les vannes qui retenaient ses émotions depuis des siècles ? Si seulement il n'avait pas négligé les conseils d'Acheron... Le chef lui avait bien dit de ne pas espionner les humains, de les laisser réfléchir, raisonner en toute tranquillité.

Acheron avait mille fois raison. Le doute était plus facile à vivre que la certitude. Du moins en ce qui concernait ses rapports avec Sunshine, se dit Talon. Tant qu'il n'était pas sûr qu'elle voulût de lui, il pouvait s'en tirer. Mais à présent, le doute était levé. Sunshine et lui s'attiraient comme deux aimants.

Tout au long du chemin à travers le marais – à peine une sente dans les hautes herbes sur laquelle se faufilait la Harley –, il s'obligea à ne songer qu'à sa mission, aux Démons en ville, à la confiance que lui accordait Acheron et au comportement étrange de celui-ci ces dernières heures.

Lorsqu'il s'arrêta, le phare de la moto éclaira une boîte aux lettres que Sunshine trouva bizarre et inquiétante, avec ses deux longues lames de métal qui la traversaient de part en part et formaient une croix. Mais la maison qui s'élevait derrière lui parut encore plus inquiétante.

Une maison, ça ? Une cabane, plutôt ! Et dans quel état ! Une vraie ruine. Seigneur ! Talon ne pouvait pas habiter ce taudis, ce n'était pas possible. On eût dit que personne n'en avait franchi le seuil depuis cent ans.

Talon ayant immobilisé la moto, Sunshine n'eut d'autre choix que de mettre pied à terre et de le suivre jusqu'à une porte faite de planches sommairement rabotées assemblées avec des clous rouillés. Il glissa une clé dans la serrure, et Sunshine se dit qu'il était vraiment superflu de verrouiller, cette porte : qui aurait eu envie de la pousser, pour se retrouver sur un parquet disjoint et vermoulu, passer au travers et tremper les pieds dans l'eau saumâtre du bayou, pour la plus grande joie de quelque alligator en maraude entre les pilotes de la cabane ?

Après avoir ouvert l'un des battants, Talon s'effaça pour laisser entrer la jeune femme, qui se crispa, certaine qu'elle

allait recevoir une poutre sur la tête, que des rats affamés allaient se mettre à lui courir entre les chevilles...

Elle fit deux pas. Talon alluma la lumière, et Sunshine resta bouche bée. Ça alors ! L'intérieur de la cabane était aussi net et rutilant qu'une clinique ! Avec un éclairage high-tech, par-dessus le marché ! Le tout était très vaste avec, au beau milieu, une Dodge Viper noire et des motos – de grosses cylindrées superbes.

La jeune femme sentit soudain ses yeux la picoter. Ses pires craintes se confirmaient : l'homme de ses rêves était bien un trafiquant de drogue. Selena avait raison.

Elle ne ressortirait pas vivante de cette cabane faussement décatie. Talon aurait trop peur qu'elle n'aille parler aux flics. Il ne s'était pas donné tant de peine pour camoufler sa maison sous des allures de masure délabrée sans raison : il cachait des activités illégales là-dedans, des activités que nul n'était censé voir.

Et elle, pauvre idiote, qui avait tant insisté pour qu'il l'invite chez lui ! L'adage disait donc vrai : la curiosité était un vilain défaut...

Talon gara la Harley à côté de la Viper. Sunshine ne parvenait pas à détacher son regard de la douzaine de motos, des Harley Davidson uniquement, de toutes les époques. Il y en avait pour une petite fortune.

— Talon, de... de quoi vis-tu ? Tu m'as dit être un étranger en situation irrégulière et...

— C'est ça, confirma Talon en rangeant son casque sur une étagère. Mais je jouis d'une certaine indépendance financière.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que j'ai hérité de mon argent.

— Oh. Tu ne fais donc rien de répréhensible ? Vendre de la drogue, par exemple ?

— Hein ? Mais bien sûr que non ! répliqua Talon d'un ton indigné. Qu'est-ce qui a bien pu te pousser à me poser une question pareille ?

Elle survola du regard les motos et la Viper, puis marmonna :

— Rien. Vraiment rien.

— Mmm.

Talon pressa un bouton, et le battant de la porte se referma avec un claquement de métal. Le bois vermoulu n'était qu'une façade plaquée sur des battants d'acier !

— Tu viens ?

— Hein ? Ah, oui, oui, j'arrive.

Comme un automate, Sunshine emboîta le pas à Talon. Il la fit sortir du garage et passer dans ce qui était un hangar à bateaux. Deux hydroglisseurs à hélice, ces engins faits pour naviguer dans les marais, étaient posés sur des rampes inclinées qui aboutissaient à un portail de métal. L'ouverture de ce portail devait permettre aux bateaux de glisser directement, et en silence, sur l'eau.

— Si tu es riche, Talon, pourquoi ne régularises-tu pas ta situation ?

Grands dieux, que répondre ? se demanda Talon. Qu'il habitait déjà dans le bayou à l'époque où seuls les Indiens peuplaient l'Amérique et qu'en ce temps-là il n'avait nul besoin de papiers pour être dans la légalité ? Qu'un Chasseur de la Nuit ne vivait que dans l'ombre, au propre comme au figuré, et que, par conséquent, il ne devait en aucun cas figurer dans le moindre registre officiel ?

Il opta pour le mensonge le plus simple.

— Les bureaux de l'État Civil ne sont ouverts que dans la journée. Pour aller remplir un dossier, il faudrait que je sorte à la lumière du soleil, et avec mon allergie...

Sunshine le fixa un long moment sans rien dire. Il attendait avec appréhension qu'elle reprenne la parole. Qu'allait-elle répondre à son explication idiote ?

— Tu es sûr que tu n'es pas un vampire ?

Décidément, elle le surprendrait toujours...

— Je n'en étais pas un jusqu'à ce que je te rencontre.

— Que... qu'est-ce que tu veux dire ?

Il s'avança vers elle, la prit dans ses bras et pressa ses lèvres sur son cou en grognant. Puis il releva la tête en souriant.

— Je veux dire que depuis que je te connais, j'ai envie de te mordre, de te dévorer toute crue.

Lorsqu'il sentit son corps mollir entre ses bras, il comprit qu'à l'instant où il l'avait enlacée, elle s'était crispée, probablement terrifiée.

— J'aime quand tu me dis des choses comme ça, souffla-t-elle avant de l'enlacer étroitement.

Elle oscilla tout contre lui, et il s'enflamma.

Un coup d'œil à sa montre le refroidit instantanément.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, Sunshine. L'aube ne va pas tarder à se lever, et ma cabane est encore loin.

Sans tenir compte des protestations de Sunshine, il détacha ses bras de son cou et la repoussa.

— Ta cabane... Ce n'est donc pas ici ?

— Non. Ici, ce sont les garages.

— Oh. Et de quoi a-t-elle l'air, ta cabane ?

— Tu verras bien. Assieds-toi dans l'hydroglisseur. Celui de droite.

Sans plus discuter, Sunshine prit place sur le siège en plastique moulé et attacha la ceinture de sécurité. Talon se mit aux commandes de l'engin, qui évoquait davantage un avion qu'un bateau, sortit une télécommande de la minuscule boîte à gants et l'actionna.

Le portail s'ouvrit sur un univers ténébreux et humide. Des effluves de putréfaction montèrent aux narines de la jeune femme lorsque le bateau glissa le long de la rampe. Il se posa sur l'eau, peu profonde mais affreusement inquiétante, car peuplée d'une myriade de créatures malintentionnées à l'égard des humains.

Talon fit démarrer le moteur. L'hélice produisit un grondement de réacteur. Un petit coup sur une manette, et le bateau s'élança, volant à la surface du marais, traçant son chemin à travers les hautes herbes, les longs écheveaux de mousse espagnole qui pendaient des arbres, les tapis de nénuphars et autres plantes aquatiques que Sunshine apercevait dans le faisceau du phare.

Talon pilotait l'hydroglisseur sans hésitation, pleins gaz. Il éteignit le phare. Sunshine eut soudain l'impression d'être aveugle, puis, peu à peu, sa vision s'accommoda à la pénombre. Elle réussissait désormais à distinguer ce qui l'entourait lorsque

les lambeaux de brume accrochés aux troncs noyés dans le marais se déchiraient, tailladés par le bateau qui fonçait au travers. Des bêtes échappaient prestement à l'ennemi motorisé qui se précipitait sur elles. Quel genre de bêtes ? se demanda Sunshine. Mieux valait sans doute fermer les yeux et ne pas savoir.

Après ce qui lui parut durer une éternité, Talon réduisit la puissance du moteur, puis arrêta le bateau.

— Nous y voilà.

Une cabane se dressait devant eux, avec un appontement. Talon manœuvra de manière à amener l'hydroglisseur au niveau du petit quai.

Ainsi, comme il l'avait dit, Talon habitait au milieu du bayou... La bâtisse en bois était entourée d'eau de toutes parts. Maintenant que le moteur était coupé, Sunshine percevait des sons : crissements, grésillements, sifflements... Elle frissonna.

Et elle faillit hurler lorsque, après lui avoir tendu la main, Talon la fit monter sur le ponton : devant la porte de la cabane se prélassaient deux alligators monstrueux !

— N'aie pas peur, Sunshine. Il n'y a rien à craindre.

Il s'approcha des alligators, se pencha et tapota le crâne pointu et dentelé du plus gros.

— Salut, Beth. Ça va ?

L'alligator leva la tête, ouvrit ses monstrueuses mâchoires et les referma dans un claquement.

— Je sais, ma fille, tu t'es inquiétée. Excuse-moi. Je suis là, maintenant. Je vais bien.

— Que... qu'es-tu ? bredouilla Sunshine. Une sorte de docteur Dolittle¹ de cauchemar ?

— Non, répondit Talon en riant. J'ai trouvé ces deux alligators quand ils étaient de minuscules bébés et je les ai élevés. Ils sont comme des membres de ma famille. Je les connais depuis si longtemps que je peux lire dans leurs pensées.

La prénommée Beth s'approcha lentement de Sunshine en agitant la queue. Mais, à la différence des chiens, un alligator

¹*Docteur Dolittle* : film de Betty Thomas (1998) dans lequel le héros a le don de dialoguer avec les animaux (NdT).

qui remuait la queue ce n'était pas du tout bon signe : il se servait souvent de cet appendice pour tuer.

— Elle... elle ne m'aime pas, Talon ! gémit Sunshine en reculant.

— Sois gentille, Beth !

L'alligator bougea la tête de droite à gauche, puis glissa dans l'eau. Son compagnon l'imita immédiatement, et Sunshine relâcha son souffle.

— Entrons, dit Talon en ouvrant la porte.

Sunshine marcha le dos collé au mur de la cabane, face au marais, les yeux rivés sur la surface de l'eau. Deux monstres étaient tapis là-dessous. Et un alligator, c'était rapide, contrairement à ce que les profanes imaginaient. Il fondait sur sa proie en une fraction de seconde.

Elle arriva sur le seuil les jambes en coton, pivota sur ses talons et ne quitta l'eau des yeux qu'à ce moment-là. Sur quoi son regard allait-il se poser, maintenant ? Talon élevait-il un anaconda géant ? Voire deux, lovés sur le canapé ? Était-elle le dîner qu'il comptait leur offrir ?

Talon alluma un plafonnier composé d'une série de petites ampoules halogènes, et elle découvrit une pièce bien plus grande qu'il n'y paraissait de l'extérieur. Tout en longueur, elle était aménagée en loft : kitchenette dans un coin, petite enclave fermée recelant sans doute la salle de bains dans un autre, immense futon noir contre un mur et, partout ailleurs, des tables supportant des ordinateurs.

— Très intéressante, ta maison, Talon, commenta-t-elle. Je dois dire que j'adore les murs et les plafonds noirs. C'est très gai.

— N'est-ce pas ? Je me doutais bien que quelqu'un qui aime le rose bonbon apprécierait cette couleur...

— Tu ne trouves pas ça sinistre, Talon ? C'est si sombre... Et il n'y a pas de fenêtres. Moi, ça me ficherait le blues.

— Bof. J'y suis habitué. Je n'y fais même plus attention.

— Tu ne fais pas attention à grand-chose. Tu vis sans prendre le temps de la réflexion, sans songer au passé ni envisager l'avenir. Au mieux, tu penses à ce qui va arriver dans l'heure suivante, mais ça ne va pas plus loin.

La subtilité de l'analyse de Sunshine étonna Talon. Elle avait vu juste. L'existence des Chasseurs se réduisait au moment présent et au futur immédiat. Ils faisaient leur travail, dormaient dans la journée pour reprendre des forces et recommençaient le soir sans se poser de questions. Le tout dans la solitude. Et il en allait ainsi l'éternité durant.

Certains d'entre eux, néanmoins, aimaient à se souvenir du passé. Talon, pas du tout.

Pourtant, il se rappelait avoir été passionné, lui aussi, débordant d'énergie positive et d'optimisme, comme Sunshine, dont les yeux brillaient d'enthousiasme et de joie de vivre. Si un miracle lui permettait d'être de nouveau un humain, serait-il capable de redevenir celui qu'il était autrefois ? Saurait-il faire des projets ?

Mais à quoi bon se poser ces questions ? Jamais plus il ne serait humain.

— Tu penses tout le temps à l'avenir, n'est-ce pas, Sunshine ?

— Bien sûr.

— Et comment le vois-tu, cet avenir ?

— Ça dépend des jours. Des fois, j' imagine mes tableaux exposés au musée Guggenheim ou au Louvre.

— Et fonder une famille, tu n'y penses pas ?

— Si, mais c'est un rêve banal. Tout le monde le fait.

— Non, pas tout le monde.

— Ah, bon ? Toi, l'idée ne t'effleure pas ?

Talon ferma brièvement les yeux. Il se revoyait allongé auprès de sa chère femme, la joue posée sur son ventre rebondi, à écouter battre le petit cœur de son bébé à naître. Il s'était alors projeté dans l'avenir, avec Nynia et ce bébé-là, et d'autres encore, qui se marieraient un jour et auraient des enfants à leur tour, faisant de Nynia et de lui des grands-parents.

Le souvenir du bonheur n'était plus du bonheur, mais le souvenir de la souffrance demeurait de la souffrance.

— Non, Sunshine, je n'envisage pas d'avoir une famille.

La dureté de son ton troubla Sunshine. Qu'avait-elle donc demandé de déplaisant ? Rien. Elle s'était contentée de poser une question normale, banale.

Sans insister, elle posa son sac sur le coin libre d'une table d'ordinateur. Le téléphone sonna à ce moment-là.

Talon décrocha.

— Oh, salut, Nick. Oui, je suis au courant, pour Zarek. Euh... non. Je ne... je ne suis pas seul, OK ? Attends une seconde.

Il se déplaça jusqu'à l'autre bout du loft, puis reprit sa conversation en murmurant. Mais Sunshine avait l'oreille fine, aussi entendit-elle :

— J'avais parlé avec Zarek un peu avant. Il était de très mauvais poil. Nick, j'ai auprès de moi une jeune femme qui s'appelle Sunshine. Si jamais elle te contacte et te demande quelque chose, fais ce qu'elle te dit sans chercher à comprendre et sans en parler à personne, compris ? À personne !

— Qui est Nick ? s'enquit Sunshine après que Talon eut raccroché.

— Mon... mon assistant. N'hésite pas à faire appel à lui, et ce quel que soit ton désir. Il te suffira de composer le 4 sur le clavier, et tu auras Nick automatiquement.

Quel luxe ! Un assistant personnel que l'on pouvait joindre à toute heure du jour ou de la nuit pour lui demander n'importe quoi !

— Talon, tu es le premier motard que je rencontre qui ait un assistant. Je suis très impressionnée.

Il eut un haussement d'épaules insouciant et se dirigea vers la kitchenette.

— Il est tard, pour moi. D'habitude, à cette heure-ci, je dors. Tu as faim ?

— Pas vraiment. Mais je peux préparer quelque chose pour nous deux, si tu veux.

— Oh, ce serait bien, oui, approuva Talon, sachant que ses placards contenaient de la vraie nourriture, et non du foin ou des algues.

D'un meuble bas, Sunshine sortit une poêle. Puis elle alluma le four.

— Alors ? De quoi as-tu envie ?

Il se lécha les lèvres en la détaillant de la tête aux pieds.

— Non, non, monsieur ! Un autre genre de pitance, je vous prie.

— Pourtant, une Sunshine nue, couverte de crème et de chocolat, ce serait un délice...

— Avec une cerise dans le nombril ?

— On devrait pouvoir trouver des cerises confites quelque part.

Talon s'approcha d'elle, lui enleva la poêle et la prit dans ses bras. Le baiser qu'il lui donna laissa Sunshine frissonnante et haletante. De nouveau, elle songea à la magie des mains de Talon. Leurs caresses l'ensorcelaient, la mettaient en nage, la faisaient trembler de désir.

Talon la poussa contre le comptoir de la kitchenette, puis la déshabilla en quelques instants, détachant les boutons de son chemisier avec les dents, lui retirant son jean comme par enchantement. Son string et son soutien-gorge ne l'arrêtèrent qu'une fraction de seconde.

Sans cesser de l'embrasser, il ôta son tee-shirt et son pantalon en cuir, puis, d'un geste presté, il souleva Sunshine et passa ses jambes autour de sa taille, avant de la hisser à hauteur de sa poitrine. Lorsqu'il la fit doucement redescendre, elle sentit qu'il la plaçait sur son sexe dressé. Sans hâte, il entra en elle, puis la fit bouger, monter et descendre le long de son buste à la seule force de ses bras. Elle se mit à gémir, tandis qu'il ponctuait chaque va-et-vient d'un feulement rauque.

Accrochée au cou de Talon, Sunshine hoquetait de plaisir. Jamais elle n'avait fait l'amour dans de telles conditions. Dans son esprit, cela n'arrivait que dans les films ou les romans... et voilà qu'elle vivait une étreinte torride, sans inhibitions, d'une intensité telle qu'à plusieurs reprises elle se crut sur le point de défaillir.

La jouissance l'emporta comme un fleuve en crue, qui finit par la laisser sur une berge de félicité où elle reprit son souffle par paliers, tel un plongeur qui serait trop vite remonté des grandes profondeurs. Assise sur le comptoir, les jambes ballantes, elle caressa la joue de Talon, qui se tenait debout devant elle, les mains posées sur ses cuisses, les yeux rivés aux siens.

— C'est complètement fou, murmura-t-il. J'ai tout le temps envie de toi. Quels que soient l'heure et l'endroit, si tu es là, je te

désire. Et même quand tu n'es pas là : il me suffit de penser à toi pour me... réveiller.

— Oui, c'est fou, parce que je vis la même chose. Comment expliquer ça ?

— Je ne sais pas.

— Ce que tu me fais, l'as-tu fait à d'autres femmes ?

— Non. Aucune ne m'a jamais donné envie d'aller aussi loin.

C'était faux. Nynia avait su susciter en lui des élans aussi fougueux.

Mais il n'en dit rien. Il ne voulait pas parler de son épouse et du bonheur qu'il avait partagé avec elle. Nynia avait été son amie, sa complice, sa maîtresse, l'autre moitié de lui-même. L'évoquer aurait été une torture.

Une crainte s'insinuait peu à peu en lui : et s'il s'éprenait de Sunshine ? S'il l'aimait comme il avait aimé Nynia ?

La malédiction la frapperait.

Il ne voulait pas penser à cela, pas maintenant. Mais comment l'éviter alors que Sunshine sortait ses affaires de son sac, posait çà et là ces symboles de féminité qu'étaient des dessous en dentelle, des ballerines en chevreau rose, un flacon de parfum, des pots de crème, un tube de mascara et du rouge à lèvres ?

Ne rien partager, être condamné à la solitude paraissait tout à coup à Talon représenter l'antichambre de l'enfer. Pourtant, durant des siècles, vivre en ermite ne l'avait pas tourmenté.

Sunshine avait déclenché un séisme dans son existence. Être Chasseur lui faisait soudain presque horreur. Autrefois, il avait été un guerrier. Mais après chaque bataille, il rentrait dans son foyer, où de tendres bras s'ouvraient pour lui, où il était aimé, réconforté.

Tout ce qu'il pouvait espérer maintenant à l'issue d'un combat, c'était une partie d'échecs par ordinateur avec un autre Chasseur qui se trouvait à des milliers de kilomètres de lui.

— Talon... Hou hou ! Tu es avec moi ?

Il opina.

— Tu fais une drôle de tête... Tu es sûr de vouloir que je reste ?

— Oui.

Sans le quitter des yeux, elle alla s'asseoir sur le futon. Au milieu des gros coussins qui le jonchaient, elle paraissait si menue, si fragile... et si lumineuse sur le noir du jeté-de-lit !

Si délectable aussi...

Un fruit interdit. Dès le lendemain, il la ramènerait chez elle. Pas question qu'elle passe une journée de plus auprès de lui. Il s'habituaît trop vite à sa présence, et elle occupait déjà trop de place dans son cœur.

Il alla prendre une douche. Lorsqu'il sortit de la salle de bains, il trouva Sunshine sous le drap, qu'il souleva pour se coucher lui aussi. La jeune femme resplendissait. La nacre de sa peau étincelait sur le satin noir. Trouverait-il le sommeil ? se demanda-t-il. Mais il s'endormit dans la minute qui suivit.

Sunshine n'avait pas l'habitude de dormir dans la journée, mais le fait de se trouver dans une pièce sans fenêtres, aux murs uniformément noirs, faussait ses repères. Et puis, elle avait passé une nuit blanche. La fatigue était là. Ses yeux la picotaient, elle bâillait, son corps réclamait du repos. Elle se laissa aller et s'endormit aussitôt.

Des images ne tardèrent pas à venir peupler son sommeil.

Talon lui apparut, jeune – il semblait avoir à peine vingt ans. Ses cheveux blonds étaient beaucoup plus longs qu'aujourd'hui, et une barbe dorée recouvrait ses joues et son menton. Sans doute l'avait-il laissée pousser pour se donner l'air plus âgé qu'il ne l'était réellement. Il était différent de l'homme qu'elle venait de rencontrer, et pourtant, elle le reconnut immédiatement : pour elle, il représentait tout. Son univers tournait autour de lui.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa sur le front, puis l'écarta de lui pour la regarder.

— Ô ma bien-aimée Nynia, comment puis-je t'abandonner encore ?

Elle prit son visage entre ses mains. Le contact de sa barbe bouclée était soyeux.

— Tu n'as pas le choix, mon amour. Après toutes les difficultés, les souffrances et les brimades que tu as endurées pour être enfin considéré comme l'héritier du chef, tu ne peux

reculer. Il te faut accomplir ton devoir. Ainsi, tu seras sûr que le clan te placera à sa tête à la mort de ton oncle.

— Tu as raison, Nynia. Mais je t'aime tant...

Depuis l'enfance, Nynia et Talon s'adornaient. Un jour, il avait sauvé la fillette de la noyade, et depuis, il était son héros. Bien qu'élevés séparément, ils étaient plus proches que des jumeaux. Mais dès leur plus jeune âge, ils avaient su que tout serait fait pour rompre le lien qui les attachait l'un à l'autre. Talon était sans cesse la cible de quolibets. Il se ridiculisait, lui disait-on. Comment le neveu du chef pouvait-il se commettre avec la fille d'un pêcheur misérable ? Nynia puait le poisson ! Elle portait des hardes ! lui jetait-on au visage en ricanant.

Il courbait l'échine et se taisait, attendant son heure. Dès que Nynia et lui seraient adolescents, ils s'enfuiraient ensemble. C'était leur précieux secret. En attendant, ils jouaient comme les autres enfants, se baignaient, cherchaient des coquillages à marée basse. Quand leurs corps furent assez mûrs pour l'exiger, ils firent l'amour sur la plage et sur les rives herbeuses du loch. Nynia lui donna sa virginité, bien qu'elle fût persuadée qu'en dépit de ce qu'il affirmait, il ne partirait pas avec elle, qu'il se marierait avec une jeune fille de sa condition. Le sang bleu devait s'unir au sang bleu. Il n'y avait rien à faire contre cela, se disait Nynia avec fatalisme.

Mais elle était au bord du désespoir. Et Talon essayait de la réconforter, lui assurant qu'elle était toute sa vie, sa lumière, son soleil, son printemps en toutes saisons. Auprès d'elle, disait-il, l'hiver n'existait plus, et il en irait toujours ainsi.

Nynia l'écoutait et s'efforçait de le croire, mais elle n'était plus une enfant naïve. Elle savait qu'elle allait perdre Talon. Même s'il s'obstinait à lui affirmer le contraire.

Il était son amour, et elle seule connaissait ses talents de poète. Aux yeux des autres, il devait apparaître comme un chef fier et courageux. Un chef destiné à épouser une héritière du clan des terres du Nord, de surcroît fille d'un dieu. C'était là la décision de l'oncle de Talon. De la sorte, disait-il, nul ne chercherait à évincer son neveu au profit d'un autre successeur jugé plus digne de régner. L'amant d'une fille de pêcheur en haillons serait rejeté, mais pas l'époux d'une aristocrate. Par ce

mariage, Talon légitimerait ses prétentions au commandement suprême.

Le jeune homme avait fini par se rallier à ce point de vue, tout en gardant une certitude dans le cœur : il se marierait, certes, mais sa véritable épouse, ce serait Nynia. Le jour où, après le trépas de son oncle, il serait nommé chef du clan, il répudierait l'étrangère que lui imposait son oncle et épouserait Nynia.

En attendant, il devait être patient, feindre la docilité et prier Nynia de se montrer forte.

— Pars, mon aimé, sinon ton oncle sera furieux. Tu es déjà très en retard.

Ils avaient passé la journée à s'aimer au bord du loch. Ils se rhabillaient lorsque Talon demanda à la jeune fille :

— Je viens te retrouver cette nuit ?

— Si tu veux. Mais c'est le soir de tes épousailles. Crois-tu que ta femme sera heureuse que tu la délaisses aussitôt après lui avoir passé la bague au doigt ?

Pour la première fois, la réalité apparut à Talon dans toute sa cruauté. Il allait perdre Nynia, c'était inéluctable. L'être qu'il aimait le plus au monde, cette femme d'une droiture et d'une honnêteté exceptionnelles, n'accepterait pas d'être sa maîtresse. Il le lisait dans son regard fier, malgré les larmes qui le voilaient.

De nouveau, le sort s'acharnait contre lui. Son père, sa mère et trois de ses sœurs étaient partis. Mais au moins, Nynia était vivante. Belle et intelligente, elle saurait se bâtir une existence. Et dès qu'il aurait tous les pouvoirs, si elle était encore libre, il irait lui demander sa main. Il allait accomplir son devoir, assumer ses responsabilités d'héritier du chef, mais ensuite, il essaierait de prendre sa destinée à bras-le-corps, car jusqu'à maintenant il avait dû courber l'échine et se plier aux ordres. Bientôt, très bientôt, tout cela changerait, se répéta-t-il en chevauchant vers le village.

Son oncle et les invités de la noce, en costumes d'apparat, l'attendaient dans la grande salle du château. Les membres du clan de la fiancée étaient là aussi. Talon allait découvrir sa

promise, fille du dieu Camulus et d'une mortelle, et tous deux prononceraient leurs vœux. Ce mariage scellerait l'union des clans et leur permettrait de dominer le Nord.

La fiancée s'appelait Deirdre. C'était une jeune fille belle et blonde au regard doux. En outre, elle était bien née. Sans doute eût-elle fait le bonheur de n'importe quel homme.

Mais pas celui de Talon.

Au moment d'échanger les anneaux, alors que l'officiant attendait de lui qu'il prononce les paroles fatidiques, qu'il promette d'aimer et de chérir cette femme jusqu'à ce que la mort les sépare, il recula d'un pas.

Tout à coup, ses devoirs, ses responsabilités lui semblaient totalement dénués d'importance. Il ne songeait qu'à Nynia, ne voyait que son visage.

— Non, dit-il fermement quand on lui demanda s'il acceptait de prendre cette femme pour épouse.

Un brouhaha de voix s'éleva dans la salle.

— Talon, intervint son oncle, tu ne...

— Non !

En s'obstinant dans son refus, il perdrait tout. Mais en acceptant ce mariage, c'était Nynia qu'il perdrait.

— Non, répéta-t-il, avant de tourner les talons et de quitter la salle de cérémonie.

Il sortit sur la place du village. Son oncle le rattrapa alors qu'il s'éloignait à grands pas.

— Que se passe-t-il, mon neveu ?

— Je ne me marierai pas avec Deirdre.

— Oh, si ! Reviens immédiatement et fais ton devoir !

— Non. Je n'épouserai pas Deirdre, car j'en aime une autre.

— Qui ?

— Nynia.

— La fille du pêcheur ?

Talon se raidit. Il attendait les coups qui allaient pleuvoir. Et ce soir, il les rendrait. L'époque où son oncle le battait sans qu'il se rebiffe était révolue.

— Es-tu devenu fou, mon neveu ?

La voix de son oncle n'était plus qu'un grondement. Il allait bannir ce jeune présomptueux désobéissant. Tant pis. Talon

préférerait une existence de pauvreté auprès de Nynia plutôt qu'une vie de gloire et de richesse sans sa bien-aimée.

À sa grande surprise, son oncle ne le rejeta pas. Et ce fut grâce à l'intervention de sa tante, qui s'écria :

— Idiag, ne contrarie pas le destin ! Ne vois-tu pas dans les yeux de Talon qu'il appartient corps et âme à Nynia ? Ils sont faits pour être ensemble, c'est écrit !

— L'alliance des deux clans aurait fait de nous un peuple invincible ! Cela aurait assuré la paix ! Songe à la puissance de Camulus : si Talon était devenu son gendre, personne n'aurait osé contester à mon neveu sa légitimité de chef, après ma mort. Mais je n'irai pas à l'encontre du destin. Va retrouver ta Nynia, Talon. Quant à moi, je vais tenter de sauver ce qui peut encore l'être dans cette réunion des clans. J'espère être assez habile pour apaiser Camulus et éviter une guerre.

Talon était stupéfait. Jamais son oncle ne s'était montré compréhensif avec lui.

— Penses-tu vraiment ce que tu dis ? demanda-t-il, sceptique.

— Oui. File avant qu'un accès de bon sens ne me pousse à te retenir par la peau du cou.

Talon alla récupérer son cheval attaché près de la fontaine.

— Merci, mon oncle. Merci, ma tante.

Il enfourcha sa monture et partit au triple galop. Telle une flèche noire, l'étalon traversa la lande, puis la forêt. Il courait comme le vent, mais pas assez vite au gré de Talon, qui bouillait d'impatience à l'idée de retrouver Nynia et de lui annoncer la merveilleuse nouvelle.

Nynia plissa le nez lorsque sa mère lui tendit le vieux panier contenant dix poissons malodorants.

— À qui dois-je apporter ceci, mère ?

— Au forgeron. Ton frère est trop occupé pour s'en charger.

Les dents serrées, Nynia prit le panier. Elle détestait apporter du poisson chez Eala. Bien qu'elle fût du même âge qu'elle, la fille du forgeron la traitait de haut. Cette pimbêche se prenait pour la descendante d'un lord ! Elle humiliait Nynia dès qu'elle en avait l'occasion. Mais aujourd'hui, Nynia n'était pas

d'humeur à supporter ses sarcasmes. Elle était malheureuse à en mourir. L'amour de sa vie en épousait une autre.

La gorge nouée par les larmes qu'elle retenait à grande-peine, elle se dirigea vers le village en songeant à son bonheur perdu. Qu'allait-elle faire de tous ces jours qui l'attendaient, sans Talon auprès d'elle ? Aucun n'aurait de sel. Aucun ne vaudrait la peine d'être vécu. Son bien-aimé ne lui ferait plus l'amour. Il aurait des enfants, mais pas avec elle.

Le cœur en miettes, elle marcha jusqu'à la cabane d'Eala. La jeune fille n'était pas seule. Elle bavardait avec un groupe d'amis, des jeunes gens qui excluaient de leur groupe la fille du pêcheur parce qu'elle empestait le poisson et était habillée comme une pauvre.

Ils s'écartèrent à son arrivée en faisant mine de se boucher le nez. Nynia se prépara à subir les quolibets.

— Pfff... Quelle puanteur ! s'exclama l'un des garçons.

— Je me demande qui voudra épouser une fille qui sent aussi mauvais, fit un autre, prénommé Dearg.

— Oh, il y en a qui ne sont pas difficiles, remarqua l'un de ses camarades. Si je me fie à ce que j'ai vu l'autre jour sur la plage, le neveu du chef ne fait pas la fine bouche.

— Qu'est-ce que tu racontes, Aberth ? demanda le premier.

— Je les ai vus, Talon et elle, jouer à la bête à deux dos !

— Quoi ?

Aberth ne répondit pas, distrait par le claquement des sabots d'un cheval qui approchait au grand galop.

De honte, Nynia avait baissé la tête. Elle la releva lorsque le cheval s'immobilisa à côté d'elle.

Talon ! Échevelé, en sueur et beau comme un dieu !

Il se pencha sur l'encolure de sa monture, tendit le bras et le passa autour de la taille de Nynia, qu'il souleva et jucha sur la selle, devant lui. Il la serra étroitement contre lui et éperonna les flancs de l'étalon, qui repartit au galop.

Talon ne tira sur les rênes qu'une fois qu'ils eurent atteint la forêt. Le cheval se mit au petit trot.

— Mon aimé, que se passe-t-il ? s'enquit Nynia.

— Je suis venu te chercher. Si je dois me marier, ce sera avec toi. Je veux t'épouser et passer le reste de ma vie avec toi.

— Mais... et ton oncle ? demanda Nynia.
— Tous ses vœux nous accompagnent. Il te recevra à notre retour.
— Moi ? Mais je sens le poisson et...
— ... et moi, la sueur de cheval ! Tu vois, nous formons un couple parfaitement assorti ! s'écria Talon en riant.
Nynia s'appuya contre la poitrine de l'homme qu'elle aimait et laissa couler ses larmes – des larmes de joie. Son rêve allait se réaliser. Talon et elle ne se quitteraient plus jamais.

Sunshine se réveilla et s'étira. Elle se sentait bien, sereine. Talon dormait tout contre elle. Elle sourit.

Quel étrange rêve elle avait fait... Il ne lui en restait que des lambeaux en mémoire, mais elle se rappelait que Talon figurait dedans. Elle avait rêvé qu'il venait la chercher quelque part, lui gonflant le cœur d'allégresse.

La réalité, en revanche, la comblait beaucoup moins. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'à cette heure-ci elle aurait dû se trouver à son stand dans Jackson Square.

Mais quelle importance ? Elle était si heureuse, couchée sur ce futon, avec le souffle chaud de Talon dans son dos... Elle se retourna et, du bout du doigt, suivit les contours de son tatouage, le magnifique symbole celte.

— C'est si bon de t'avoir à la maison, ma chérie, entendit-elle soudain.

Talon s'était exprimé dans une langue étrangère qu'elle était sûre de ne pas connaître. Pourtant, elle avait compris chacun des mots qu'il avait prononcés. Dans son rêve aussi, il parlait cette langue.

Elle se redressa sur un coude et scruta son visage.

Il dormait profondément.

— Talon ?

Il ne frémit pas d'un cil.

— Chef de clan ?

Il ouvrit grands les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Rendors-toi.

Avec un soupir, il repartit au royaume des songes, laissant Sunshine perplexe et soudain anxieuse. Qu'était donc ce rêve qu'elle avait fait ? On eût dit un afflux de souvenirs. Des gens avaient appelé Talon « chef de clan » dans ce rêve, et elle s'en souvenait. Mais ce qui était le plus troublant, c'était qu'il ait répondu quand elle avait murmuré ces trois mots.

Elle bascula sur le dos et, les yeux rivés au plafond, tenta de reconstituer le film du rêve.

À la place, d'autres images surgirent.

Sur l'écran noir, elle vit Talon tout jeune garçon, aussi blond que maintenant, étendu à plat ventre sur un long bloc de pierre qui évoquait les monolithes de Stonehenge. Au-dessus de lui, un homme brun brandissait un fouet. Puis il se mit à le battre avec une rare violence. Chaque coup de lanière laissait de profonds sillons sanguinolents sur le dos de Talon. Il avait les larmes aux yeux, mais il serrait les mâchoires et pas une plainte ne lui échappait.

« Retrouve-moi tout à l'heure », lut-elle sur ses lèvres.

Sunshine se redressa brusquement, sortit du lit, s'empara du portable de Talon et appela sa mère après s'être réfugiée au fond de la pièce, afin que Talon n'entende pas ce qu'elle disait.

— Ah, Sunshine ! Je suis soulagée de t'entendre enfin. Storm m'a raconté que tu lui avais filé entre les doigts, hier soir. Où es-tu ?

— Tu me connais, maman. J'oublie tout. J'ai donc oublié de te téléphoner. Excuse-moi.

Elle marqua une pause, puis reprit :

— Maman, j'ai besoin de savoir un truc. Tu te rappelles ce voyage dans le temps que vous m'avez fait faire, grand-mère et toi ? Vous disiez que c'était de la régression mentale.

— Oui. Eh bien ?

— Grand-mère et toi avez prétendu que j'étais celte, autrefois.

— Oui.

— Tu n'aurais pas par hasard un souvenir plus précis ?

— Non. Mais je peux demander à ma mère si quelque chose d'autre lui est resté en mémoire. Pourquoi cela t'intéresse-t-il, Sunshine ? Je perçois de la peur dans ta voix.

— J'ai peur, en effet. J'ai des flash-back bizarres. Ça m'inquiète vraiment.

— Es-tu avec Steve, ma chérie ?

— Talon, maman. Il s'appelle Talon. Et oui, je suis avec lui.

— Penses-tu l'avoir connu dans une vie antérieure ?

Sunshine déglutit avec peine. Elle avait la gorge douloureusement nouée.

— Oui, maman. Je pense même que j'ai été mariée avec lui.

Peu après la tombée de la nuit, Acheron alla frapper à la porte de Zarek.

Il avait passé la journée avec Artemis, à réfléchir à ce qu'il convenait de faire maintenant que la police des humains recherchait le Grec.

Pendant qu'il attendait que Zarek lui ouvre, il fit défiler le film de sa journée en pensée.

Artemis, nonchalamment allongée sur sa méridienne tendue de blanc, une expression d'indifférence absolue sur son beau visage, lui avait répété ce qu'elle lui avait déjà dit : il devait tuer Zarek.

— Tu refuses de voir sa personnalité réelle. C'est pour cela que je voulais qu'il vienne à La Nouvelle-Orléans et soit en première ligne : pour que tu constates par toi-même jusqu'où il était capable d'aller.

Acheron s'obstinait à épargner Zarek, car, mieux que personne, il comprenait la hargne de son Chasseur, son besoin de frapper pour éviter de l'être lui-même.

Il avait donc négocié un délai avec Artemis. Zarek, de la sorte, pourrait prouver à la déesse qu'il était autre chose qu'un animal sauvage animé par le besoin de tuer.

Mais comment apporter ces preuves à Artemis ? Il lui faudrait discuter encore âprement, sans céder un pouce de terrain. Difficile, mais nécessaire. Acheron ne se résoudrait pas à signer l'ordre d'exécution de Zarek. Tant que subsisterait de l'espoir, il lutterait pied à pied avec la déesse.

Pour cela, il avait besoin de la coopération de Zarek. Pourquoi cet entêté n'ouvrait-il pas ? se demanda Acheron en frappant violemment à la porte. S'il dormait, il avait vraiment le sommeil lourd !

Le battant finit par pivoter lentement. Acheron acheva de le pousser et entra. Les ténèbres régnaient dans la pièce, mais il accommoda immédiatement sa vision.

Zarek, qui avait manifestement ouvert par le seul biais de son pouvoir mental, se trouvait sur la droite. Habitué au climat de l'Alaska, il n'avait pas allumé le chauffage, et il faisait un froid de loup dans la maison.

Mais peut-être n'avait-il pas eu le réflexe de tourner le thermostat : il était étendu par terre, torse nu, en pantalon de survêtement. Il ne dormait pas, comprit Acheron en s'approchant de lui. De toute façon, il n'eût laissé entrer personne sans s'être au préalable préparé à une attaque.

Acheron se pencha sur son Chasseur. Le corps de l'ancien esclave grec portait encore les stigmates des tortures infligées par Valerius, l'aïeul du Chasseur actuel. Il avait atrocement souffert, du temps où il était humain. Le Romain avait fait preuve d'une cruauté effroyable.

Il avait fini par le tuer, et Zarek, après être passé de l'autre côté du miroir, était devenu Chasseur de la Nuit. Mais il conservait les traces des sévices administrés par Valerius. Habituellement, lorsque Acheron embauchait un Chasseur, il effaçait toute marque d'anciennes blessures sur son corps. Dans le cas de Zarek, les cicatrices étaient si profondes que cela avait été impossible. Tant de siècles après son martyre, il conservait d'épouvantables preuves de ce qu'il avait enduré.

Acheron avait entrepris d'enseigner au Grec à rendre coup pour coup et, au terme de son enseignement, avait découvert qu'il avait formé un être redoutable aux pouvoirs hallucinants... et un Chasseur incontrôlable.

— Tu vas me regarder longtemps, Acheron ? lança soudain Zarek d'une voix railleuse.

Acheron sursauta. Son Chasseur n'avait pas bougé ni ouvert un œil, et pourtant, rien de ce qui s'était passé depuis le moment où il avait franchi la porte ne lui avait échappé.

— Zarek, je ne sais que te dire. Tu as attaqué des policiers. Ce n'était vraiment pas malin.

— Qu'est-ce que j'étais censé faire ? Me laisser passer les menottes et emmener au poste, où on m'aurait foutu en cellule ?

— Mmm. Que s'est-il passé exactement ?

— Les flics m'ont vu tuer les Démons. Ils ont essayé de m'attraper. Tout ce que je voulais, c'était me protéger.

— Te protéger n'impliquait pas que tu brises les côtes d'un policier, casses la mâchoire d'un autre et occasionnes au troisième une commotion cérébrale.

Zarek s'assit.

— Ce qui est arrivé est de leur faute ! protesta-t-il avec véhémence. Quand je leur ai gueulé de se barrer, ils auraient dû m'obéir !

Acheron soupira. Comme Artemis, Zarek était capable de se mettre dans une colère noire en quelques secondes.

— Tu ne te rends donc pas compte que j'en ai assez de prendre ta défense auprès de la déesse ?

— Ooooh... Sa Majesté Acheron est en rogne. Sa Majesté, qui reste toujours maîtresse de ses réactions, a des problèmes avec sa hiérarchie. Comment se fait-il que tu sois devenu Chasseur, Ach ? Dans quelles circonstances es-tu mort ? Il n'a pas dû t'arriver quelque chose de bien grave ! On t'a piqué tes bottes, c'est ça ? Ça t'a fichu en pétard, tu t'es rebiffé et tu t'es fait descendre ?

Acheron compta lentement jusqu'à vingt avant de répondre. Zarek n'était décidément pas un client facile. Il le fixait, les yeux brillants de haine. Mais Acheron ne s'en formalisa pas. Cette haine n'était pas spécialement dirigée contre lui. Zarek haïssait tout le monde sans exception.

— Hé, Grand Acheron, je sais ce que tu penses de moi. Tu me plains, mais ta pitié, tu peux te la garder. Je ne n'en ai pas besoin, OK ? Je n'ai pas oublié ton regard, la première fois où tu m'as vu. Tu étais horrifié !

— Ne me pousse pas à bout, le Grec ! Rappelle-toi que je suis ton seul rempart contre la mort !

— Eh bien, alors, vas-y ! Tue-moi ! Je m'en fous totalement.

Cette répartie navra Acheron. Il savait que Zarek disait la vérité. Depuis sa naissance, une pulsion suicidaire l'habitait. Elle ne l'avait pas quitté au cours de sa vie d'humain et demeurait ancrée dans le Chasseur de la Nuit qu'il était devenu.

— Ne fais pas l'imbécile, Zarek. Rase ton bouc... et les murs en cachant ta griffe de métal. Évite de te faire remarquer par les flics.

— C'est un ordre ? demanda Zarek d'un air goguenard.

Acheron se servit de ses pouvoirs pour mettre le Chasseur debout... et même davantage, puisqu'il le colla au plafond.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, Zarek ! Ma patience a des limites !

Le Grec éclata d'un rire tonitruant.

— Tu as déjà envisagé de bosser à Disneyland, Acheron ? Les gens paieraient une fortune pour faire ce vol ! Waouh, quelles sensations ! Extra.

Acheron se mit à gronder, les crocs sortis. Bon sang, comment intimider un être pour lequel vivre ne signifiait rien ? Essayer de raisonner Zarek était aussi difficile que de discuter avec un adolescent en pleine rébellion contre l'autorité.

Il le laissa retomber par terre sans amortir sa chute. Les pieds de Zarek touchèrent le sol avec fracas, mais il garda son équilibre et se dirigea tranquillement vers son sac à dos, d'où il sortit un paquet de cigarettes.

— Talon va patrouiller dans le quartier de Canal Street, dit Acheron. Je veux que tu t'occupes du secteur entre Jackson Square et l'Esplanade.

— Autre chose ? demanda Zarek après avoir allumé une cigarette.

— Ouais. Tiens-toi à carreau. Pour l'amour de Zeus, tiens-toi à carreau.

Sur ces mots, Acheron ouvrit la porte à distance et sortit de la maison. La porte se referma sans intervention du chef des Chasseurs, et Zarek resta à côté de son sac à dos ouvert, sa cigarette entre les lèvres, à passer les doigts dans ses cheveux noirs en bataille. Qu'il se tienne à carreau... Il y avait vraiment de quoi rire. Ce n'était pas de sa faute s'il avait des ennuis : il les attirait comme du miel les abeilles ! Certes, pour être honnête, il devait reconnaître qu'il ne faisait rien pour les éviter... C'était ce qui s'était passé cette nuit : il avait vu les Démons alors qu'ils se rendaient chez Sunshine Runningwolf. Il les avait entendus

raconter ce qu'ils comptaient lui faire. Alors, il les avait suivis, attendant l'occasion de frapper discrètement.

Et il avait récolté des balles dans la poitrine, après être malencontreusement tombé sur ce groupe de flics.

Dans un premier temps, il avait songé à se laisser passer les menottes. Une fois au poste, il aurait appelé Nick, qui l'aurait fait sortir sous caution... ou en achetant les gardes. Mais lorsque l'un des flics l'avait frappé dans le dos à coups de matraque, il avait vu rouge, et ses bonnes intentions étaient parties en fumée.

L'époque où il était un enfant martyrisé était révolue. Plus jamais personne ne porterait la main sur lui.

Sunshine était assise sur le ponton de la cabane de Talon. Il dormait, et elle peignait depuis des heures, tout en se demandant ce qu'elle faisait là, en plein milieu du bayou, et pourquoi elle avait insisté pour qu'il l'héberge alors qu'elle aurait été parfaitement en sécurité avec Storm, et chez elle de surcroît.

Elle s'interrogeait aussi sur ces souvenirs surgis d'une mémoire qui avait apparemment été la sienne. La femme de Talon... Elle avait été la femme de Talon. Seigneur ! Elle n'était donc pas seulement l'ex-femme de Jerry Gagne ? Son mariage avait été un échec complet. Jerry lui avait répété à l'envi qu'un homme n'attendait de sa compagne que du sexe et des travaux ménagers. Pourtant, aux yeux de l'artiste qu'elle était, Jerry avait paru être le mari idéal. Elle l'avait connu aux Beaux-Arts et était tombée immédiatement amoureuse de lui. Passer un seul jour sans Jerry lui semblait inconcevable. Ils allaient former un couple en totale osmose : il comprendrait son besoin de créer, respecterait son travail et serait ravi lorsqu'elle se serait fait un nom.

Elle avait rapidement découvert qu'elle s'était trompée sur toute la ligne. Jerry entendait se faire lui-même un nom, au détriment de Sunshine. Elle n'était auprès de lui que pour le servir, lui rendre la vie facile, le débarrasser de toute préoccupation matérielle et lui fournir le repos du guerrier quand il en avait envie.

Leur mariage n'avait duré que deux ans, quatre mois et vingt-deux jours.

Avec le recul, Sunshine se disait que tout n'avait pas été négatif dans cette brève union. Elle avait aimé partager son existence avec un homme, aimé être amoureuse. Mais un compagnon qui comptait sur elle pour retrouver ses chaussettes alors qu'elle ne savait jamais elle-même où elle mettait les siennes, non, très peu pour elle. Il arrivait aussi à Jerry d'exiger qu'elle laisse tomber son travail sur-le-champ pour aller lui acheter des œufs, parce que monsieur désirait une omelette – que, bien entendu, elle lui confectionnerait.

Si elle devait renouveler l'expérience, ce serait avec un homme responsable, capable de s'assumer et de supporter la fantaisie et les étourderies de son épouse, ces petits défauts qui mettaient Jerry hors de lui.

L'homme de ses rêves n'attendrait pas d'elle qu'elle s'efface à son profit. Il la respecterait et lui permettrait de mener sa carrière à sa guise. Et il serait indulgent lorsque, perdue dans ses pensées, elle laisserait le lait s'échapper de la casserole ou se tromperait de direction en voiture. Il ne se plaindrait pas non plus qu'elle se lève à l'aube parce qu'elle aimait peindre à la lumière du matin.

À vrai dire, Jerry ne s'était pas plaint de cela. Se lever tôt était même l'un de leurs rares points communs. En revanche, avec Talon, cela risquait de constituer une vraie pierre d'achoppement...

Non, décidément, elle ne pouvait rien envisager de solide avec son sublime motard aux cheveux de lin. Il fallait qu'elle reprenne le cours normal de son existence, et ce sans plus tarder.

Dès le réveil de Talon, elle lui demanderait de la ramener chez elle.

Talon soupira lourdement dans son sommeil. Il n'avait pas rêvé de Nynia depuis longtemps – une chance, car rêver d'elle, penser à elle lui faisait monter les larmes aux yeux.

En ce moment, il la voyait assise tout contre lui, en train de coudre de petits vêtements pour le bébé à venir. Après toute une

jeunesse passée ensemble et cinq années de mariage, Nynia avait toujours le don de l'émouvoir jusqu'au fond de l'âme, de faire vibrer son corps de désir. Ayant grandi sous la fêrule d'un oncle qui ne l'aimait guère, au sein d'un clan qui le méprisait, il n'avait trouvé réconfort, chaleur et amour qu'auprès de Nynia.

Il entendait sa douce voix qui chantait une berceuse. La gorge serrée, il se disait qu'il était heureux, qu'il ne s'habituerait jamais à son absence. Il avait encore plus besoin d'elle maintenant qu'autrefois.

Avec Nynia, il était en paix. La jeune femme était la seule douceur de sa vie. Les combats permanents, les exigences des membres du clan qui attendaient trop de lui le lassaient. Depuis la mort de son oncle, trop de responsabilités pesaient sur ses épaules. Il n'était qu'un très jeune homme, après tout. Et il se sentait vieux et glacé. Mais dès qu'il posait les yeux sur Nynia, son cœur se réchauffait, et tout allait mieux.

Comme il l'aimait...

Il se rappelait être revenu un jour d'une bataille et l'avoir enlacée sans ôter son armure couverte du sang de l'ennemi. Il avait tant envie de la serrer contre lui qu'il en avait oublié de se défaire de sa tenue de guerrier. Ce soir-là, il souffrait trop. Il avait plus que jamais besoin de Nynia : sur le chemin du retour, après les combats, il avait découvert le corps mutilé de sa tante. On l'avait assassinée. Tous ceux qu'il aimait disparaissaient. Sa mère était morte dans ses bras, châtiée pour avoir aimé un druide magicien et procréé avec lui. Les dieux avaient puni celle qui avait fauté et maudit le fils né de cette union contre nature.

Une fois le corps de sa tante ramené au village, il était reparti avec une escouade de guerriers sur le territoire du clan voisin, dont la dague abandonnée près du cadavre portait le sceau. Il avait châtié les coupables, mais à son retour chez lui il avait avoué à Nynia avoir peur de ce sort qui frappait tous ses proches. Les dieux se montraient implacables : le fils devait payer pour la mère. Et il avait peur de leur prochaine vengeance.

Nynia. Le bébé.

Si seulement il n'avait pas accepté de succéder à son oncle... S'il n'avait pas été avide de pouvoir et de puissance, s'il s'était

abstenu de guerroyer pour asseoir son autorité, les dieux l'auraient sans doute oublié. Pourquoi auraient-ils puni un simple paysan sans ambition qui restait discrètement dans son coin ? En revanche, ils n'acceptaient pas que le fils du druide se serve des dons hérités de celui-ci. Son intelligence, son art de la guerre, sa force de caractère étaient une offense permanente pour les divinités, qui en prenaient de plus en plus ombrage.

Talon avait perdu tous les siens. Il ne lui restait plus que Ceara, Nynia et l'enfant qu'elle portait.

Il multipliait les sacrifices, faisait ses dévotions aux dieux et croisait les doigts : pourvu que le sort soit enfin levé !

Enfin, le jour arriva où Nynia devait accoucher. La sage-femme accourut. Il neigeait, cette nuit-là, et Nynia y vit un bon présage. Elle aimait la neige, la considérait comme un gage de pureté.

L'accouchement se passa mal. En dépit des efforts de Nynia, l'enfant ne sortait pas. La sage-femme, après que Nynia eut vécu le martyre pendant des heures, réussit enfin à amener le petit être au monde.

Un petit être dont le cœur ne battait pas.

Talon hurla qu'il dormait, qu'il fallait le réveiller. Ce fut Nynia, pourtant livide et exsangue, qui le ramena à la raison. Le bébé était mort. Il n'y avait rien à faire.

Les yeux pleins de larmes, Talon regardait avec incrédulité l'adorable petit garçon aux mains si parfaites, au visage d'ange. Il allait ouvrir les paupières, pousser un cri...

Non. Nynia disait vrai. Leur fils ne respirait pas, ne respirerait jamais.

Et il était responsable de ce drame. Il avait voulu braver les dieux, avoir une famille, devenir père tout en étant chef de clan.

Les sanglots de Nynia firent soudain écho à ceux qu'il ne parvenait plus à refouler. Puis elle s'apaisa et tenta de le calmer. Ils auraient d'autres bébés, lui assura-t-elle. Il aurait tant aimé la croire...

Terrassé par la douleur, il la berçait dans ses bras depuis plus d'une heure quand il la sentit trembler. Il la regarda et vit ses lèvres bleues, son visage blême. Un léger souffle saccadé, presque imperceptible, s'échappait de sa bouche entrouverte.

Grands dieux, non ! Pas Nynia ! On n'allait pas lui prendre Nynia !

Il l'étreignit et se rendit compte qu'elle baignait dans son sang. Désespéré, il lui chuchota sans répit à l'oreille : « Vis, mon amour, vis ! », tout en essayant de marchander avec les dieux. Qu'ils lui coupent les bras, les jambes, le privent de ses biens, de son pouvoir, de sa vie, mais qu'ils épargnent Nynia !

Il cria sa supplique, et Nynia l'entendit. Elle le pria alors de se taire, de renoncer à lutter contre des volontés supérieures à la sienne. Elle lui dit qu'elle l'aimait et qu'il devait être fort, car Ceara avait besoin de lui.

— J'ai si froid... chuchota-t-elle.

Talon la frictionna.

— Ne pars pas, mon amour, ne pars pas.

— Je... je ne le veux pas. J'ai peur. Mourir me fait peur. Et puis, partir sans toi, c'est affreux. Je ne suis jamais allée nulle part sans toi...

— Je vais te réchauffer et tu ne vas pas t'en aller.

— Il fait si sombre, tout à coup. Pourquoi ?

À peine Nynia eut-elle posé cette question qu'un soubresaut l'agita. Puis son corps pesa soudain lourdement dans les bras de Talon.

Elle s'en était allée.

Talon maudit le sort, invectiva les dieux cruels.

Ils lui répondirent.

— Pourquoi les dieux aideraient-ils le fils d'une dévoyée et d'un lâche ?

Talon renonça à défier les dieux. Il ne leur demanda pas non plus de lui ôter une vie qui n'avait plus le moindre sens : il devait penser à Ceara. Elle n'avait plus que lui au monde.

Il enterra son fils et sa femme sur la rive du loch, creusant la neige puis la terre à mains nues. Cette neige que Nynia aimait tant, dans laquelle elle courait en riant, il ne voulait plus jamais la voir. Il s'exilerait dans un endroit chaud où il ne neigerait jamais, un endroit où ni les gens ni le paysage ne lui rappelleraient son malheur.

Mais il ne quitterait l'Écosse que le jour où Ceara serait en sécurité. Les dieux lui enverraient un signe pour lui dire qu'ils la

laissaient en paix, il n'en doutait pas : ne lui avaient-ils pas infligé assez de souffrances ? Ils n'avaient nul besoin de le châtier encore. Ce n'était pas possible. Il méritait leur clémence.

Une petite main, légère comme un oiseau, se posa sur son épaule. Il détourna les yeux de la tombe dans laquelle reposait Nynia, le bébé sur son sein, et vit Ceara.

— Je serai toujours auprès de toi, mon frère bien-aimé.

Il ne lui restait plus qu'elle. Il la protégerait. Personne ne toucherait à un cheveu de sa tête, il en faisait le serment.

Talon se réveilla au crépuscule, nauséeux. Il se sentait affreusement seul. Les émotions suscitées par son rêve l'assaillaient, balayant sur leur passage tout le travail d'apaisement et d'acceptation réalisé sur plusieurs siècles. Les souvenirs revenaient en force, et la solitude qu'il croyait avoir apprivoisée le torturait de nouveau.

Il prit une profonde inspiration, brisée par un sanglot contenu, puis se figea. Le parfum de patchouli le ramena à la réalité, au présent. Sunshine !

Il tâta le matelas à côté de lui.

Froid.

L'angoisse lui noua la gorge. Sunshine était donc partie, elle aussi ?

Il cria son nom à haute voix, simplement pour évacuer sa souffrance, persuadé que la jeune femme ne lui répondrait pas. Lorsqu'il entendit sa voix, il crut que son cœur allait exploser de bonheur.

Mais ce n'était pas à lui qu'elle s'adressait.

— Veux-tu bien me fiche la paix, espèce de vieille peau de sac à main ?

Avant qu'il ait eu le temps de jaillir du lit – car il avait compris ce qui se passait –, la porte d'entrée s'ouvrit à la volée, et Sunshine se rua dans la pièce. Talon aperçut la monstrueuse gueule de Beth largement ouverte. La femelle alligator était montée sur le ponton pour en chasser l'intruse et s'était emparée du chevalet de Sunshine, qu'elle coinçait entre ses pattes.

— Tu vas finir dans une tannerie, crois-moi, saleté ! hurla Sunshine. Rends-moi mon chevalet !

Beth ne bougea pas d'un pouce et poussa un long sifflement. Talon claqua des doigts.

— Beth ! Qu'est-ce qui te prend ?

L'alligator recula en ondulant et libéra le chevalet, que Sunshine reprit en jurant. Ne s'avouant pas vaincu, l'alligator fit claquer ses mâchoires à un centimètre de l'un des pieds du chevalet. Sa queue battait furieusement sur le ponton.

— Elle voulait que tu rentres avant la nuit, expliqua Talon. Elle avait peur, lorsqu'il ferait sombre, de ne pas résister à la tentation de te manger.

— Eh bien, réponds-lui que... Oh, bon sang, je ne vais quand même pas croire qu'on peut discuter avec un alligator !

— Pourquoi pas ? Je le fais tout le temps.

— Ouais, mais toi, tu es un peu spécial, Talon, cela dit sans vouloir te vexer.

Sunshine claqua la porte au nez de la bête, puis alla ranger son matériel dans un coin.

— Tu es debout depuis combien de temps ? demanda Talon.

— Quelques heures. Et toi ?

— Je me réveille à l'instant.

— Tu te lèves toujours aussi tard ?

— Étant donné que je reste debout toute la nuit, oui.

Sunshine lui sourit.

— Ça te dirait que je prépare le petit déjeuner ? Enfin, à l'heure qu'il est, pour moi, c'est le dîner, mais bon, je peux m'y faire. D'autant que nous avons zappé le dîner, il y a quelques heures... J'ai jeté un coup d'œil dans ton réfrigérateur. Il est plein de trucs pires que du poison. Néanmoins, une omelette ne me tuera pas.

Ce serait un progrès par rapport aux steaks de soja et autres mets dont se nourrissait Sunshine et que lui-même considérait comme des aliments pour animaux herbivores.

— Talon, tu n'as jamais entendu parler de farine complète ou de son en flocons ?

— Non, et je ne veux pas que tu mentionnes ces horreurs.

— Si tu continues à manger aussi mal que tu le fais, tu auras des problèmes de santé. Si tu vis encore trente ans, ce sera un coup de chance. Tout ce que tu as dans tes placards est trop riche, trop gras !

L’amusement gagna Talon. Toute sa tristesse s’envola soudain, grâce à cette jeune femme dont le discours aurait pu l’irriter, mais qui avait au contraire le don de le réjouir. Et puis, c’était tellement réconfortant d’avoir sous son toit quelqu’un qui se souciait de lui.

Il la prit dans ses bras et glissa les mains sous son tee-shirt.

— Ce qui me plairait, ce serait de commencer par un petit hors-d’œuvre prénommé Sunshine.

— Tu es très doué pour me distraire de mes projets. Je m’apprêtais à cuisiner et... Oh, Talon !

Il avait fait glisser son jean le long de ses cuisses fuselées. Le détail des sous-vêtements importuns réglé, Talon souleva la jeune femme et la porta jusqu’au lit.

Une nouvelle fois, ils avaient fait passionnément l’amour. L’incroyable désordre sur le futon en témoignait : draps et couette entortillés, oreillers éparpillés... Talon et Sunshine reposaient maintenant nichés l’un contre l’autre, le souffle encore un peu précipité, le corps toujours brûlant.

Talon se redressa au-dessus de la jeune femme.

— Regarde-moi, Nynia.

Elle souleva paresseusement les paupières.

— Il n’est pas trop tard, Nynia. Tu peux partir, tu es libre. Dis-moi que tu ne souhaites plus me revoir, et je sortirai de ta vie sans bruit, sans cri ni plainte.

Elle lui sourit.

— Je ne veux pas partir. Je n’ai d’autre désir que de rester auprès de toi.

Il l’avait appelée Nynia, et elle ne l’avait pas corrigé. Ainsi, son sixième sens ne le trompait pas : Sunshine Runningwolf était sa bien-aimée épouse réincarnée. Les dieux avaient donc cessé de le torturer ? Ils lui offraient le plus beau, le plus inespéré des cadeaux.

À moins que, pervers, ils n'eussent décidé de lui rendre Nynia pour mieux la lui reprendre. Pour lui infliger deux fois le même martyre...

Cette pensée le fit frissonner. La sonnerie de son téléphone portable, qui grésillait soudain, vint à point pour lui changer les idées.

Sa main tâtonna par terre. Il trouva le petit appareil sous le string de Sunshine.

— Talon ? C'est Acheron. J'ai besoin que tu protèges la femme cette nuit. Garde-la auprès de toi.

Comment Acheron savait-il que Sunshine se trouvait avec lui, dans sa maison perdue au milieu du bayou ? Bon sang, les pouvoirs du chef étaient vraiment impressionnants.

— Hier, tu m'as dit de m'éloigner d'elle, Acheron.

— Hier, c'était hier. Depuis, la situation a évolué.

— Mmm. Tu n'as donc pas besoin de moi en ville ce soir ?

— Non, assura Acheron, avant de raccrocher sans autre forme de procès.

Talon éteignit le portable et se tourna vers Sunshine, un sourire grivois sur les lèvres.

La nuit qui commençait promettait d'être mémorable.

8

Minuit approchait lorsque Acheron quitta le *Runningwolf's Club*. Il jurait entre ses dents. Bon dieux, mais où était ce maudit Talon ? Il n'était pas en train de patrouiller dans le quartier, en tout cas. Et il était injoignable. Nick non plus ne savait pas où il se trouvait et ne l'avait pas davantage eu au téléphone.

Voilà qui ne ressemblait pas au Celte, se dit Acheron. Il se concentra et sentit que Talon allait bien. S'il le souhaitait, il pouvait le faire venir en quatrième vitesse. Où que se cache le Celte, il lui était possible de le contacter et de lui ordonner d'assurer ses fonctions. Mais cela eût impliqué qu'il se servît de ses pouvoirs, et Acheron répugnait à le faire. Ses Chasseurs avaient droit à une part d'intimité dans laquelle il se refusait à s'immiscer. À une certaine époque, il avait lui-même été traqué, pourchassé, où qu'il se réfugiât. Il n'avait pas envie de faire subir à un autre ce qu'il avait si mal supporté. Sauf en cas d'extrême urgence, il ne dérangeait pas ses Chasseurs lorsque ceux-ci manquaient momentanément à leurs devoirs.

Il remettait son portable dans sa poche quand il perçut un échange qui lui fit froid dans le dos.

— Regarde comme elle est faible...

— Pas tant que ça. Elle est assez solide pour nous nourrir tous.

Acheron ferma les yeux et localisa l'endroit d'où provenaient les voix : d'une ruelle donnant sur Royal Street. Quatre Démons mâles et deux Démons femelles y avaient acculé une proie.

Il commença à courir vers sa moto, puis s'arrêta.

S'il tentait de gagner Royal Street par un moyen de locomotion normal, jamais il n'arriverait à temps.

Il se rencogna dans une porte cochère, s'assura que personne ne l'observait et procéda au déplacement de sa propre matière par télékinésie. En un éclair, il traversa la ville et atterrit droit dans la ruelle.

Les Démons encerclaient une femme terrorisée, les bras noués autour du buste, les jambes flageolantes.

— Je vous en supplie, ne me faites pas de mal ! Prenez mon sac et partez ! Je n'irai pas à la police.

Le plus grand des Démons s'approcha d'elle et lui ébouriffa les cheveux.

— Tu n'auras pas mal. Enfin, pas longtemps.

Acheron reprit apparence humaine, créa devant la femme un rideau noir qui occulterait ce qui allait se passer et envoya des ondes déstabilisantes à son esprit : elle ne se rappellerait pas qui l'avait attaquée, ni qui l'avait défendue. Elle ne décrirait son sauveur à personne.

Puis il siffla.

Les Démons se tournèrent vers lui comme un seul homme.

— Salut ! leur lança Acheron. Vous ne songez pas à vous en prendre à cette innocente humaine, n'est-ce pas ?

Les Démons se regardèrent, puis se ruèrent avec un bel ensemble vers la sortie de la ruelle. Acheron créa un autre rideau qui ferma l'issue, bloquant les Démons.

— Aucun de vous ne filera d'ici.

Ils se jetèrent contre le rideau invisible et rebondirent comme des ballons sur une porte de garage.

— Ça fait drôle d'être aussi démuni qu'un insecte devant une moustiquaire, hein ? demanda Acheron en riant.

Ils étaient tous tombés par terre. Le plus grand se releva le premier.

— Nous n'avons pas peur de toi, Chasseur de la Nuit !

— Très bien. Ça va rendre la bagarre plus équitable.

Les Démons femelles reculèrent, laissant les mâles en première ligne. Acheron s'avança et, d'un revers de main, projeta son premier adversaire contre un mur, qu'il heurta dans un épouvantable craquement d'os brisés. Le deuxième eut droit à un coup de pied qui le coupa en deux. Le corps scindé à hauteur de la taille, il s'abattit en deux morceaux sur le pavé,

avant de se décomposer en de petits tas de cendres. Le troisième reçut en travers de la poitrine une lame de machette qu'Acheron avait sortie de sa botte. Tranché comme une pièce de viande sur un billot de boucher, il se désintégra, ne laissant pour toute trace de sa présence qu'un filet de fumée nauséabond.

Le plus grand, celui qui était apparemment le chef du groupe, leva les mains en signe de reddition. Les deux femelles se réfugièrent derrière lui.

— Attends, Chasseur, attends ! Avant de frapper, laisse-moi te proposer un marché : tu nous épargnes en échange d'une information capitale.

— Je ne vois vraiment pas ce que vous pourriez me dire qui me déciderait à vous lâcher dans la nature pour que vous alliez massacrer d'autres humains.

— Tu as tort, Chasseur ! Nous...

Le grand Démon n'acheva pas sa phrase. Ses compagnes ne prirent pas le relais : tous se volatilisèrent en une fraction de seconde sous le regard sidéré d'Acheron. Jamais, de toute sa vie de Chasseur, il n'avait vu ça. Que diable s'était-il donc passé ?

La proie des Démons se jeta dans ses bras en criant qu'il l'avait sauvée et l'embrassa à pleine bouche. Acheron eut à peine le temps de se demander comment l'humaine avait pu franchir le rideau qu'elle s'écarta de lui en riant à gorge déployée.

— Oh, merde, Artemis ! Fiche-moi la paix !

D'un claquement de doigts, la déesse fit disparaître son déguisement de femme blonde et redevint la beauté aux longs cheveux auburn qu'Acheron connaissait si bien.

Il recula.

— Comment as-tu deviné que c'était moi, Acheron ?

— Au bout de tant de siècles, tu crois que je ne connais pas le goût de tes baisers ?

Elle fronça son ravissant nez, manifestement mécontente.

— Si j'avais vraiment été une humaine, tu aurais couché avec moi, cette nuit.

— Pitié, Artemis, pas de crise de jalousie, OK ? J'ai plus important à faire que de ménager ta susceptibilité.

Artemis s'approcha de lui d'une démarche chaloupée. Elle posa les mains sur ses épaules et le fixa en se léchant les lèvres

du bout de la langue. Puis elle se pencha vers lui et lui murmura à l'oreille :

— Je fais partie des choses importantes, Ach. Rentre avec moi, et je te ferai oublier tous tes soucis pendant un moment.

— J'ai la migraine.

La déesse se raidit.

— Ça fait deux siècles que tu as la migraine !

— Et toi, tu souffres du syndrome prémenstruel depuis onze siècles !

Artemis éclata de rire.

— Un point partout. Mais un jour ou l'autre, mon chéri, un jour ou l'autre...

Acheron recula d'un pas pour se mettre hors de portée des mains d'Artemis. Il n'était pas de bois. Si elle le touchait de nouveau...

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il d'un ton qu'il espérait ferme et sévère.

— Je voulais te voir à l'œuvre, t'admirer pendant un combat. J'adore la façon dont tu exécutes les méchants. Ta musculature en mouvement est plus belle que celle d'un danseur étoile. Te regarder me rend toute chose...

Décidément, Artemis aurait toujours l'esprit tordu : elle avait attiré des Démons dans cette ruelle juste pour s'amuser. Bon sang, ce qu'il détestait ses petits jeux !

Elle se rapprocha encore de lui, si insidieusement qu'il ne s'en rendit pas tout de suite compte. Et de nouveau, ses mains entrèrent en action, lui caressant les pectoraux, glissant vers son ventre...

Il sentit la tête lui tourner. La garce ! S'il ne mettait pas immédiatement un terme à son manège, elle allait arriver à ses fins.

D'un geste brusque, il décolla les mains aux longs doigts fins de sa poitrine.

— Artemis, pourrais-tu te concentrer une minute ? Ces Démons, ils se sont volatilisés, OK ?

— Trois d'entre eux seulement. Les autres, tu les as liquidés. Et avec quel talent !

Acheron se passa la main sur le front. Il se sentait soudain très las.

— Les trois qui se sont évaporés, tu ne te demandes pas qui les a fait disparaître ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui, alors ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Artemis en haussant les épaules. Ach, je ne trouve pas ça joli, quand tu as les cheveux en bataille. Et ce truc dans le nez, qu'est-ce que c'est ?

Furieux, Acheron sentit le clou d'argent s'échapper de sa narine et le trou du piercing se refermer. Pas la peine de vérifier dans un miroir : il savait déjà que ses cheveux n'étaient plus rouge orangé. Cette satanée déesse leur avait rendu leur couleur blond clair originelle.

— Nom de Zeus, Artemis, fous-moi la paix ! Je ne t'appartiens pas !

Une lueur inquiétante passa dans les yeux d'Artemis, qui rétorqua :

— Oh que si, tu es à moi, Acheron Parthenopaeus. Tout à moi : corps, esprit et surtout âme, n'oublie jamais ça !

— Tu n'as pas de réel pouvoir sur moi, ma belle, et tu le sais aussi bien que moi. Ce temps-là est révolu.

— Loin de là, chéri. Tant que ton armée de Chasseurs et les humains compteront davantage pour toi que ta propre sauvegarde, je conserverai mon pouvoir sur toi.

Artemis ponctua sa repartie d'une pichenette sur le sein gauche d'Acheron, puis disparut. Acheron dut faire appel à toute sa volonté pour résister à l'envie d'expédier une bonne décharge de foudre dans son charmant postérieur.

La colère le faisait grincer des dents. Il fallait qu'il se calme. Un nouveau défi l'attendait. Si Artemis n'était en aucune manière à l'origine de l'évaporation des Démons, qui l'était ? Quelqu'un qui possédait un pouvoir égal à celui de la déesse. Quelqu'un qui se moquait de lui. De la part d'Artemis, il eût toléré cette plaisanterie d'un goût douteux. Mais d'un, ou d'une autre, jamais ! Dès qu'il attraperait le petit malin qui lui jouait des tours, il lui arracherait la tête avec les dents.

De toute façon, vu son humeur massacrate, la prochaine personne qui l'enquiquinerait ce soir aurait droit à ce traitement de choc.

Assise sur le futon, les jambes croisées en tailleur, vêtue en tout et pour tout d'un tee-shirt emprunté à Talon, Sunshine demanda :

— Alors ? Tu envisages de me garder ici jusqu'à la fin des temps ou quoi ?

Étendu à côté d'elle, Talon picorait des M & M's dans l'assiette de mets immangeables qu'elle lui avait préparée. Heureusement qu'il y avait ces friandises au chocolat, sinon il serait tombé d'inanition.

— Ça dépend. Tu prévois de me nourrir avec des trucs infâmes et soi-disant bons pour la santé, ou tu songes à me faire cuire un bon steak ? J'en ai, dans mon frigo.

Sunshine prit une fraise. Elle n'en revenait toujours pas d'avoir trouvé quelques fruits frais dans le réfrigérateur, bien cachés au fond du compartiment à légumes. Manifestement, Talon avait cherché à les oublier. Cet homme se refusait à avaler quoi que ce soit de sain.

— Tu ne manges que du poison, répéta-t-elle pour la énième fois. Sais-tu que tu as une demi-douzaine de sachets de chips ?

— Une demi-douzaine seulement ? Zut, je croyais avoir une plus grosse provision. J'ai dû en manger avec ma dernière côte de bœuf cuite au barbecue.

— Ce n'est pas drôle, fit Sunshine en pouffant.

Il prit une fraise et la lui donna, avant de l'embrasser. Goûtée dans la bouche de Sunshine, une fraise, ce n'était pas si mauvais que ça, songea-t-il.

Sunshine, elle, se disait que les baisers de Talon étaient plus savoureux que tous les fruits du monde. Il était exceptionnel. Jamais elle n'avait rencontré d'homme qui arrivât à la cheville de celui-ci. Si elle ne mettait pas tout de suite un terme à cette relation sans issue, elle se retrouverait à très brève échéance dans la totale incapacité de rompre. Elle souffrirait mille morts, et Talon aussi. Qu'ils se soient aimés dans une autre vie n'y changeait rien : ils ne pouvaient rien bâtir ensemble dans celle-

ci. Les circonstances étaient différentes. Leurs personnalités d'aujourd'hui s'opposaient trop pour pouvoir fusionner en un couple harmonieux. Dans le temps, Nynia n'était certainement pas une femme indépendante et fantaisiste, et Talon vivait à la lumière du jour. Il n'habitait pas en reclus au fin fond des marécages, avec des alligators pour animaux de compagnie.

— Il faut absolument que je rentre, dit Sunshine, le cœur lourd.

Talon prit le temps de boire un verre d'eau avant de répondre. Sunshine désirait rentrer chez elle. C'était légitime, mais plus facile à dire qu'à faire. Si les Démons la cherchaient toujours, il n'était pas question qu'il la ramène chez elle. Et puis, il devait obéir à Acheron. Or, le chef lui avait ordonné de la garder dans la maison du bayou.

Un Chasseur ne désobéissait pas à son chef. D'autant moins quand la mission assignée par Acheron l'enchantait, comme c'était le cas maintenant.

— Si je te le demandais, ne pourrais-tu rester une nuit de plus, Sunshine ?

Il vit la tristesse voiler les yeux de la jeune femme.

— J'aimerais bien, mais comment me débrouillerais-je demain ? Il fera jour. Tu ne pourras pas me raccompagner, et je ne sais pas me servir de ton bateau. Et quand bien même je réussirais à le piloter, tu te retrouverais coincé ici.

— Je te ramènerais chez toi demain soir.

Elle tendit l'index et entortilla l'une des tresses de Talon autour de son doigt.

— Non. Je dois rentrer, même si je n'en ai pas la moindre envie. Il faut que je reprenne le travail. Je n'ai pas hérité d'une fortune, moi. Chaque jour où mon stand à Jackson Square reste vide est une journée où je perds de l'argent. Il faut que je mange, tu sais. Et les aliments bio ne sont pas donnés.

— Si ce n'est qu'une question d'argent...

— Non, Talon. Ce n'est pas que cela. Je veux reprendre ma vie au point où je l'ai laissée.

Il savait qu'elle avait raison. À un moment ou à un autre, il devrait se raisonner, mettre fin à cette irréaliste union de la carpe et du lapin.

Il allait la raccompagner, puis il veillerait sur elle à son insu, caché dans l'ombre. Acheron, à l'époque lointaine où il avait fait son éducation, s'était montré très clair : un Chasseur de la Nuit ne devait pas tenter de vivre comme un humain. Il lui fallait à tout prix garder ses secrets, ne jamais révéler son âge ou son immortalité. Les ténèbres étaient son univers, la solitude son lot. Il protégeait les hommes du Mal, œuvrait pour leur bien, afin qu'ils puissent fonder des familles et avoir des enfants. Mais le Chasseur, lui, restait éternellement seul.

— Entendu. Je vais te ramener, Sunshine. Mais avant...

Il prit le visage de la jeune femme entre ses mains et l'embrassa. Du front, ses lèvres glissèrent vers le bout du menton, avant de remonter vers la bouche pour un baiser passionné, sans doute le dernier...

Lorsqu'il s'écarta de Sunshine, elle frotta le bout de son nez contre le sien en souriant, exactement comme le faisait Nynia, et Talon eut l'impression que son sang se glaçait.

Les souvenirs affluaient en lui comme un raz de marée. Le barrage qui les avait contenus pendant tant de siècles s'était rompu sous leur pression. Sunshine le ramenait dans le passé. Il retrouvait en elle les réactions, la gaieté, la sensualité de Nynia. Il revoyait son épouse défunte en Sunshine, bien que les deux jeunes femmes n'eussent aucune ressemblance physique. La même femme sous deux apparences différentes... C'était magique et effrayant à la fois.

— Talon ? Qu'est-ce que tu as ?

— Hein ? Rien... Non, rien. Habille-toi.

Elle se leva.

« Talon ? »

Ceara ! Vite, quelque chose pour cacher sa nudité !

— Ça ne va pas ? s'étonna Sunshine en le voyant s'emmitoufler dans la couette.

Talon ne répondit pas. Il fixait sa sœur, qui regardait Sunshine.

« Tu n'es pas seul ! »

— Y a-t-il un problème ? demanda-t-il, sans se rendre compte qu'il parlait à haute voix.

— Non, dit Sunshine.

« Oui, répondit Ceara. Sais-tu qu'Acheron te cherche ? »

Talon prit son portable et tapa sur le clavier le numéro de son chef.

Acheron ne décrocha pas.

— Il a coupé son téléphone ? demanda Talon, toujours à haute voix.

— Qui aurait coupé son téléphone ? s'enquit Sunshine.

« Non, Talon. Et il a essayé de te joindre toute la nuit. »

— Je vais appeler Nick.

De nouveau, le téléphone sonna dans le vide. Bon sang !

— C'est bizarre. Personne ne répond.

— À mon avis, c'est normal, intervint Sunshine. Il est 2 heures du matin. À cette heure-là, les gens dorment.

— Pas ceux que j'appelle. Ils sont toujours parfaitement réveillés à 2 heures du mat'. Ceara, où est Acheron ?

Sunshine écarquilla les yeux.

— Ceara ? Acheron ? De quoi ou de qui parles-tu, Talon ?

« Il est avec Artemis, mais il se fait du souci. »

— Pourquoi as-tu mis si longtemps à venir ? Tu aurais dû me dire ça plus tôt.

« Je ne pouvais pas te rejoindre. Quelque chose m'empêchait d'entrer en contact avec toi. »

— Merde ! Il a commencé quand, ce blocage ?

« Je ne sais pas exactement, mais je sens qu'il s'agit d'une puissance maléfique et qu'elle te cerne. »

— Mais enfin, Talon, à qui t'adresses-tu ? s'écria Sunshine.

— S'il te plaît, attends, et je t'expliquerai tout, OK ? Il me faut d'abord éclaircir certaines choses.

Ceara observait Sunshine avec curiosité. Elle s'approcha d'elle et posa la main sur son épaule. Sunshine sursauta et se retourna.

— Qu'est-ce que c'est ? J'ai eu l'impression qu'on me touchait !

Ceara recula, la main levée.

« Nynia ! Grands dieux ! Est-ce possible ? »

« Je crois que oui, mais je n'en suis pas tout à fait sûr. »

« Ne doute plus. Son âme est dans cette jeune femme. Ne peux-tu la percevoir, Talon ? »

« Par instants, si, et ça me trouble vraiment. »

Pour ce dernier échange, il s'était servi de la télépathie, de sorte que Sunshine n'avait rien entendu.

Il sortit du lit tout en maintenant un pan de la couette contre son bas-ventre, puis il plaça sa main libre sur la nuque de Sunshine. La jeune femme riva ses grands yeux sombres aux siens, et il eut la confirmation de ce qu'il croyait.

Nynia était bien là.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il. Comment avons-nous pu être réunis ?

À la seconde où il posait la question, il trouva la réponse.

Camulus.

Camulus lui avait envoyé sa bien-aimée. Mais pas dans un but généreux. Pour le détruire une deuxième fois en la lui arrachant de nouveau de manière tragique. Sunshine mourrait dans ses bras, et il assisterait, impuissant, à son agonie.

Soudain au bord du désespoir, Talon serra Sunshine contre lui. Il lutterait. Contre la terre entière, contre les dieux, il défendrait sa femme...

Et il la perdrait quand même, car il ne pouvait vaincre un dieu.

— Talon, tu me fais peur ! s'exclama Sunshine en se débattant pour échapper à son étreinte. Que se passe-t-il ?

— Rien. Je vais te ramener chez toi.

Et le plus tôt serait le mieux. Elle devait sortir de sa vie avant que les dieux ne se rendent compte que les dégâts sur lesquels ils tablaient étaient déjà faits, que Talon était tombé amoureux de Sunshine. Il fallait qu'ils croient que leur immonde manœuvre avait échoué.

« Talon ! Je ne peux pas rester ! Une force irrésistible m'entraîne loin de toi ! »

La voix de Ceara tremblait de frayeur.

— Ceara ? Ceara !

Elle était partie.

Talon fit appel à toute sa volonté pour maîtriser le flux de ses émotions. Il avait besoin de toute son énergie, de toute sa clarté d'esprit pour lutter contre la menace qui se précisait. La vie de Sunshine en dépendait.

Il lui fallait trouver en priorité ce qui interférait avec les pouvoirs de Ceara, ce qui bloquait le téléphone d'Acheron.

Son passé revenait l'assaillir. Il avait commis des erreurs qu'il payait depuis des siècles. Si seulement il avait écouté Nynia, à la mort de son oncle...

— Ne cherche pas à te venger, mon amour. Expulse la haine de ton cœur.

Hélas, il avait assouvi sa vengeance, et son destin avait basculé.

Nynia, voyant qu'elle ne le ferait pas revenir sur ses positions, était restée auprès de lui, fidèle et vigilante. Elle l'avait accompagné lors de sa campagne punitive, à l'issue de laquelle il avait anéanti le clan qu'il croyait coupable d'assassinat. Lorsqu'il avait appris la vérité, le mal était fait. Il était trop tard pour demander pardon. Or, le clan adverse était sous la protection du dieu Camulus, qui avait mis son fils humain à sa tête...

La malédiction du dieu résonnait encore aux oreilles de Talon : « Tu as tué mon fils. Mon seul intérêt dans l'existence sera désormais de te voir souffrir. »

Jamais il ne pourrait vaincre Camulus ! Un Chasseur était fort, mais pas au point d'abattre un dieu. La malédiction des divinités celtes le frappait déjà, et ce depuis sa naissance, mais il s'était fait un ennemi de plus, un ennemi redoutable : Camulus.

Le seul moyen de sauver Sunshine du courroux du dieu était de s'éloigner d'elle.

À jamais.

Lorsque Sunshine fut habillée et munie de ses affaires – elle avait dû s'y reprendre à trois fois avant de les réunir toutes, oubliant sans cesse quelque chose dans un coin du loft –, Talon la fit monter dans l'hydroglisseur.

Il projetait de la déposer chez elle puis d'essayer de contacter Acheron, auquel il demanderait s'il pouvait charger un autre Chasseur ou un écuyer de veiller sur la jeune femme jusqu'au Mardi gras.

Arrivé au garage à l'entrée du bayou, il décida de prendre la Viper plutôt que sa moto. Sunshine aurait moins peur dans une

voiture que sur une grosse cylindrée lancée à deux cents à l'heure. Or, il avait besoin d'aller vite, pour mettre Sunshine en sécurité au plus tôt. Ce qui impliquait une violation des limitations de vitesse à faire frémir le policier de la route le plus blasé.

Par chance, aucun membre des forces de l'ordre n'intercepta la Viper, et Talon arriva au *Runttinwolf's Club* en un temps record. Il se gara sur le parking situé derrière le bâtiment. Quelques instants plus tard, il entra avec Sunshine dans le loft. Là, il décrocha immédiatement le téléphone mural et appela Acheron.

T-Rex décrocha. Enfin.

Talon lui dit où il se trouvait.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu fais en ville ?

— On m'a dit que tu cherchais à me rejoindre.

— Qui t'a dit ça ? Je croyais que mes consignes étaient claires : tu devais rester chez toi, avec la femme.

Talon était perplexe : Ceara s'était-elle trompée ? Probablement. À moins qu'elle ne lui ait menti... Mais jamais cela n'était arrivé.

— Je dois avoir mal compris, Acheron.

— Alors, qu'est-ce que tu fiches pendu à ce téléphone ? Repars dans le bayou ! Tout de suite !

— Je ne peux pas. Il se passe de drôles de choses. Il faut que je laisse Sunshine ici.

— Pourquoi ?

Talon s'assura d'un coup d'œil que Sunshine était trop loin de lui pour l'entendre. Elle était assise sur le fauteuil le plus éloigné de la cuisine, les yeux dans le vague. Elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis leur départ de la cabane.

— Acheron, chuchota Talon, elle est ma femme.

— Hein ?

— Je pense que Sunshine est la réincarnation de Nynia.

— Quelle surprenante nouvelle...

— Ouais. Le problème, c'est que je ne suis plus en mesure de la protéger. Il faut que quelqu'un d'autre s'en charge.

— Ah, je comprends ton dilemme.

Dilemme ? Pourquoi Acheron employait-il ce mot ?

D'ordinaire, il privilégiait le vocabulaire simple.

— Tu vas bien, Acheron ?

— Très bien. Je réfléchis à la situation. Tu vas la laisser seule, maintenant ?

— Il le faut.

— Peut-être serait-il plus sage que tu attendes demain soir.

— Mais je...

— Talon, je ne vais pas arriver à te trouver un remplaçant immédiatement. Alors, reste avec elle... à moins que tu n'acceptes que Zarek soit son garde du corps ?

— Ah, ça, jamais de la vie ! Bon, je vais attendre encore un peu.

— Parfait. Tu passes la nuit collé au train de Mlle Runningwolf, et on avise demain. D'ici là, j'aurai eu une idée.

Acheron raccrocha, mais Talon, troublé, garda la main en l'air, serrée autour du combiné. Cette conversation avait vraiment été bizarre. Quelque chose ne tournait pas rond, mais quoi ?

Il regarda Sunshine et cessa immédiatement de s'interroger.

Les yeux fermés, la jeune femme chantonnait. Il frissonna en entendant la mélodie : c'était celle d'une ballade que fredonnait souvent Nynia.

Le chagrin lui serra un bref instant la gorge, aussitôt chassé par un élan d'amour. Il aimait cette femme, sa femme.

Oubliant toutes ses sages résolutions, il se précipita vers elle, s'agenouilla et nicha la tête sur ses genoux. Immédiatement, Sunshine posa la main sur ses cheveux et les lissa doucement.

Comme le faisait Nynia.

— Que se passe-t-il, Talon ?

— J'aimerais pouvoir te le dire...

Il se redressa et recula, bouleversé. Maintenant qu'il était sûr que Nynia était revenue, comment s'arracher à elle ? Il le fallait, pourtant, sinon elle mourrait.

Il voulait qu'elle vive, même si elle devait passer son existence auprès d'un autre. Il n'avait pas le choix. Se sacrifier était la plus grande preuve d'amour qu'il pût donner à son aimée. Il ne causerait pas sa mort une deuxième fois.

Styx tapotait le portable du bout des doigts tout en réfléchissant à sa conversation avec Talon.

Il se mit à sourire.

Comme c'était touchant ! Talon avait déjà compris que Sunshine était Nynia réincarnée. Parfait. Absolument parfait. Jamais il n'aurait osé espérer meilleur *timing*. Tout se déroulait selon leurs plans. Zarek avait gobé l'appât et allait se faire arrêter, Talon avait les idées ailleurs parce qu'il ne songeait qu'à sa femme, Dionysos contrôlait Valerius.

Quant à Acheron... il lui réservait quelque chose de très, très spécial.

Tous les éléments étaient en place. Le jeu pouvait commencer.

9

— Tu vas t'en aller, maintenant, je suppose ? demanda Sunshine en s'étirant langoureusement.

Ils venaient de faire l'amour, et le lit semblait s'être trouvé sur le passage d'une tornade.

— Oui, je pense que oui, répondit Talon, déchiré par une souffrance qu'il cachait farouchement.

Les mains de Sunshine étaient posées sur lui mais ne le retenaient pas. Il se leva et songea qu'au cours des heures à venir, il ne regarderait plus sa femme que de loin. L'immeuble situé face au loft, de l'autre côté de la rue, était condamné. Il ferait un parfait poste de guet.

Rompre dans le vif, sans perdre une seconde, voilà ce qu'il fallait faire, se dit Talon tout en se rhabillant. Sinon, le courage allait lui manquer.

Son blouson à la main, il marcha à grands pas vers la porte.

— Talon ?

Il s'immobilisa puis se retourna, tout en se disant qu'il commettait une grave erreur. Il ne devait plus regarder Sunshine !

— Pourquoi ne restes-tu pas ici jusqu'à demain, Talon ? Je sais que tu ne pourras pas rentrer chez toi avant le coucher du soleil.

— Effectivement, ce sera un problème et...

— Où iras-tu ?

— Je...

— Écoute, je partirai de bonne heure, demain matin. Il faut que je prépare mon stand, que j'installe de nouveaux tableaux... Bref, je filerai tôt. Tu auras donc le loft pour toi tout seul dans la journée. Personne ne viendra te déranger.

Non, non... Il fallait refuser, ne pas céder à la tentation, ne pas...

— D'accord, Sunshine.

Il revint sur ses pas, vers sa femme.

— Tu as un drôle d'air, Talon. Quelque chose ne va pas, hein ?

— Je suis fatigué, c'est tout.

Il reposa son blouson sur un fauteuil et entreprit de se masser les tempes du bout des doigts.

Le spectacle de ses muscles jouant sous son tee-shirt émerveilla Sunshine. Talon avait un corps aux proportions idéales, semblable à ceux qu'avaient représentés les sculpteurs de la Grèce antique. Un corps bouillant de vie qui avait le don de faire naître en elle des émotions étourdissantes.

Mais un mur se dressait entre Talon et elle, un mur qu'il avait érigé afin de la garder à distance. Cet homme à la personnalité double la laissait perplexe. Qui était-il vraiment ? Celui qui la faisait jouir et rire, ou celui qui, un soir dans une ruelle, s'était féroce­ment battu ? Talon était à la fois l'ange et la bête.

Celui qui se tenait maintenant devant elle était indéniablement la bête.

— Tu es parfois dur avec moi, Talon.

— Ma belle, chaque fois que tu m'approches, je deviens dur !

— Talon, je ne parlais pas de ça, dit Sunshine en rougissant. Remarque, ce genre de dureté là est nettement plus agréable que l'autre... Au moins, dans ce cas, je sais que tu es content.

Talon baissa les yeux vers son entrejambe. Bon sang, rien qu'en lui parlant, Sunshine réussissait à l'exciter !

Les barrières derrière lesquelles il s'était réfugié s'effritèrent, et l'amoureux fou de désir s'engouffra dans les brèches. Le mari de Nynia voulait sa femme. Il redevenait lui-même, celui qu'avait connu sa jeune épouse : un être tendre, et non cette créature froide qu'était le Chasseur. L'existence après la mort de Nynia lui avait appris à s'endurcir. Son cœur s'était changé en pierre, comme ses poings avec lesquels il frappait sans retenue. Quiconque osait une remarque désobligeante sur sa défunte mère ou sur Ceara était expédié dans la seconde au

tapis. Il s'était persuadé que l'amour était superflu dans son existence. Il n'avait pas besoin de tendresse. Est-ce que les animaux sauvages prenaient le temps d'aimer et d'être aimés ? Non. Ils se battaient pour leur femelle, leur territoire, leur nourriture.

Devenu un animal, il lui arrivait néanmoins de se rappeler qu'il avait été humain avec Nynia. Doux, chaleureux, gai et décontracté. Il avait connu l'amour, et le souvenir du bonheur éprouvé alors demeurait intense dans sa mémoire. Le problème, c'était qu'il se rendait compte, maintenant qu'il avait retrouvé sa femme, à quel point ce bonheur lui manquait, à quel point était grande son avidité d'aimer et d'être aimé.

La porte était devant lui. Il lui suffisait de tendre la main vers la poignée...

Il revint vers Sunshine, se coula auprès d'elle dans le lit et l'enlaça fiévreusement.

— Je n'ai jamais pu résister au plaisir de te toucher, ma chérie. Tes mains sur ma peau, tes baisers, tes caresses me rendent fou.

— À t'entendre, on dirait que tu me connais depuis une éternité. Pourquoi ai-je cette impression ?

— Eh bien... c'est qu'il me semble vraiment te connaître depuis longtemps. Comme si tu habitais mon cœur depuis des siècles.

Cet aveu fit frissonner Sunshine. Depuis l'enfance, un prince charmant lui rendait visite dans ses rêves. Un chef de clan celte, poète à ses heures, blond comme les blés... Devenu son époux, il partait guerroyer, puis revenait au foyer sur son magnifique étalon et lui faisait l'amour avec une passion qui ne se démentait jamais.

Talon ne pouvait être ce preux chevalier, n'est-ce pas ? Un rêve n'était qu'un rêve...

Le problème, c'était que Talon ressemblait comme deux gouttes d'eau au prince de ses songes. Pouvait-il s'agir du même homme ? Était-ce vraiment possible ?

La plupart des gens auraient répondu par la négative, mais pas Sunshine : quand on avait des parents comme les siens, le surnaturel faisait partie du quotidien et se banalisait. Le monde

regorgeait d'événements et de situations relevant de l'impossible pour la majorité des mortels, mais absolument réels pour ceux qui savaient les voir.

Elle écarta la tête de Talon, la fit pivoter et regarda la peau en dessous de son oreille droite.

Une petite cicatrice... La marque d'un hameçon. Nynia, lorsqu'ils étaient enfants et péchaient au bord du loch, avait maladroitement lancé sa ligne, accrochant au passage l'oreille de Talon.

Seigneur...

Le chevalier... L'époux adoré... Les souvenirs de Nynia qui se manifestaient dans ses rêves...

— Tu m'as tellement manqué, Nynia... murmura Talon, les yeux embués de larmes, en enfouissant son visage dans la poitrine de la jeune femme.

— Tu m'as appelée Nynia.

— Euh... ma langue a fourché.

— Non, Talon. Qui est Nynia ? Dis-le-moi. Tu le sais.

— Et toi ?

Sunshine ne répondit pas. À quoi bon ? Elle était Nynia réincarnée, avec quelques souvenirs d'antan ancrés dans sa mémoire. Mais Talon, lui, qui était-il ? Ou plutôt, qu'était-il ?

Nynia était morte et était revenue des siècles plus tard dans un autre corps, un corps d'humaine. Talon ne semblait pas avoir suivi le même chemin. Sa peur de la lumière, sa force physique, ses canines un peu trop pointues qu'il cachait en veillant à ne jamais rire aux éclats... Et ses vêtements noirs, les murs noirs de sa maison, l'absence de fenêtres, le contact télépathique établi avec des alligators, prédateurs parmi les plus redoutables...

À la différence de la sienne, la vie de Talon ne s'était jamais interrompue. Talon était immortel... parce que Talon était un vampire ! Ce qui expliquait sa présence en ville lors du Mardi gras, fête de prédilection de ceux de son espèce.

Après réflexion, Sunshine décida de l'interroger, mais de manière détournée, devinant que jamais il ne répondrait à une question directe.

— Tu es dans mes rêves depuis que je suis enfant, Talon. Mais ce qui me trouble, c'est que tu as toujours eu la même

apparence. Que j'aie cinq ans, dix ans ou vingt ans, je t'ai toujours vu tel que tu es là, devant moi. Tel que... que Nynia t'a connu et aimé. Comment expliques-tu cela ? Tu ne vieillis donc pas ?

Talon baissa les yeux. Dire la vérité à Sunshine était impossible. Pourtant, il la savait assez ouverte d'esprit pour concevoir l'inconcevable.

Mais elle allait le haïr s'il lui disait : « Après ta mort, j'ai vendu mon âme à une déesse grecque en échange de mon droit à la vengeance. Désormais, je lui appartiens et je dois chasser les Démons pour son compte, et ce jusqu'à la fin des temps. »

Le silence de Talon ne fit qu'accroître l'impatience de Sunshine. Elle se refusait à laisser planer des zones d'ombre entre eux, or elles étaient légion. Un interrogatoire habilement mené produirait peut-être un résultat.

— En quelle année as-tu fini tes études, Talon ?

— Je... je n'ai pas fait d'études. Ou plutôt, je ne suis pas allé jusqu'au bout.

— OK. En quelle année as-tu laissé tomber, alors ?

Grands dieux ! Elle avait compris et essayait de le piéger pour l'obliger à avouer !

— Talon, ne me prends pas pour une idiote. Personne n'est allergique à la lumière du soleil au point de ne pas pouvoir passer devant une fenêtre ! Et personne n'a des canines en forme de crocs... Chaque fois que tu m'as embrassée, je les ai senties, ces canines. Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Que je ne m'étais rendu compte de rien ?

L'espace d'un instant, Talon songea à se servir de ses pouvoirs pour effacer la mémoire de la jeune femme. Qu'elle oublie Nynia, qu'elle oublie le passé, le présent... et qu'ensuite, il sorte de sa vie.

Il n'osa pas. Par scrupule, et parce qu'il n'avait pas envie de perdre Nynia une nouvelle fois.

Mais s'il ne réagissait pas, le piège tendu par Sunshine allait se refermer sur lui.

La meilleure défense étant l'attaque, il répliqua :

— Quoi ? Tu veux que j'admette être un vampire ? Que je te dise qu'à la pleine lune je hurle à la mort ?

Sunshine fronça les sourcils, puis lui prit le menton entre deux doigts.

— Ouvre grande la bouche, Talon. Montre-moi tes dents.

Il recula aussi vivement que si Beth s'était jetée sur lui.

— Alors, Talon, on fuit ?

Il secoua la tête, mais ne répondit rien.

— Je garderai ton secret, Talon, dit Sunshine à voix basse. Je t'en donne ma parole. Mais il faut que je sache.

— Que feras-tu, si tu vois que j'ai des dents anormalement pointues ? Tu me rejetteras, hein ? C'est ça ?

— Non. Ô Seigneur, non ! Jamais je ne pourrais te rejeter !

Il y avait tant de ferveur dans l'intonation de la jeune femme que Talon la crut sans hésiter.

— Dans ce cas, pourquoi tiens-tu à tout prix à m'arracher mes secrets ?

— Parce que je veux que tu sois sincère avec moi. Notre avenir en dépend.

Les mots de Sunshine transpercèrent le cœur de Talon. Elle parlait d'avenir... Mais il n'existait aucun avenir pour eux !

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de passer ma vie avec toi ? lâcha-t-il d'un ton sec, espérant donner le change. Après tout, ce ne sont peut-être que nos coucherries qui m'intéressent !

Le visage soudain blême, Sunshine se raidit.

— C'est... c'est le cas ?

Il vit la douleur qui voilait brusquement ses yeux. La faire sciemment souffrir lui était insupportable.

— Et toi, Sunshine ? Qu'attends-tu de moi ?

— Je ne sais pas vraiment. Je suis partagée. Une partie de moi est follement attirée par toi, mais une autre a peur. Ce qui apparaît parfois dans ton regard est tellement sombre... J'aimerais mieux te connaître. Peux-tu m'ouvrir une porte ?

— Non, parce que nous ne pouvons rien envisager, toi et moi.

— Ah. Talon, il faut m'expliquer pourquoi.

— Parce que.

— Bon sang ! Tu me réponds comme un père à une gamine enquiquinante ! Je suis une adulte, Talon ! Traite-moi comme telle. Respecte-moi.

— Je te respecte, dit gravement Talon.

— Alors, pourquoi refuses-tu de répondre à la question la plus simple qui soit ? Dis-moi qui tu es !

Une question simple ? Grands dieux, non, songea Talon. Car la réponse eût été fort compliquée. En outre, pour la donner à Sunshine, il avait besoin de l'accord d'Achéron et d'Artemis. Révéler sa condition de Chasseur de la Nuit sans leur permission n'était pas envisageable.

— Sunshine, si je te révélais qui je suis, tu serais en grand danger.

— Pfff... J'habite dans une ville où le taux de criminalité est l'un des plus élevés du pays. Rappelle-toi les deux hommes assassinés dans la ruelle...

— Ce n'étaient pas des hommes, et ils n'ont pas été assassinés.

Devait-il poursuivre ? se demanda Talon. Expliquer à Sunshine que des Démons la traquaient ? Non, c'était interdit. Il avait fait le serment de se taire. Il ne manquerait pas à sa parole.

— Talon, fais-moi confiance, murmura Sunshine en posant la main sur son bras.

La douceur de la voix faillit faire faiblir la détermination de Talon. Il tint bon, cependant.

— Je ne peux rien te dire.

— Je rectifie : tu ne veux rien me dire.

Elle retira sa main.

— Très bien. Garde tes secrets, mais emporte-les avec toi en partant. Car tu vas partir. Bon vent, Talon ! Je te souhaite tout le bonheur possible dans une vie sans moi.

— Sunshine...

— Laisse-moi tranquille !

— Je t'en prie, ne sois pas fâchée.

— Ah, tu es touchant quand tu fais ces yeux de chien battu ! Mais ça ne marche pas. Je ne me laisserai pas attendrir. Va-t'en.

Talon se sentait complètement égaré. Que faire ? Quitter Sunshine l'effrayait, mais rester auprès d'elle lui faisait tout

aussi peur. Quelle qu'elle soit, la décision qu'il allait prendre serait lourde de conséquences.

La jeune femme qui se tenait devant lui, les bras croisés sur la poitrine, fière et courroucée, n'était pas vraiment Nynia. Elle avait reçu l'âme de son épouse adorée, mais sa personnalité n'était pas la même. Femme du XXI^e siècle, Sunshine avait été façonnée par d'autres mœurs, par une société différente, un environnement sans rapport avec celui de Nynia. Jamais celle-ci ne se serait permis de hausser le ton. Douce et docile, plutôt craintive aussi, Nynia ne se rebellait jamais. Et elle n'était pas du genre à lutter contre un Démon ou un alligator comme Sunshine l'avait fait.

Mais cela ne changeait rien au problème, car il aimait celle qu'était Sunshine. Peut-être parce que lui aussi, au fil du temps, avait évolué. Il s'était adapté à chaque société dans laquelle il avait vécu et aimait la liberté dont jouissaient à présent les femmes. La mauvaise humeur de Sunshine ne le choquait donc pas, et son caractère bien trempé lui plaisait.

— Qu'est-ce que tu fiches encore là, Talon ?

— Je ne veux pas te quitter. Ne peux-tu m'accepter tel que je suis, sans chercher à en savoir davantage ?

— Oh, je le pourrais probablement, si j'en savais juste un tout petit peu plus sur toi. Mais qu'ai-je appris ? Que tu vis au fin fond du bayou, que tu as plein de fric et pas de nom de famille, que tes animaux de compagnie sont des alligators et que tu as un secrétaire qui s'appelle Nick. C'est tout, et reconnais que ça ne fait pas beaucoup.

— Mmm.

— Et puis, je refuse d'avoir une relation suivie avec quelqu'un qui mange de la viande et d'autres poisons !

— Ah, ça, j'admets que c'est un élément très important, ironisa Talon.

Sunshine se fâcha immédiatement.

— Tu vois la porte ? Prends-la, ou alors assieds-toi et dis-m'en un peu plus sur toi. Mais décide-toi vite. Je perds patience.

— Que veux-tu que je te dise ?

Bon sang, il s'exprimait d'un ton geignard ! Si ça continuait, il allait la supplier de lui accorder sa clémence. Lui, le Chasseur, était sur le point de se faire aussi doux qu'un agneau.

— Quelque chose d'important à tes yeux. Le nom de ton meilleur ami, par exemple.

— Wulf Tryggvason.

Sunshine leva les bras.

— Hourra ! Enfin une information. Ça va ? Ça n'a pas été trop dur de révéler un secret aussi lourd ?

— Ce n'est pas drôle, Sunshine. Bon, je peux rester ?

— Ouais. Mais seulement parce que je sais que sortir en plein jour te pose un sacré problème.

Elle alla ouvrir un placard, où elle prit un oreiller et une couette rose fuchsia.

— Tiens, dit-elle en les tendant à Talon.

— Hein ? Qu'est-ce que je suis censé faire de ça ?

— Ton lit sur le canapé.

— Quoi ?

— Tant que tu ne m'auras pas permis d'entrer dans ta tête, tu n'entreras plus dans mon lit.

— Mais je t'ai parlé de Wulf ! protesta Talon alors qu'elle baissait les stores.

Elle se retourna vers lui, le visage fermé.

— Tu m'as donné un nom. Tu crois que je vais aller loin avec ça ? Moi aussi, je peux te donner les noms de mes amis. Ça ne t'avancera à rien. Tu ne me connaîtras pas mieux pour autant.

Excédé, Talon poussa un grognement rageur.

— Parle-moi de ce Wulf, et peut-être que je redeviendrai un ange de douceur... Allez, Talon, je t'écoute.

Talon soupira bruyamment, puis il s'exécuta.

— Wulf vit dans le Minnesota et il est célibataire.

— Quand l'as-tu rencontré ?

Aïe ! Question piège. Comment répondre qu'il avait connu Wulf lors d'une autre fête de Mardi gras... deux cent cinquante ans plus tôt ? Acheron avait envoyé Wulf en mission à La Nouvelle-Orléans.

— Je... euh... je le fréquente depuis très longtemps.

— Talon, ce genre de réponse évasive ne te rapproche pas de mon lit.

— Et merde ! Je suis... je suis ton mari !

— Désolée, mais pas dans cette vie, mon gars. Je ne porte pas d'alliance, que je sache, et je n'ai pas le souvenir que tu aies déboulé dans le parking sur ton fringant étalon noir pour te jeter à mes pieds et demander ma main.

— Tu... tu te rappelles cela ?

— Oui. Mais les souvenirs qui m'intéressent, ce sont les tiens.

— Je ne peux rien te dire, Sunshine.

— Dans ce cas, dors bien tout seul et fais de beaux rêves.

Un baiser sur le front fut le seul câlin auquel eut droit Talon avant que Sunshine se retire dans l'alcôve qui abritait son lit. Elle en tira les rideaux, et il écouta les menus bruits d'étoffe froissée des vêtements qu'elle ôtait, puis le souffle produit par les draps soulevés et rabattus lorsqu'elle se glissa dedans.

La savoir nue à quelques mètres de lui et pourtant inaccessible le mettait au supplice. Le parfum de patchouli lui chatouillait les narines, plus enivrant que de la fumée d'opium. Il entendait le frottement des jambes de la jeune femme sur le matelas. Elle s'étirait langoureusement dans le seul but de le torturer ! se dit-il, furieux. Nynia ne lui aurait jamais fait cela ! Il lui suffisait de la regarder en haussant les sourcils, et elle courait se jeter dans ses bras.

— Sunshine ?

— Non, Talon. La réponse est non.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Tu allais le faire. Ton intonation t'a trahi. Je sais ce dont tu as envie. J'ai envie de la même chose, mais c'est non.

— Sunshine...

— Devine lequel de nous deux va perdre ce duel ? Ce n'est pas moi, Talon.

Maudite femme ! Ce siècle était trop clément pour le sexe faible ! Ses représentantes n'avaient plus le moindre respect pour les hommes, plus la moindre notion du devoir, conjugal en particulier. Autrefois, Nynia ne lui refusait rien, et surtout pas son corps. Oh, d'accord, Sunshine avait son âme. Mais pas sa

bonne volonté, ni son sens de l'obéissance. En plus, elle était têtue comme une mule. Comparé à elle, son étalon noir était un ange de docilité ! Qu'espérait-elle ? Qu'il allait se traîner à ses pieds et mendier ses caresses ? Plutôt mourir, oui ! Enfin, façon de parler.

Il tourna le dos à l'alcôve entourée de rideaux et enfouit son visage dans l'oreiller pour jurer sans que Sunshine l'entende.

Il était adulte. Il pouvait résister à la tentation. Il ne s'humilierait pas en allant se glisser dans un lit d'où Sunshine était capable de l'éjecter sans hésiter. Que resterait-il de sa dignité s'il se retrouvait sur le parquet ? Évidemment, il pouvait user de sa force psychique. D'un seul doigt, il était capable de clouer Sunshine au matelas.

Mais il n'en ferait rien. Parce qu'il aimait trop sa femme pour lui imposer sa volonté et qu'il était, de toute façon, profondément chevaleresque.

C'était bien dommage, d'ailleurs. Une brute dépourvue de toute galanterie aurait passé une meilleure nuit que celle qui s'annonçait pour lui sur cet inconfortable canapé trop court et trop étroit.

Il souffrirait en silence jusqu'au matin. De désir et de courbatures.

Par Zeus, un Chasseur pouvait tout endurer !

Les bruits produits par Talon n'échappaient pas à Sunshine. Il se tournait et se retournait, maugréait, reniflait avec mépris, retapait régulièrement son oreiller...

Elle le plaignait.

Presque.

Pas suffisamment en tout cas pour l'arracher à sa couche de fortune. Elle était plus que lasse de ses secrets. Pendant qu'il dormait, la veille, elle avait fouillé la maison du bayou, afin d'éliminer une fois pour toutes la possibilité que son argent lui vînt du commerce de la drogue. Il n'était pas un trafiquant, c'était certain, ni un consommateur. À part de l'aspirine, son armoire à pharmacie ne contenait rien. Le meuble n'avait de pharmacie que le nom.

La vaste pièce regorgeait de gadgets électroniques, de vêtements en cuir et d'assez de DVD pour faire sombrer un bateau de guerre sous leur poids. Il y avait aussi de très étranges armes, anciennes et néanmoins redoutables pour certaines.

L'existence que menait Talon lui semblait trop peu normale pour qu'elle désirât en faire partie. Elle-même était excentrique, d'accord, mais sa vie ne comportait aucune zone d'ombre. Resserrer les liens qui l'unissaient à Talon exigeait qu'elle sût tout de lui. Tant qu'il n'aurait pas ouvert le coffre-fort aux secrets, elle lui tiendrait la dragée haute.

Même si cela lui coûtait autant qu'à lui.

— Eh bien, eh bien, regardez qui est revenu !

La voix de Selenia arracha Sunshine à son livre, qu'elle posa sur la table.

Son amie poussait un chariot contenant tout le nécessaire de la diseuse de bonne aventure – tarots, marc de café, tapis brodés de symboles, boule de cristal –, qu'elle immobilisa à côté du stand de Sunshine. Celle-ci avait exposé ses poteries, ses dessins et ses pastels sur un plateau posé sur des tréteaux, à l'abri d'un grand parasol forain.

— Je sais que j'ai joué les femmes invisibles, ces deux derniers jours, dit-elle en cornant la page de son livre, un roman sentimental intitulé *Né dans le péché*.

La longue et ample robe pourpre de Selenia bougea dans un doux frémissement lorsqu'elle retira sa cape noire, puis commença à installer son attirail. Le couvercle du chariot se déployait pour former une table, que Selenia recouvrit d'un épais tapis écarlate, avant d'y disposer ses accessoires.

— Tu vas me parler de ton petit ami, Sunshine ? Ou tu préfères que je te tire les cartes ?

— Tire-moi les cartes, dit Sunshine en s'installant sur le tabouret face à Selenia.

— Donne-moi quelques éléments pour m'aiguiller.

— Je n'ai pas grand-chose. Il est blond, c'est un dieu du sexe au physique d'athlète, il se déplace en Harley et mange des cochonneries. Il roule sur l'or, habite au milieu du bayou et connaît Kyrian, ton beau-frère. Ah, oui, il connaît aussi le mari de Grâce.

Selena devint toute pâle.

— C'est Talon, hein, Sunshine ? C'est encore lui ? Tu l'as vu plusieurs fois ?

— Oui. Tu sais qui c'est ?

Sunshine était stupéfaite. Non seulement d'apprendre que Selena avait, apparemment, rencontré Talon, mais surtout de la voir réagir aussi mal. Elle semblait bouleversée.

— Mon Dieu, Sunshine, dis-moi que ce n'est pas le type qui s'est fait écrabouiller par un char de carnaval... le type avec lequel j'ai dîné une fois il y a longtemps et qui m'a secouée de la tête aux pieds tellement il était sexy !

— Si, c'est le même, visiblement. Il est super, non ?

— Ce que j'ai entendu sur lui était tellement bizarre que je n'y ai pas cru... mais je me demande si, en définitive, ce n'était pas vrai et...

Selena s'interrompt. Sunshine se pencha vers elle. Enfin quelqu'un qui allait pouvoir l'éclairer sur Talon !

— Vide ton sac, Selena. Raconte-moi ce que tu sais. Et pas la peine de me dire que tout ça est secret, parce que les secrets, j'en ai ma claque !

Selena se renfrogna. Ainsi, elle s'apprêtait bien à lui répliquer qu'elle avait fait une promesse et ne pouvait lui divulguer les informations en sa possession, conclut Sunshine.

— Mmm. Bon. Alors, disons que c'est un type bien, en général. Il n'a rien des motards que tu fréquentes habituellement et il a de l'avenir. Un futur, plus précisément. Un très, très long futur.

— Mais encore ? demanda Sunshine lorsque Selena se tut, estimant apparemment en avoir assez révélé.

— Écoute, je ne suis pas censée te...

— Ne me fais pas ce coup-là, Selena ! Je ne sais rien de ce mec, sauf qu'il me rend dingue. Je craque pour lui, tu comprends ? Or j'ignore même son âge !

— J'ai juré de garder le silence, dit gravement Selena.

— Juré ? À qui ?

— Ça non plus, je n'ai pas le droit de le dire.

— Mince, mais qu'est-ce qu'il est, ce mec ? Un mafioso ?

— Oh, non ! Comparés à eux, les mafiosi sont des boy-scouts.

Quoi ? Il existait donc pire que la mafia ? Sunshine ne put réprimer un frisson.

— Qui sont-ils, Selena ? Tu as parlé au pluriel. Il y a donc d'autres êtres comme Talon ?

— Écoute, considère que Talon fait à peu près le même boulot que Tabitha, OK ?

— Il vend de la lingerie féminine ? Mon Dieu, mais il n'a pas du tout le genre à ça !

— Mais non, bécasse ! Il fait ce que Tabitha fait le soir !

Le cerveau de Sunshine mit un certain temps à décrypter l'information. Lorsque tout s'éclaircit, elle s'exclama :

— Oh ! Il chasse les vampires ?

— Oui, et il est sacrément bon.

Voilà pourquoi Talon se trouvait dans la ruelle le soir où elle s'était fait agresser. Mais les jeunes qui l'avaient attaquée ne ressemblaient pas du tout à des vampires, songea Sunshine. On aurait dit des yuppies en goguette.

— Selon toi, Talon ne serait pas seul...

— Non. Il y en a d'autres.

Sunshine resta songeuse un long moment. Son expression devait trahir quelque sentiment profond, car Selena lui demanda :

— Tu n'es pas amoureuse de lui, au moins ?

Zut. Sunshine hésita un instant. Que faire ? Mentir ? À quoi bon ? Selena la connaissait trop bien. Néanmoins, elle pouvait nuancer sa réponse.

— Honnêtement, Selena, je n'en sais trop rien. Il est indéniable que lorsqu'il est auprès de moi, j'ai l'impression d'être... vivante, débordante d'énergie. Je me sens en sécurité. On dirait que rien ni personne de mauvais ne peut m'atteindre. Talon et moi nous accordons comme les deux moitiés d'un même fruit. Ça a l'air idiot dit comme ça, mais...

Elle s'interrompt, espérant que Selena, la voyante extralucide, achèverait la phrase elle-même. Hélas, son amie garda le silence, si bien que Sunshine dut ajouter :

— Dans une autre vie, Talon et moi avons été mari et femme.

Une lueur de compréhension brilla dans les yeux de Selena. Elle ne poussa pas les hauts cris, ne mit pas en doute ce que venait de dire Sunshine.

— Est-ce que Talon est au courant ?

— Oui. Il m'a même appelée Nynia, hier soir. Le prénom de sa femme.

— Ah. Donc, tu serais son épouse réincarnée.

— Oui.

— Cette Nynia est morte, et son âme est en toi.

— Je suppose, puisque des souvenirs de ce qu'elle a vécu me reviennent.

— Je vois. Et Talon ? T'a-t-il parlé de sa vie antérieure ?

— Non, et je trouve ça bizarre. Il est tel que ma mémoire l'a enregistré à l'époque où il était mon mari. Il est exactement le même physiquement, alors que moi, j'ai une apparence différente. Il a sur le dos le tatouage que j'ai connu il y a... mon Dieu, je ne sais combien de siècles ! Selena, j'ai peur de perdre la tête.

La main de Selena se posa sur celle de Sunshine.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, tu es tout à fait saine d'esprit. Enfin, pas tout le temps, mais dans cette histoire avec Talon, tu l'es.

— Explique-moi ce qui se passe.

Selena regarda autour d'elle, puis se pencha par-dessus la table et chuchota :

— Réponds-moi sincèrement, Sunshine : que comptes-tu faire avec Talon ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ? Tu te prends pour sa mère ? Tu veux savoir si mes intentions sont honnêtes ? Selena, je n'abuserai pas de son innocence, je te le promets !

— Sunshine, je suis sérieuse ! Tu es au beau milieu d'une lutte d'influences. Des forces maléfiques rôdent. Elles n'hésiteront pas à te tuer ou à tuer Talon si elles estiment que votre comportement va à l'encontre de leurs desseins.

La voix soudain caverneuse de Selena fit frissonner Sunshine.

— Talon est un vampire, c'est ça, hein ?

— Pas exactement.

— C'est ce qu'il m'a répondu, et quand j'ai demandé des précisions sur ce « pas exactement », il s'est fermé comme une huître. Qu'est-ce qu'il est, Selenia ?

— Un Chasseur de la Nuit.

Sunshine se détendit un peu. Non qu'elle en sût vraiment davantage, mais au moins, maintenant, elle avait un peu de grain à moudre.

— Un Chasseur de la Nuit ? C'est-à-dire ?

— Un immortel qui a vendu son âme. En retour, il a eu le droit d'assouvir sa vengeance.

— Son âme ? Mon Dieu... Il l'a vendue au diable ?

— Non. À la déesse Artemis.

Sunshine secoua la tête, comme si ce seul mouvement pouvait suffire à chasser les épouvantables pensées qui se bousculaient dans son esprit. Elle s'était attendue à quelque chose de très spécial concernant Talon, mais certainement pas à cette histoire d'âme vendue...

— Selenia, tu as dit que Talon n'était pas le seul de son espèce. Il y a donc d'autres Chasseurs...

— Je crois qu'il vaut mieux que je te fasse un petit résumé de toute l'histoire.

Selenia lui parla alors de la mission des Chasseurs de la Nuit, chargés de protéger les humains des Démons, vampires dévoyés, tueurs avides de sang. Les Chasseurs étaient sous la coupe d'Artemis, et leur chef était le plus ancien d'entre eux : Acheron. Les Démons descendaient du dieu Apollon, dont ils avaient hérité l'apparence parfaite.

— Ceux qui m'ont agressée l'autre soir, dans la ruelle, étaient stupéfiants, coupa Sunshine. Des êtres d'une beauté fabuleuse !

— Et de fichus monstres. Sans Talon, ma chérie, tu aurais eu la gorge transpercée à coups de crocs et tu te serais vidée de ton sang.

— Quelle horreur...

— Effectivement. Et c'est pour éviter cela que la brigade des Chasseurs a été formée il y a des millénaires par Artemis. Parce

que, en plus, les Démons volent l'âme des humains. Cela leur permet de dépasser l'âge de vingt-sept ans. Ils sont condamnés à mourir à cet âge-là. Leur seul moyen de détourner cette règle, c'est de s'emparer d'une âme. Ils tuent donc pour le sang, et pour leur survie. Sinon, ils meurent dans d'atroces souffrances : ils se désintègrent lentement, tout en restant conscients, sur une période de vingt-quatre heures. C'est pourquoi ceux qui n'ont pas réussi à voler une âme se font tuer par l'un des leurs la veille de leur anniversaire fatal. Un seul coup de pieu dans le cœur, et ils disparaissent sans subir le fameux supplice.

— S'ils se débrouillent bien, c'est-à-dire s'ils mettent la main sur une âme d'humain, ils deviennent donc immortels ?

— Oui et non. Il faut qu'ils volent des quantités d'âmes humaines, car celles-ci, une fois dans le corps des Démons, s'éteignent. Ils se mettent alors en quête d'une autre et d'une autre encore... C'est une recherche sans fin. Cependant, si elle est bien menée, elle aboutit plus ou moins à l'immortalité, mais c'est au prix de la vie d'un nombre incalculable d'hommes et de femmes.

— Voilà donc pourquoi les Chasseurs de la Nuit traquent les Démons : pour les empêcher de s'en prendre aux humains.

— Oui. Ils les détruisent en leur coupant la tête ou en leur perforant le cœur.

— Les Chasseurs sont quand même des vampires, n'est-ce pas ?

— Comme la plupart des créatures nocturnes. Mais ils peuvent vivre sans boire de sang. Ils le font parfois par goût, mais pas vraiment par nécessité. Sinon, ils mangent comme toi et moi. Enfin, non, pas tout à fait. Il leur faut de la viande rouge.

— Pas du muesli ni du soja, fit Sunshine, songeuse.

— Non, évidemment.

— Ils ont des pouvoirs extraordinaires, j'imagine ?

— Oui. Force inouïe, télépathie, télékinésie, possibilité de réaliser des lavages de cerveau, empathie avec les animaux... et j'en passe. Et ils sont immortels. Seul le soleil peut les tuer, ou une décapitation. Ce sont là leurs deux seuls points communs avec les Démons. À part ça, ce sont des guerriers exceptionnels. Ils l'étaient déjà de leur vivant, car Acheron ne choisit ses

soldats que parmi les guerriers défunts. À eux ensuite de faire en sorte de libérer les âmes volées aux humains par les Démons avant qu'elles ne s'éteignent.

— Les Chasseurs sont-ils tous riches ?

— Oui. Après leur recrutement, Artemis les dote très généreusement. Ensuite, au cours des siècles, ils accroissent leur fortune. C'est très facile pour eux : imagine un Chasseur qui aurait vécu dans la Grèce antique et aurait eu l'idée de conserver des statuettes ou des poteries... Ça vaut des millions sur le marché de l'art. Ou bien un Chasseur qui aurait acheté des manuscrits enluminés pour trois francs six sous à des moines au Moyen Âge et les vendrait de nos jours... En plus, tous les mois, Artemis leur offre une récompense en nature – de l'or et des bijoux, principalement.

— Mon Dieu, cette histoire est fascinante... Mais je me rends compte que si je reste avec Talon, je vais droit dans le mur. Une humaine n'a aucun avenir avec un être comme lui.

— Détrompe-toi, dit doucement Selena.

— Je ne comprends pas.

— Kyrian était un Chasseur de la Nuit, autrefois.

Sunshine sentit son cœur s'emballer. Elle connaissait Kyrian. C'était un homme parfaitement normal, qui ne craignait pas le soleil.

— Tu veux dire qu'il existe une issue pour les Chasseurs ? Qu'ils peuvent récupérer l'âme qu'ils ont donnée à Artemis ?

— Oui. S'ils sont aimés, sincèrement et profondément aimés, ils ont la possibilité de démissionner et de redevenir humains, donc mortels. Avec l'accord d'Artemis, évidemment.

— Il y aurait donc un espoir ?

— Ma chérie, il y a toujours de l'espoir. En l'occurrence, c'est à toi de jouer.

— D'aimer...

— Oui, d'aimer.

10

Après avoir recueilli tous les renseignements que pouvait lui fournir Selenia, Sunshine rangea son stand. Il était encore tôt, mais peu importait. Elle avait hâte de regagner son loft et de revoir Talon.

Il dormait toujours lorsqu'elle entra.

Le pauvre ! songea-t-elle en le voyant si mal installé sur l'étroit canapé. Il dormait néanmoins, les jambes recroquevillées. Il avait retiré ses bottes et son tee-shirt, et ses épaules nues dépassaient de la couette rose. Son visage, dont Sunshine ne voyait que le profil de médaille, était bien celui d'un guerrier, même dans l'abandon du sommeil. Front large, pommettes hautes, menton volontaire, mâchoires carrées... Le type même du chevalier tel que l'imagerie populaire l'avait toujours représenté.

Pouvait-il réellement être un immortel chargé d'exécuter des monstres sanguinaires ? Apparemment, oui, mais pour Sunshine, il était avant tout l'homme qui faisait battre son cœur.

Doucement, profitant de ce qu'il reposait sur le flanc, Sunshine écarta la couette et regarda son dos nu. Le tatouage était bien celte – elle l'avait identifié comme tel dès le début –, mais l'idée ne l'avait évidemment pas effleurée qu'il ait pu avoir été fait des siècles auparavant.

Si sa grand-mère avait pu rencontrer Talon, elle l'aurait adoré, songea la jeune femme en fermant les yeux. La vieille dame croyait dur comme fer à la réincarnation et, semblait-il, avec raison. Les souvenirs de Nynia affluaient à sa mémoire. Mais elle avait l'impression qu'ils provenaient des images d'un film, et non de faits vécus par elle-même. Elle les voyait, mais ne ressentait rien. Sans doute parce que même si Nynia vivait en

elle, elle était une autre femme... qui, cependant, aimait Talon comme son épouse l'avait aimé.

Elle se rendit compte que si elle se concentrait, les réminiscences augmentaient en intensité, se faisaient de plus en plus précises. Elle voyait sa sœur, ses parents, son oncle et sa tante, ainsi que son haïssable cousin. Elle se rappelait le regard qu'il leur avait lancé, la première fois où il les avait surpris, Talon et elle, en train de jouer au bord du loch.

Elle se souvenait de l'ignoble façon dont les membres du clan avaient traité Talon. Sa mère, une reine, avait fait scandale en s'unissant à un druide. Le couple avait dû s'enfuir en pleine nuit pour sauver sa vie. Ensuite, la haine du clan s'était reportée sur Talon, fruit de cette union. On lui avait fait porter le poids de la faute de sa mère. Elle avait séduit le guide spirituel et religieux du clan, et sans celui qu'ils considéraient comme un sage, les membres s'étaient sentis démunis. Privés de repères, ils avaient cristallisé leur rancune sur l'enfant, qui était devenu un petit martyr.

Nynia était là lorsque, un soir d'hiver, Talon était revenu au village, sa petite sœur Ceara dans les bras. Il avait besoin de lait pour le bébé. Il avait donc vendu ses souliers pour en acheter et marchait pieds nus dans la neige. Le menton haut levé, il avait affronté le clan.

— Où est ta mère ?

— Elle est morte il y a deux semaines.

— Et ton père ?

— Mort il y a six mois pour nous défendre lors d'une attaque de Saxons.

Son oncle s'était avancé vers lui.

— Chef du clan, je vous en prie, lui avait dit Talon, ayez pitié de ma petite sœur ! Ne la laissez pas mourir !

Idiag avait plissé les yeux en fixant le jeune garçon.

— Et toi ? Fais-tu appel à ma clémence pour toi aussi ?

— Non, chef du clan. Je ne demande rien pour moi.

Idiag avait adopté Ceara et l'avait traitée comme sa fille, mais hormis le nourrir, il n'avait rien fait pour Talon, et surtout pas pour le protéger de la cruauté des membres du clan. Il

s'était contenté de lui dire de se comporter en homme fort et de supporter les brimades parce qu'elles étaient méritées.

Talon avait donc subi courageusement humiliations et moqueries, tout en s'entraînant en cachette au maniement des armes. Nynia l'avait surpris à plusieurs reprises au bord du loch avec un glaive.

— Je les obligerai à m'accepter ! À me considérer comme l'un des leurs et à me respecter ! Ils courberont la tête devant moi !

Et il avait atteint son but. Les années passant, il avait gagné l'estime de tous, s'était fait craindre d'eux, et tout naturellement le clan en était venu à voir en lui l'héritier d'Idiag.

Son oncle n'avait pu que s'incliner face au souhait de son peuple, qui voulait voir Talon à sa tête. Refuser aurait déclenché une insurrection. Idiag aurait été détrôné. Il s'était donc plié à la volonté populaire. Talon était devenu invincible.

Talon le fier, le puissant qui, seul avec elle, était tellement différent... Pour elle, il avait renoncé à un mariage prestigieux. Doux, tendre, prévenant et gai quand ils se trouvaient en tête à tête, il l'adorait.

Le cœur serré, Sunshine revécut la naissance du bébé mort-né et les derniers instants de sa propre agonie, dans les bras de son bien-aimé qui la suppliait de ne pas le quitter.

Elle regarda le bel endormi sous la couette rose et sourit. Comme elle l'aimait ! Le temps n'avait pas modifié sa personnalité. Il était le même qu'autrefois. Un guerrier magnifique.

Elle se pencha sur lui et l'embrassa sur le front. Il se réveilla en sursaut et s'assit aussitôt, les poings serrés, prêts à frapper. Puis il la vit.

— Qu'est-ce que tu fais, Sunshine ?

— Je donnais un baiser au Beau au Bois Dormant.

— Ah, fit-il.

Puis ses narines frémirent : il humait quelque chose qui lui plaisait.

— Du café ?

— Oui, du café et des beignets. Je pense que tu préfères ça à mon muesli et à tous mes produits bio.

Les sourcils soudain froncés, Talon examina la jeune femme. Quelque esprit facétieux s'était-il emparé de l'enveloppe corporelle de Sunshine ? Certainement. Sinon, jamais elle n'aurait renoncé à lui servir sa nourriture pour rongeurs, ni ne se serait montrée aussi gentille et accommodante. Elle l'avait condamné à dormir sur un divan trop petit, lui avait interdit son lit... Si c'était bien elle devant lui, que s'était-il passé pour qu'elle change ainsi ?

Il comprenait Nynia, n'était jamais pris au dépourvu par ses réactions, mais avec Sunshine c'était une autre paire de manches. L'âme de Nynia ne suffisait pas à lui rendre la jeune femme familière. Il fallait qu'il réapprenne à connaître son épouse, et personne ne lui avait donné le mode d'emploi.

— Tiens, dit-elle en lui tendant une assiette de beignets gras à souhait, gorgés de lipides mortels.

Il en prit un et le dévora. Sunshine se pencha de nouveau vers lui et picora du bout de la langue le sucre collé à ses lèvres. Ce contact l'électrisa.

— Mmm... J'adore être réveillé comme ça... fit Talon en caressant les seins ronds de Sunshine.

Elle ôta le couvercle d'un gobelet de café et le lui présenta d'une main tremblante.

— Hé, attention ! Ne renverse pas ce café sur moi, s'écria Talon.

Sunshine sourit et secoua la tête. Elle prenait d'innombrables précautions, mais l'émotion que la proximité de Talon éveillait en elle la faisait frissonner. Néanmoins, elle réussit à garder le café dans le gobelet. Talon le but avec un plaisir évident pendant qu'elle regardait jouer ses biceps puissants, la gorge sèche.

— Tu sais, ce serait tellement plus simple que tu me parles de toi...

— Bon sang, tu ne laisses jamais tomber, hein ? grommela-t-il en engloutissant un deuxième beignet.

— Effectivement, je suis une vraie tête de mule quand quelque chose... ou quelqu'un m'intéresse.

Un troisième beignet disparut, et cette fois, Sunshine fit la grimace. Elle s'était pourtant promis de se taire, mais c'était plus fort qu'elle.

— Ces trucs sont vraiment très mauvais pour la santé, Talon.

— La vie en elle-même est mauvaise pour la santé.

Il avala la dernière bouchée de beignet, puis poussa un soupir d'aise.

— Ah... Un petit déjeuner comme je les aime. Ça me met d'humeur charmante. Je crois que je vais faire des concessions, mais je ne veux pas que ce soit à sens unique. Alors, voilà le marché, Sunshine : tu manges un bout de ce truc, comme tu dis, et en échange, je réponds à une question.

— Tu es dur... mais c'est d'accord.

Sunshine prit entre les dents quelques atomes de pâte sucrée, mâcha consciencieusement, puis déglutit... tout en songeant que, zut, c'était absolument délicieux !

Un peu de sucre était tombé entre ses seins. Elle s'apprêtait à l'essuyer quand Talon inclina la tête et le lécha. Elle gémit, mais entre deux petits cris, posa une question.

— Depuis combien de temps es-tu ami avec Wulf ?

— Deux siècles et demi, souffla-t-il, sans éloigner la tête de la poitrine au goût de cannelle et de sucre.

— Tu es un Chasseur de la Nuit.

Il se raidit et repoussa Sunshine.

— Qui t'a dit ça ?

— Une amie.

— Qui est-ce ?

— Aucune importance. Je ne te trahirai pas, Talon.

— Tu n'es pas censée connaître ce nom !

— Chasseur de la Nuit ? Non, je sais.

Grands dieux ! Si l'on apprenait que Sunshine était au courant, ce serait catastrophique. Qu'Artemis ou un Démon découvre ça, et Sunshine serait tuée dans l'heure !

— Qu'est-ce que cette amie t'a dit d'autre ?

Sunshine lui rapporta tout ce qu'avait raconté Selena et acheva sur la note optimiste, à savoir qu'un Chasseur pouvait récupérer son âme et sa liberté s'il était sincèrement aimé.

La tête baissée, Talon l'écouta. Sunshine disait vrai : Artemis détenait les clés de sa liberté, la possibilité de lui rendre son état de mortel. Mais qu'est-ce que cela changerait ? Rien. La

malédiction de Camulus pèserait toujours sur lui, qu'il soit Chasseur ou humain. Celle qu'il aimerait mourrait.

La situation était sans issue. La cruauté du sort que lui avait jeté le dieu l'empêcherait toujours de tourner le dos à sa solitude et d'être heureux.

Il allait falloir l'apprendre à Sunshine. Elle le fixait avec des yeux étincelants d'espoir. Trouverait-il le courage de prononcer les mots qui voileraient son regard ?

— Rien ne garantit qu'Artemis accepterait de me libérer, tu sais. Dans le passé, elle a refusé cette grâce à plusieurs Chasseurs. Et quand bien même elle accepterait, rien ne garantit non plus que tu réussirais l'épreuve fatidique. Tu pourrais échouer au moment du transfert de l'âme... Non que je doute de ton amour, ma chérie, mais tu es tellement maladroite... Ajoute à ça que j'ai gravement offensé un dieu celte il y a des siècles. Je suis maudit, Sunshine. Chaque fois que je m'attache à quelqu'un, cette personne meurt. A ton avis, pourquoi est-ce que je vis seul au fin fond du bayou ? Tu penses que ça me plaît, cette existence d'ermite ? Tu crois que je n'aimerais pas avoir un écuyer à plein temps ou un copain humain ?

Sunshine resta silencieuse un instant, puis elle laissa échapper un soupir.

— Je comprends, Talon. Dis-moi, qui t'a jeté ce sort ?

— Des dieux du panthéon celte à ma naissance, mais eux, j' imagine qu'ils m'ont oublié. En revanche, Camulus, non.

— Que lui as-tu... Ô mon Dieu, attends... Je sais ! Tu as tué son fils !

Talon hocha la tête, puis ferma les yeux. Si seulement il avait pu revenir en arrière, changer le passé, modifier ce jour fatal... S'il était resté chez lui avec Nynia, rien ne serait arrivé.

— J'étais persuadé que le fils de Camulus, sur ordre de son père, avait organisé le guet-apens dans lequel est tombé mon oncle.

— Et Camulus aurait fait cela, d'après toi, parce que tu avais choisi de te marier avec moi plutôt qu'avec sa fille... enchaîna Sunshine d'un ton monocorde, comme si elle était sous hypnose.

— C'est ce que j'ai cru. J'étais convaincu que Camulus m'en voulait à mort et s'était vengé de manière détournée en tuant mon oncle. J'ai agi sous l'impulsion de la colère, sans prendre le temps de me renseigner... sinon j'aurais appris que sa fille, Deirdre, en avait épousé un autre sans tarder, ravie de ma défection, et que cette union comblait Camulus. Nynia a essayé de m'arrêter, mais je n'ai rien voulu entendre. J'ai formé une escouade et je suis allé attaquer les soldats de Camulus, dont le fils de Camulus était le chef. Je les ai tous anéantis. Camulus est venu me voir ensuite, fou de rage, et m'a jeté ce sort qui me poursuit encore. Je n'ai su que plus tard que mon oncle avait été assassiné par mon cousin. Celui-ci pensait qu'une fois débarrassé de mon oncle, de Ceara et de moi, il deviendrait le chef du clan. Mais je n'ai appris tout cela qu'après ma mort.

Talon enfouit son visage dans ses mains.

— Oh, Sunshine, si tu savais ce que j'endure depuis ! Je donnerais n'importe quoi pour revenir en arrière et rectifier mon épouvantable erreur !

— Tu as fait ce que tu pensais être juste, Talon, assura Sunshine en lui prenant les mains. Il ne faut pas te faire de reproches. À cette époque-là, on prenait les armes pour régler le moindre conflit. On n'allait pas en justice ou se plaindre à la police.

— C'est vrai.

— Il doit bien exister un moyen de lever le sort jeté par Camulus...

— Oh, non. Tu n'as pas la moindre idée de ses pouvoirs !

— As-tu jamais essayé de lui parler pour t'expliquer, le calmer ?

Talon n'eut pas le temps de répondre : la porte du loft venait de s'ouvrir à la volée, frappant le mur avec un bruit d'enfer.

Un homme entra d'un pas martial, comme s'il dominait le monde. La bouche ouverte sur un cri muet, Sunshine le regarda s'avancer et sentit que Talon la poussait sur le côté.

Il se leva et alla au-devant de l'inconnu.

Celui-ci était habillé de cuir noir. De longs cheveux aile de corbeau encadraient son visage, qui eût été très séduisant sans l'expression de colère qui en déformait les traits.

Tout d'abord, Sunshine crut qu'il s'agissait d'un autre Chasseur de la Nuit, mais lorsqu'elle vit Talon se mettre en position de combat, jambes écartées, genoux fléchis, poings serrés ramenés contre la poitrine, elle comprit.

Le visiteur n'était autre que Camulus.

— J'espère que tu ne te formaliseras pas de cette intrusion, Talon, mais je n'ai pas pu me retenir : mes oreilles sifflaient trop. Alors, je suis venu te rejoindre. Comme ça, j'entendrai nettement ce que vous vous racontez, la donzelle et toi.

Ébahie, Sunshine suivit du regard le vol d'une arme qui jaillit du blouson de Talon, posé sur un fauteuil, et atterrit dans sa main. C'était une lame circulaire dentelée, de laquelle il fit jaillir trois longues dagues. L'engin semblait redoutable, mais sans doute était-ce le minimum requis pour affronter un dieu en colère.

Mais Talon risquait de ne pas sortir vainqueur de ce combat-là.

— Attendez !

Elle se redressa et interpella le dieu :

— Que faites-vous ici ?

— Ma petite, la réponse est très simple : je suis venu torturer le chef de clan en vous tuant sous ses yeux. Sinon, je ne me serais pas dérangé, croyez-moi.

Horriée, Sunshine recula. Camulus était la méchanceté incarnée. Aucun raisonnement ne viendrait à bout de son courroux.

Talon avança d'un pas vers lui. Camulus fit apparaître un glaive au-dessus de sa tête et s'en saisit en lançant d'une voix de fausset qui singeait celle de Nynia :

— Oh, Talon, mon chéri, je n'ai jamais connu d'homme qui se batte aussi bien que toi !

Il fondit sur Talon, qui esquiva l'assaut. La lame du glaive siffla dans l'air.

Les deux adversaires s'engagèrent dans un duel comme jamais Sunshine n'en avait vu au cinéma, même dans des films aux trucages à faire dresser les cheveux sur la tête.

Talon détournait les coups de glaive du dieu avec son étrange arme, qui tournait à la vitesse d'une scie circulaire mue

par la foudre. Camulus revenait invariablement à la charge, et Talon échappait à ses attaques en une nanoseconde.

Si vite que Sunshine ne distingua même pas le mouvement, Talon arracha l'une des dagues de l'effrayante scie et la jeta sur Camulus, qui la reçut dans le bras.

Le dieu marqua une pause, les yeux baissés sur sa blessure qui saignait. Au lieu de profiter de la situation, Talon s'interrompit aussi.

— Je ne te permettrai pas de toucher à elle, Camulus. Tu ne me l'enlèveras pas. Je te tuerai avant.

Le dieu attaqua de nouveau, encore plus violemment qu'avant. Talon répliqua avec la même force.

— Tu n'as jamais su rester à ta place, chef de clan ! Apprends donc à poser les armes et à déclarer forfait ! Tu te bats comme un voyou ! Quel manque d'élégance !

— Au diable l'élégance ! Je me bats pour tuer ! s'exclama Talon en fonçant comme un bélier sur Camulus.

D'un coup de tête dans l'estomac, il l'expédia contre un mur.

— Hé, tu as fait des progrès, commenta le dieu en reprenant son équilibre.

— Ouais. J'ai eu le temps d'apprendre, en quinze cents ans.

Talon se préparait à frapper encore quand six hommes déboulèrent dans le loft. Deux d'entre eux dardèrent le faisceau de puissantes torches dans ses yeux. Il chancela, la main plaquée sur son visage.

— Désolé, chef de clan. Je ne peux pas consacrer plus de temps à ce petit jeu. Je commence à m'ennuyer. Alors, on va hâter la fin.

Les sbires de Camulus fondirent sur Talon. Sunshine attrapa une lampe et la fracassa sur la première tête à sa portée... celle de l'homme qui venait de se saisir d'elle. Le choc étourdit à peine son agresseur. Pas suffisamment, en tout cas, pour qu'il lâche la jeune femme.

À moitié aveuglé, Talon essaya de s'approcher d'elle, mais une volée de projectiles lui transperça la poitrine. L'impact des balles déclencha de telles douleurs qu'il tituba et tomba. En le voyant à terre, Sunshine hurla. Par Dieu sait quel prodige, elle

parvint à se débarrasser de son assaillant et à se précipiter vers Talon.

Une balle lui déchira aussitôt l'épaule. Blessure superficielle, se dit-elle en bougeant le bras. Cela faisait un mal de chien, mais pas question de renoncer à aider Talon. Si seulement elle avait eu une arme...

Une batte de base-ball ! Elle en gardait une sous son lit ! Il la lui fallait. Sans doute ne suffirait-elle pas à abattre un dieu, mais qui ne tentait rien n'avait rien !

Du revers de la main, elle cogna à la gorge l'homme qui la retenait. Il desserra son emprise, et elle put s'échapper.

Elle se ruait vers l'alcôve quand elle sentit brusquement ses jambes se dérober sous elle. Elle ne tenait plus debout ! Que se passait-il ? Oh, non ! Ce n'était pas une balle qu'elle avait reçue dans l'épaule, mais une seringue ! Un tranquillisant !

La pièce se mit à tourner autour d'elle. Ses pieds lui semblaient de plomb, ses paupières se fermaient toutes seules...

Elle eut l'impression de tomber dans un trou noir.

À travers le brouillard qui embuait sa vision, Talon distingua la silhouette de la jeune femme par terre. Il se releva et essaya désespérément de reprendre le combat, mais il était trop handicapé pour porter des coups efficaces. Le *srad* n'atteignait plus ses cibles, constata-t-il, accablé.

Camulus tendit l'index, d'où jaillit un éclair de foudre qui colla Talon contre le mur. Le corps en sang et ravagé par la souffrance, les pupilles en feu, il entendit le dieu déclarer :

— Jolie petite chose, n'est-ce pas ? Encore plus mignonne que la première.

À travers ses larmes, Talon discerna Camulus devant lui. Le dieu portait Sunshine inanimée.

— Tu n'as pas la moindre idée de ce que je compte faire d'elle, chef de clan, mais tu ne tarderas pas à le savoir.

— Je te tuerai, Camulus. Si tu lui fais du mal, je te tuerai !

Dans un grand éclat de rire, le dieu se dirigea vers la porte, Sunshine ballottant sous son bras comme une poupée de chiffon. À mesure qu'il passait devant les fenêtres, d'un mouvement de la main, il faisait se relever les stores.

Le soleil inonda la pièce.

Talon hurla comme une bête, mais en dépit des cloques qui commençaient à se former sur sa peau, il tenta de poursuivre le dieu. Deux des hommes de main le rejetèrent en arrière. Les autres rejoignirent leur chef, et quelques instants plus tard, la porte se refermait sur le groupe.

Talon ne prit pas le temps de la réflexion. Il rouvrit la porte et se précipita dans l'escalier. Il poussa la porte de service, au rez-de-chaussée, et sortit sur le parking.

En pleine lumière.

Camulus et ses soldats montaient dans une voiture. De Sunshine, Talon ne distingua que les longs cheveux contre un appuie-tête.

— Dis adieu à ta femme, chef de clan ! Et sois sans crainte, je m'occuperai très, très bien d'elle !

La portière se ferma, et la voiture démarra.

— Non ! Oh, non... gémit Talon. Pas une deuxième fois... Pas une deuxième fois...

À 16 heures, Nick traversa le Pedestrian Mail. Il vit Acheron qui l'attendait déjà, posté à l'angle du *Corner Cafe*. Sa posture décontractée – appuyé au mur, bras croisés, une jambe négligemment passée par-dessus l'autre – ne trompa pas Nick. Le chef des Chasseurs semblait perdu dans la contemplation des passants, mais il était en éveil. Au moindre danger, il réagirait à la seconde, plus prompt qu'un grand félin. Peu de gens savaient quelle attitude adopter face à Acheron. La plupart disaient qu'ils préféreraient une séance sans anesthésie chez le dentiste à une rencontre avec lui.

Nick, lui, ne craignait pas Acheron. En fait, il avait même un peu pitié de lui : ce devait être dur d'être aussi puissant et de ne pouvoir avoir confiance en personne... Avec lui, Nick se montrait aussi naturel que possible. Il ne changeait ni sa manière d'être ni son langage et, à son avis, Acheron aimait ça. Ceux qui tremblaient devant lui, les obséquieux ou les flagorneurs, devaient l'agacer au plus haut point.

— Regarde, maman, un géant !

Nick se retourna. Une fillette d'environ cinq ans pointait l'index sur Acheron. Sa mère leva les yeux, les écarquilla lorsqu'elle les posa sur le colosse tout de cuir vêtu, prit sa fille dans ses bras et s'en alla au pas de course.

— Vous savez, Ach, si vous portiez d'autres fringues, vous ne feriez peut-être pas peur aux gens.

— Ce ne sont pas mes fringues qui flanquent la trouille, rétorqua Acheron en remontant ses Ray-Ban sur son nez.

Nick convint à part lui qu'Acheron avait raison. Sa taille démesurée et l'expression de son visage suffisaient à faire fuir les foules.

— Vous avez encore changé de couleur de cheveux, remarqua Nick. Ce matin, chez Kyrian, ils étaient rouges, et les voilà d'un noir d'encre.

— Ouais. La couleur des enquiquinements.

Acheron se baissa pour ramasser son sac à dos posé à ses pieds. Il ne s'en séparait jamais, et Nick aurait donné cher pour savoir ce qu'il contenait. À plusieurs reprises, il avait eu l'occasion de jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais il s'en était prudemment abstenu – il n'était pas suicidaire.

— Alors, Nick ? Comment s'est passé l'examen ?

— Mal. J'aurais dû me servir du système de talkie-walkie invisible que vous m'aviez proposé. Julien Alexander est mon prof de grec ancien et il ne me fait pas de cadeau. Il est plus vache qu'un instructeur des Marines.

— Sûr qu'il ne pratique pas le népotisme.

D'un mouvement du menton, Nick désigna la salle du *Corner Cafe*.

— Il n'y a pas grand monde dans le restaurant. Ça vous ennuerait si je mangeais un morceau pendant qu'on discute, Ach ? J'ai fait l'impasse sur le déjeuner pour bosser, et maintenant, je meurs de faim.

— Pas de problème.

Acheron se dirigea vers l'entrée de l'établissement, poussa la porte, puis s'effaça pour laisser Nick passer le premier. Il faisait invariablement cela, songea le jeune homme. Il se débrouillait pour n'avoir jamais personne derrière lui. Un vrai comportement de hors-la-loi au bon vieux temps du Far West.

Nick s'assit à l'extrémité du comptoir, sachant qu'Acheron choisirait le tabouret dans l'angle, contre la cloison. Un serveur âgé vint prendre leur commande.

— Une *Budweiser light*, dit Nick.

— Bien. Et vous, monsieur ?

— La même chose.

Le serveur opina machinalement, puis ramena son regard, soudain soupçonneux, sur Acheron, qui sut immédiatement ce qui allait suivre.

— Vous avez une pièce d'identité ?

Nick se retint à grand-peine de rire quand Acheron, fulminant dans sa barbe, sortit son portefeuille et tendit le document demandé au serveur, qui l'étudia attentivement, puis le lui rendit.

— Mille excuses, mon vieux, mais faudrait enlever vos lunettes noires : je peux pas me rendre compte si c'est bien vous sur la photo.

Acheron retira ses Ray-Ban et fixa le vieil homme, qui resta bouche bée.

— Mon Dieu, pardonnez-moi, monsieur... Je pensais pas que vous étiez aveugle.

Nick se pencha vers Acheron : ses orbites montraient deux globes d'un blanc laiteux. Le serveur s'éloigna après s'être confondu en excuses, et Nick put se laisser aller à son hilarité.

— Alors, là, celle-là, elle était excellente, gloussa-t-il. Hé, heureusement que vous avez une carte d'identité, quand même.

De tous les Chasseurs, Acheron était le seul qui en possédât une.

— Je peux la voir ? Merci. Né en 1980... Vous êtes né quand, réellement ?

— En 9584 avant Jésus-Christ.

— Bon sang, vous êtes aussi vieux que la Terre !

Le serveur revint avec leurs bières.

— Vous voulez manger quelque chose ?

— Oui, répondit Nick. Des haricots rouges et du riz.

Il attendit le départ du vieil homme pour demander à Acheron :

— Vous avez connu les dinosaures, alors ?

— Le peu qui restait encore, oui. Et les hommes de l'âge de pierre. Ils étaient sympas. On faisait de superparties d'une espèce de base-ball avec de gros cailloux. Quand on les prenait dans la figure, ça faisait mal, mais on rigolait bien.

L'hilarité gagna de nouveau Nick.

— Bon, dites-moi pourquoi vous m'avez convoqué, fit-il, une fois calmé.

— Je voulais te parler loin des longues oreilles de Kyrian.

— OK, mais pourquoi ?

Acheron s'apprêtait à répondre quand une jolie brune en minijupe, aux longues jambes gainées de bas noirs, se plaqua contre son dos et lui murmura quelques mots à l'oreille.

— J'apprécie, ma belle, mais je suis déjà pris, répondit-il en souriant.

La brune sortit une petite carte de visite de son sac et la plaça dans la main d'Acheron.

— Si vous changez d'avis, n'hésitez pas. Je ne mords pas, vous savez.

— Vous, peut-être pas, mais moi, si.

Nick, vexé que la jeune femme ne lui ait même pas adressé un regard, remarqua d'un ton amer dès qu'elle se fut éloignée :

— Je ne sais pas comment vous vous débrouillez, Ach. Vous vous habillez comme Terminator, et pourtant, les nanas vous courent après.

Acheron claquait des doigts.

— J'ai un truc.

— Ah ? J'aimerais bien l'avoir aussi, ce truc... Au fait, vous avez dit que vous étiez déjà pris. Qui est l'heureuse élue ?

Évidemment, Nick savait qu'Acheron ne répondait jamais à cette question, mais il n'avait pu s'empêcher de la poser.

— Revenons aux raisons de ce rendez-vous, petit.

— Oui, Ach.

— Je veux que tu informes Kyrian de la présence de Valerius à la Nouvelle-Orléans.

— Oh, bon sang... Ça va faire des étincelles.

— Leurs chemins vont forcément finir par se croiser, et je tiens à ce que Julien et Kyrian soient préférés. Si, Zeus nous en préserve, l'un des deux tuait le Romain, Artemis serait obligée de lancer un ordre d'exécution du coupable. Or, cela me déplairait énormément que Julien ou Kyrian meure. Ils ont tous les deux charge de famille.

— Que suis-je censé faire ?

— M'aider à convaincre Kyrian qu'il n'a nul besoin de se venger de Valerius.

— Plus facile à dire qu'à faire, dit Nick après avoir avalé une belle portion de haricots au riz. Vous m'en demandez beaucoup,

Ach. Je préférerais aider Kyrian à démolir ce fumier de Valerius plutôt que de le persuader de ne pas le toucher.

— Nicholas Ambrosius Gautier, je te somme de surveiller ton langage ! On ne traite pas un Chasseur de fumier. Or Valerius est un Chasseur, au cas où ça te serait sorti de l'esprit.

Le jeune homme baissa la tête, vaguement honteux, et remarqua alors la disparition totale de ses haricots. Il avait tout dévoré, et il avait encore faim.

Il commanda une deuxième portion et songea tout à coup que, non content de ne pas manger avec lui, Acheron semblait ne jamais se sustenter.

— Ça vous arrive d'avaler quelque chose, Ach ?

— Oui, mais ce dont j'ai besoin n'est pas sur le menu.

Nick jugea prudent de ne pas lui demander de préciser ce qu'il aurait aimé trouver sur le menu. Comment savoir si le chef des Chasseurs n'aurait pas brusquement songé que Nick Gautier pouvait faire un excellent déjeuner ?

Après un silence, Nick demanda :

— Comment se fait-il que vous m'ayez donné rendez-vous en plein jour ? Vous ne risquez pas d'être carbonisé ?

— Non. Je suis un peu spécial et...

Acheron s'interrompit : il fixait l'écran du téléviseur placé en hauteur, à l'extrémité du comptoir. Nick suivit son regard et découvrit le portrait-robot de Zarek en gros plan.

— ... et la police pense qu'il a assassiné une femme dans le quartier des docks la nuit dernière, disait le commentateur.

— Merde... souffla Nick.

Les images suivantes avaient été prises par une caméra de surveillance lors du combat de Zarek avec la police, l'avant-veille, après sa bagarre avec les Démons.

— Sa tête est mise à prix. La police offrira une récompense à quiconque fournira des renseignements sur cet homme.

— Oh, bon sang ! lâcha Nick.

Acheron extirpa son portable de sa poche et glissa à bas de son tabouret.

— Je sors. Il faut que je parle à Zarek, et je préfère faire ça dans la discrétion.

Nick le suivit. Une fois dans la rue, Acheron tenta de rejoindre Zarek, mais après plusieurs essais infructueux il referma son portable.

— Pas de réponse. Il doit dormir. Il faut le trouver, sinon il est cuit. Ce portrait-robot est plus vrai que nature.

— Vous ne pouvez pas vider la mémoire des ordinateurs de la police ?

— Mes pouvoirs ne sont pas très efficaces face aux techniques modernes et... Nom de Zeus, il ne manquait plus qu'eux !

Deux hommes approchaient, marchant d'un pas souple. De même taille, ils se ressemblaient tant qu'on eût dit deux clones. Avec leur imposante stature, leurs longs manteaux en cuir noir qui leur battaient les chevilles, leurs cheveux sombres rehaussés de mèches rouge feu, ils avaient de quoi effaroucher la foule, qu'ils balayaient d'un regard vert laser. Chacun d'eux gardait une main dans sa poche, sans doute serrée autour d'une arme.

Acheron soupira. Quelqu'un avait lâché les chiens. Ces types-là étaient des loups-garous, qui tuaient sans un instant d'hésitation la moindre créature qui se mettait en travers de leur chemin. Ils vivaient en meute extrêmement soudée, comme des animaux sauvages. De toutes les espèces susceptibles de prendre forme humaine, ils représentaient la plus dangereuse.

Le duo s'arrêta devant Acheron.

— Acheron Parthenopaeus ! Ça fait une paie, hein ? s'exclamèrent les deux hommes en chœur.

Acheron acquiesça d'un hochement de tête. Oui, cela faisait bien deux cents ans qu'il n'avait croisé Vane et Fang. À l'époque, ils fuyaient les humains originaires d'Acadie qui s'acharnaient à les exterminer. Manifestement, ils avaient trouvé un endroit où se cacher pour survivre.

— Salut, Vane, salut, Fang. Qu'est-ce qui vous amène à La Nouvelle-Orléans ?

Vane lança un regard soupçonneux à Nick, mais, apparemment, jugea le jeune homme inoffensif.

— Nous aménageons notre tanière.

Acheron s'entendit grincer des dents. Les loups-garous s'installaient en ville ! Bon sang !

— C'est la période de Mardi gras, protesta-t-il. Vous établir ici n'est vraiment pas une bonne idée. Une foule de Démons a débarqué, et les Chasseurs sont sur les dents. Vous feriez mieux de remballer vos affaires et d'aller voir ailleurs.

— Impossible. Six femelles de notre groupe vont mettre bas, dit Vane.

— Et une autre a eu son petit ce matin, ajouta Fang. Tu connais nos lois, Acheron. Nous ne pouvons pas bouger tant que nos petits ne sont pas assez grands pour nous suivre.

Quel pétrin ! songea Acheron, consterné. Les Démons raffolaient des femelles loups-garous enceintes, car leurs âmes regorgeaient de pouvoirs immenses. S'ils flairaient la présence des loups-garous, la ville se transformerait en abattoir géant. Et les humains se mettraient eux aussi de la partie : ils haïssaient les loups-garous et les pourchassaient sans merci. Or, en cas d'attaque, ceux-ci se défendaient âprement. Ils ne faisaient pas de quartier. Quiconque s'en prenait à eux finissait dépecé en quelques minutes. Le sort de ceux qui s'approchaient de la tanière était encore pire. Déchiquetés à pleines dents, ils étaient souvent apportés encore vivants aux petits et aux mères.

Acheron récapitula mentalement les problèmes qu'il devait assumer : gérer son escouade de Chasseurs, contrôler ce fou de Zarek, que les flics recherchaient, et maintenant, garder un œil sur une meute de loups-garous qui compterait bientôt sept nouveau-nés.

Décidément, la vie de chef des Chasseurs n'avait rien d'une sinécure.

— Ça sent le *gumbo*, observa soudain Nick, les narines frémissantes.

Acheron le regarda comme s'il avait perdu l'esprit, mais Vane sortit la main de sa poche. Il tenait une boîte en plastique rose fluo.

C'est bien du *gumbo*, fit-il.

— Hein ? Les loups-garous mangent du *gumbo* ?

Vane fit un pas vers Nick, mais Acheron s'interposa, avant d'ordonner à Nick :

— Laisse-le tranquille, sinon tu vas te faire bouffer, petit. Moi non plus, je n'aurais pas cru que les loups-garous aimaient ce truc-là, ajouta-t-il à l'adresse de Vane.

— Ah, tu sais comment sont les femelles pleines : elles font des caprices, elles ont des envies... Ma sœur Anya rêvait de *gumbo*. Et pas n'importe lequel, hein ! Uniquement celui qu'on vend sur Flamingo Road.

— Vous êtes sacrément gonflés, tous les deux, de Vous être aventurés en ville pour faire plaisir à Anya.

— Ouais. Tu as un stylo et un bout de papier, Fang ?

Vane tendit la main, et son frère lui donna le stylo demandé. Quant au papier, ce fut le ticket de caisse du magasin de Flamingo Road.

— Tiens, Acheron. C'est le numéro de mon téléphone portable. Si tu as besoin d'un coup de main pour liquider les Démons, tu peux compter sur nous. Nous serons ravis de les massacrer. Qu'ils ne s'amusent pas à venir renifler nos femelles enceintes autour de la tanière, ces salauds-là !

Là-dessus, les deux loups-garous s'éloignèrent à longues foulées élastiques. Les passants s'écartaient sur leur passage, puis les suivaient du regard, l'air anxieux. Fang et Vane étaient bien ce qu'ils semblaient être : des tueurs. Et les humains ne s'y trompaient pas.

— Eh bien, ça fait un certain nombre de personnes inquiétantes en ville, commenta Nick.

— Fane et Vang ne sont pas des personnes, corrigea Acheron. Ce sont des animaux féroces. Ils prennent forme humaine le matin et, au crépuscule, redeviennent ce qu'ils sont : des loups qui ne... Ah, mon téléphone sonne !

Acheron décrocha.

— C'est Talon ! J'ai besoin de ton aide, Acheron. Je suis au *Runningwolf's Club*. Sunshine a été enlevée !

— Qui a fait ça ?

— Camulus, le dieu celte. Dès la tombée de la nuit, je pars sur ses traces !

12

Talon était furieux. Il avait appelé Ceara, mais elle ne s'était toujours pas manifestée. La communication télépathique ne marchait pas, et cela l'inquiétait au plus haut point. Sans doute le fait d'avoir libéré ses émotions affaiblissait-il ses pouvoirs.

Il fallait absolument qu'il arrive à entrer en contact avec sa sœur. Elle ne pouvait pas rester seule dehors, sans protection, avec Camulus qui rôdait... Dieu ou pas dieu, s'il lui faisait du mal, il le paierait au centuple.

Talon tournait comme un lion en cage dans le vestibule à l'arrière du *Runningwolf's Club*, rongé par le besoin de déchiqueter quelque chose à coups de crocs. Seul un acte violent l'aurait calmé. La part ténébreuse de la personnalité d'un Chasseur prenait le dessus sur celle, policée, qu'il montrait d'ordinaire. Pour la première fois, il comprenait Zarek et ses coups de folie.

— Je la retrouverai ! rugit-il en frappant le mur du poing, faisant trembler jusqu'aux fondations de l'immeuble.

Son corps meurtri saignait, mais il refusait de monter se reposer dans le loft de Sunshine. Même s'il souffrait comme un damné, il n'irait pas dormir. Ses blessures ne cicatriseraient pas. Tant pis. Cela dû-t-il le tuer, il resterait éveillé. Et dès que le soleil se serait couché, il partirait à la recherche de Sunshine.

Une demi-heure avant le crépuscule, Acheron et Nick arrivèrent.

— Que se passe-t-il ? demanda Acheron après que Nick eut refermé la porte.

— Camulus a débarqué ici avec une demi-douzaine d'hommes de main. Leurs armes étaient destinées aux Chasseurs : ils avaient des torches halogènes.

— Vous perdez votre sang, remarqua Nick lorsque sa vision se fut accoutumée à la pénombre. Bon sang ! Vous saignez comme un porc !

— Ils m'ont tiré dessus.

— Vous avez l'air d'un morceau de viande crue passé au hachoir ! Non, mais regardez ça, Ach !

— Mmm. Ouais, je vois. Tu vas bien, Talon ?

— J'ai un peu mal, mais je me sens assez en forme pour partir en chasse et tuer.

— Je croyais que vos pouvoirs vous permettaient de guérir spontanément ! s'écria Nick.

Talon lui jeta un regard noir.

— Nick, trouve-lui des vêtements propres, ordonna Acheron.

Nick fila sans demander son reste.

— Il vaut mieux que tu sois présentable, reprit Acheron. Les gens pourraient se poser des questions en te voyant comme ça. Si tu étais allongé les yeux fermés, n'importe qui penserait que tu es mort.

— Je ne...

— Talon, si tu sors comme ça, le premier humain sur lequel tu vas tomber hurlera et ira prévenir les flics. La dernière chose dont j'aie envie, c'est qu'un autre de mes Chasseurs fasse la une des journaux et l'ouverture des infos à la télé.

— Je maintiens ce que j'ai dit, Acheron : dès qu'il fera nuit, je partirai chasser.

Il consulta sa montre.

— Dans trente minutes exactement.

— Talon, tourne-toi face au mur.

Sans s'interroger sur l'étrangeté de l'ordre, Talon obéit à son chef.

Acheron appuya ses mains sur son dos, sur ses côtes fracassées par les balles, sur ses reins déchirés. Talon sentit une onde de chaleur se diffuser dans tout son corps. Ses os bougeaient, ses organes palpitaient. Il entendit le cliquetis des balles qui tombaient sur le sol, expulsées par l'énergie télékinésique d'Acheron.

Jamais le chef ne lui avait révélé qu'il possédait un tel pouvoir. C'était très impressionnant. Acheron s'écarta de lui.

— Voilà. Tu vas te remettre en un clin d'œil, dit-il après que le dernier projectile eut roulé sur le sol.

Tu... Ah, téléphone !

Le portable de Talon sonnait. Il décrocha.

— Elle te manque déjà, hein, chef de clan ?

— Par tous les dieux, Camulus, sois damné ! Un rire résonna dans l'appareil.

— Dis-moi, Talon, je me pose une question : vaut-il mieux avoir connu l'amour et le perdre, ou ne jamais le connaître ?

— Où est-elle ? rugit Talon, fou de rage et d'angoisse.

Une petite voix tremblante s'éleva soudain.

— Talon ?

— Sunshine ! Ma chérie, tu vas bien ?

— Ils ne m'ont pas fait de mal. Ce qu'ils veulent, c'est que tu viennes dans le quartier des docks. Je...

Silence. Talon n'entendait plus que son propre cœur, qui battait comme un gong dans ses tympans.

— Sunshine ? Sunshine ! Tu es encore là ?

— Oh, elle est là, chef de clan, elle est là... Et elle a besoin de toi. Si tu tiens à la récupérer, viens au 609 Commerce Street à 19 heures. Amène autant de potes que tu voudras : plus on est de fous, plus on rit. Après, on verra si tu arrives à la raccompagner *chez* elle en un seul morceau.

Sur ces mots, Camulus coupa la communication. Hors de lui, Talon se rua vers la porte, oubliant le soleil. Acheron le rattrapa *in extremis*.

— Ne fais pas l'imbécile ! Tu veux être carbonisé ? Reste ici et écoute-moi, le Celte. Si tu fonces tête baissée aux docks, tu feras exactement ce que Camulus espère ! Garde ton sang-froid ! De tous les Chasseurs que j'ai en ville, tu es celui sur lequel je compte le plus, parce que tu as les idées claires. Ne lui permets pas de te rendre dingue !

— Je ne peux pas la laisser mourir ! s'écria Talon en haletant.

Il se sentait comme une bête fauve retenue dans l'arène par le filet du rétiaire.

— Talon, aurais-tu oublié mon enseignement ? J'ai fait de toi un Chasseur parce qu'une fureur que tu ne canalaisais pas t'habitait – donc un potentiel extraordinaire pour moi. Je t'ai appris à te contrôler, ne gâche pas tout.

Talon hocha la tête, puis prit de longues inspirations, en relâchant lentement son souffle.

— C'est bon. Je suis calmé, dit-il enfin.

— Excellente nouvelle, parce que je ne tiens pas à ce que tu meures. Nous allons sagement attendre que Nick revienne avec des vêtements, puis nous irons chercher ta femme.

Acheron raisonnait bien, songea Talon, mais il ne connaissait pas Camulus. Le dieu voulait que ses ordres soient exécutés. Si Talon ne lui obéissait pas, de colère, il tuerait Sunshine.

— Il ne la laissera pas en vie, Acheron.

— Je ne sais pas. J'espère que si.

Après quelques instants de réflexion, Talon demanda :

— Commerce Street, ce n'est pas près de l'endroit où on a découvert la femme assassinée ?

— Quelle femme ?

— Celle que tu voulais que j'aille voir. Hein ?

— Tu ne te rappelles pas ? Tu m'as téléphoné pour que je vienne te rejoindre sur les lieux du meurtre, d'après toi, la femme aurait pu avoir été tuée par Zarek.

Je ne t'ai pas téléphoné, Talon. Et pas une Seconde je ne croirais que Zarek ait pu tuer une femme.

— Mais enfin, c'était ta voix ! Je l'ai bien reconnue.

— Je ne t'ai pas appelé.

Que se passait-il ? Acheron devenait-il sénile ?

— Je t'ai retrouvé dans le quartier des docks, comme convenu, insista Talon. Pendant que nous étions là-bas, Zarek avait quelques petits problèmes avec les flics. C'est toi que j'ai vu, Acheron. Ta silhouette est inimitable.

Le visage d'Acheron perdit toute couleur, et son regard se voila. S'il ne l'avait pas aussi bien connu, Talon aurait juré qu'il était profondément bouleversé.

Quelque chose ne tournait pas rond. Vraiment pas.

— Que se passe-t-il, Acheron ?

— Il faut que je fasse un truc. Attends-moi là. Je reviendrai assez tôt pour que nous partions chercher Sunshine.

Acheron se dirigea vers la porte, mais Talon le retint par le bras.

— Non. Dis-moi ce qui se passe.

— Je ne peux pas.

— Acheron, je perds patience ! Si tu sais ce qui arrive, tu dois me mettre au courant ! Je ne... Merde !

Acheron avait disparu.

Acheron s'était retiré dans son refuge, un endroit situé entre deux mondes, où nul ne pouvait l'atteindre. Là, il se régénérerait. Mais aujourd'hui, l'apaisement le fuyait. La quiétude de son havre ne lui apportait pas le calme espéré.

Styx était libre ! Il n'y avait pas d'autre explication. D'une façon ou d'une autre, il avait réussi à s'évader de l'île de la Disparition et était arrivé à La Nouvelle-Orléans... où il se faisait passer pour Acheron. Il se mêlait aux Chasseurs, leur faisait croire qu'il était leur chef ! Grands dieux... Il fallait absolument l'arrêter, avant qu'il révèle aux Chasseurs le passé de leur très respecté maître. Personne ne devait apprendre quoi que ce soit sur sa vie d'humain.

— Acheron ?

Il sursauta, puis grogna. Artemis osait forcer sa porte !

— Je suis chez moi ! Tu m'avais juré de ne jamais venir ici !

— J'ai senti ta douleur, Ach.

— Pfff... Comme si ça te touchait !

La déesse tendit la main pour lui caresser la joue, mais Acheron recula vivement.

— Détrompe-toi, dit-elle en laissant retomber sa main, ça me touche. Plus que tu ne l'imagineras jamais. C'est pour ça que je suis là. Je suis au courant, pour Zarek.

Évidemment. Ce n'était pas pour lui qu'elle était venue, se dit amèrement Acheron.

— Je m'en occupe.

— Tu t'en occupes comment ? Je te rappelle qu'il a les policiers humains aux trousses. Zarek ne fait que des erreurs. Il faut le supprimer.

— Non ! Je vais régler ça. J'ai seulement besoin d'un peu de temps.

— Que me donneras-tu, si j'accède à ta demande ?

Bon sang, Artemis, tu ne peux donc pas le faire pour rien ? Il faut toujours marchander, avec toi ! Pour une fois, sois généreuse !

— Désolée, mais rien n'est gratuit. S'il est quelqu'un qui devrait savoir ça, c'est bien toi. Toute faveur implique une faveur en retour.

Acheron se prépara à ce qui allait suivre... et qu'il n'aimerait pas, nul besoin d'être devin pour le comprendre.

— Que veux-tu, Artemis ?

La voix de la déesse prit une douceur de miel.

— Toi. C'est toi que je veux.

— Très bien, dit Acheron dans un soupir. Tu m'auras, mais à condition que tu n'envoies pas Thanatos et que tu m'accordes assez de temps pour réexpédier Zarek en Alaska. Un grand sourire éclaira le visage d'Artemis.

— Tu vois comme les choses peuvent être simples quand tu coopères ?

Elle se pencha vers lui et lui lécha doucement le cou.

— Attends avant de te lancer, Artemis. Réponds d'abord à une question : as-tu libéré Styxx juste pour pouvoir me mettre dans ton lit ?

La déesse se redressa brusquement. Ses yeux flamboyaient de colère.

— Quoi ?

— Styxx. Il se balade à La Nouvelle-Orléans.

Artemis parut profondément choquée.

— Je n'aurais jamais relâché Styxx. Je ne comprends pas qu'il ait pu s'échapper. Es-tu sûr que c'est lui ?

Impossible de mettre en doute la sincérité d'Artemis. D'autant que jamais elle ne l'avait trahi, se rappela Acheron.

— Talon l'a vu et a cru que c'était moi.

— Oh, non... Il est ici pour toi !

Le regard vert d'Artemis exprimait une véritable inquiétude.

— Oui, et il a commencé à s'amuser. Cette bagarre à côté du *Runningwolf's Club*, c'est lui qui a dû la déclencher pour coincer

Zarek. Il veut le faire tuer, il veut faire tuer tous mes Chasseurs. Ainsi, je me retrouverai sans protection, et il pourra s'en prendre à moi sans risque.

— Je ne permettrai pas que cela arrive.

— C'est une affaire entre mon frère et moi, Artemis. Je veux que tu restes en dehors de ça.

Acheron s'éloigna de la déesse.

— Je reviendrai à l'aube m'acquitter de ma part du marché. En attendant, tu me laisses Zarek.

Vane était toujours sous sa forme humaine lorsqu'il aida sa sœur à manger son *gumbo*.

Elle était la seule créature, avec son frère, à connaître le côté sensible de sa personnalité. Pour le reste du monde, il était un être sauvage, cruel, et il le resterait. De la sorte, personne n'oserait attaquer Anya ou Fang. Il les aimait de tout son cœur, songea-t-il en caressant l'épaisse et douce fourrure de sa sœur.

— Tu adores le *gumbo*, n'est-ce pas ?

— Ah, ça, oui ! Merci de m'en avoir apporté. Maintenant, tu devrais reprendre ton apparence de loup, Vane, sinon les autres vont avoir des soupçons.

— Je vais le faire. Accorde-moi encore quelques minutes.

Il sentit arriver son frère. Fang, lui, s'était déjà transformé. Il glissa son long museau sous le bras de Vane, ouvrit les mâchoires et se mit à lui mordiller gentiment le bras.

— Hé, ce n'est pas le moment de jouer ! protesta Vane. Je ne...

Un rai de lumière apparut soudain. Vane s'interrompit, se retourna et découvrit Acheron debout dans le marais... sur le marais, plus précisément. Les pieds effleuraient simplement la surface de l'eau.

— Pourrais-je te voir seul, Vane ? Il faut que je te parle.

— Viens avec moi. Fang, reste là et veille sur Anya.

Vane emmena le chef des Chasseurs au plus profond du bayou, loin de la tanière. Si l'un des membres de la meute apprenait qu'il avait rencontré un Chasseur, il pouvait dire adieu à la vie.

— Tu aurais dû m'appeler, Acheron, au lieu de te pointer comme ça.

— Pas le temps. J'ai un problème, et tu es le seul en qui j'aie confiance.

— Hein ? Tu me fais confiance ?

— En fait, pas vraiment, mais je n'ai pas le choix : il y a un renégat en ville qui prend mon apparence et représente une terrible menace pour mes Chasseurs.

— Et alors ? Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Tu es mon débiteur, si j'ai bonne mémoire, Vane. J'ai besoin de toi et de ton frère. Il me faut des assistants puissants, bien musclés et rapides.

— Quand ?

— Tout de suite.

Talon marchait de long en large dans le loft de Sunshine. Une douche avait lavé le sang collé à sa peau, et il portait des vêtements propres. Il ne lui restait plus qu'à patienter, ce qui relevait de la gageure.

« Elle n'a rien, je te le jure. »

Il poussa un profond soupir de soulagement. Ceara se montrait enfin, et pour lui apporter une bonne nouvelle, qui plus est. Mais elle avait un mal fou à rester auprès de lui. Une force inouïe l'éloignait irrésistiblement. Jamais, dit Ceara, elle n'en avait affronté de semblable.

Talon espérait que sa sœur sortirait victorieuse de la lutte contre cette mystérieuse puissance occulte et pourrait continuer à l'aider à protéger Sunshine.

— Peux-tu me dire avec précision où elle se trouve, Ceara ?

— Qu'est-ce que vous avez à marmonner ? lança Nick, assis au comptoir de la cuisine. Vous n'êtes pas en train de discuter avec quelqu'un de mort, j'espère ? Je déteste quand vous faites ça !

— La ferme, Nick.

Le jeune homme lui tourna ostensiblement le dos en grommelant :

— La ferme, Nick... Assis, pas bouger, va chercher... Mmm... Superaimable, le Celte !

— Pourquoi ne manges-tu pas quelque chose ? Comme ça, tu auras la bouche pleine et tu te tairas.

— Bonne idée, approuva Nick.

Il sauta à bas de son tabouret et se dirigea droit vers le réfrigérateur.

« Non, je ne peux pas, Talon. Je suis désolée. C'est à cause de cette force effroyable. J'ai l'impression qu'un dieu se sert de son pouvoir contre moi. »

« Camulus ? »

« Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il s'agit de quelque chose de bien plus redoutable. »

« C'est-à-dire ? »

« On dirait que deux divinités se sont alliées pour se protéger réciproquement. »

« Pourquoi deux dieux feraient-ils ça ? »

— Oh, non ! Il n'y a rien de comestible là-dedans ! Des herbes, du tofu... Rien que des saloperies ! Même pas un Coca ! Talon, votre petite amie est givrée ! Il y a bien du fromage, mais il a vraiment une sale tête. C'est du fromage de quoi ? De zébu ? De yeti ?

— Mange ce fromage et oublie-moi un moment, Nick ! Ceara, vont-ils la libérer ?

« Je ne puis révéler l'avenir, chef de clan. Tu connais les règles. »

« Il faut que je sache si elle va vivre ! »

« Eh bien... aujourd'hui, oui. »

« Et demain ? »

« Je n'ai pas le droit de le dire. »

Talon jura entre ses dents. Il cherchait les mots susceptibles de convaincre Ceara de transgresser les règles lorsqu'un éclair blanc illumina brièvement le loft. Il se retourna.

Acheron était là, flanqué de deux hommes à la nature de colosse. Des loups-garous, songea immédiatement Talon. L'odeur de fauve qui émanait d'eux était caractéristique, ainsi que les ondes magnétiques qui envahissaient soudain la vaste pièce.

— Oh, la vache ! Il est infect, ce fromage ! s'écria Nick à ce moment-là. Dites-moi la vérité, Talon : avec quoi est-il fait ?

— Du lait de soja. Avale-le et étouffe-toi avec.

Les deux loups-garous échangèrent un coup d'œil écoeuré.

— Voilà notre dîner foutu, Vane. S'il a mangé ce truc ignoble, il va avoir mauvais goût.

Il faudra au moins une semaine à ses cellules pour se régénérer et redevenir savoureuses, confirma Vane en posant un regard empreint de regret sur Nick.

Le jeune homme pâlit et se réfugia derrière le comptoir.

— Tu es prêt à partir à la recherche de Sunshine ? demanda Acheron à Talon.

— Oui. Allons-y.

— Un instant. Nick ? Je veux que tu trouves Zarek et que tu le mettes hors circuit un moment. Dis-lui qu'il est aux arrêts et que, s'il n'obéit pas, il lui en cuira, parce que je n'ai pas envie de rigoler.

— Et si je ne le trouve pas ?

— Il t'en cuira aussi, petit. Alors, magne-toi.

— C'est bien parce qu'il en va de la vie d'une femme que j'obéis ! lança Nick en marchant vers la porte, après avoir décrit un large cercle pour contourner les deux loups-garous. Sinon, Ach, je vous aurais dit de vous coller vos ordres où je pense ! J'en ai marre, à la fin. Nick, occupe-toi de mes frusques, Nick, nettoie mes godasses, Nick, ramone la cheminée, fais mon lit, surveille ce psychopathe de Zarek, apporte-moi mes pantoufles...

Nick ouvrit la porte. Talon croyait en avoir fini avec la litanie de jérémiades lorsque le jeune homme ajouta en franchissant le seuil :

— Ma mère aurait dû me baptiser Fido ou Lassie !

— Mon meilleur pote s'appelle Fido ! Il habite une niche supersympa et on fait de chouettes parties de baballe, lui lança Vane.

— Moi, j'ai sauté une bonne copine qui s'appelait Lassie, ajouta Fang. Elle avait une de ces fourrures !

Acheron leva les yeux au ciel. Quant à Talon, en dépit du tragique de la situation, il éclata de rire.

— Soyons sérieux, dit-il après le départ de Nick. Acheron, pourquoi sont-ils là ?

Du menton, Talon avait désigné les deux loups-garous.

— Si Camulus se sert encore de lampes halogènes, ça ne les dérangera pas, eux.

— Sûr ! confirma Vane. La lumière nous excite. Quel est le plan ?

— Faire en sorte qu'aucun de nous ne soit tué.

— Tout à fait d'accord.

Tous quatre quittèrent le loft. Dans le parking, à côté de la Viper de Talon, étaient garées deux motos d'ordinaire réservées à la compétition. Aucun humain ne serait monté sur ces engins ultrapuissants en dehors d'un circuit. Mais les loups-garous aimaient se déplacer plus vite que n'importe quelle créature.

En outre, en évitant de courir ou même de marcher, ils économisaient leurs forces.

D'après sa montre, calcula Talon, il restait vingt minutes avant l'heure du rendez-vous. Il espérait qu'Acheron déciderait de se rendre directement aux docks, mais il doutait que la tactique du chef soit aussi simple.

Il se mit au volant de la Viper, tandis qu'Acheron montait sur sa Harley et les deux loups-garous sur leurs monstres de course. Il sortit du parking le premier, talonné par les trois motos, et prit la direction de Commerce Street.

Ils atteignirent le quartier des docks en quelques minutes.

Une foule dense, moitié touristes, moitié autochtones, arpentait les quais. Ce quartier de La Nouvelle-Orléans était très populaire depuis qu'il avait été réhabilité, une trentaine d'années auparavant, et que des galeries d'art s'y étaient installées. Mais le bâtiment qui intéressait Talon ne faisait pas partie de ceux qui attiraient les chalands. Il s'agissait d'une ancienne et immense salle d'exposition très à la mode dans les années quatre-vingt, qui avait fermé en 1990 et n'avait jamais trouvé de repreneur. A l'abandon, elle offrait aux regards ses hautes fenêtres en ogive, dont certaines avaient les vitres brisées, et son portail à double battant, autrefois rouge vif et rutilant, désormais craquelé et branlant. Deux lourdes chaînes reliées par un gros cadenas le maintenaient fermé.

— Ça m’a tout l’air d’un piège, remarqua Fang après avoir retiré son casque de motard et tendu l’oreille. Il n’y a pas un bruit, et il fait aussi noir qu’au fond d’un terrier.

Talon se concentra, faisant appel à tous ses pouvoirs. Il se rendit alors compte à quel point ils étaient endommagés. Ses capacités de perception lui parurent dramatiquement faibles. Heureusement que les loups-garous étaient là ! Leur instinct et leur flair ne seraient pas superflus.

Ils se dirigèrent vers le bâtiment, Acheron fermant la marche.

Ce fut Talon qui fit sauter le cadenas, d’un simple regard. Il avait appréhendé ce test. Acheron aussi, manifestement. C’était pour cela qu’il l’avait laissé passer le premier : pour s’assurer que son Chasseur n’était pas aussi démuni qu’un enfant.

D’un clignement de paupières, Talon fit pivoter les battants du portail. Mais en bougeant, ils déclenchèrent la chute des chaînes et du cadenas, qui s’écrasèrent sur le pavé avec un bruit d’enfer.

Zut ! Il n’avait pas pensé à amortir le choc. Une faute, qui n’avait évidemment pas échappé à Acheron.

Une fois à l’intérieur, ils se dispersèrent, chacun inspectant une partie de la salle.

De la poussière accumulée depuis plus de dix ans, des toiles d’araignée qu’éclairaient par intermittence les phares des voitures qui passaient dans la rue : ce fut tout ce qu’ils découvrirent.

L’endroit semblait désert et silencieux, mais après avoir tendu l’oreille, Talon perçut un son à l’étage au-dessus. Un bruit étrange, rythmé.

Des rats qui rongeaient avidement quelque chose.

— Bououhh... fit Fang d’une voix d’outre-tombe qui semblait tout droit sortie d’un film d’épouvante. T’as pas envie de boire mon sang, Acheron ?

— Non, merci. Tu me filerais une parvovirose ou une autre de ces saletés de maladies de chien qui font enfler les jambes au point qu’elles ressemblent à des bornes à incendie.

— Fang, ne fais pas l'idiot, sinon la prochaine fois, je te laisse à la tanière ! dit Vane en frappant son frère sur la nuque du plat de la main.

— Hé, tu m'as fait mal ! s'exclama Fang en secouant la tête.

— Sans doute, mais pas autant que ce qui vous attend ! lança une voix.

Ils regardèrent autour d'eux, incapables de localiser l'origine de cette voix.

Talon perçut un sifflement. Quelque chose de très Rapide se déplaçait dans l'air... droit vers lui. Il inclina la tête, la chose passa, le manquant d'un poil, et il l'attrapa au vol.

Une énorme hache médiévale. Il la tendit à Vane, qui la réexpédia à l'envoyeur dans la seconde. Il y eut un grand cri, puis des faisceaux de lumière d'une intensité aveuglante jaillirent. Talon et Acheron plaquèrent leurs mains devant les yeux en reculant vers un coin sombre. À peine s'étaient-ils rencognés dans le noir que des Démons surgirent.

Talon bloqua le premier, le projetant contre le mur, qu'il heurta de la tête. Son crâne craqua comme une noix.

Il se penchait pour sortir le *srad* de sa botte quand un deuxième Démon l'assaillit. Il dut se servir de nouveau de ses mains pour s'en débarrasser. Mais du renfort arriva, et Talon se retrouva libre de ses mouvements : Fang avait attrapé son adversaire par la ceinture et le serrait contre lui, si fort que le Démon devenait bleu.

— Hé, Vane ! Du bon Démon bien frais, bien juteux ! Tu le veux comment ? Saignant ou à point ?

Sur un éclat de rire, Fang plongea un couteau dans le cœur du Démon et l'arracha. Le Démon se désintégra.

— Vane, si on se partageait le tien ? Tu prends une jambe, moi l'autre ! lança Fang à son frère, qui dépeçait une créature hurlante.

Effaré, Talon acheva d'un coup de pied le Démon qui était contre le mur. Les deux loups-garous s'amusaient comme des petits fous. Lui, il était là pour sauver Sunshine et, dans la foulée, faire son métier de Chasseur.

Il s'occupa donc de manière définitive, et expéditive, d'un Démon qui s'apprêtait à sauter sur le dos de Vane. Un autre

arriva à la rescousse. Talon le fit disparaître d'un coup de dague. Un autre de ses camarades partit comme une flèche au plafond, propulsé par le poing de Talon.

Momentanément libéré, il chercha Acheron du regard.

Le chef disparaissait sous une masse indistincte de corps en mouvement. Il se battait avec une énergie féroce, et avec succès, mais Talon alla lui prêter main-forte. D'où diable sortaient tous ces Démons ? C'était à croire que l'intégralité de leur population s'était regroupée à La Nouvelle-Orléans !

Fang et Vane mettant tout leur cœur dans la bataille, ils vinrent à bout de leurs adversaires. Lorsqu'il n'y eut plus qu'eux au milieu de la salle, Fang se frotta les mains d'un air satisfait.

— Une bonne chose de faite ! Et nickel, en plus. Vous avez vu comme les Démons se dissolvent ? C'est chouette. Avec eux, pas besoin de nettoyer après une bagarre. Quelques cendres, c'est tout ce qui reste. Un coup de balai, et hop ! Une bonne pub pour les produits d'entretien genre Fée du Logis, hein ?

Talon se pencha vers Vane.

— Ton frère, il n'aurait pas un bouton *off*, par hasard ?

— Non, désolé. Il est très loquace quand il est content.

— Mmm. Bon. On fera avec. Acheron, montons à l'étage. Il faut retrouver Sunshine.

— Minute. On ne sait pas ce qu'il y a là-haut.

— Nous ne le saurons pas si nous ne montons pas, déclara Talon en se dirigeant vers l'escalier qu'il apercevait au fond de la salle.

Les autres le suivirent. Tous gravirent les marches, attentifs au son qu'à leur arrivée Talon avait pris pour un grignotement de rats. Maintenant, il doutait qu'il s'agît de cela.

Arrivé devant une porte, il se concentra puis la poussa d'un coup, prêt à se battre dans l'instant.

Ce ne fut pas un groupe de Démons qu'il vit mais Sunshine, attachée sur un lit, dans la lueur d'une petite lampe. Elle se contorsionnait en geignant comme si elle était allongée sur des charbons ardents. Talon se précipita vers elle pendant que Fang et Vane inspectaient la pièce, en quête de nouveaux Démons.

Prestement, Talon rompit les liens de Sunshine. Elle se redressa brusquement, comme mue par un ressort, et l'enlaça, chercha sa bouche, puis l'embrassa fiévreusement.

— Oh, tu m'as tellement manqué, mon chéri... Je t'attendais... Vite, aime-moi !

La jeune femme semblait décidée à lui faire l'amour là, tout de suite, sous les yeux d'Acheron et des loups-garous. Tout d'abord choqué et incrédule, Talon se rendit compte qu'il était lui aussi en proie à un désir aussi subit que déraisonnable. Seule la présence des autres le retenait de déshabiller Sunshine, de se dévêtir à son tour et de la prendre sans autre forme de procès sur cette paille sale.

Sentant Acheron derrière lui, il modéra les pulsions qui commençaient à lui faire perdre la tête. Il se retourna. L'expression de son chef lui rendit aussitôt toute sa lucidité.

— Sunshine ? Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il en examinant la jeune femme.

Elle ondulait contre lui, le caressait avec audace, tout en essayant de lui retirer ses vêtements.

— Sunshine !

— Viens, mon chéri, viens... J'ai envie de toi.

— Ça alors ! s'écria Fang. Je ne savais pas que les femelles humaines pouvaient être en chaleur ! Talon, tu crois qu'elle me laissera profiter d'elle aussi, quand tu auras fini ? Chez nous, les femelles ne sont pas contre ce genre de chose... Tous les mâles sont les bienvenus.

— Fang, je vais te donner un conseil, dit Vane. Ferme ton clapet, sinon Talon ne tardera pas à se tailler une belle redingote en peau de loup sur ta personne.

Sunshine s'agitait de plus belle, tout en criant au loup-garou que, oui, elle était d'accord.

Acheron intervint alors. Il repoussa Talon, prit la jeune femme à bras-le-corps et la souleva. Elle protesta, se débattit comme une furie, jusqu'à ce qu'Acheron lui dise quelques mots dans une langue inconnue.

Elle s'effondra contre lui, les yeux fermés, et ne bougea plus.

— Que lui as-tu fait ? cria Talon.

— Un petit tour de magie. Elle dort. Nous allons pouvoir la ramener chez elle sans problème.

Acheron prit la main de la jeune femme et la renifla, puis fit signe à Talon de l'imiter.

Talon huma une étrange odeur sur la peau de Sunshine. Un parfum poivré à base d'orange.

— Vane, Fang, ça vous ennuerait de nous attendre en bas ? demanda Acheron.

— Pas de problème. On va refaire le tour du rez-de-chaussée, au cas où un ou deux Démons y traîneraient encore.

Dès que les deux loups-garous furent descendus, Acheron tendit Sunshine à Talon, qui la prit contre lui.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— On lui a donné une drogue très puissante dont le nom, grec, ne te dirait rien. Il s'agit d'un aphrodisiaque extrêmement efficace qui annihile toute inhibition.

— Nom des dieux ! Tu crois que Camulus a couché avec ?

— Je ne pense pas. Cela doit être considéré comme un message pour moi et une menace pour toi.

— C'est-à-dire ?

Les joues d'Acheron étaient marquées de taches rouges, signe d'une violente colère intérieure, depuis mille cinq cents ans qu'il le connaissait, talon n'avait vu son chef aussi furieux que trois fois.

— Cette drogue du plaisir était élaborée sur l'Atlantide. Depuis que l'île a été engloutie, personne n'a su la reproduire.

— Quoi ? Es-tu en train de me dire que quelqu'un s'est procuré une substance introuvable depuis douze mille ans ? Mais qui ? Celui qui se débrouille pour se faire passer pour toi ? Je n'y comprends rien. C'est quand même Camulus qui a enlevé Sunshine !

— Camulus est de mèche avec cette personne.

— Qui est-ce ? Tu le sais, Acheron.

— Désolé, mais je ne peux pas te mêler à ça, Talon.

— Oh que si ! Le salaud qui est derrière tout ça a fait en sorte que je sois mêlé à l'histoire. Que ça te plaise ou non, tu ne me laisseras pas sur la touche. D'autant moins que Sunshine est visée.

— Talon, tu obéiras à mes ordres.

— Je ne suis pas ton esclave !

Acheron fronça les sourcils. Le rouge de ses joues devint cramoisi.

— Remettrais-tu en question mon autorité ?

— Ton autorité, non, mais ton jugement, oui. Je te demande d'être honnête avec moi. Dis-moi qui a donné cette drogue à Sunshine, et pourquoi.

— Je ne te dois aucune explication, Talon. Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que mon plus vieil ennemi s'arrange pour se faire passer pour moi.

— Dans quel but ?

Acheron haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Peut-être parce qu'il aimerait prendre ma place.

Talon ne comprenait pas la répugnance de son chef à lui parler de son passé. Car le problème présent venait du passé d'Acheron, c'était évident.

— Qu'est-ce qu'il est, cet ennemi ? Un demi-dieu ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il était humain.

— Il te ressemble comme un jumeau. La preuve : je suis tombé dans le panneau. Est-il l'un de tes parents ?

— Talon, ce n'est pas le jeu des vingt questions, OK ? Rien dans tout ça ne te regarde. C'est mon affaire.

— Ton affaire ? Comment, à l'avenir, ferai-je la différence entre lui et toi ? Il a même ta voix !

Acheron enleva ses lunettes noires.

— Nos yeux n'ont pas la même couleur. Les miens sont verts. Il ne retirera jamais ses lunettes. Cela le confondrait.

— Que veut-il ?

— Que je meure.

— Pourquoi ?

— Talon, je vais te donner un ordre clair, simple et précis : repars dans le bayou avec Sunshine. Je ne sais pas combien de temps la drogue fera effet, mais à mon avis, elle sera encore sous son influence à son réveil. Tu t'amuseras bien, fais-moi confiance...

— Confiance, hein ? Tu n'as que ce mot à la bouche. Il faut te croire les yeux fermés, alors que toi, tu n'accordes ta confiance à personne. Pourquoi tous ces secrets sur ta vie passée ?

Le silence d'Acheron n'étonna pas Talon. Et il lui permit de comprendre ce qu'éprouvait Sunshine lorsqu'il refusait de répondre à ses questions : de la frustration, de l'angoisse, de la colère.

— Hé, Ach, il y a un truc en bas que tu devrais voir ! cria tout à coup Vane du pied de l'escalier.

— On arrive ! répondit Acheron, soulagé d'avoir une bonne raison d'interrompre sa discussion avec Talon.

Ils descendirent au rez-de-chaussée.

Vane et Fang se trouvaient dans une petite pièce qui donnait sur la grande salle. Vane braquait sa lampe-stylo sur l'un des murs.

Quelqu'un avait peint trois femmes stylisées habillées et coiffées comme au temps de la Grèce antique, entourées de colombes. Un Post-it était collé au-dessus de chaque tête. L'un était adressé à Talon, l'autre à Sunshine, le troisième à Acheron, qui les détacha et lut à haute voix :

— « Le Celte, tu ne m'as pas écouté. Je t'avais dit de la garder dans ta maison du bayou. Il ne lui serait rien arrivé. Maintenant, tu peux te poser cette question : quand, comment et où je vais la tuer. Car je vais la tuer, sois-en sûr. » Mmm... Voyons maintenant le message pour Sunshine... « Talon, c'est moche, ce que tu fais : si ces lignes avaient vraiment été adresses à ta petite amie, tu serais en train de lire son courrier ! Quel culot ! Tu n'as donc pas confiance en elle ? Rassure-toi, elle ne t'a pas trompé, mais c'est uniquement parce que nous l'avons attachée ! Elle hurlait qu'elle voulait qu'on la prenne ! Tous ! Une chienne hystérique... »

— Le salaud ! cria Talon. Il faut que je le trouve ! Je lui arracherai le cœur !

Acheron posa les yeux sur le message qui lui était destiné et remarqua que l'écriture était différente. Cette fois, il ne lut pas à haute voix.

Je te connais, petit frère, je sais ce que tu as fait. Je sais aussi quelle vie tu mènes. Je n'ignore rien des mensonges que tu te racontes pour pouvoir trouver le sommeil. Que penseraient tes Chasseurs s'ils découvraient la vérité sur ton passé ? Éloigne-les de mon chemin, sinon ils mourront tous.

À bientôt Nous nous verrons le jour de Mardi gras.

Acheron froissa le message dans sa main et le désintégra par sa seule force mentale. Que n'aurait-il donné pour que Styxx soit à la place de ce papier... Il voulait la guerre ? Qu'il appelle donc d'autres Démons à la rescousse, parce qu'il allait la perdre, cette guerre, foi d'Acheron !

— Qu'y avait-il d'écrit ? s'enquit Talon.

— Rien d'intéressant. Emmène Sunshine chez toi, veille sur elle jusqu'à ce que les effets de la drogue disparaissent, et ensuite, appelle-moi. Vane, Fang, venez, on s'en va.

Ils sortirent tous du bâtiment. Talon installa Sunshine sur le siège passager de la Viper. Les trois autres se tenaient à côté de leurs motos. Il entendit Vane demander :

— Alors, Ach ? Où est-ce que tout ça te conduit ?

— À continuer à agir. Dans les vingt-quatre heures à venir, il faut que je mette Zarek à l'abri avant que les flics lui tombent dessus. Ensuite, je vais devoir affronter le pire : la réaction de Julien et Kyrian à la venue du Romain.

— Je connais ma ville, dit Talon. Le jour de Mardi gras, les policiers seront tellement sur les dents que, même si Zarek se présentait à eux, ils ne se rappelleraient même plus qui il est. Toutefois, à ta place, je répandrais la nouvelle que Zarek a été mis au vert, au cas où ton... ami écouterait. Il se dira alors que ce n'est pas la peine de le chercher, que tu l'as bien caché.

— C'est quand même risqué.

— Entièrement d'accord. Même moi qui habite dans le bayou, je ne suis pas en sécurité.

— Je pourrais envoyer des sentinelles, proposa Vane. Elles surveilleraient ta maison et, au moindre mouvement suspect, nous préviendraient, Fang et moi. Nous arriverions en un éclair.

— Tu me proposes de l'aide ? demanda Talon, incrédule. Je croyais que le rêve des loups-garous, c'était que tous les Chasseurs soient rayés du monde des vivants.

— Exact, mais je suis le débiteur d'Acheron. Une fois cette affaire réglée, je considérerai ma dette comme effacée.

— Elle le sera, confirma Acheron.

— Bon. Je rentre chez moi, dit Talon en montant dans la Viper.

Tout en conduisant de la main gauche, il caressa les doigts de Sunshine de la droite. Elle dormait paisiblement. Elle était en vie, dieux merci ! Sunshine, si fragile en apparence et pourtant si forte, si déterminée... Quelle femme merveilleuse ! Il avait eu si peur quand Camulus l'avait enlevée...

Peur. Voilà une émotion dont, en mille cinq cents ans, il avait oublié l'existence. Il n'aimait pas vivre le cœur serré par l'angoisse. Quelle paix était la sienne quand tout lui était indifférent ! Rien n'échappait à son contrôle, alors. Et maintenant, le seul fait de poser les yeux sur Sunshine le bouleversait. Ses sentiments interféraient avec ses pouvoirs, et son sang-froid en pâtissait. Pas seulement parce qu'elle était Nynia. Elle était Sunshine, et il l'aimait... Il l'aimait comme jamais il n'avait aimé du temps où il était humain.

Talon coucha Sunshine sur le futon. Il ignorait quel tour de magie lui avait joué Acheron, mais cela marchait. La jeune femme dormait profondément, une expression d'infinie sérénité sur les traits. Il la contemplait, ému, lorsque son téléphone sonna.

— Alors ? Tu l'as bien ramenée ?

— Oui. Elle n'est pas encore réveillée.

— Je m'inquiétais pour vous deux.

Talon se méfia aussitôt : il entendait bien la voix d'Acheron, mais la sollicitude qu'exprimaient les mots ne collait pas avec la personnalité de son chef.

C'était l'imposteur qu'il avait en ligne.

— À ton avis, dans combien de temps les effets de la drogue cesseront-ils ?

— Je ne sais pas. Il arrive qu'ils ne cèdent qu'au bout de trois jours.

— Vraiment ? Tu en sais donc long sur cette substance.

— Quand j'étais humain, j'étais complètement accro à ce truc. J'aurais vendu mon âme pour m'en procurer.

— Qui es-tu ?

— Pardon ?

— Tu n'es pas Acheron.

Un rire sonore résonna dans l'appareil.

— Bien joué, Chasseur. Je te félicite et te crédite, ainsi que la femme, d'un jour supplémentaire de vie.

— Mec, tu me connais mal, sinon tu ne me menacerai pas. Approche-toi d'elle une fois encore, et tu goûteras aux charmes du bout de mes bottes.

— Ça m'étonnerait. Mais je suis quand même impressionné que tu m'aies démasqué. Je me demandais si tu serais capable de faire la différence entre Acheron et moi.

— Si tu crois pouvoir déstabiliser Acheron, tu vas en être pour tes frais. Si tu le connaissais, tu...

— Je le connais mieux que toi, Chasseur. Si je te révélais ce que je sais de lui, tu le haïrais jusqu'à la fin des temps. Il n'est pas celui pour qui tu le prends.

— Je le fréquente depuis quinze siècles. Il me semble que c'est suffisant pour se faire une idée de la personnalité de quelqu'un.

— Ah, bon, Chasseur ? Tu en es sûr ? Tu es donc au courant qu'il avait une sœur et qu'il l'a laissée mourir alors qu'elle se trouvait à quelques mètres de lui et l'appelait au secours ? Il était ivre mort et drogué jusqu'à la moelle. Il n'a pas bougé le petit doigt quand elle s'est fait déchiqueter !

Acheron ivre ? Drogue ? N'apportant pas son aide à une femme en détresse, sa propre sœur de surcroît ? Impossible. Pour protéger une personne en danger, Acheron aurait déplacé des montagnes.

— Je ne te crois pas.

— Il le faudra bien, pourtant. Avant mon départ, tu auras appris toute la vérité sur ton chef, Chasseur.

La communication fut coupée. Talon regarda quelques secondes le portable comme s'il s'était changé en serpent, puis le remit dans sa poche. Quel cauchemar ! Il allait devoir veiller non seulement sur la femme qu'il aimait, mais aussi sur un ami de quinze siècles, et ce à un moment de sa vie où le tumulte de ses émotions l'affaiblissait. Il lui fallait affronter un dieu cruel et pervers et, en prime, un mystérieux personnage manifestement très puissant qui jouait au chat et à la souris avec Acheron. Bon sang, comment allait-il se sortir de ce guêpier ?

Son père, autrefois, lui avait dit de faire confiance à la déesse Morrigan. Il l'avait cru et n'avait jamais perdu une bataille parmi les centaines qu'il avait menées en dehors de ses terres.

Mais il avait perdu la guerre dans son propre domaine, sa propre maison. Son cousin, avide de pouvoir, avait tué son oncle, sa tante, puis Ceara et lui.

Jamais il n'aurait soupçonné ce membre de sa famille. Il n'avait appris sa trahison qu'une fois mort et devenu Chasseur de la Nuit. Alors, il s'était vengé. Il n'avait pas cédé aux prières de son cousin, qui le suppliait de l'épargner. Il avait abattu son épée, et depuis ce jour fatidique, il n'avait plus éprouvé la moindre émotion. Une gangue de pierre s'était formée autour de son cœur.

De la pierre qui s'était révélée aussi fragile que de la cire : sous l'effet de la chaleur qui irradiait de Sunshine, elle avait fondu.

De nouveau, il regarda Sunshine.

Il était dans l'incapacité de la protéger. L'immense amour qu'il lui portait allait signer son arrêt de mort. S'il voulait qu'elle ait la vie sauve, il devait renoncer à elle. La malédiction la frapperait d'autant plus facilement que ses forces étaient amoindries.

Il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il se sépare de Sunshine.

13

Les mains posées sur la rambarde de métal, Zarek observait les passants de Wilkinson Street du haut de la promenade piétonnière qui longeait le centre commercial Jackson Brewery. Des gens déambulaient, d'autres entraient ou sortaient de restaurants, bars ou boutiques.

Acheron lui avait fait savoir qu'il ne devait pas bouger de son refuge jusqu'au Mardi gras. Il aurait dû lui obéir, mais les ordres avaient tendance à lui donner de l'urticaire. De plus, en Alaska, il passait trop de temps cloîtré dans sa cabane à cause du blizzard ou des longues journées estivales. Il n'aillait pas laisser sa chance de prendre l'air dans cette Nouvelle-Orléans à la température clémente. Il en avait assez d'être enfermé.

À Fairbanks, il faisait – 20°C. Ici, plus de 10°C, une aubaine. Même si le vent qui soufflait du Mississippi était glacial, pour Zarek, c'était l'été. Et puis, il faisait nuit. Vraiment nuit. En Alaska, de juin à septembre, le jour s'étirait pendant des heures et des heures, et même lorsque le soleil était couché la luminosité demeurait encore trop forte pour ses yeux. Il passait des mois terré chez lui. Alors, tant pis pour les ordres d'Acheron. Pas question de ne pas profiter de ce superbe ciel d'un noir d'encre, de ces ténèbres bienfaisantes qui envahissaient les rues de La Nouvelle-Orléans.

Dire que son bannissement en Alaska remontait à neuf cents ans... Et enfin, il avait droit à une permission.

Les yeux fermés, il huma les odeurs de nourriture mêlées à celle, vaguement putride, du fleuve. Il écouta les rires, les bribes de conversations qui montaient vers lui. Comme il aimait cette ville ! Pas étonnant que Talon et Kyrian s'y soient établis. Si seulement il avait l'autorisation de séjourner ici un peu plus

longtemps, il pourrait discuter avec des créatures de son espèce. Sa solitude ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

— M'sieur ? Tu... tu... peux m'aider ?

Zarek détacha les mains de la rambarde et se retourna.

Un garçonnet venait de sortir du vaste centre commercial. Il sanglotait.

Un instant, Zarek songea qu'il serait délicieux de mordre cette tendre chair d'enfant. Il repoussa immédiatement ce fantasme au fin fond de son esprit et s'approcha du petit garçon.

— Qu'est-ce que tu as, petit gars ?

— Je... je suis perdu !

— Oh, ça, je connais. Ça fait une sale impression, hein ? dit Zarek en offrant sa main à l'enfant, qui y logea la sienne sans hésiter.

Que ce petit être lui fasse confiance, qu'il n'ait pas peur de lui l'émut tant qu'il sentit sa gorge se serrer. À quand remontait la dernière fois où un humain l'avait abordé sans crainte ? À des siècles. En fait, personne ne venait à lui. Il était obligé d'aller au-devant des autres en répétant : « N'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal, n'ayez pas peur... » Et la plupart du temps, ça ne marchait pas. Les gens s'enfuyaient en courant.

Mais pas cet enfant.

— Tu cherches qui, petit ? Ton papa ? Ta maman ?

— Ma maman.

— De quoi elle a l'air ?

— Jolie et très grande.

— Et elle s'appelle comment ?

— Maman.

Eh bien, voilà une information qui aidait considérablement...

— Tu as quel âge ?

— Attends...

Le garçonnet essuya d'un revers de manche son nez qui coulait, puis montra quatre doigts.

— Et toi, m'sieur ?

— Moi, je suis beaucoup plus vieux que... que dix doigts.

L'enfant rit et, à sa propre stupéfaction, Zarek s'entendit rire en écho.

Un cri brisa sa joie naissante.

— Vous ! Vous, là-bas ! Où emmenez-vous mon fils ?

— Maman !

Le petit garçon s'arracha à la main de Zarek et courut vers une femme qui l'attrapa et le plaqua contre elle. En la voyant le regarder avec des yeux pleins d'effroi, Zarek comprit : pour elle, il ne pourrait qu'être dangereux.

Il en eut la preuve lorsqu'elle hurla :

— Police ! Police !

Zarek enjamba la rambarde, sauta dans le vide et atterrit dans Wilkinson Street où, baissant la tête, voûtant les épaules, il se fondit parmi les badauds. La foule était trop dense pour que la femme puisse montrer, de loin, sa silhouette aux policiers.

Mais pas assez dense pour qu'Acheron, lui, ne le voie pas.

— Zarek !

— Ne commence pas, hein, Ach ! grommela-t-il.

— Que je ne commence pas quoi ?

L'attitude du chef étonna Zarek. Acheron lui semblait anormalement décontracté. D'ordinaire, quand il se trouvait face à lui, il carrait les épaules, pour ne pas perdre un pouce de sa haute taille. Un affrontement muet se déroulait alors. Acheron et Zarek avaient commencé à se détester deux mille ans plus tôt. Or ce soir, le chef se comportait en ami.

Cela mit Zarek très mal à l'aise. La haine, la colère, il savait y faire face. L'amitié, en revanche, le rendait nerveux.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Ach ? Tu n'as pas envie de me hacher menu pour t'avoir désobéi ?

— Et pourquoi ferais-je ça, vieux frère ? demanda Acheron en posant la main sur l'épaule de Zarek, qui bondit en arrière.

— Qui es-tu ? Bons dieux, qui es-tu ? Pas Acheron !

— Mais si, mon pote, mais si...

Zarek usa de son pouvoir télékinésique pour faire glisser les lunettes de l'usurpateur sur son nez.

Il avait les yeux bleus.

— Ça, ce n'était pas malin, Zarek...

Il tendit l'index et foudroya le Chasseur.

Talon faisait des abdominaux sur son banc de musculation quand, enfin, Sunshine se réveilla. Elle s'assit, s'étira longuement, bâilla, puis roucoula :

— J'ai très, très chaud... Je suis très chaude...

Elle fit passer son chemisier par-dessus sa tête sans le déboutonner, pour gagner du temps, dégrafa son soutien-gorge en un clin d'œil, puis regarda Talon, la bouche entrouverte.

— J'ai faim... Pas de nourriture. De toi.

D'un coup de pied, elle repoussa la couette, puis retira sa culotte, une petite chose en dentelle qu'elle jeta vers Talon.

— J'ai besoin de toi. Viens !

— Quel supplice ! Il se sentait au bord de l'implosion.

Le seul moyen de se dominer, c'était de se concentrer sur la barre de métal qu'il soulevait avec les jambes. Un, deux...

— Viens !

— Ce n'est pas de moi que tu as besoin, mais d'une douche froide.

Elle secoua la tête en riant, avant de sortir du lit et de s'avancer vers lui d'une démarche féline, en ondulant des hanches.

— Sunshine, non, tu ne...

Il ne put achever : la jeune femme s'était allongée sur lui. La barre de métal le bloquait. À moins d'user de son pouvoir télékinésique, il était coincé ! Et sous un corps pour lequel un saint se serait damné !

Sunshine se redressa sur les coudes, pour faire osciller ses seins au-dessus du torse de Talon. Elle essayait sans succès d'accommoder sa vision. Tout était flou. Mais quelle importance ? Il lui fallait un homme, n'importe quel homme. Elle n'avait pas besoin de contempler son visage. Du moment qu'il avait un sexe dressé, il ferait l'affaire.

— Sunshine, je t'en prie...

Ah, oui, l'homme, c'était Talon. Bien. Tant qu'à voir enfin un partenaire, autant que ce soit son Chasseur chéri. Il était sexy, et en plus, elle était amoureuse de lui.

— Aime-moi... Aime-moi, Talon...

Il hésita, puis se décida.

Ses bras se refermèrent autour du buste nu.

Il allait céder à ce chant de sirène, tout en espérant qu'il ne lui serait pas fatal.

À l'aube, Talon était délicieusement épuisé. Son corps meurtri d'avoir reçu tant de caresses, de baisers, de mordillements criait grâce. Jamais plus il ne retrouverait la force de faire l'amour. Sunshine lavait vidé de toute sa substance, et une journée entière de repos ne serait pas de trop pour qu'il reprenne des forces. D'autant qu'au crépuscule, si les effets de la drogue perduraient, la jeune femme l'obligerait à réaliser de nouvelles performances, dans des positions acrobatiques de surcroît.

Pour l'instant, elle dormait. Il la regarda avec attendrissement. Comme elle était pure et innocente... malgré son comportement d'hétaïre déchaînée.

Finalement, le tour qu'avait voulu lui jouer Camulus avait tourné à son avantage : il avait passé une nuit d'indicible folie, au point qu'il en aurait presque remercié le dieu.

Songer au dieu pervers lui rappela ses devoirs. Il était un Chasseur. Or un Chasseur ne passait pas les heures de ténèbres dans un lit avec une femme. Il chassait.

Il prit son portable et composa le numéro d'Acheron. Pourvu que la connexion soit rétablie...

— Allô ?

— Ici Talon. Qui me répond ? Le vrai Acheron ou le faux ?

— Le Celte, je suis le vrai ! Alors ? Sunshine est-elle redevenue... normale ?

— Je ne sais pas. Elle dort encore.

— Et toi ? Tu es dans quel état ?

— Je préfère ne pas en parler.

— OK. Je comprends. De quoi as-tu besoin ?

— D'informations. Peu après mon retour ici, j'ai reçu un appel de l'imposteur.

— Mmm ?

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'autrefois, tu avais été accro à la drogue – celle qui a été donnée à Sunshine ou une autre, je ne sais pas. Crois-moi,

Acheron, ça me met vraiment mal à l'aise de devoir te poser des questions à ce sujet. J'ai l'impression d'être sur le point d'arracher une dent à un lion sans lui avoir injecté de tranquillisant au préalable.

— Mmm.

— Acheron ! Tu m'écoutes ?

— Ouais. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Que tu avais laissé mourir ta sœur. Ensuite, il a raccroché.

À l'arrière-plan, Talon entendit Nick appeler le chef à l'aide et la voix de Zarek qui grondait.

— Il y a un problème ?

— Nick a ramené Zarek, qui est blessé. Il faut que je m'occupe de lui. À plus tard, le Celte.

Acheron raccrocha. Talon se gratta le crâne tout en fixant le portable avec perplexité. Décidément, la situation devenait de plus en plus bizarre. Cette dérobade ne ressemblait vraiment pas à Acheron.

Mais puisqu'il n'y avait rien qu'il pût faire, il se rallongea auprès de Sunshine et l'enlaça.

Sunshine se réveilla en criant. Talon la serra contre lui et la sentit trembler.

— C'est moi, ma chérie, c'est moi... Tout va bien.

— Ô mon Dieu... je croyais que c'était de nouveau... J'ai eu si peur...

— Je suis navré, ma chérie. Je ne t'ai pas protégée. Ils t'ont fait du mal ?

— Non. Ils m'ont juste effrayée. Surtout celui qui s'appelle Styxx.

— Styxx ? Comme le fleuve grec ?

— Oui. Tu aurais dû voir ses yeux ! Des yeux de fou. En plus, il grognait comme une bête affamée... Il a fallu que les autres le calment.

La colère de Talon, latente jusque-là, enfla et prit des proportions telles qu'il eut des visions de corps mis en pièces de ses mains nues. Saloperies de divinités ! Il aurait leur peau.

— Ils ne te toucheront plus jamais, ma chérie, je t'en fais la promesse.

Sunshine s'était faite toute petite contre lui, telle une enfant terrifiée. Son désarroi lui brisait le cœur.

— Je suis si contente que tu m'aies retrouvée... Comment as-tu su où j'étais ?

— Camulus m'a appelé.

Sunshine se redressa.

— Quoi ?

— Il m'a fixé un rendez-vous.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Je ne sais pas. Sans doute parce qu'il est cinglé. Il s'amuse avec moi.

— Qu'est-ce qu'ils m'ont donné ?

— Une drogue aphrodisiaque. Sunshine, t'ont-ils...

— ... touchée ? Non. Ils m'ont fait boire un truc infect, puis ils m'ont laissée seule. Je me sentais toute drôle, la tête me tournait, comme si j'avais bu trop de Champagne.

Sunshine s'interrompit, puis elle gloussa et décocha un sourire coquin à Talon.

— Ils ne m'ont pas approchée, j'en suis sûre, mais toi, si, hein ? J'ai des souvenirs très nets... Quelle nuit !

— Ah, ça, on ne peut pas le nier !

— Es-tu aussi fatigué que moi ?

— Disons que je ne me sens pas pressé de sortir de ce lit.

Il se rallongea en soupirant.

Sunshine se mit à suivre du bout du doigt les contours de ses tatouages, tout en songeant au bonheur sans précédent qu'elle vivait avec Talon. Être auprès de lui était désormais ce qui comptait le plus pour elle. Comme elle avait eu peur lorsqu'il avait été blessé ! Elle l'avait cru perdu. Or il ne restait pas la moindre trace des impacts de balles sur sa peau veloutée.

— Ils ne t'ont pas tué... Tu n'imagines pas ce que j'ai éprouvé. L'idée que tu puisses mourir m'était insupportable.

— Sunshine, je ressens la même chose en ce qui te concerne.

— Il ne faut... Oh, zut !

La jeune femme bondit hors du lit et courut à la salle de bains. Inquiet, Talon la rejoignit quelques secondes plus tard. Il la trouva la tête penchée au-dessus du lavabo. Elle évacuait le

reliquat de la drogue. Tendrement, il la soutint, une main sous le menton, lui caressant les cheveux de l'autre.

Enfin, elle se redressa et s'essuya la bouche avec sa serviette qu'il lui tendait.

— Ça va mieux ?

— Je ne sais pas. J'ai la tête qui tourne un peu et j'ai encore la nausée.

— Il faut que tu manges. Je vais te chercher des biscuits et du Coca.

— Merci.

Talon alla fouiller dans ses placards pendant que Sunshine se lavait les dents. Lorsqu'elle sortit de la salle de bains, elle le trouva assis sur le lit, sur lequel avait posé un plateau garni de gâteaux secs et d'une bouteille de soda. Elle s'installa à côté de lui et but une gorgée, puis fit la grimace.

— C'est du poison, je sais, dit Talon. Mais en l'occurrence, c'est un supermédicament pour les problèmes d'estomac.

— Bon, je suppose que ça ne me tuera pas si j'en bois un peu.

— Mange des biscuits.

— Et les miettes ? Il va y en avoir plein les draps.

— Du moment que c'est toi qui les y mets, ça ne me dérange pas : j'aime tout ce qui vient de toi.

— Ça alors ! Si ce n'est pas une vraie déclaration d'amour, je veux bien être pendue !

— Tu as raison, c'est une déclaration d'amour.

— Talon, est-ce moi que tu aimes, ou Nynia ? Quand tu me regardes, qui vois-tu ? Moi ou ta femme ?

— Je vous vois toutes les deux.

Cette réponse déplut à Sunshine. Toute sa vie, elle s'était efforcée d'être elle-même, de ne subir aucune influence, d'affirmer sa personnalité, et elle exigeait qu'on l'accepte telle qu'elle était. Ses parents s'étaient pliés à sa volonté, mais les hommes, non. Tous avaient essayé de la changer, de la modeler selon leurs désirs. Le pire avait été son dernier petit ami en date, qui lui avait avoué être amoureux d'elle parce qu'elle lui rappelait une fille dont il avait été fou. Ne pouvait-on l'aimer pour elle-même ?

Talon se serait-il montré aussi passionné s'il n'avait pas su qu'elle était la réincarnation de Nynia ?

— Qu'est-ce qui te plaît en moi ? demanda-t-elle en grignotant un biscuit.

— Le feu qui brûle dans ton corps.

— Oh, merci. C'est charmant. Donc, si j'étais grosse et moche, tu prendrais la porte en quatrième vitesse.

— C'est ce que tu ferais si, moi, j'étais gros et moche ?

Sunshine s'accorda un instant de réflexion, puis répondit :

— Non, je crois que non. Je saurais voir au-delà de ton physique. Et toi ?

— Quelle que soit ton apparence, si tu partais, je courrais pour te rattraper.

Très réconfortant, estima Sunshine. Mais cela ne lui ôtait pas ses doutes : qui Talon poursuivrait-il ? Sunshine ou Nynia ?

Mieux valait laisser cette question en suspens. Quand on grattait, on ne trouvait pas nécessairement de l'or.

— Tu es fatigué, Talon. Il est presque midi. D'habitude, tu dors, à cette heure-ci.

— Effectivement, j'ai sommeil, dit-il en s'allongeant. En cas de problème, n'oublie pas : pour joindre Nick, compose le 4 sur le portable. Et si tu sors, reste sur le ponton : Camulus n'est peut-être pas bien loin. S'il se pointe, les alligators le bloqueront un moment. Alors, reste à proximité de la porte et appelle-moi s'il se passe quoi que ce soit.

— Je ne bougerai pas du ponton. Je vais peindre.

— Bien. À plus tard, alors.

Il tendit la main et attira son visage vers le sien pour l'embrasser.

La jeune femme se leva, puis transporta son matériel sur le ponton.

L'après-midi s'écoula paisiblement. Sunshine admira les couleurs du bayou, qui changeaient à mesure que le soleil se déplaçait, en songeant avec tristesse que Talon, qui vivait là depuis des Siècles, n'avait jamais vu ce paysage sauvage et sublime à la lumière du jour. L'eau prenait des reflets irisés, la végétation passait du vert émeraude au bronze, la mousse espagnole était d'une blancheur de neige.

La nuit effaçait les couleurs. C'était si injuste que Talon n'ait droit qu'aux ténèbres et à la solitude !

Au crépuscule, elle rangea ses affaires. À la seconde où elle ramassa son pliant et son chevalet, Beth sortit sa gueule monstrueuse de l'eau. Sunshine lui jeta les biscuits qui lui restaient. Les mâchoires de l'alligator se refermèrent dessus avec un bruit de porte blindée claquée à la volée.

Elle rentra dans la maison et s'approcha du lit à pas de loup. Talon dormait encore. Et il en irait toujours ainsi. Il était une créature nocturne. Elle était humaine, et lui immortel. Il n'y avait aucun espoir pour eux, songea-t-elle, les larmes aux yeux.

Certes, Selena lui avait dit qu'il existait un moyen de rendre son humanité à un Chasseur... Mais Talon renoncerait-il à cette immortalité fabuleuse, même si elle comportait de lourds inconvénients, simplement pour elle ? Peut-être aspirerait-il à vivre de nouveau avec son épouse, oui, mais avec la docile, la malléable Nynia, pas avec une femme du XXI^e siècle qui regimberait chaque fois qu'il lui donnerait un ordre. Avoir reçu l'âme de Nynia n'y changeait rien : Sunshine avait son propre caractère, un caractère bien trempé qui ne pouvait qu'irriter l'homme du VI^e siècle qu'était toujours Talon au fond de lui. Il ne supporterait pas d'avoir une femme têtue, et parfois égoïste.

Sunshine rêvait de vivre une union qui serait un partenariat d'égal à égale. Si elle devait avoir de nouveau un compagnon, il faudrait que celui-ci tolère ses excentricités d'artiste, qu'il l'aime avec ses défauts comme avec ses qualités. Talon serait-il assez indulgent pour cela ?

Tant de questions sans réponses... La plus inquiétante et la plus récurrente de toutes étant : était-ce elle, Sunshine, qu'il aimait, ou la considérait-il comme un ersatz de Nynia ?

Sans doute ne connaîtrait-elle jamais la vérité, car lui-même l'ignorait.

Talon fut réveillé par une main douce qui lui caressait les cheveux. Paupières closes, profondément ému, il savoura le plaisir de l'instant, jusqu'au moment où il n'eut plus le choix. Il devait ouvrir les yeux : Sunshine lui disait bonjour.

— Bonne nuit, rectifia-t-il en souriant.

Elle lui tendit une tasse de café, qu'il regarda avec méfiance : comment quelqu'un qui n'avalait que des infusions aurait-il pu réussir un nectar bien corsé ? Eh bien, mais Sunshine, si incroyable que cela parût ! découvrit-il après avoir bu une gorgée.

Excellent. Je ne m'attendais vraiment pas à ça.

Mes parents servent du café, au bar du *Runffingwolf's*. Même si je n'en bois pas, je les ai vus en préparer.

— Tu es très observatrice.

— Un peintre doit l'être. Mais j'apprécie tes compliments.

— Je t'en ferai d'autres, sois sans crainte...

Il but une autre gorgée, puis demanda :

— Alors ? Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

— J'ai travaillé. Je dois rencontrer un client qui m'a demandé des esquisses. C'est le propriétaire du *Fallini's*. Si mon travail lui plaît, il m'engagera pour faire la décoration murale de sa chaîne de restaurants.

— Vraiment ? dit Talon.

Il était très impressionné. Ainsi, Sunshine n'était pas une petite artiste bohème insouciance, mais une vraie professionnelle capable de vendre son travail.

— Si je décroche ce contrat, continua la jeune femme, les yeux brillants d'excitation, fini le stand sur Jackson Square ! J'aurai enfin assez d'argent pour ouvrir ma propre galerie !

— Tu sais, je pourrais te donner l'argent pour ça.

— Mes parents aussi. Mais je veux réussir toute seule. Je détesterais devoir quelque chose à quelqu'un.

Talon hocha la tête. Lui aussi, à l'époque où il était mortel, avait toujours jalousement préservé son indépendance.

— Je comprends. J'espère que tu vas signer ce contrat.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu espères ?

— Qu'aucune tornade ne balaiera ma maison pendant la journée, quand je dors.

— Ma question était sérieuse, Talon.

— Ma réponse aussi.

— Ah. Tu n'as donc aucun plan pour le futur, aucun projet d'avenir.

— Je ne peux pas en faire, Sunshine. Je suis un Chasseur de la Nuit.

— As-tu déjà pensé à démissionner ?

— Jamais.

— Même pas maintenant ?

Il y eut un silence. Long, pesant. Qui réduisit à néant la bonne humeur de Sunshine.

— Eh bien... dit enfin Talon, si je parvenais à neutraliser Camulus, peut-être... Quoique... Camulus est un dieu, et j'ai tué son fils. Un crime pareil, on le paie jusqu'à la fin des temps.

— Bon. Dans ce cas, profitons de l'instant présent, dit Sunshine en feignant un enjouement qu'elle était à mille lieues d'éprouver.

— Hé, mais ça ressemble à un projet, ça !

Un projet immédiat, qui fut réalisé au cours de la nuit qui suivit.

Sunshine et Talon firent l'amour comme des adultes et s'amusèrent comme des enfants : le contenu d'un pot de glace au chocolat conservé dans le congélateur leur servit à bien des choses, entre autres à se dessiner du bout du doigt des motifs sur le corps, qu'ils léchèrent ensuite, à la grande honte de Sunshine, qui dut avouer que le chocolat, c'était délicieux.

Des rires résonnèrent des heures durant sous le haut plafond de la cabane perdue dans le bayou. Jamais cela n'était arrivé auparavant. Talon et Sunshine étaient heureux, insouciants. La jeune femme s'endormit vers minuit, et Talon sortit sur le ponton.

Tout était calme. Une nappe de brouillard flottait au-dessus du bayou. Pendant des siècles, songea Talon, il avait contemplé ce paysage féérique et sinistre à la fois. Assis sur le ponton, accablé sous le poids de la solitude, il n'avait alors pour compagnons que les deux alligators qui s'étaient établis sous les pilotes de la maison.

Aujourd'hui, le paradis l'attendait à l'intérieur ; derrière la porte close.

Si les dieux lui faisaient grâce, si la malédiction était levée, il garderait Sunshine auprès de lui.

Mais il ne nourrissait aucune illusion. Camulus ne lui pardonnerait pas. Il lui faudrait le vaincre. Comment ? Un humain n'avait aucune chance contre un dieu. Mais un immortel, Chasseur de la Nuit de surcroît ? Le cas ne s'était jamais présenté. Cela n'impliquait pas qu'une victoire sur la divinité fut impossible.

Il devait réfléchir. Faire le bilan des armes dont il disposait. Et ensuite, agir.

Talon fut réveillé par des sons anormaux. Il regarda le réveil. L'aube venait de se lever. Il n'était au lit que depuis peu. Qu'est-ce qui troublait son sommeil ?

Sunshine, qui fourrageait sur son bureau.

— Que fais-tu ?

— Je cherche les clés du bateau.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai dit hier : je dois rencontrer un client.

— Hein ?

Lui qui était d'ordinaire si prompt à se réveiller ne parvenait pas à s'arracher aux bras de Morphée.

— Talon, tu as oublié ? Mon client des restaurants ! J'ai rendez-vous avec lui à 11 heures ce matin ! Je vais aller le voir, puis je reviendrai ici sans perdre une minute.

— Non.

— Si. Ma carrière dépend de ce rendez-vous.

— Sunshine, ta vie est plus importante que ta carrière. Si tu vas en ville, tu...

— Arrête ! Il n'est pas question que je laisse un dingue fiche en l'air ce que j'ai eu tant de mal à bâtir ! Avant, ce cinglé avait un avantage sur moi : j'ignorais qu'il me cherchait. Maintenant que je suis au courant, je vais me méfier. Il ne m'aura pas. Je suis assez grande pour m'occuper de moi, Talon ! Je n'ai pas besoin de nounou.

— Je ne peux pas te laisser partir, dit Talon en sortant du lit.

Sunshine se tourna vers lui, les poings sur les hanches.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! Personne ne me donne d'ordres ! Je suis une adulte, OK ?

— Sunshine, il ne s'agit pas d'ordres, mais d'appels à la raison ! Je ne supporterais pas qu'il t'arrive malheur !

— Pourquoi donc ? Parce que tu m'aimes ? lança la jeune femme d'un ton de défi.

— Oui, parce que je t'aime ! cria Talon.

Tous deux restèrent bouche bée. Talon venait de faire le plus beau des aveux dans le feu de la colère, et ils n'en revenaient pas encore.

— Tu m'aimes vraiment ? demanda Sunshine d'une voix soudain radoucie, tout en ouvrant le coffret d'argent posé sur le bureau de Talon.

À l'intérieur, un médaillon reposait sur un coussinet de satin. Le même que celui que portait Talon, mais de plus petite taille.

— Est-ce moi que tu aimes ou... Nynia ? demanda Sunshine en montrant le bijou.

Talon ferma les yeux. La vue du médaillon de sa femme lui était insupportable. Il aurait dû le détruire des siècles auparavant, mais jamais il n'avait pu s'y résoudre. Il l'avait enfermé dans ce coffret qu'il n'ouvrait jamais.

Et il ne l'avait jamais oublié.

Sunshine referma le coffret.

— Je veux aller à mon rendez-vous, Talon. Il le faut. Je refuse de passer ma vie dans la crainte. Camulus sait que nous sommes ensemble. Il peut me tuer aussi facilement ici qu'en ville. C'est un dieu, Talon. On ne peut se cacher d'un dieu.

Talon ne trouva rien à répondre. Sunshine disait vrai. Si Camulus décidait de frapper, il le ferait n'importe où et à n'importe quelle heure, que Sunshine fût seule ou entourée de monde.

Mais il devait tout de même la protéger. Essayer, au moins. Le problème, c'était qu'il faisait grand jour et que, par conséquent, il était vulnérable. Accompagner Sunshine dans ces conditions, c'était lui garantir un sort funeste, et à lui aussi.

Mauvais plan, donc.

Une seule personne, hormis Acheron, était assez forte pour veiller sur Sunshine.

— D'accord, soupira-t-il. Je vais te laisser partir, mais quelqu'un va t'accompagner, ajouta-t-il en ouvrant son téléphone portable.

— Qui ?

Il leva la main pour lui faire signe de se taire.

— Ouais ? gronda une voix après qu'il eut composé un numéro.

— Vane ? C'est Talon. J'ai besoin que tu me rendes service.

— Le seul fait que tu m'aies appelé fait déjà de toi mon obligé, le Celte !

— Je te rembourserai au centuple.

Pour Sunshine, Talon était prêt à n'importe quelle concession.

— Dans ce cas, c'est bon. Qu'est-ce que tu veux ?

— Peux-tu prendre forme humaine dans la journée ?

— Évidemment ! Sinon, comment j'aurais pu décrocher le téléphone, hein ? Avec mes pattes ? En plus, si tu n'es pas sourd, tu entends des paroles, non ? Pas des grognements de loup !

— Mmm. Au temps pour moi. Mais peux-tu te battre, si nécessaire, à la lumière du soleil ?

— Bien sûr. Le soleil ne me pose pas de problème.

— Vane, Sunshine a besoin de se rendre à Jackson Square ce matin.

— Ach est au courant ?

— Non.

— Je vois. Une petite entorse aux ordres du chef. Mais j'aime ça. Les règles, c'est pas mon truc. Tu veux que je joue les anges gardiens jusqu'à la tombée de la nuit ?

— Exactement.

— Je serai chez toi dans une demi-heure. Préviens ta femelle.

— Merci, Vane.

— Pas de quoi. Mais ne t'imagines pas abonné à mes services !

— J'avais compris.

Talon raccrocha.

— À qui as-tu fait appel ? demanda Sunshine, les sourcils froncés.

- À Vane.
- C'est un Chasseur, lui aussi ?
- Non, ma chérie, c'est un loup-garou.

Vane n'était pas un loup-garou ordinaire, découvrit Sunshine. C'était l'archétype du loup-garou, doté d'une aura d'une puissance sidérante.

Il portait un jean délavé, un tee-shirt blanc et un blouson de motard, le tout sur un corps à faire tourner la tête de toutes les femmes.

Même la sienne, constata-t-elle, honteuse, lorsqu'il retira ses lunettes noires : il était beau à tomber, avec ses yeux vert d'eau et ses cheveux bruns aux étranges reflets or, argent et rouges. Jamais Sunshine n'avait vu de toison pareille – du moins sur un humain. C'était une merveille.

La virilité du loup-garou était impressionnante. Talon était un être sexy, mais Vane une bombe sexuelle, un appel vivant à la luxure qui se déplaçait avec la grâce d'un grand fauve.

— Tu es en avance, remarqua Talon.

— J'ai mis moins de temps que prévu pour venir de la tanière jusqu'ici. Tu vas me confier ta femelle, le Celte. Tu as confiance en moi ?

— Oui, parce que c'est moi qui règne sur le marécage où tu as établi ta meute.

Les sourcils à l'arc parfait du loup-garou se froncèrent.

— C'est une menace voilée, ça, ou je me trompe ?

— Disons que c'est un avertissement. Une information aussi : les Chasseurs protègent ta famille. En retour, j'attends de toi et des tiens que vous fassiez de même.

Les deux hommes échangèrent un regard, puis Vane remit ses lunettes noires.

— Prête, bébé ? demanda-t-il à Sunshine.

— Hé, vous n'êtes ni mon frère ni mon petit ami, alors laissez tomber le « bébé », OK ?

— Bien, m'dame. Ce sera comme vous voulez, m'dame, fit Vane en ricanant.

Il se dirigea vers la porte, puis attendit sur le seuil que Sunshine le rejoigne.

— On se reverra au crépuscule, le Celte.

— Ça, tu peux en être sûr.

Sur le ponton, Sunshine fouilla du regard l'eau environnante.

— Où est votre bateau ?

— Je n'utilise jamais de bateau. C'est bruyant et lent.

— Mais alors, comment allons-nous partir d'ici ?

— Comme je suis venu. Vous me faites confiance ?

— Non. Talon, peut-être, mais pas moi. Je ne vous connais pas !

Il se mit à rire, un rire de gorge sensuel qui aurait troublé la plus sage des femmes. Sunshine s'obligea à refouler les émotions que ce rire suscitait en elle. Elle aimait Talon, elle lui appartenait, et elle était une femme profondément fidèle.

Mais Vane était vraiment craquant...

— Allez, Dorothy, on y va... Faites comme dans *Le Magicien d'Oz* : hissez-vous sur la pointe de vos souliers couleur rubis, comptez jusqu'à trois et fermez les yeux.

— Que je...

— Obéissez !

C'était le chef de meute qui avait parlé instinctivement, Sunshine se plia à son injonction. Il la prit par la main et, d'un bond, lui fit traverser le marécage. Les pieds de la jeune femme touchèrent terre sur un sentier qui s'enfonçait dans la partie boisée du bayou. L'espace d'un instant, elle resta interdite. Où se trouvait-elle ? Elle ne voyait plus la maison de Talon.

— Que pensez-vous de notre petit saut ? demanda Vane d'un ton guilleret. Rapide, comme moyen de déplacement, hein ? La ligne droite est toujours le chemin le plus court, mais je peux aussi me diriger vers le haut... et en arrière.

— À reculons ?

— Non, dans le passé. Je peux voyager dans le temps. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse, n'est-ce pas ? Pour le moment, nous devons prendre ma moto et aller en ville.

— Votre moto... Ah. Où est-elle ?

— Cachée sous ces buissons.

Vane releva de la main des branches basses au feuillage dense, et une moto apparut... après qu'il eut claqué des doigts.

— Elle n'était pas là il y a un instant ! s'écria Sunshine.

— Effectivement. Un petit transport de matière inerte fractionnée en milliards de particules et recomposée après une brève promenade dans l'espace.

— Comment pouvez-vous faire ça ? demanda Sunshine, très impressionnée.

— Disons que je suis un sorcier. Je suis capable de modifier toutes les lois de la physique connues des humains et de m'en servir quand ceux de votre espèce en ignorent encore tout.

— Vous avez un sacré talent.

Il la regarda, les yeux plissés.

— Bébé, si vous n'étiez pas la petite amie de Talon, je vous montrerais d'autres talents... Tenez, mettez ça.

Il lui tendit un casque sorti de nulle part.

— Vous m'appellez « bébé » juste pour m'agacer hein ?

— Ouais. Je suis taquin, c'est dans ma nature. Je ne peux pas lutter contre.

— Vous voulez bien me faire plaisir ? Essayez.

Sunshine eut le temps d'apercevoir un sourire moqueur sur ses lèvres avant qu'il ne se coiffe de son propre casque.

— Allez, en route, bébé.

— Pourquoi prenons-nous votre moto ? Pourquoi ne pas nous rendre en ville comme nous sommes venus de chez Talon jusqu'ici ? Vous parliez d'aller vite...

— Il vaut mieux qu'on reste discrets. Vous nous imaginez apparaissant comme par magie au beau milieu de Jackson Square ? Nous déclencherions une émeute !

— Mmm. C'est probable. Dites-moi, vous pouvez voyager dans le passé, mais avez-vous la possibilité de le changer ?

— Oui.

— L'avez-vous déjà fait ?

— Non. On ne doit pas modifier le cours du destin. Les puissances qui le déterminent détestent que l'on vienne

interférer dans leurs choix. Il faut donc laisser les choses en l'état.

Sa voix avait soudain perdu toute gaieté. Sunshine en déduisit que Vane avait dû tenter, avec succès ou non, d'interférer dans ces choix des instances supérieures et s'en était mordu les doigts.

Il enfourcha la moto. Elle grimpa à son tour, mais ne lui enlaça pas la taille : elle tenait à n'avoir aucun contact rapproché avec lui. Il la rendait trop nerveuse, et cela n'avait rien à voir avec le fait qu'il fût un loup-garou ou un sorcier capable de voyager dans le temps et l'espace. Quelque chose en lui l'inquiétait, et elle ne parvenait pas à lui faire confiance.

Elle s'accrocha donc aux rebords de la selle et fit trajet les dents serrées, le cœur battant à cent à l'heure, tant la moto filait vite. En quelques minutes, ils atteignirent Jackson Square, après avoir fait un détour par le petit entrepôt où elle laissait son matériel et ses esquisses. Lorsque Vane la déposa devant son stand, il était 10 heures, et la foule était déjà dense sur la place.

— Je ne pige pas, dit Vane pendant qu'elle installait ses tréteaux. Pourquoi vous préparez tout alors que vous devez seulement rencontrer un type ?

— M. Cameron a dit qu'il voulait avoir un échantillonnage complet de ma production. Je ferai sans doute d'une pierre deux coups : des gens qui passeront verront mes œuvres et m'en achèteront peut-être. Allez, aidez-moi à les mettre en place.

Manifestement peu enthousiaste, Vane donna malgré tout le coup de main demandé. Selena, déjà en attente de clients dans le stand voisin, ne perdit pas une miette de la scène.

— Hé, Sunshine... appela-t-elle à voix basse.

Sunshine s'approcha de son amie.

— Tu t'es trouvé un nouveau mec ?

— Non. C'est juste un...

— ... chien de garde, lança Vane, qui était apparemment doté d'une ouïe extrêmement fine. Bonjour, Selena. Car vous êtes Selena, n'est-ce pas ? La sœur d'Amanda.

— Oui. Vous connaissez Amanda ?

— Je connais Kyrian.

Selena quitta son stand et vint se placer derrière Vane, qui déployait le plateau sur lequel Sunshine exposerait ses poteries.

— Il fait jour, commenta Selena. J'en déduis que vous ne pouvez pas être un Chasseur. Êtes-vous un écuyer ?

Vane se raidit.

— Ne m'offensez pas ! Je ne suis aux ordres de personne !

— Laisse tomber, Selena, dit Sunshine. Il n'est pas très aimable. Je me demande s'il n'a pas la rage ou un truc de ce style.

— Savez-vous, Sunshine, que j'apprécie particulièrement votre humour ?

Incrédule, Sunshine vit le loup-garou sourire. Il ne mentait pas. Il aimait ses boutades. Eh bien, pourquoi ne pas lui en lancer une autre ?

Elle cherchait une réflexion amusante quand elle sentit qu'on l'observait. Dans la foule, quelqu'un rivait sur elle un regard qui lui brûlait le dos.

Elle se retourna et vit la femme âgée au visage familier encadré de tresses enroulées autour de sa tête. En longue robe écarlate, elle rayonnait au milieu de la foule anonyme. L'aura de force mentale qui l'entourait était aussi puissante que celle de Vane. Ses traits marqués de rides profondes creusées par les rires et les pleurs étaient empreints de bonté. Ses yeux noirs brillaient de perspicacité.

— Grand-maman ! s'écria Sunshine en courant vers elle. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu avais juré de ne jamais mettre les pieds en ville pendant la période de Mardi gras !

Avant de répondre, la vieille dame serra sa petite-fille contre elle et l'embrassa. Il y avait presque un an qu'elle ne l'avait vue.

— Tu as l'air en forme, mon petit, dit-elle après s'être reculée, tout en tenant Sunshine à bout de bras. Tu as raison, je n'avais pas prévu de venir maintenant, mais ta mère m'a appelée. Elle m'a dit qu'il fallait qu'on discute, toi et moi, parce que tu voulais savoir si tu étais celte. Alors, j'ai décidé de venir sans prévenir. Pour te faire la surprise.

— Ça, pour une surprise, c'en est une. Qui me fait vraiment plaisir.

— Qui êtes-vous ? demanda la vieille dame à Vane, après l'avoir détaillé de la tête aux pieds.

— Vane Kattalakis.

— Ah ! Sunshine, où est ce Talon dont m'a parlé ta mère ?

— Il me rejoindra en fin de soirée.

La vieille dame retira le médaillon qu'elle portait autour du cou et fit glisser la chaîne autour de celui de Sunshine. Puis elle ajusta la longueur des piaillons de façon à ce que le bijou soit visible en permanence, quelle que soit l'échancrure du décolleté.

— Ne l'enlève jamais, mon petit. Si cet homme s'en prend encore à toi, le médaillon te protégera.

— Quel homme, grand-maman ?

— Celui qui t'a enlevée. Ne fais pas cette tête. Tu aurais dû te douter que je serais au courant.

Les pouvoirs psychiques de sa grand-mère étonnaient toujours Sunshine.

— Je doute que ce médaillon lui fasse peur...

— Détrompe-toi. Et si cet homme surmonte sa peur et s'attaque quand même à toi, il recevra en retour ce qu'il mérite. Selena, as-tu fait les exercices que je t'ai montrés ?

— Oui, madame. Je m'entraîne tous les jours et je sens mes dons s'épanouir.

— Très bien. Tout est réglé, je vais donc de ce pas retrouver Starla, mais si ce foutu bâtard ose de nouveau approcher ma petite-fille...

— Grand-maman ! s'exclama Sunshine, stupéfaite d'entendre sa grand-mère employer une expression aussi grossière que « foutu bâtard ».

— C'est ce qu'il est, ma chérie. S'il pointe encore le bout de son sale nez, je lui arracherai la langue, je ferai frire sa tête et je la donnerai à manger aux loups.

— Les loups n'aiment pas manger les têtes, protesta Vane. La chair, OK, mais la tête, ce n'est que de l'os. Ça fait mal aux mâchoires, et après, on a des esquilles coincées entre les dents.

— Ne fais pas le malin, Vane Kattalakis. La vie ne va pas tarder à t'infliger une leçon. Un jour, tu seras obligé d'accepter auprès de toi un autre être que ta sœur ou ton frère.

Le visage de Vane se ferma.

— Qu'est-ce que vous savez de ma famille, la vieille ?

— Plus que tu ne l'imagines. Le chemin sera long et difficile pour toi, et j'aimerais pouvoir te rendre le voyage plus doux. Malheureusement, tu dois l'accomplir seul. Simplement, n'oublie jamais que tu es bien plus fort que tu ne le crois.

— Je n'ai jamais douté de ma force !

— C'est fou le nombre de mensonges que les gens peuvent proférer, remarqua la vieille dame avec un grand sourire. Sur ce, je m'en vais. Sunshine, quand viendra la nuit, suis les élans de ton cœur, car il est ton meilleur guide. Il t'amènera à faire ce qu'il faut.

— Entendu, grand-maman.

Sa robe rouge flottant autour d'elle comme un drapeau, la vieille dame s'en alla.

— Je suis désolée, dit alors Sunshine à Vane. Elle a tendance à faire ça avec tout le monde. Elle dit toujours ce qui lui passe par la tête.

Vane resta silencieux. Il s'adossa à la grille qui entourait le square et croisa les bras, laissant Sunshine finir d'installer son stand seule.

La jeune femme consulta sa montre. M. Cameron ne tarderait plus, mais elle disposait quand même d'un peu de temps, qu'elle décida de mettre à profit pour tracer quelques croquis dans son carnet. Le fusain partit à grands traits, tenu d'une main ferme dont elle eut l'étrange impression qu'elle appartenait à quelqu'un d'autre. Un dessin prit forme. Sunshine regarda et resta interdite : elle venait de faire le portrait d'un de ses kidnappeurs.

— Vraiment ressemblant, fit Vane, qui s'était rapproché, curieux.

— Vous connaissez cet homme ?

— Ouais. Et Talon aussi le connaît. Selena *idem*.

— Selena ? Tu peux venir voir quelque chose ?

— Oui. Quoi ?

— Ce portrait... Te rappelle-t-il quelqu'un ?

— Bien sûr. C'est Acheron.

— Qui est Acheron ?

— Pour faire bref, disons que c'est le boss de Talon, expliqua Vane.

— Mais c'est dingue ! Pourquoi le patron de Talon m'aurait-il enlevée ? Pour m'éloigner de Talon ?

— Non, bien sûr que non. S'il voulait vous éloigner, ma petite, il ne se compliquerait pas la vie avec un kidnapping. Il vous ferait disparaître d'un claquement de doigts. Et puis, ça ne tient pas debout, parce que Ach a aidé à vous libérer. Il a organisé l'expédition.

Très rassurant, songea Sunshine. Mais comment Se faisait-il que son ravisseur ressemble à cet Acheron comme deux gouttes d'eau ?

— Il était là quand Talon m'a récupérée ?

— Oui, et moi aussi. Vous avez oublié ?

— Oui. La drogue qui... Oh, je préfère l'oublier aussi, cette drogue. Vane, vous connaissez vraiment bien Talon et Acheron ?

— Je viens juste de rencontrer Talon, mais mon chemin a souvent croisé celui d'Ach au cours des siècles passés.

— Vous... vous êtes immortel, vous aussi ?

— Non. Mais ceux de mon espèce vivent quand même beaucoup plus longtemps que les humains.

— Combien de temps ?

— À peu près mille ans.

À quoi cela pouvait-il ressembler de vivre dix siècles ? Sunshine se sentait incapable de l'imaginer. Comment bâtir des plans d'avenir sur une période aussi longue ? Peut-être était-ce extraordinaire de bénéficier d'une vie de mille ans... mais peut-être était-ce une malédiction. La solitude ne pouvait qu'être le lot de ces êtres quasi immortels. Tous ceux qu'ils aimaient, ils les voyaient vieillir et mourir.

— Comment se fait-il que vous me parliez si facilement de vos... particularités, alors que Talon s'y refuse, Vane ?

— Je n'ai pas juré de garder le secret, moi. Et puis, quel risque est-ce que je prends en vous révélant ce que je suis ? Que vous alliez le répéter à quelqu'un ? Essayez, pour voir. Ou bien on vous rira au nez, ou bien on vous enverra droit chez le psy. Qui croirait que je suis un loup déguisé en humain, hein ?

- Vous êtes vraiment un loup ?
 - Pas de doute.
 - Pourtant, vous avez l'air tout ce qu'il y a d'humain.
 - Ma race a été créée il y a une éternité par mon arrière-grand-père, un sorcier, qui a réussi à amalgamer l'ADN humain et celui du loup. Il voulait que ses descendants soient dotés de pouvoirs exceptionnels. Il a engendré deux fils. L'un était pourvu d'un cœur d'homme et de sang humain, l'autre de loup. Je descends de celui qui était loup.
 - Vous avez donc un cœur de loup dans la poitrine ?
 - Oui, et aussi les instincts d'un loup, ses pulsions et ses valeurs.
 - Qui sont ?
 - Protection du groupe, des femelles, du territoire et respect de la hiérarchie.
 - Vous n'avez jamais eu envie d'être humain ?
 - Non. Pourquoi ça me tenterait ?
- Vane avait répondu d'un ton de défi ; pourtant, Sunshine eut la sensation qu'il n'était pas aussi sûr de lui qu'il le montrait, que si elle relevait le défi, elle Ramènerait à avouer des failles dans ses certitudes affichées.
- Mais elle n'avait pas envie d'entamer une discussion dont elle pressentait qu'il ne l'apprécierait guère.
- Elle laissa donc tomber le sujet.
- Vous avez mal, quand vous vous métamorphosez ? Les griffes et les crocs qui sortent, le visage qui se transforme en museau, la fourrure qui pousse...
 - Pfff... Images de Hollywood, ça. On ne sent rien, si ce n'est une sorte de petite décharge électrique, et ça va très vite.
- La tête inclinée sur le côté, Sunshine le considéra quelques instants, puis déclara :
- J'essaie de vous imaginer sous l'apparence d'un loup.
 - Vaut mieux pour vous que vous n'ayez pas l'occasion de me rencontrer quand j'en suis un, bébé.
- Sunshine recula prudemment.
- On peut dire que vous aimez faire peur aux gens, vous, les loups-garous !
 - Ça nous arrive, oui, admit Vane en gloussant.

Si elle ne voulait pas obtenir des réponses peu plaisantes, mieux valait ne plus poser de questions, se dit Sunshine en s'enfermant dans le silence. Elle paracheva la présentation de ses tableaux et poteries, puis regarda de nouveau sa montre. M. Cameron était désormais en retard.

Une heure passa, et le client ne se montra pas. Vane proposa de rentrer chez Talon, mais Sunshine refusa.

— Il a dû avoir un empêchement. Une réunion ou un truc comme ça. Il sait que je suis ici la journée, alors il doit penser qu'il me trouvera de toute façon.

Vane poussa un grondement sourd, puis se résigna à ouvrir un siège pliant et s'assit, dos à la grille. Sunshine s'installa sur son tabouret avec son carnet de croquis. Autant mettre cette attente à profit.

L'après-midi s'écoula, et M. Cameron ne se manifesta pas. À 16 heures, Selena s'accorda une petite pause. Sunshine aurait préféré que son amie ne s'en aille pas. Rester seule avec Vane la mettait mal à l'aise. Elle le sentait derrière elle et avait l'impression que son souffle chaud lui balayait la nuque. Non, ce n'était pas une impression, réalisa-t-elle rapidement. Il faisait vraiment en sorte qu'elle perçoive sa respiration... et qu'elle imagine ses longues jambes étendues, son ventre en tablettes de chocolat bien visible sous son blouson déboutonné, ses biceps gonflés par la position de ses bras croisés. Il lui envoyait des images très réalistes.

— Vous faites ça tous les jours, bébé ?

Bébé, encore... Mais se rebeller ne servirait à rien, au contraire. Elle l'avait compris, à présent.

— Oui.

— Oh, bon sang, c'est ennuyeux à mourir ! Comment vous faites pour ne pas devenir dingue, à poireauter comme ça ?

— Je dessine, je peins, et je ne vois pas le temps passer. Quand la nuit tombe, ça me prend au dépourvu, et je rentre chez moi.

Une jeune femme que Sunshine connaissait un peu s'arrêta pour bavarder un moment. Lorsqu'elle s'en alla, Vane la suivit d'un regard affamé.

— Je pourrais vous la présenter...

— Non. Les loups ne fréquentent pas les humains. Enfin, pas étroitement. Les humains sont trop peureux. Quand ils apprennent que leur pote... ou leur petit ami est un loup-garou, ils tremblent comme des feuilles. Faire l'amour à une femme, c'est galère : elles se plaignent toutes d'avoir des marques de griffes, de morsures... Mais, entre vous et le Celte, qu'est-ce qui se passe ? C'est juste du sexe, ou il y a Avantage ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que tu m'as posé je ne sais combien de questions qui m'ont pris la tête. Alors, à ton tour de passer sur le gril. Réponds-moi et arrête de me vouvoyer.

Alors, là, non, jamais. Le tutoiement était un signe d'amitié. Vane ne serait jamais son ami ! se dit Sunshine.

— Je t'écoute, bébé.

— Hein ? Oh, je ne sais pas exactement. Quand je suis avec Talon, j'ai l'impression que nous nous accordons parfaitement. Comme s'il était une partie de moi dont j'ignorais qu'elle existait, avant de le connaître.

— Et lui ? Qu'est-ce qu'il éprouve ?

— Il dit m'aimer, mais je n'en suis pas très sûre. Celui des deux qui, sans l'ombre d'un doute, aime l'autre, c'est moi.

— Il doit tenir à toi, sinon il ne m'aurait pas demandé de t'escorter.

— Je ne vois pas ce qu'il y a là de surprenant.

— Il n'a pas demandé son autorisation à Ach. Or Ach a un droit de vie et de mort sur ses Chasseurs. Talon est passé par-dessus l'autorité de son chef.

— Vous n'allez pas lui causer de tort, au moins ?

— Dans l'immédiat, non. Mais en cas de danger pour les miens, je serai obligé de faire appel à Ach. En retour, il attendra de moi une sincérité absolue, et je devrai peut-être alors lui révéler que son Chasseur joue la partie en solo. Ach décidera sans doute la mort de Talon et me chargera d'exécuter la sentence.

Sunshine sentit son dos se couvrir de sueur.

— Vous n'accepteriez pas de faire une chose pareille, n'est-ce pas ?

— Bébé, pour protéger ma meute, je tuerais n'importe qui sans remords.

— Pas n'importe qui, rectifia Sunshine, qui se rappelait ce que sa grand-mère avait dit au loup, garou à propos de son frère et de sa sœur. Pas ceux qui vous sont très proches.

Elle avait touché juste : Vane se détourna.

— Vous n'êtes pas aussi dépourvu de sens moral que vous le prétendez, Vane Kattalakis. Je crois qu'il y a beaucoup d'être humain en vous.

Sur ces mots, Sunshine retourna à son croquis, laissant le silence s'installer de nouveau entre elle et le loup-garou. Lorsque la nuit tomba, M. Cameron ne s'était toujours pas montré, mais de toute la journée, la jeune femme n'avait perçu aucune présence négative autour d'elle. Ceux qui lui voulaient du mal ne se trouvaient pas dans le secteur de Jackson Square.

Le seul être qui fût dangereux, c'était son garde du corps.

Sur des charbons ardents, Talon attendait chez lui le coucher du soleil. Habillé, armé, il brûlait d'impatience qu'arrive le moment de rejoindre Sunshine.

Voyant que le fichu astre s'obstinait à rester au-dessus de l'horizon, il finit par appeler Vane.

— Elle va bien, le Celte. Hé, bébé, c'est ton petit ami au téléphone ! Rassure-le : il a peur que je t'aie mangée.

Sunshine prit le portable.

— Talon ? C'est moi. Vane dit la vérité : je vais bien.

— Ma chérie, je suis si content de t'entendre !

— Il ne s'est rien passé, soit tranquille. Mais tout ça, c'était un coup d'épée dans l'eau : mon client n'est pas venu.

— Je suis désolé. Tu fondais tant d'espoir sur ce projet. Mais il y en aura d'autres, ne t'en fais pas.

— Tu seras là dans combien de temps ?

— D'ici peu. Reste en alerte, surtout dès qu'il fera noir. J'arrive.

— À tout à l'heure.

Pressant les lèvres sur le combiné, elle fit un petit bruit de baiser.

— Tenez. Votre téléphone, dit-elle en rendant l'appareil à Vane.

— Moi aussi, je t’embrasse, le Celte... fit-il en produisant un son chuintant.

— Oh, ça va, hein, le loup ! Je ne te permets pas de singer la tendresse avec moi ! Garde tes coups de langue pour ceux de ta meute.

— Le Celte, un jour, tu paieras pour toutes les vacheries que tu m’auras lancées.

— D’accord. Je t’apporterai un énorme plat de côtelettes.

— Deux.

— OK. Deux.

— Marché conclu, espèce de rat de marécage !

Talon rit de bon cœur, puis demanda :

— Comment tu t’en tires, dans ton enveloppe humaine ? Ce n’est pas trop pénible de la porter si longtemps ?

— Je me sens engoncé, c’est sûr. J’ai du mal à garder mes frusques. J’aimerais bien les arracher.

— Débrouille-toi pour les garder, le loup ! Je ne veux pas que Sunshine pose les yeux sur ton corps nu !

— Ça ne la traumatiserait pas. Je mettrais ma patte au feu que toi aussi, tu as des poils au... bas du dos. Si elle a déjà vu et supporté ce spectacle, je peux retirer mon jean *illico*. Mais je dois te prévenir : les caleçons, ce n’est pas ma tasse de thé.

— Moi non plus. Bon, soyons sérieux. Dans quinze minutes, il fera nuit. Je partirai immédiatement.

— Ne te presse pas, je garde le fort, général Custer.

— Merci, Sitting Bull.

Talon raccrocha, puis se posta devant sa porte entrouverte. Un rai de lumière filtrait encore par l’entrebâillement.

Plus que quelques minutes à patienter.

Trois quarts d’heure après la tombée de la nuit, Sunshine demanda à Vane d’avoir la gentillesse de faire un saut au stand de sandwiches et de boissons et de lui rapporter quelque chose à boire.

Il commença par refuser, mais elle insista tant et si bien qu’il capitula : il allait s’éloigner, d’accord, mais ne la perdrait pas de vue un seul instant. Cent petits mètres à parcourir. Quelques minutes d’absence. Il ne pourrait rien arriver à la jeune femme en si peu de temps.

Dès qu'il fut hors de portée de voix, Selena siffla doucement pour attirer l'attention de Sunshine.

— Jette un coup d'œil au mec qui approche. Il me fait froid dans le dos. Il porterait une pancarte mentionnant « tueur en série » que ce ne serait pas pire.

Sunshine regarda dans la direction indiquée. Effectivement, un homme grand et brun tournait le coin de Decatur Street. Lorsqu'il longea la file de calèches pour touristes, les chevaux s'agitèrent, les naseaux frémissants.

— Effectivement, il est sinistre, admit Sunshine. Je devrais rappeler Vane, tu ne crois pas ?

— Je ne sais pas, dit Selena en abandonnant son stand pour venir se placer à côté de son amie. Écoute, s'il fait le moindre mouvement dans ta direction, je t'attrape, et toi, tu hurles. Compris ?

— Oui. Mais il va probablement juste passer levant nous.

Non, il ne se contenta pas de passer. Il s'arrêta devant l'éventaire de Sunshine, qui frissonna en voyant l'espèce de croc de boucher articulé fixé à sa main gauche. Instinctivement, elle se rapprocha de Selena.

L'homme était divinement beau et absolument terrifiant. Dire qu'il avait une mine patibulaire eût été en dessous de la vérité, songea Sunshine. Quoique...Vu de près, il ne semblait pas si féroce que cela, finalement. Et ce n'était pas elle qui l'intéressait, mais ses poteries aux frises peintes dans le style grec antique. Il les examina longuement, avant de saisir une coupe.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-il.

Étonnée, Sunshine distingua dans ses yeux une lueur de mélancolie, comme si le dessin sur la coupe lui rappelait quelque événement triste.

Lorsqu'il riva son regard au sien, elle fut saisie par l'intensité de ses prunelles sombres.

Il renouvela sa question. Son accent, indéfinissable, était si prononcé qu'elle ne l'avait pas bien compris la première fois.

— Oui, c'est moi.

— Joli travail.

Il lui faisait un compliment ? Elle s'était attendue qu'il sorte un revolver de sa poche et le pointe sur son cœur, pas qu'il la félicite.

— Euh... merci.

Il plongeait la main dans sa poche.

Le revolver ! Il allait le sortir, finalement !

— Combien ? demanda-t-il.

Ses doigts serraient un porte-monnaie.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? lança une voix que Sunshine connaissait bien et qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse d'entendre.

— Ça ne te regarde pas, le Celte ! grommela l'homme que Talon venait d'aborder.

— Éloigne-toi de Sunshine ou je te démolis, Zarek.

— Essaie donc, et je t'arrache la tête.

Talon tendit le bras et poussa Zarek, qui lui rendit sa bourrade.

Vane arriva à point pour s'interposer.

— Hé, là ! Qu'est-ce qui vous prend ? Arrêtez, les mecs !

— Que je ne te trouve plus à tourner autour d'elle, Zarek, dit Talon sans se soucier de l'intervention de Vane, sinon il t'en cuira !

Zarek remit son porte-monnaie dans sa poche, leva sa griffe d'acier sous le nez de Talon, puis s'éloigna à grands pas.

Jamais Sunshine n'avait vu l'expression qu'arborait Talon en cet instant. Il semblait vraiment prêt à tuer quelqu'un.

— Talon ? souffla-t-elle.

— Tu ne bouges pas, bébé, lui ordonna Vane.

Puis il se tourna vers Talon.

— Tu es OK, le Celte ?

Talon était dans l'incapacité de répondre. La fureur qui grondait en lui oblitérait sa lucidité. Il s'était transformé en machine à tuer, comme l'avait senti Sunshine.

Qu'on lui livre Zarek... Il le mettrait en pièces lentement, méthodiquement, et au diable les conséquences ! Un Chasseur ne portait pas la main sur un autre Chasseur, mais si le Grec osait toucher ne fût-ce qu'à un cheveu de Sunshine, il...

Sunshine ! Elle venait de se nicher contre sa poitrine. Sa chaleur, son parfum de patchouli ramenèrent la paix en lui en un éclair.

— Dis donc, Vane, tu étais censé veiller sur elle !

— Ce n'était que Zarek, le Celte, alors sois cool, tu veux ? Tout ce qu'il faisait, c'était regarder les poteries.

— Il aurait pu l'attaquer !

Il aurait pu, oui, mais il ne l'a pas fait. Ouais, et c'est une sacrée chance pour toi.

Alors qu'il marchait vers Pirate's Alley, Zarek fulminait. Chaque fois qu'il essayait de rendre service, se retournait contre lui ! Quand allait-il enfin se mettre ça dans le crâne ?

Dès qu'il avait aperçu la femme, il l'avait reconnue et s'était demandé pourquoi Talon l'avait laissée sans protection.

— Eh bien, qu'elle meure, merde ! J'en ai rien à faire, après tout ! grommela-t-il.

Il atteignait le bout de la rue lorsqu'il sentit tous ses sens se mettre en état d'alerte. Il s'arrêta.

— Zarek ?

Il se retourna et découvrit Dionysos.

Avec ses cheveux bruns coupés court et soigneusement peignés, son élégant blazer en tweed et son col roulé bleu, le dieu grec avait tout l'air d'un homme d'affaires honorable et prospère.

— Si tu te prépares à m'expédier un coup de foudre, Dionysos, vas-y ! Pas la peine de faire durer le suspense.

— S'il te plaît, dit le dieu en riant, appelle-moi Dion. Dionysos, ce n'est pas tendance.

Le dieu s'approcha de Zarek, qui plissa le nez. L'aura de puissance de la divinité était si forte que l'air semblait soudain chargé d'électricité.

— Qu'est-ce que tu me veux... Dion ?

Du pouce, Dionysos indiqua la direction du Pedestrian Mall.

— J'ai entendu ta petite altercation avec Talon, et ça m'a donné une idée. Nous pourrions conclure un accord, toi et moi.

— Ouais ? Pour moi, ça reviendrait à signer un pacte avec Lucifer.

— Peut-être, à cette différence près que moi, je n'empeste pas le soufre et que je m'habille avec goût.

Luc a toujours l'air d'un maquereau, avec ses fringues noires et rouges. Tu veux une cigarette ? Prends-en une. Ce sont tes préférées.

Zarek secoua la tête. Dionysos alluma une cigarette. Quelques instants plus tard, il projetait vers le ciel sombre des ronds de fumée parfaits.

— Alors ? Ce pacte, c'est quoi ?

— C'est simple. J'ai en ville un garçon qui me rend pas mal de services. Tu l'as vu hier. C'est celui qui ressemble à ton chef.

— Ce fumier qui se fait passer pour Acheron ?

— Lui-même. Si tu arrivais à mettre ta colère en sourdine un moment, nous pourrions discuter de quelque chose. Je suis sûr que tu aimerais ma proposition, Zarek.

— Je t'écoute.

— Mon ami a besoin de certains trucs. Bien sûr, lui et moi pourrions te tuer. Mais il nous a semblé plus judicieux de t'avoir de notre côté plutôt que de faire de toi un ectoplasme qui errerait dans une dimension intermédiaire pour l'éternité.

— Et alors ?

— Tout ce qu'il me faut, c'est que tu ne chasses pas. Rentre dans ton refuge et n'en bouge pas jusqu'au Mardi gras, le jour où l'on me fête. À ce moment-là, Styxx entrera en contact avec toi. Aide-le à organiser les derniers préparatifs, et en échange, je te donnerai ce que tu désires par-dessus tout.

— D'après toi, qu'est-ce que je désire à ce point ?

— Une fin à tes souffrances.

Chapeau bas, songea le Chasseur. Le dieu savait négocier. Ce qu'il lui proposait était effectivement ce à quoi Zarek aspirait le plus.

— Tu n'essaies pas de me jouer un sale tour, hein, Dionysos ?

— Je te jure que si tu nous donnes un coup de main, je supprimerai toutes tes souffrances sans exception.

Je mourrai paisiblement ? Oui.

Et si je refuse ?

Dionysos eut un sourire sardonique.

— Si tu refuses, je te promets une torture aux petits oignons.
Zarek simula un grand tremblement.

— Oh, la la... Tu me terrorises, le dieu ! Si tu fais pense à filmer. Les psychopathes et les sadiques paieront des fortunes pour acheter la vidéo de mon Massacre !

— Tu es désespérant. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Artemis ne te supprime pas.

— J'ai des qualités cachées... Bon, tu as mon numéro de portable, le dieu ? Oui, évidemment. On reste en contact.

— Entendu.

— À mardi, alors, dit Zarek avant de tourner les talons.

Sur l'insistance de Talon, Sunshine ferma son stand et laissa le Chasseur et le loup-garou pousser le chariot jusqu'à l'entrepôt où elle le rangeait. Mais à peine avaient-ils parcouru quelques mètres qu'elle les arrêta.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Talon en la voyant ouvrir une petite porte, sur le côté de la remorque.

— Rien.

Elle se redressa et tendit à Vane la coupe qui avait manifestement plu à Zarek.

— Pourriez-vous lui donner ceci de ma part ?

— Tu es folle ou quoi ? s'exclama Talon.

— Non. Cet homme est malheureux. Je l'ai senti, je crois qu'il sera touché par un geste gentil.

— Il serait davantage touché par un bon coup de pied aux fesses ! dit Vane en s'esclaffant.

— Je vous en prie, remettez-lui la coupe.

— Bon, d'accord, mais s'il me la jette à la figure il faudra que tu me dédommages !

Sunshine se hissa sur la pointe des pieds et embrassa le loup-garou sur la joue.

— Voilà. Je vous dédommage d'avance. C'est peu, mais étant donné que Talon est là, vous vous contenterez de ça...

Vane secoua la tête en riant puis s'en alla, la coupe à la main.

— C'est du gâchis, commenta Talon. Ce fou de Zarek va balancer cet objet magnifique contre un mur.

— Je ne le pense pas. Et puis, s'il le fait, je fabriquerai une autre coupe.

— Ton bon cœur te perdra, déclara Talon, tout en se remettant à pousser le chariot.

— C'est ce qu'on me dit toujours. Bon, on part à la chasse ?

— Hein ? Pour chasser quoi ?

— Styxx.

— Pas question. J'aurais trop peur qu'il ne t'arrive quelque chose.

— Talon, ma grand-mère est venue me voir aujourd'hui, et ce qu'elle m'a dit est resté gravé dans mon esprit : ce soir, je dois suivre les élans de mon cœur. Je ne sais pas exactement ce que ça signifie, mais j'ai une confiance aveugle en grand-maman. C'est un médium extraordinaire. Tout ce qu'elle m'a prédit dans le passé s'est révélé exact.

— Sunshine, ta grand-mère est certainement quelqu'un de bien et de très doué, mais moi, je ne me fie à personne. Je tiens à toi au-delà de tout ce que tu peux imaginer. L'idée qu'il puisse t'arriver malheur me rend fou. Quand Nynia est morte, un froid glacial est entré en moi. Je n'ai ressenti de nouveau de la chaleur que des siècles, plus tard, le jour où tu as posé tes mains sur moi. J'ai besoin de toi.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi.

— Et où cela va-t-il nous conduire ?

— Je l'ignore, Talon. Mais je paierais cher pour le savoir.

Talon passa le bras autour des épaules de la jeune femme, et ils traversèrent le square du même pas, en harmonie physique comme mentale. Autour d'eux, d'autres couples se promenaient enlacés, Talon les envia. Que n'aurait-il donné pour leur ressembler, pour n'avoir d'autre préoccupation que les mensualités du crédit d'une maison ou d'une voiture !

Hélas, Sunshine et lui n'avaient rien en commun avec ces jeunes gens insouciantes. Ils étaient menacés. Sunshine, surtout.

Il existait néanmoins un moyen de la sauver. Un seul. Qui, éventuellement, le protégerait lui aussi.

— Où allons-nous, Talon ?

— Voir un dieu qui pourrait nous offrir un miracle.

Acheron serra les dents lorsque Artemis fit courir ses doigts dans sa chevelure. Elle saisit une mèche et l'enroula autour de son index.

— Il faut que je m'en aille.

— Je ne veux pas que tu partes, Ach, dit la déesse en ôtant la main de ses cheveux pour lui caresser la poitrine.

— Artemis, s'il te plaît, laisse-moi m'en aller. Il faut que je trouve Styxx avant qu'il recommence ses idioties. Il a failli tuer Zarek, la nuit dernière !

— Qui s'en soucie ? Ça arrangerait tout le monde, que Zarek meure.

— Ne dis pas d'âneries, Artie !

— Ach, tu es ingrat. Me quitter après tout ce que j'ai fait pour toi...

Pour lui ? Elle n'avait rien fait, cette garce !

Bon, pour être honnête, Acheron devait reconnaître que la déesse lui avait tout de même réservé quelques bonnes surprises. Elle lui avait fait, selon ses termes, des « choses » – des choses agréables. Mais il ne se rappelait pas que celles-là.

— Ne m'oblige pas à relâcher tes liens, Ach. Cela se saurait immédiatement sur l'Olympe. Si les dieux apprenaient que tu te trouves dans mon temple, tu serais en mauvaise posture.

Acheron en avait parfaitement conscience. Chaque fois qu'il rendait visite à Artemis, il laissait, à son corps défendant, ses pouvoirs au vestiaire. Il pouvait toujours ouvrir des portes sans toucher la poignée et soulever des objets, mais cela n'allait pas plus loin, car Artemis lui liait les poignets et les chevilles avec des chaînettes d'or. Cela le protégeait d'un rapt de la part des dieux : s'ils avaient appris à quel point il était puissant, ils l'auraient enlevé pour enquêter, mieux de découvrir d'où lui

venaient ses dons extraordinaires. Et Artemis n'avait pas la moindre envie d'être privée de son cher Acheron.

— Tu n'aimerais pas ça, n'est-ce pas ? Que Zeus te trouve dans mon lit ne te réjouirait guère. Il se dirait que si je t'y accueille, c'est parce que tu es exceptionnel, et il t'emmènerait. Ensuite, les dieux te garderaient avec eux et t'observeraient comme un animal de laboratoire.

— Laisse-moi partir, Artie.

Les chaînettes se dénouèrent d'elles-mêmes, Acheron bougea bras et jambes pour rétablir la circulation. Les mouvements se révélèrent douloureux. Il était épuisé. Artemis l'avait gardé éveillé durant deux jours. Il n'aspirait qu'à se coucher et dormir.

Mais ce que lui dit ensuite la déesse chassa immédiatement sa somnolence.

— Tu sais ce que j'ai appris ? Il paraît que Dionysos a fait un pacte avec l'un de tes Chasseurs et Camulus, de façon à posséder une force à laquelle lien ni personne ne résistera.

— Quoi ?

— Tu as entendu. Dion et Cam se sont alliés et vont se servir de ton frère en lui faisant miroiter le rôle de *leader*. Amusant, non ? Un trio de *losers* qui fomentent une rébellion... J'ai hâte de voir la suite, d'autant que tout le monde croira que c'est toi, le meneur de l'insurrection ! Tant que Styxx gardera ses lunettes, il bernera n'importe qui.

Artemis voit dans cette association un sujet de divertissement navra Acheron. Cette tête de linotte ne prenait vraiment pas la mesure du problème. Le Mardi gras allait être un véritable massacre.

Et la première victime du trio infernal serait bien entendu cet infortuné Acheron.

Mais maintenant qu'il était prévenu, il allait aviser. Les choses ne se passeraient pas comme l'avaient prévu ces trois cinglés de Dion, Cam et Styxx.

— Au fait, dit Artemis, nue sur le lit, tout en caressant le dos d'Acheron du bout des orteils, pendant que tu étais ici, tes chers petits se sont très, très mal conduits.

Acheron lui attrapa la cheville, l'obligeant à interrompre son troublant manège.

— Explique-toi.

— Eh bien, la dernière fois que j'ai eu des nouvelles, Zarek se baladait tranquillement en ville, et Talon se bagarrait dans le Quartier français.

— Quoi ? Quand ça ?

— Il y a deux heures.

— Bon sang, Artie, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Parce que j'étais tellement contente que tu sois là... Si je t'avais appris ces incartades, tu aurais filé.

Acheron décocha un regard féroce à la déesse. Quel égoïsme ! Elle était prête à laisser se produire des catastrophes pour le seul plaisir de garder son amant !

Il claqua des doigts, et ses vêtements se moulèrent sur lui, ses cheveux se peignèrent seuls, et son sac à dos atterrit à ses pieds.

— Je déteste ça, quand tu as les cheveux noirs, fit Artemis en lui rendant son blond originel.

— Oh, vraiment ? Eh bien, toi qui n'aimes pas le noir, tu vas être servie.

Avant de s'éclipser, Acheron, d'un seul clignement de paupières, changea la longue chevelure auburn d'Artemis en une cascade d'un noir de jais.

Les cris de la déesse résonnèrent dans tout le temple pendant qu'Acheron ordonnait à son esprit de le ramener à La Nouvelle-Orléans.

Le poulx de Sunshine s'emballa lorsqu'elle comprit que Talon l'emmenait au 688 Ursulines Avenue.

Le *Sanctuaire*, nom du bar favori des motards de tous poils, était le meilleur endroit de la ville où retrouver des amis, bien manger et se distraire.

— Tu ne m'avais pas dit qu'on allait au *Sanctuaire* !

— Tu connais ?

— Mon chéri, il n'y a pas une seule femme à La Nouvelle-Orléans qui ne connaisse pas *Le Sanctuaire* ! C'est le paradis pour les filles qui veulent trouver un mec... Oh, ne fais pas cette

tête ! Tu n'avais pas remarqué que les filles se pressaient là-dedans pour draguer ? Les types y sont super craquants.

— Je n'ai pas vu de types craquants, répliqua sèchement Talon. D'ailleurs, ils ne m'intéressent pas.

L'extérieur du bar présentait une façade typique des bâtisses édifiées en Louisiane au début du XIX^e siècle. La maison datait de 1801. Toute de brique rouge et signalée par un gigantesque panneau qui se balançait au-dessus des doubles portes de style saloon, on ne pouvait pas la rater. Sur l'enseigne, une pleine lune illuminait une moto. Le slogan du bar était peint autour de la lune : cet endroit, proclamait-il, était *Le Sanctuaire* et le nid des Oiseaux de Nuit. Lesquels étaient les membres de l'orchestre, de très beaux garçons, qui se produisaient sur la scène du *Sanctuaire*. Le bar était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et était la propriété de la famille Peltier. La mère, Marna Lo, avait mis au monde onze fils superbes qui auraient dû lui valoir des lauriers de la part de la mairie, car ils contribuaient à apporter de la beauté à la ville. Chacun d'eux était un spécimen de mâle de qualité supérieure.

Ce soir, c'était Dev qui occupait la fonction de portier. Il dardait des yeux bleus perçants sur les clients, en particulier les femmes, qui fondaient sous le laser de ce regard. Ses cheveux blonds, qui lui arrivaient au milieu du dos, flottaient doucement au gré du vent nocturne. Il ne faisait pas chaud, mais Dev ne portait rien d'autre qu'un tee-shirt. Un arc et une flèche étaient tatoués sur son biceps. Talon avait le même, se rappela Sunshine, un peu étonnée.

— Salut, mec ! s'écria Dev en serrant vigoureusement la main de Talon. Où étais-tu passé ? Ça fait une paire qu'on ne t'a pas vu.

— Oh, j'ai vadrouillé ici et là...

— Et toi, Sunshine ? Qu'est-ce que tu fais avec ce bon à rien ?

— Vous vous connaissez, Dev et toi ? s'enquit Talon d'un ton froid, en passant un bras ferme autour de la taille de Sunshine.

— Ta copine est une habituée, Talon. Elle joue souvent au billard dans l'arrière-salle avec Aimée.

- Quoi ? Tu viens ici toute seule, Sunshine ?
- Dis donc, Talon, arrête ! Tu n'es pas mon père, hein ! Une fille seule ici ne risque rien, et ce grâce à Dev et à ses frères.
- C'est vrai, Talon, confirma Dev. La politique de la maison est très claire : on ne drague pas les nanas, sauf si elles ont envie d'être draguées.
- Cette règle ne s'étend pas à Aimée, précisa malicieusement Sunshine. Dès qu'elle fait les yeux doux à un garçon, ses frères font bloc contre l'intrus !
- De tous les enfants Peltier, Aimée était la seule fille, et sa vertu était féroce ment protégée.
- Le dernier mec qui a essayé d'embarquer ma frangine est là-dedans, fit Dev en montrant un cercueil placé le long du mur juste après le sas d'entrée.
- Je n'aimerais pas être enfermé dans cette boîte, Répondit Talon en riant. Dis-moi, Dev, as-tu vu Éros, Récemment ?
- Ouais. Pas plus tard que ce soir. Il est au premier. Il fait un poker avec Rudy, Justin et Étienne.
- OK, merci. Il faut que je lui parle.
- Suivi de Sunshine, Talon se fraya un chemin à travers la foule agglutinée autour des tables. L'orchestre se démenait bruyamment mais avec talent sur l'estrade. Néanmoins, Sunshine réussit à se faire entendre de Talon lorsqu'elle lui demanda :
- Pourquoi avez-vous le même tatouage, Dev et toi ? L'arc et la flèche ?
- Dev trouve chouette de porter la marque des Chasseurs de la Nuit.
- Oh. Il en est un ?
- Non. Il appartient à une autre espèce.
- Celle de Vane ?
- Oui... et non.
- Attends... Cela signifie qu'il peut se métamorphoser en... quelque chose à volonté ?
- Oui. En animal.
- Pas en loup ?
- Non. Mais un fauve aussi redoutable.
- Seulement lui, ou tous les autres ?

— Papa, maman et toute la smala.

Eh bien, ça alors ! Une famille entière de créatures mi-hommes mi-bêtes tenait le bar le plus couru de la ville !

Tenant Sunshine par la main, Talon traversa la salle de billard et gagna un escalier au fond de la pièce. Il Conduisait à une mezzanine sur laquelle s'installaient les clients qui voulaient manger. La table la plus retirée, dans un angle, était réservée aux patrons de l'établissement.

Cinq personnes étaient assises autour. Quatre d'entre elles jouaient aux cartes, la cinquième regardait. Sunshine en connaissait trois – des frères de Dev –, mais pas les deux autres : un charmant blond à la chevelure ondulée d'angelot et sa petite amie, une rouquine plus que succinctement vêtue d'une robe qui semblait peinte sur son corps. Elle était juchée sur les genoux du jeune homme. Celui-ci leva les yeux à l'arrivée de Talon, et son visage se ferma.

— Le Celte ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Il faut que je te parle.

— Tu ne vois pas que je suis en train de gagner ?

— Si, et de tricher aussi.

— Quoi ? s'exclamèrent les trois frères Peltier en chœur.

— Il plaisante ! assura le blond, avant de se tourner vers Talon et d'ajouter : Accorde-moi une minute, mec, que je finisse cette main.

— Je suis pressé.

— Bon, bon...

Le jeune homme remit la rouquine sur ses pieds, ramassa ses cartes après avoir lancé un coup d'œil suspicieux aux frères Peltier, puis accompagna Talon un peu à l'écart. La rouquine les suivit.

— Sunshine, je te présente Éros et Psyché.

— Voilà de curieux prénoms... Vous n'êtes quand même pas les vrais Éros et Psyché ?

Ce fut Talon qui répondit.

— Mais si. Psyché, tu veux bien t'occuper de ma compagne pendant que je parle avec Éros ?

— Pas de problème, assura la rouquine en prenant Sunshine par les épaules. Venez, ma jolie, on va aller voir en bas si on peut mettre un peu d'ambiance.

Les deux femmes redescendirent l'escalier et se mêlèrent à la foule de consommateurs et de danseurs qui, debout, regardaient l'orchestre. Puis elles se rapprochèrent du billard, où Nick Gautier jouait contre Wren, l'un des fils Peltier.

— Salut, mesdames ! lança le jeune homme avec un accent cajun très prononcé.

Son adversaire leva les yeux vers les deux femmes et rangea aussitôt ses boules.

— Nous ne voulions pas interrompre le jeu, dit Sunshine.

— Ne vous en faites pas, déclara Nick. Nous jouons souvent, et en plus, Wren a du boulot en cuisine. Je peux vous offrir un verre ?

— Une bière, dit Psyché.

— Une eau gazeuse, fit Sunshine.

Nick partit vers le bar.

— Vous venez souvent ici avec Éros ? demanda Sunshine à la déesse.

— Oui. Vous aussi, vous fréquentez *Le Sanctuaire*. Je vous ai vue jouer au billard avec Aimée.

— Et vous êtes des divinités tous les deux... poursuivit Sunshine, qui doutait encore.

— Indéniablement. Je lis dans votre esprit, ma petite. Et je connais les réponses aux questions que vous vous posez.

— Par exemple ?

— Par exemple, « oui ».

— « Oui » à quoi ?

— À cette question-ci : Talon vous aime-t-il ou pas ? Il vous aime.

— Mmm. Je n'en suis pas sûre. Il aime Nynia, Son épouse disparue, oui, et il la voit à travers moi. De là à penser que c'est à elle qu'appartient son cœur...

— Sottises. Talon et vous êtes les deux moitiés d'une même orange. Même si vous étiez réapparue sous la forme d'une baleine, il serait fou de vous.

— Je ne...

— Essayez de comprendre : peu importe votre apparence, il vous aimera toujours, que vous ayez la tête de Nynia ou celle de Sunshine. De tout temps vous avez été destinés l'un à l'autre. Et je sais de quoi je parle. Je suis la déesse des amants. Si l'un de vous mourait et se réincarnerait un jour à l'autre bout de la terre, l'autre finirait par le retrouver. Inutile de lutter contre ce qui est plus fort que vous, votre sort a été scellé en haut lieu. Vous vous aimerez jusqu'à la fin des temps. La mort n'interrompra pas le processus... mais, hélas, le brouillera pendant une longue, très longue période. C'est ce dont Talon a peur. La malédiction de Camulus le hante. Il résiste à cet amour qu'il éprouve pour vous parce qu'il a peur pour votre vie.

— Camulus... Pour une mortelle, existe-t-il un moyen de l'approcher ?

— Peut-être.

— Peut-être ? C'est tout ce que vous trouvez à me dire ?

— « Peut-être » est mieux que « non ».

— Et Artemis ?

— Elle est retorse. Elle essaiera de vous rouler dans la farine. Si vous lui parlez, il faudra négocier habilement.

— Donc, il est possible de lui parler ?

— C'est possible, en effet.

Le cœur de Sunshine bondit dans sa poitrine : enfin un espoir qui pointait à l'horizon !

Talon emmena Éros dans la réserve et referma la porte derrière eux. Depuis des lustres, les Peltier laissaient cette pièce à la disposition des clients un peu particuliers qui avaient besoin d'intimité pour discuter. Ou à ceux qui cherchaient à s'isoler avec une petite amie de passage.

— Éros, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Un service ? Tu sais que je suis censé réduire en poussière tout Chasseur qui s'approche de moi ?

Ah, oui ? J'essaierai de me rappeler ça la prochaine fois que tu m'emprunteras du fric à l'insu de Psyché pour jouer au poker !

— Un point pour toi, Chasseur. OK. De quoi as-tu besoin ?

— Connais-tu Camulus, le dieu celte ?

— Pas vraiment. Il est pote avec toute une tripotée de dieux de la guerre. Ce n'est pas mon truc, ça. Moi, je suis le dieu de l'amour et de la luxure. Je n'ai rien de commun avec ces brutes. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce qu'il m'a jeté un sort. Je voulais savoir s'il existait un moyen de lever ce sort.

— Je te donne une réponse sincère ou je te mens pour te rassurer, Chasseur ?

— Réponds sincèrement, bien sûr.

— Bon. *A priori*, je dirais qu'il est impossible de lever le sort, car les dieux de la guerre ne pardonnent jamais. Toutefois, selon le genre de sort qui a été jeté et l'importance de la faute qui te l'a valu, peut-être y a-t-il quelque chose à faire.

— J'ai tué son fils. Il a juré de se venger en faisant mourir tous ceux que j'aimerais.

— Éros plaqua les mains sur sa tête, l'air épouvanté.

— Oh... Là, tu es cuit, Chasseur. Le désir de vengeance ne s'éteint jamais, chez un dieu de la guerre. À moins que toi aussi, tu n'aies du sang de dieu dans les veines. Est-ce le cas ?

— Non.

— Alors, c'est bien ce que je disais : tu es cuit et recuit.

La réalité s'abattit sur Talon comme une masse. Il savait bien que le sort qui le frappait ne s'effacerait jamais, mais depuis l'arrivée de Sunshine dans sa vie, il n'avait pu s'empêcher de nourrir un petit espoir.

— Je ne peux pas garder Sunshine... murmura, t-il, malheureux à en pleurer.

— Non. Si tu l'aimes, elle paiera cet amour de sa vie.

— Je vois. Éros, j'ai une autre faveur à te demander.

— J'ai compris, pas la peine d'expliquer : tu veux que je lui tire dessus avec l'une de mes flèches spéciales, celles qui tuent l'amour, c'est ça ?

— Oui.

Éros fit passer par-dessus sa tête une chaîne à laquelle était accroché un pendentif en forme d'arc et souffla dessus. L'arc s'étira jusqu'à prendre une dimension normale.

— Non, dit Talon en posant la main sur l'arme. Pas maintenant. Laisse-moi profiter encore un peu d'elle. Jusqu'à minuit, d'accord ?

Éros fit rétrécir l'arc et remit la chaîne autour de son cou.

— Entendu, Chasseur. À quel endroit veux-tu que je tire sur ta dulcinée ?

— Au *Runningwolf's Club*. Nous y serons à minuit.

— Bien. J'y serai aussi.

— Merci, Éros. Je suis désormais ton débiteur.

— Ça, c'est certain.

La situation ne s'arrangeait pas, songea Talon. Il était désormais l'obligé de Vane et d'Éros. Au train où il allait, il ne lui resterait bientôt plus de monnaie d'échange. Mais qu'importait qu'il perde tout, du moment que Sunshine ne perdait pas la vie ?

Il aurait le temps de ressasser ses regrets et de s'abandonner à son chagrin plus tard. Dans l'immédiat, il disposait encore de quelques heures avec la femme qu'il aimait.

Il la trouva en train de jouer au billard avec Psyché. Qu'elle était belle, penchée au-dessus du tapis vert de la table, ses longs cheveux couleur de la nuit roulant sur ses épaules ! Ils la déconcentraient, et elle les ramenait nerveusement derrière ses oreilles, avant de frapper la boule.

Il souriait, ému, quand il se rendit compte qu'un homme mince, de taille moyenne, parlait à la jeune femme et que cela semblait lui déplaire. En quelques Secondes, leur conversation tourna au vinaigre. Sunshine planta l'index dans la poitrine de l'homme et le poussa en arrière. En voyant cela, Psyché posa sa canne et s'interposa.

— Comment as-tu osé me faire ça, Jerry, espèce de monstre ? s'écria Sunshine d'une voix furieuse.

Sans hésiter, Talon fonça sur l'intrus, l'attrapa par ses aisselles et le projeta sur la mezzanine. Les clients attablés crièrent et s'égaillèrent comme une volée de moineaux. Puis le dénommé Jerry ; sans doute poussé par quelqu'un, retomba à côté du billard.

— Mec, tu restes à distance de ma femme, compris ? lui lança Talon.

— Sunshine, ta femme ? riposta le jeune homme, qui n'avait manifestement pas souffert de son vol aller-retour et regardait Talon d'un air goguenard. Et moi, qui suis-je, d'après toi ?

Talon perçut le brusque changement d'humeur de Sunshine. Elle n'était plus en colère, mais en proie à une grande nervosité.

Elle le tira par la manche.

— Viens, Talon, partons.

— Une minute. Ce type m'intrigue. Qui est-ce ?

Jerry ricana.

— Qui je suis ? L'ex-mari de cette nana, voilà !

Le souffle coupé aussi net que s'il avait reçu un coup au plexus, Talon resta muet. Il regarda Sunshine avec incrédulité. Son expression lui prouva que le jeune homme disait vrai.

Il se sentit bafoué. D'accord, Sunshine ignorait tout de leur histoire, avant de le rencontrer ; elle ne s'était jamais imaginée être la réincarnation de Nynia.

De son épouse à lui.

Il n'y avait rien de choquant à ce qu'elle eût un passé dans cette vie-ci. Pourtant, il était profondément blessé.

— Je... je comptais te le dire, Talon...

— Ouais ? Et quand ça ?

Sunshine se tourna vers Jerry.

— Tu es vraiment un salaud ! Je me demande comment j'ai pu être assez stupide pour t'épouser ! lui lança-t-elle avant de tourner les talons.

— Hé, Sunshine ! cria-t-il alors qu'elle s'éloignait. N'oublie pas de passer au *Fallini's* un jour ou l'autre pour y admirer mon œuvre. Quand tu la verras, tu te rappelleras que c'est l'artiste le plus talentueux qui a remporté le prix !

Talon vit les yeux de Sunshine s'emplir de larmes. C'en fut trop pour lui. Il attrapa Jerry par le col de sa chemise et l'expédia sur la table de billard. Des flashes crépitèrent. Quelques clients immortalisaient la scène grâce aux appareils photo intégrés dans leurs téléphones portables.

— Viens, Sunshine, dit Talon en prenant la jeune femme par la main.

Nick les attendait à la porte.

— Quand Acheron va apprendre ça, vous allez sacrément vous faire taper sur les doigts, patron. Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? Et devant tous ces gens, en plus ! Vous êtes pire que Zarek, ma parole !

— Arrange-toi pour nettoyer tout ça, Nick.

— Et comment, je vous prie ? Des dizaines de photos ont été prises !

— Ne t'en fais pas, le Celte, dit Dev, qui avait rejoint le petit groupe. Nous allons nous charger de ça. Le nettoyage, c'est notre spécialité. Demain, aucun des humains présents ce soir ne se souviendra de cette bagarre, et les appareils photo n'auront enregistré que du noir.

— Merci, Dev Je te revaudrai ça.

— Pas de problème. À demain, pour fêter Mardi gras.

— Nick, tu peux rester ici, dit Talon. Je n'ai plus besoin de toi.

En maugréant, comme à son habitude, le jeune homme rentra dans le bar.

— Maintenant que nous sommes seuls, Sunshine, reprenons notre charmante discussion : tu as été mariée et tu t'es bien gardée de me le révéler.

— C'était il y a sept ans. J'étais jeune et naïve.

— Oui, mais tu as été mariée. À ce type. Je n'arrive pas à le croire !

— Talon, tu commences à me chauffer les oreilles !

Tu me fais des reproches comme si je t'avais trompé alors que je ne te connaissais même pas, à l'époque ! D'ailleurs, si quelqu'un doit être fâché dans cette histoire, c'est moi !

— Toi ?

— Oui, moi ! Selena m'a parlé de ta réputation dans cette ville. Tu es sorti avec les trois quarts des femmes de La Nouvelle-Orléans !

— C'est différent.

— Et pourquoi ce serait différent ? Parce que tu es un homme ? Talon, tu t'es bien rendu compte que *je* n'étais pas vierge, non ? Alors, qu'est-ce que ça peut faire que j'aie eu simplement des amants ou que j'aie été mariée, hein ?

À bien y réfléchir, Talon n'en avait aucune idée, mais le fait était là : apprendre que Sunshine avait été mariée le mettait de très mauvaise humeur.

Mais au terme de cette nuit, la jeune femme le haïrait. Alors, pourquoi gâcher ces dernières heures de bonheur en se disputant avec elle ?

— OK, Sunshine, tu as raison. Excuse-moi.

Sunshine le regarda avec méfiance. Jamais elle n'avait vu un homme en pleine crise de jalousie capituler si vite.

— C'est vrai ? Tu laisses tomber ?

— Oui. Oublions ce type qui a été ton mari et allons dîner.

Il la prit par la taille, elle se serra contre lui et, tendrement enlacés, ils marchèrent jusqu'à un petit café d'Iberville Street. Ils étaient presque arrivés lorsque Sunshine remarqua :

— Tu boites un peu.

— Je me suis tordu la cheville quand j'ai fait décoller ton Jerry. Si je me mets en colère, ma résistance s'affaiblit. Mon corps réagit alors comme celui d'un humain.

— Tu as besoin de voir un médecin ?

— Non. Il suffit que je me calme. Je guérirai pendant que nous mangerons.

Jamais, songea-t-il, il n'oublierait ces cent mètres qui les séparaient encore du restaurant... Il grava dans sa mémoire le souvenir de la chaleur du corps de Sunshine, son parfum, le balancement de ses hanches qui touchaient les siennes à chaque pas. La jeune femme habiterait désormais sa mémoire avec Nynia. Une seule et même personne, et pourtant si différente... Un seul et même amour dont la perte allait lui briser de nouveau le cœur.

À moins que la flèche d'Èros n'efface tout de son esprit ? Ce serait peut-être une bénédiction. Mais il n'avait pas demandé au dieu d'intervenir pour son propre bénéfice. Il l'avait fait pour Sunshine, pour la sauver. À la seconde où il lui serait indifférent, elle serait en sécurité. Camulus ne tuerait pas une femme qui se souciait de Talon comme d'une guigne.

Ils entrèrent dans le petit restaurant et s'installèrent à une table dans un coin tranquille de la salle.

Une bougie brûlait, fichée dans une bouteille. La clarté de sa flamme magnifiait les traits de Sunshine, la brillance de sa chevelure. Lorsqu'elle leva les mains pour attraper le menu, Talon regarda ses longs doigts fins d'artiste. Il continua de les contempler rêveusement alors qu'ils tenaient les couverts avec lesquels Sunshine coupait sa salade, puis la portait à sa bouche aux lèvres pleines, si joliment dessinées, dont la riche couleur rouge ne devait rien au maquillage.

— Pourquoi es-tu devenue artiste ? demanda-t-il, sans quitter ses doigts des yeux.

— Parce que j'aime travailler avec mes mains.

Il les prit dans les siennes.

— Elles sont si belles... Des mains de créatrice, des mains magiques.

— Sans elles, je ne serais rien. Il m'arrive de faire des cauchemars où l'on m'ampute de mes mains, où elles se paralysent... C'est épouvantable. Je me réveille complètement paniquée.

Elle prit quelques feuilles de salade, les mâcha, puis remarqua :

— Tes yeux ont foncé, Talon. Ce n'est pas une illusion due à la bougie.

— Effectivement. Ce petit changement fait partie de l'équipement du bon Chasseur prêt à entrer en action. Quand nous sommes sur le qui-vive, nos pupilles s'assombrissent et nous devenons nyctalopes.

— Et tes crocs ? Ils te servent alors à perforer les veines pour boire du sang ?

— Non. Je n'ai jamais aimé le sang. Les crocs font simplement partie de... l'équipement.

— Ton travail te plaît, n'est-ce pas ?

Talon réfléchit quelques instants, puis répondit :

— Parfois, c'est très excitant, d'autres fois, carrément ennuyeux. Mais de toute façon, il faut que je le fasse, alors je me pose le moins de questions possible.

— Je comprends. Mais tu as perdu ton âme pour ce travail.

Talon poussa un lourd soupir, tout en pétrissant entre ses doigts un morceau de cire qu'il avait détaché de la bouteille.

— J’ai tellement souffert de voir périr ceux que j’aimais que j’ai invoqué de toutes mes forces les dieux de la vengeance. Morrigan, la déesse celte, est restée sourde à mes appels, mais Artemis m’a entendu. J’ai conclu ce terrible marché avec elle, et à la seconde où mon cœur a cessé de battre, je suis devenu immortel.

— Ton cousin t’a fait assassiner, c’est cela ?

— Oui. Pour prendre la tête du clan. Afin de m’affaiblir, il a d’abord sacrifié ma petite sœur Ceara, le seul être cher qui me restait. J’ai laissé Artemis prendre mon âme et j’ai alors pu me venger. Je suis entré dans le village et, à moi seul, j’ai tué tous les hommes. Les femmes et les enfants ont fui... mais pas tous, je le crains. Lorsque j’ai mis le feu aux maisons, je crois qu’il y avait encore des familles à l’intérieur.

— Mon Dieu... Et depuis ce jour, tu es au service d’Artemis ?

— Oui.

— L’as-tu déjà rencontrée ?

— Une seule fois, le jour du pacte. Elle m’a fait venir dans une dimension temporelle intermédiaire entre le monde réel et le néant, et le marché a été passé.

— Tu ne l’as jamais revue depuis ?

— Non. Les Chasseurs n’ont pas le droit d’entrer en contact avec les dieux.

— Et Éros ? C’est pourtant un dieu.

— Oui, et il adore côtoyer les humains, ainsi que les immortels. Mais c’est lui qui décide d’aller vers les êtres comme toi ou comme moi. Pas le contraire.

— Je l’ai trouvé amusant, et plutôt sympathique.

— Il l’est.

Sunshine songea à sa discussion avec Psyché, qui lui avait suggéré un moyen de fléchir la détermination d’Artemis, laquelle, sauf rares exceptions, ne rendait jamais leur liberté à ses Chasseurs. Si le miracle se produisait, si elle parvenait à obtenir la clémence de la déesse, Talon redeviendrait mortel... et tous les espoirs seraient permis !

— Que dirais-tu d’aller au club de ton père, Sunshine ? Nous pourrions danser un peu, et je ferais la connaissance de tes parents.

— Tu as déjà vu maman. Tu te rappelles ?

— Ouais. Supersouvenir. Bon, on y va ?

— Avec plaisir.

Le *Runningwolf's Club* était bondé. La musique entraînante, l'ambiance survoltée attiraient une foule de clients.

Lé père de Sunshine, un de ses frères et Wayne étaient assis à une table, des dossiers ouverts devant eux. Tout en veillant à la bonne marche de l'établissement, ils s'occupaient de sa gestion.

Talon et Sunshine s'approchèrent du trio, qui sourit comme un seul homme à la jeune femme... et se renfroga en voyant Talon.

— Papa, je voudrais te présenter Talon.

Daniel ignore la main que lui tendait Talon.

— Je suis un shaman, expliqua-t-il. Je ne peux pas vous toucher.

— Ah, oui. Je comprends.

Wayne se leva et s'éloigna. Storm continua de contrôler des colonnes de chiffres comme si de rien n'était.

— Starla ne m'avait pas dit que ton petit ami n'avait pas d'âme, mon enfant.

— Tu... tu as perçu ce manque, papa ?

— Oui. Ta mère aussi, j'en suis sûr, mais elle a gardé cette information pour elle.

— Oh, elle a dû penser que ça te perturberait... Elle avait raison, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Où est maman ? Elle va bien ?

— Oui. Et toi, ça va ?

— Oui, papa. Ne t'inquiète pas.

— Je suis ton père, Sunshine. À ce titre, il est normal que je me fasse du souci pour toi.

— Monsieur Runningwolf, pourrais-je m'entretenir avec vous en privé ? demanda Talon, au grand étonnement de Sunshine : que comptait dire Talon à son père ?

— D'accord. Sunshine, tu restes avec ton frère.

La jeune femme suivit des yeux son père et son amant qui se dirigeaient vers le bar. Tout à coup, elle eut peur. Très peur. Quelque chose allait de travers, elle le sentait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda sèchement Daniel à Talon, qui jetait un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Sunshine était bien restée à la table.

— Écoutez, monsieur Runningwolf, je sais que vous ne m'aimez pas...

— Ça, c'est sûr. Vous êtes un tueur sans âme, bon sang ! D'accord, vous tuez pour nous protéger, mais ça ne change rien au fait que vous n'êtes pas humain.

— Je le sais, et c'est pour cela que je suis ici. Pour vous déléguer la protection de Sunshine. Il y a en ville des êtres qui lui veulent du mal, aussi souhaiterais-je que vous preniez le relais. Il faut veiller sur elle. Je resterai dans les parages, vigilant et prêt à agir, mais dans l'ombre jusqu'à demain soir.

— D'après ce que ma femme m'a dit, Sunshine n'acceptera pas de vous laisser partir.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Dans quelques minutes, elle ne songera même plus à me chercher du regard.

— Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Talon leva les yeux vers la grosse pendule – un cadeau publicitaire de la bière Budweiser – accrochée au mur. Le compte à rebours avait commencé.

— Ne cherchez pas à comprendre, monsieur Runningwolf, et faites ce que je vous dis. Le sort de votre fille est désormais entre vos mains.

D'un hochement de tête, Daniel signifia son accord. Talon retourna alors auprès de Sunshine. D'ici peu, Éros allait agir.

— Tu as bien réfléchi, Chasseur ? entendit-il murmurer derrière lui.

Il se retourna. Le dieu était là. Pour toute réponse, Talon prit le visage de Sunshine entre ses mains et embrassa longuement la bouche souriante de cette femme qui était heureuse qu'il soit de nouveau là, avec elle. Les yeux fermés, elle s'abandonnait au plaisir du baiser.

Éros banda son arc, et la flèche partit.

« Adieu, mon amour... » songeait Talon quand Sunshine s'écria :

— Aïe ! Talon, c'est toi qui m'as fait mal ? Il ne répondit pas, se contentant d'attendre le changement dans les yeux de Sunshine. Ils allaient devenir indifférents, haineux, même, si la flèche avait été bien décochée et...

Non. Ils demeureraient brillants, pleins d'amour, mais aussi d'étonnement.

— Je ne me sens pas très bien, dit-elle enfin en pressant la main sous son sein gauche. Je... Éros ?

Le dieu sursauta.

— Vous... vous me voyez ?

— Évidemment, je vous vois ! Vous êtes là, non ? Alors, pourquoi ne vous verrais-je pas ?

Éros parut mortifié. Un instant, il fixa ses chaussures, avant de relever la tête. Talon se rendit compte qu'il fuyait son regard.

— Éros, que se passe-t-il ? Pourquoi ne me déteste-t-elle pas ?

Le dieu se balança d'un pied sur l'autre.

— Vous deux, vous n'êtes quand même pas destinés l'un à l'autre, si ?

— Psyché m'a assuré que si, dit Sunshine.

— Oh, la la... Ma femme aurait dû me prévenir, gémit Éros.

— Minute ! s'écria Talon. Quelle différence cela fait-il ?

— Cela fait que mon truc ne marche que sur les attirances sexuelles, les folles passions qui s'éteignent fatalement. Mais je ne peux rien contre le véritable amour. Il est plus fort que moi, plus fort que n'importe quoi.

Sunshine était devenue l'image vivante de la colère.

— Tu as osé faire ça, Talon ? Tu as voulu que je te haïsse ?

— Calme-toi, ma chérie, et laisse-moi m'expliquer !

— l'expliquer ? Oh, oui, tu as intérêt à t'expliquer ! Comment as-tu pu jouer avec mon cœur, Talon ?

Alerté par les échos de la dispute, Daniel s'était approché.

— Ma fille, il a eu raison ! Tu n'as pas d'avenir avec lui ! Il n'est pas humain.

— Je me fiche de ce qu'il est ! Ce que lui et moi partageons est bien au-delà de la rationalité ! Je n'arrive pas à croire qu'il ait essayé de nous séparer !

— Sunshine, je ne veux plus que tu le revoies, décréta Daniel d'un ton solennel.

Sunshine tourna aussitôt sa colère contre son père.

— Je n'ai plus treize ans, papa ! Tu n'as rien à m'interdire ou à m'autoriser. J'ai un problème avec Talon, et c'est avec lui que je vais le régler, compris ?

— Je ne supporterais pas que tu meures encore une fois, dit Talon à voix basse.

— Et moi, je ne supporte pas que tu me manipules. Encore moins que tu baisses les bras.

Talon était au désespoir. Il fallait qu'il la sauve, et il n'y parviendrait qu'en tuant leur amour.

Il pivota sur ses talons et partit à grands pas, traversant la salle en bousculant les clients. Il sortit du bar et fonça vers sa moto.

Sunshine lui agrippa le bras alors qu'il décrochait son casque de la selle.

— Ne compte pas t'en tirer comme ça !

— Il lui montra les crocs.

— Ne comprends-tu pas ce que je suis ?

Sunshine déglutit avec peine. Le Talon qui se tenait face à elle n'était plus le jeune homme qu'avait aimé Nynia, celui avec lequel elle avait joué, enfant, au bord du loch, celui qui l'avait épousée et lui avait fait l'amour avec passion et dévotion. Cet homme-là n'existait plus. Le Chasseur de la Nuit privé d'âme avait pris sa place.

Et pourtant, elle l'adorait toujours. Folie du cœur... Aberration de l'esprit... Elle ne réussirait jamais à l'oublier. Elle ne voulait que lui, ne voudrait jamais que lui.

Et elle combattrait jusqu'à ses dernières forces pour le garder.

— Je sais qui tu es, Talon. Tu es celui auquel m'a liée le destin.

— Je ne suis plus un homme.

— Tu es mien, et je ne permettrai pas que tu me quittes.

Talon chercha en vain une riposte. L'intonation dure, volontaire de la voix de Sunshine le désarçonnait. Il ne s'était pas attendu à une telle résistance.

Ni à tant d'audace : Sunshine venait de se jeter dans ses bras et l'embrassait avec une fougue à lui couper le souffle. Il s'enflamma comme autrefois au bord du loch, comme la veille dans sa maison du bayou. Comme si le temps s'était arrêté un jour lointain en Écosse, quand il avait enterré Nynia et le bébé, pour reprendre son cours à La Nouvelle-Orléans dans une impasse obscure.

Incapable de se maîtriser, il souleva Sunshine, la déposa sur la selle et fit démarrer la moto.

L'engin traversa la ville comme une flèche et ne s'arrêta qu'à la lisière d'un bois touffu. Sunshine mit pied à terre, Talon cala la moto sur sa béquille, puis prit la jeune femme par la main et l'entraîna sous le couvert des arbres, là où, pour elle, la nuit était d'encre, mais où lui voyait très clairement le tapis de mousse qui allait les accueillir.

Il la déshabilla fébrilement, se dévêtit et lui fit l'amour comme un fauve déchaîné... comme un homme fou de passion. En lui, la bête et l'humain se confondaient. Les sentiments qui animaient cette créature double ne vibraient que dans un seul cœur.

Il faisait froid, humide, mais aucun d'eux n'en était conscient. Ils brûlaient d'un feu vieux de mille cinq cents ans, que même le plus puissant des dieux n'aurait pu éteindre.

Sunshine lui offrait sa gorge, ses seins, avide de baisers mais aussi de petites morsures. Depuis l'enfance, elle entendait parler d'êtres immortels, de vampires qui possédaient leurs proies tout en leur prodiguant un plaisir qu'aucun humain n'aurait pu leur donner. Elle désirait être cette proie, elle aspirait à mêler son sang à celui de cet amant issu d'un autre univers. Elle stimulait les instincts qu'il bridait et le sentait trembler tant il faisait d'efforts pour les contrôler.

— Je t'aime, Talon...

Elle lisait dans son esprit, voyait ses tourments, ses regrets, ses remords. Il songeait à ceux qu'il avait perdus et pour l'amour desquels il avait vendu son âme.

— Je t'aime... répéta-t-elle.

Puis elle ajouta :

— Fais ce dont tu as tant envie ; Scelle notre union.

Elle plaça sa jugulaire contre la bouche de Talon, qui y planta ses crocs. Il but le sang offert et lui apporta en retour une telle jouissance qu'elle crut mourir de bonheur.

— Qu'ai-je fait ? souffla-t-il, horrifié, après qu'un orgasme d'une violence terrifiante l'eut vidé de ses forces.

— Tu m'as aimée... et tu m'aimeras toujours. Je suis à toi.

Mais il n'était plus question d'amour, songea-t-il, en proie à une détresse qui lui fit monter les larmes aux yeux. Dans un moment d'égarement, il avait semé la graine de leur destruction à tous les deux.

16

Talon ramena Sunshine chez lui. Il ne prononça pas un seul mot au cours du trajet, ni une fois arrivé à destination. Il ne savait que dire à la jeune femme. Sunshine était silencieuse, elle aussi. Il était soulagé qu'elle se taise. Il l'avait mordue. Il ne pensait qu'à cela. Le souvenir de son emportement l'obsédait. Jamais il n'aurait cru ses instincts, sévèrement réprimés depuis toujours, capables de prendre le dessus sur sa volonté.

Dès qu'ils entrèrent dans la maison, Sunshine se retira dans la salle de bains pour faire un brin de toilette. Leurs ébats sylvestres avaient laissé des traces sur ses vêtements jetés à terre et dans ses cheveux. De la mousse, des feuilles et un peu de terre témoignaient de ces moments passés dans le sous-bois, que Talon aurait donné n'importe quoi pour effacer.

Il allumait sa lampe de bureau quand on frappa à la porte. Immédiatement, il sortit le *srad* de sa botte : les visiteurs étaient plus que rares, dans la maison du bayou.

— Qui est là ?

— Ne va pas faire un infarctus, le Celte. Ce n'est que moi, Acheron.

— Acheron ou Styxx ?

— Acheron ! Je ne porte pas de lunettes, alors tu peux vérifier.

Méfiant, Talon entrouvrit la porte et regarda les yeux du visiteur. Oui, c'était bien son chef qui se tenait sur le seuil.

— Que fais-tu ici ?

— Je combats les Démons. Et toi ?

Le sarcasme masquait à peine le reproche contenu dans la voix d'Acheron.

— Des Démons ? Il y en a dans le bayou ? Où ? demanda Talon, incrédule.

— Ils ont attaqué la tanière des loups-garous. Je suis venu aider Vane et Fang.

Grands dieux... Il aurait dû être là pour leur prêter main-forte.

— Est-ce qu'ils vont bien ?

— Non. Leur sœur et ses petits ont été tués.

Talon retint à grand-peine un cri d'horreur et de chagrin.

— Je... je suis désolé, murmura-t-il.

— Ça, je veux bien le croire. Où étais-tu ? Non, attends, ne réponds pas : tu te trouvais au *Sanctuaire*, occupé à faire la démonstration de tes pouvoirs à des touristes japonais qui ont pris de superbes photos de tes performances ! Bravo, le Celte. Maintenant, tu es connu dans le monde entier.

— Non, c'est impossible...

— Ai-je l'air de rigoler, le Celte ?

— Non, mais je n'arrive pas à croire que...

— Tu te rends compte que je vais devoir essayer de sauver ta peau en plaidant ta cause auprès d'Artemis ? rugit Acheron. Bon sang, Talon, as-tu une idée du nombre de règles que tu as transgressées ce soir ? Pour tout arranger, il faut que je supporte les jérémiades de Nick, qui veut savoir pourquoi il doit s'écarter, avec les fils Peltier, à effacer ton merdier. Il gémit sans arrêt parce que les Chasseurs se comportent comme des têtes brûlées et qu'il doit ensuite faire le ménage derrière eux. Ce petit fumier veut une augmentation parce que ce boulot n'est pas prévu dans son contrat ! Et il se demande pourquoi, lui, il devrait garder un secret quand ceux qu'il sert se montrent aussi peu discrets !

— Je peux t'expliquer, Acheron.

— Je t'écoute.

Fébrilement, Talon chercha par quoi commencer ; quelle bonne raison donner à son chef pour justifier ses manquements aux règles ?

Il n'en trouva aucune.

— Alors, le Celte ?

— Une minute, je réfléchis.

— Et moi, j'attends.

Sunshine sortit de la salle de bains à cet instant-là. Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur à la vue d'Acheron. Elle se précipita vers le mur décoré d'épées et de sabres et en décrocha un, avant de se jeter sur le chef des Chasseurs.

Acheron lui saisit le poignet alors que la lame sifflait au-dessus de sa tête.

— Hé, arrêtez-vous, petite !

— Talon, c'est lui qui m'a enlevée !

— Non, ma belle, ce n'est pas moi.

— Il dit vrai, Sunshine. C'est mon chef. Acheron.

Sunshine se calma instantanément.

— Vane m'avait bien dit que vous vous ressembliez comme deux gouttes d'eau. C'est fou ! Vous êtes des clones ou quoi ? Quoique...

Elle s'approcha d'Acheron et l'examina, les yeux plissés, avant de lâcher :

— Non, vous n'êtes pas exactement semblables. L'autre était inquiétant, mais vous, vous êtes carrément effrayant !

— Je considère cette remarque comme un compliment. Bon, le Celte, accompagne-moi à l'extérieur. Il faut qu'on discute.

Talon n'aimait pas recevoir des ordres, mais là, il était obligé d'obéir. Il avait fait des dégâts, à lui de payer les pots cassés. À cause de lui, l'ensemble des Chasseurs se trouvait en très mauvaise posture.

Il sortit avec Acheron sur le ponton.

— Le Celte, cette nuit est l'une des pires de mon existence ! J'ai dû aller voir Julien et Kyrian pour les dissuader de partir à la recherche de Valerius, ce qui m'a pris au moins trois heures. Ensuite, alors que je croyais pouvoir me détendre un peu, ma mission achevée, j'ai appris que les Démons dévastaient le bayou et que Talon n'était pas là pour les affronter. Et pourquoi Talon n'était-il pas là ? Parce qu'il jouait à Tarzan sauvant Jane de Cheetah sur la mezzanine d'un bar ! Alors, me voilà, prêt à t'entendre raconter la bévée suivante. Car tu as fait d'autres conneries, hein ?

— Inutile de ricaner, Acheron. Je sais que j'ai été en dessous de tout.

— Tu as intérêt à te reprendre, parce qu’il y a du danger dans l’air. La nuit prochaine sera très difficile. Nous devons faire face à des problèmes dont *je* ne connais pas encore la nature. Mais d’après mes renseignements, il n’y a rien, mais alors vraiment rien de bon à attendre. Julien et Kyrian veulent liquider Valerius, lequel ne daignera défendre que les humains dotés d’ancêtres romains. Deux loups-garous fous de rage et de douleur vont se venger de ce qui est arrivé à leur meute. Nick Gautier menace de démissionner sous prétexte qu’il en a marre d’être la bonniche de psychopathes, et par-dessus le marché, j’ai une déesse en pétard qui ne va pas tarder à demander la tête de tout ce petit monde !

Acheron fit une pause, le temps d’un rire amer.

— Quand je pense que dans tout ça, le seul Chasseur auquel je puisse me fier, c’est toi, je me dis que je ne suis pas gâté.

— Je serai à la hauteur, Acheron.

— Non, le Celte, tu n’y arriveras pas. À cause de Sunshine, tu molestes des humains. Non content de nous mettre tous dans le pétrin, tu as mouillé les Peltier. Et tout ça pour une femme ! Où avais-tu la tête, nom d’un chien ?

Dans l’esprit de Talon, l’irritation commençait à prendre le pas sur le sens de la discipline.

— Je ne suis pas un gamin, Acheron ! Je sais où sont les priorités !

— D’habitude, oui, mais en ce moment, tu penses avec ton cœur, pas avec ton cerveau, et ça peut nous coûter la vie à tous. Nous sommes des Chasseurs de la Nuit, Talon ! Nous ne devons éprouver aucune émotion !

Autrefois, Talon aurait approuvé sans discuter, mais en cet instant, il bouillait de rage et de frustration. Il n’avait nul besoin qu’Acheron lui fasse la leçon. Il avait parfaitement conscience des dangers que sa conduite faisait courir aux Chasseurs et aux êtres qui les aidaient. Que son chef le sermonne comme un bleu l’horripilait.

— Je contrôle la situation, rétorqua-t-il.

— Vraiment ? Permets-moi d’en douter. Tu as désobéi lorsque je t’ai dit de rester ici avec Sunshine, tu as pactisé avec

les loups-garous sans mon autorisation, et tu as conclu un marché avec Éros. Tu as outrepassé tes droits, mon vieux.

— Il faut que je protège ma femme. C'est mon devoir. Peu important les conséquences.

— Ta... femme ? Talon, écoute-moi bien. Ta femme est morte il y a quinze siècles. Elle a été enterrée dans ton pays, en Écosse. Sunshine Runningwolf n'est pas Nynia !

Non, Acheron ne pouvait avoir raison ! Sunshine était Nynia ! Et elle était tout ce qui comptait pour lui. À part elle, rien ni personne n'avait d'importance.

Rien ni personne...

Il se jeta sur Acheron, fonçant comme un taureau, tête baissée. À l'instant où il le heurta, il leva les mains et lui enserra la gorge, puis se mit à le secouer en hurlant :

— Elle n'est pas morte ! Elle n'est pas morte !

Acheron se servit de ses pouvoirs pour détacher les mains de Talon de son cou et l'immobiliser. Il entendit le Celte gronder, haleter, tandis qu'il tentait de se défaire de l'invisible carcan dans lequel il venait de l'emprisonner. En pure perte.

Talon cessa de se débattre au moment où il se rendit compte de ce qu'il venait de faire : il avait attaqué Acheron !

Son chef avait raison, il n'était plus lui-même. Il était devenu un danger pour tous.

Ses bras répondirent soudain lorsqu'il essaya de nouveau de les bouger. Acheron l'avait libéré.

— Talon, il faut que tu prennes une décision. Les Chasseurs n'ont pas de femme, pas de famille. Leur seul souci doit être la protection des humains, car ceux-ci ne peuvent se défendre contre les Démons. Il faut que tu te ressaisisses !

— Je sais, grommela Talon.

Acheron hocha la tête, puis chercha le regard de son Chasseur, qui frémit : les yeux de T-Rex avaient pris une étrange et inquiétante teinte argentée.

— Que veux-tu, Talon ? Que je demande à Artemis de te rendre ton âme ?

Son âme ? Son humanité ? Jamais, en mille cinq cents ans, Talon n'avait songé à redevenir un mortel... mais il n'avait jamais envisagé non plus que Nynia puisse lui revenir.

Non. Acheron avait raison, Nynia était morte. La jeune femme qui l'attendait dans la maison n'était pas son épouse adorée, mais Sunshine...

Et il l'aimait aussi ardemment qu'il avait aimé Nynia. Peut-être avait-elle l'âme de Nynia, mais elle ne lui ressemblait en rien. Vibrante d'énergie, d'humour, de joie de vivre, frondeuse et déterminée, elle était une femme du XXI^e siècle. Les ruptures amoureuses, en cette époque moderne, étaient monnaie courante. Sunshine ne passerait pas le reste de son existence à le pleurer s'il la quittait. Elle retrouverait un homme. Elle aurait des enfants.

Cette idée lui brisait le cœur, mais tant pis, il devait l'apprivoiser. Quoi qu'il décide, il perdrait Sunshine. Mieux valait la perdre en lui permettant de vivre que la laisser mourir, c'était évident.

— Non, Acheron, je ne veux pas réclamer mon âme. Cela reviendrait à abandonner Sunshine à la merci de Camulus. Chasseur, je peux la sauver. Humain, non. Ma liberté ne peut être à ce prix.

— Tu es sûr, Talon ?

— Honnêtement, je ne suis pas sûr de grand-chose en ce moment. Acheron, as-tu jamais aimé ?

Le chef ne répondit pas. En revanche, il posa une question.

— Si tu es vraiment épris de cette femme, pourquoi n'essaies-tu pas d'obtenir ta liberté ? Tu pourrais alors rester avec elle.

— Mais si je la perds...

— Avec des « si », on n'arrive à rien. Moi, j'ai une certitude : celui qui ne tente pas sa chance est battu d'avance.

— Si je la laisse partir, elle vivra !

— De la façon dont tu as vécu après la mort de Nynia ?

— Ça, ce n'est pas une remarque charitable, Acheron.

— Je ne suis pas payé pour être charitable. Je suis payé pour débarrasser le monde des Démons.

— Que ferais-tu, à ma place ?

— Tu es à ta place, moi à la mienne. Notre sort n'est pas interchangeable. C'est à toi et à toi seul de prendre tes décisions.

— Mmm. Est-il possible de se battre contre un dieu et de gagner ?

L'expression d'Acheron s'assombrit. Talon comprit qu'il venait de toucher un point sensible, de raviver un événement de triste mémoire.

— Les dieux, celtes ou grecs, ont de nombreux points communs avec les humains, Talon. Ils se trompent, et leurs fautes soit nous rendent plus forts, soit précipitent notre fin.

— Tu es trop sibyllin pour moi.

— Bon, alors, je vais m'exprimer plus clairement : oui, tu peux remporter un combat contre un dieu, mais il est plus habile et plus sûr de négocier. Crois-en mon expérience.

— Mais comment négocie-t-on avec un dieu qui veut vous voir souffrir jusqu'à la fin des temps ?

— Avec énormément de diplomatie et de prudence, c'est tout. Tu sais, le Celte, peu d'entre nous ont eu un jour la chance de récupérer ce qu'ils avaient perdu. Si Nynia t'est revenue, c'est peut-être pour une bonne raison. Tu as mon numéro de portable. Réfléchis. Si tu décides de demander la restitution de ton âme, fais-le-moi savoir. Mais décide-toi.

Je tiens à ce que, demain soir, tu aies les idées claires.

— Pourquoi me donnes-tu le choix alors que Kyrian ne l'a pas eu ? Tu as demandé à Artemis de lui pendre son âme, ce qui a été fait par l'intermédiaire d'Amanda.

— Sans son âme, Kyrian aurait été tué par Desiderius. Ton cas est différent. Ta vie n'est pas en danger. Seulement ton cœur. Un chagrin d'amour n'empêche pas de vivre.

Il observa un silence, puis reprit :

— Il se fait tard, le Celte. Je vais rentrer et ramener Sunshine en ville avec moi.

— Non. Elle reste ici. Sous ma garde.

— Ce n'était pas une question, mais un ordre. Tu as besoin d'être seul pour réfléchir.

Talon faillit protester, mais se ravisa : Acheron avait raison. Et puis, que Sunshine s'en aille tout de suite ou un peu plus tard, quelle différence ?

Qu'Acheron l'emmène rendrait la séparation plus facile.

— D'accord. Je vais la prévenir.

À l'instant où Talon rentra dans la maison, Sunshine comprit à son expression qu'il y avait un problème.

— Que se passe-t-il ?

— Acheron va te raccompagner chez toi.

Son intonation était dénuée d'émotion, ce qui acheva d'inquiéter la jeune femme.

— Tu es d'accord ?

— Oui, Sunshine. Je pense que c'est ce qu'il convient de faire.

Sans insister, Sunshine entreprit de rassembler ses affaires. Elle avait l'impression d'agir comme un automate aux gestes parfaitement réglés. Elle cachait soigneusement son désarroi. Du moins le croyait-elle, car Talon, qui l'observait, se rendait compte de sa détresse. À plusieurs reprises, il faillit lui dire que non, elle n'allait pas partir avec Acheron mais avec lui, qu'ils trouveraient un refuge quelque part, mais il réussit à se raisonner.

Où qu'ils se cachent, Camulus les retrouverait et causerait la mort de la jeune femme.

— Prête ? demanda-t-il, résigné à l'inéluctable.

Elle lui tendit son sac. Il aperçut ses yeux brillants de larmes et se détourna. Une fois sur le ponton, il remit le sac de voyage à Acheron.

Le moment des adieux était arrivé. Impossible de reculer.

— Talon, est-ce que je te reverrai ?

Il prit une profonde inspiration, puis répondit :

— Non.

Sunshine dit alors à Acheron :

— Allons-y.

Puis, sans attendre, elle se dirigea vers l'hydroglisseur.

— Si tu changes d'avis à propos de ce que nous gavons évoqué, le Celte, appelle-moi, dit Acheron en s'installant aux commandes du bateau.

Talon acquiesça d'un hochement de tête. L'hélice commença à tourner, le bruit se fit infernal, et l'embarcation se mit en mouvement.

Quelques instants plus tard, glissant sur la surface de l'eau, elle disparut dans le bayou.

Voilà, c'était terminé. Le mot « fin » avait été apposé au dernier chapitre de leur belle histoire. Il n'y aurait pas de bonheur pour le Chasseur. Il allait retrouver son éternelle solitude, Il rentra dans la maison, ferma la porte et s'adossa au battant. Sans Sunshine, la vaste pièce semblait vide, triste, abandonnée.

Du regard, il chercha des traces de sa présence. Elle ne lui avait même pas laissé un de ses croquis...

Mais elle n'avait pas emporté sa trousse de toilette ! Sur le bureau se trouvaient son nécessaire de maquillage, sa brosse à cheveux et des barrettes.

Bien-aimée Sunshine, si étourdie qu'elle oubliait toujours quelque chose...

« Talon ? »

— Oh, Ceara... Es-tu là pour me juger ?

« Non, mon frère, je suis là pour parler avec toi. »

— Et de quoi veux-tu parler ? Je ne suis pas d'humeur à bavarder, tu sais.

« Je sais. Mais tu vas m'écouter quand même. Je tenais à t'apprendre que j'ai conclu un accord avec le dieu Bran. Je vais renaître. Je voulais que tu le saches avant de partir. »

Talon se raidit, pétrifié par la douleur. Il ne parvenait plus à respirer, ses jambes ne lui obéissaient plus, ses bras pendaient le long de son corps, inertes. Ceara s'en allait ! Non, c'était impossible ! Il avait besoin d'elle, du seul être proche qui lui restât !

Mais il ne pouvait lui demander de continuer à sacrifier son avenir pour lui. Elle refusait depuis trop longtemps celui auquel elle avait droit.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis, sœurlette ?

« Le moment de recommencer une vie est arrivé.

Je voudrais connaître tout ce que je n'ai pas eu la première fois. De l'amour, des enfants, un travail... et même un crédit sur une maison ! »

Il aurait aimé sourire, de façon à détendre l'atmosphère, mais il n'y parvint pas. Il avait trop mal. Pourtant, il savait que

Ceara avait raison. Elle avait patienté si longtemps... Des siècles. Juste pour veiller sur lui, pour qu'il ne soit pas trop seul. Elle méritait de trouver enfin le bonheur. La retenir eût été d'un égoïsme monstrueux.

— Je te souhaite beaucoup de chance, Ceara. Mais tu me manqueras.

« Toi aussi, tu me manqueras. N'aie pas l'air si triste, Talon : tu as Sunshine, désormais. À travers elle, Nynia est de retour. »

Talon ne révéla pas la vérité, de peur que sa sœur se ravise.

— Pars, ma chérie. Sois heureuse. Je ne t'oublierai jamais.

« Adieu, mon frère bien-aimé. »

Adieu... Talon fut incapable de prononcer le mot fatidique qui scellait la séparation. L'entendre sortir de sa bouche eût donné une réalité insupportable à cette rupture. Pour l'instant, il avait l'impression de faire un cauchemar, dont il allait se réveiller pour découvrir que rien n'avait changé, que sa sœur était toujours son ange gardien.

Mais il n'y avait pas de mauvais rêve, hélas.

Adieu, Ceara, adieu, Sunshine...

Bonjour la solitude.

Il tomba à genoux et, le visage dans les mains, fit ce qu'il n'avait pas fait depuis le jour où il avait enterré Nynia et le bébé : il pleura.

Lorsque, enfin, ses larmes se tarirent, il se releva et regarda autour de lui. Il fallait qu'il s'habitue à ne voir personne dans cette maison.

Il s'assit pesamment sur le futon et caressa le drap dans lequel avait dormi Sunshine. Il se penchait vers l'oreiller lorsqu'un éclat de couleur attira son regard. Quelque chose avait été glissé sous le futon. Il passa la main sous le matelas et ramena trois tableaux. Sunshine les avait peints et laissés là à son intention. Des vues de la maison, du ponton, du bayou... La jeune femme avait su capter exactement les teintes éclatantes du ciel, des arbres, de l'eau. Grâce à Sunshine, lui qui ne vivait que la nuit découvrait la beauté de son refuge des marais en plein jour. Le cœur serré, il se rendit compte de ce qu'il perdait en ne commençant à vivre qu'après le crépuscule.

Une courte lettre était coincée dans le châssis de l'une des toiles.

Voici le bayou tel qu'il m'apparaît, et je tenais à ce que tu le voies aussi.

Il est aisé de reproduire des paysages mais impossible de restituer sur une toile un être tel que toi, un être merveilleux. Comment peindre le son de ta voix quand tu murmures mon prénom, la douceur de la caresse de ta main sur mon visage, l'amour passionné que j'éprouve pour toi ? J'en suis incapable, Talon, mon chéri, alors je t'écris pour te dire que je t'aime.

Pour te dire que je comprends qu'il t'est impossible de me garder auprès de toi.

Tu as une mission, accomplis-la. Sois un héros, un guerrier vaillant et juste.

Et souris lorsque tu penseras à moi. Je t'aimerai toujours.

Sunshine

Il relut la lettre quatre fois. Depuis des siècles, il aimait Nynia. Maintenant, il adorait Sunshine.

Que lui avait dit Acheron ? Qu'il pouvait remporter une bataille contre un dieu ? Soudain galvanisé par cette idée, il se redressa : le chef comptait sur lui le soir du Mardi gras ? Il ne le décevrait pas.

Mais une fois le calme revenu en ville, il allait sommer Camulus de lever le sort qu'il lui avait jeté mille cinq cents ans plus tôt.

Mercredi, il y aurait un mort.

Camulus ou lui.

Tout en ouvrant la porte de son loft, Sunshine se demanda ce qu'elle allait faire avec Acheron. Il était tellement intimidant, avec sa haute taille, son impressionnante stature et ses yeux qui semblaient capables de lire jusqu'au fond de l'âme, de déceler les secrets les mieux gardés... Il lui donnait l'impression désagréable d'être mentalement nue devant lui, songea-t-elle en frissonnant.

Après avoir posé son sac à côté du lit, elle observa son nouveau protecteur. Il inspectait le moindre recoin de la pièce et se déplaçait comme un fauve suivant une piste, silencieusement, ce qui était d'autant plus curieux qu'il portait des bottes de motard.

Lorsqu'il s'adressa à Sunshine, sa voix grave, un peu caverneuse, même, aux tonalités sensuelles, la fit sursauter.

— Votre frère Storm est en bas. Il nettoie le bar. Vous devriez lui dire de monter passer la nuit ici.

— Comment savez-vous que Storm est en bas ?

— Je le sais, c'est tout.

— Pourquoi ne restez-vous pas, vous ?

— J'ai à faire, dit Acheron en s'apprêtant à sortir.

— Attendez !

— Oui ?

— J'ai bien fait de renoncer à Talon, n'est-ce pas ? Vous aviez besoin de lui ?

Acheron se retourna.

— Je pense que vous devriez écouter votre grand-mère, Sunshine. Obéissez à votre cœur.

— Que je... Comment savez-vous ce que grand-maman ma dit ?

— Je sais beaucoup de choses, répliqua Acheron en souriant.

Puis il ouvrit la porte. Sans la toucher. Sunshine se demanda si la famille Addams n'était pas en train de chercher l'un de ses membres.

La porte se referma.

Bien, elle était seule, songea Sunshine. À elle de jouer, maintenant. Elle allait suivre les conseils de Psyché.

Elle se planta au milieu de la pièce, leva le visage vers le plafond et cria :

— Artemis ! Je vous demande de m'apparaître, de prendre forme humaine !

Puis elle attendit.

Rien ne se passa. Il n'y eut pas de détonation, pas d'éclair.

Psyché avait menti. La déesse ne se montrerait pas à une humaine, se dit tristement Sunshine.

— Qui êtes-vous et pourquoi m'avez-vous appelée ? tonna une puissante voix féminine à l'accent très prononcé.

Le souffle coupé, Sunshine découvrit au beau milieu de son canapé une femme à la beauté saisissante. Ses longs cheveux auburn cascadaient en boucles sur ses épaules, et elle dardait sur Sunshine des yeux verts qui illuminaient un visage angélique... lequel exprimait clairement le déplaisir de se trouver dans le loft.

— Êtes-vous Artemis ?

— Petite, qui avez-vous appelé ? Artemis ou Peter Pan ?

— Artemis, répondit Sunshine, très mal à l'aise.

— Bien. Étant donné que je ne suis pas habillée en vert et que je ne porte pas de ridicule petit chapeau à plume, je ne suis pas Peter Pan. Je dois donc être Artemis.

— Est-ce que vous râlez toujours comme ça ? s'enquit Sunshine.

— Et vous ? Êtes-vous toujours aussi sotte ? Écoutez, petite humaine, avec vous ma patience sera réduite à la portion congrue. Vous n'êtes pas l'un de mes sujets, et ce médaillon que vous portez autour du cou m'offense grandement. Alors, dites-moi vite ce que vous me voulez, que je puisse vous envoyer paître et rentrer chez moi.

Les choses s'annonçaient mal, constata Sunshine. Le grand chef de Talon avait un fichu caractère.

— Je vous ai appelée pour vous demander de rendre son âme à Talon.

— Talon ? Le Celte ?

— Tiens, il y a un écho... Non, petite humaine, je ne rendrai pas ce qui m'appartient. Il m'a donné son âme, je la garde.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça.

Sunshine était furieuse. Cette déesse aurait eu bien besoin de prendre des cours de politesse ! Quelle peste ! Hélas, elle ne pouvait s'offrir le luxe de l'enguirlander. Le sort de Talon dépendait de son sang-froid, et elle le garderait, même si elle brûlait d'envie d'aller tirer les cheveux de la garce vautrée sur son canapé.

— Si je vous ai offensée, pardonnez-moi, Artemis. Vous comprenez, j'aime Talon et je ferais n'importe quoi pour que nous puissions passer le reste de notre vie ensemble... Une vie d'une durée humaine, s'entend.

L'expression d'Artemis s'adoucit.

— Je comprends.

— Alors ? Votre réponse ?

— C'est toujours non.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que l'on n'a jamais rien sans rien. Si vous tenez à récupérer l'âme de Talon, soit vous l'achetez, soit vous me proposez quelque chose en échange.

— Oui ? Quoi ? demanda Sunshine, pleine d'espoir.

— Désolée, mais je ne vois pas ce que vous pourriez m'offrir. Vous ne possédez rien qui soit susceptible de m'intéresser.

— Vous n'êtes pas sérieuse !

— Si. Tout ce qu'il y a de sérieuse.

Cette fois, Sunshine ne réussit pas à se dominer.

— Oh, ça va, hein, Artemis ! Vous commencez à me pomper l'air !

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, Sunshine ferma les yeux et soupira. Seigneur, qu'avait-elle fait ? Elle venait de se mettre à dos le seul être capable de libérer Talon.

Amanda Devereaux-Hunter se réveilla à 7 h 30 du matin. Pendant quelques minutes, elle resta dans cet état délicieux entre le sommeil et l'éveil, puis bondit hors du lit : son bébé Marissa n'avait pas réclamé son biberon de 5 heures !

Pas vraiment inquiète mais un peu angoissée quand même, Amanda se rendit dans la nursery mitoyenne de sa chambre. Et là, son cœur manqua plusieurs battements.

Le berceau était vide.

Âgée de trois semaines, Marissa ne s'était évidemment pas levée seule pour aller se promener.

Ce monstre de Desiderius l'avait enlevée ! Ô Seigneur, il était de retour... Depuis le jour où Kyrian et elle l'avaient vaincu, Amanda ne cessait d'avoir des cauchemars dans lesquels il tenait le premier rôle : il revenait d'entre les morts pour se venger.

— Kyrian ! cria-t-elle en secouant son mari enfoui sous la couette. Kyrian !

— Mmm... Hein ? Quoi ?

— Marissa n'est pas là !

— Pas là ?

Il s'assit dans le lit et se frotta les yeux.

— Elle n'est plus dans son berceau, Kyrian.

Instantanément, la mine somnolente de Kyrian s'effaça, remplacée par une expression de détermination farouche. Il s'habilla en quelques secondes. Sans l'attendre, Amanda dévala l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Son bébé chéri... Où était son bébé ?

La jeune femme entra dans le salon, encore indécise quant à ce qu'il convenait de faire, quand elle se figea. Le plus incroyable des spectacles s'offrait à ses yeux.

— Acheron, allongé sur le canapé, tenait Marissa au creux de son bras. Sur la table basse étaient posés un paquet de couches, du lait de toilette et un biberon vide.

Soudain vidée de toute énergie, Amanda s'assit lourdement sur le fauteuil face au canapé. L'adrénaline se retirait de ses veines, la laissant aussi faible que le nouveau-né blotti contre Acheron.

Lorsqu'elle avait fait la connaissance du chef des Chasseurs, un an auparavant, elle l'avait trouvé effrayant. Il possédait des pouvoirs sidérants et n'était pas d'un commerce facile.

Et voilà qu'il dormait, un bébé contre son cœur.

Amanda s'approcha pour récupérer la fillette. Acheron ouvrit les yeux. Le regard qu'il darda sur la jeune femme l'arrêta net.

Puis il cilla quand Kyrian apparut.

— Oh, pardon. Je ne vous avais pas reconnue, Amanda. Tenez, prenez la petite. C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

Amanda s'empara du bébé endormi avec précaution, puis se rassit sur le fauteuil.

— Elle a mangé, d'après ce que je vois.

— Oui. Quel appétit !

Le sourire d'Acheron en disait long sur ce qu'il ressentait : il couvrait Marissa du regard.

— Je ne vous ai pas fait peur, j'espère ? demanda Acheron. Quand je suis arrivé, elle pleurait. Alors, je suis allé dans la nursery et je l'ai prise. Vous dormiez si bien tous les deux que je n'ai pas eu le cœur de vous réveiller. Je me suis dit que si elle pleurait toutes les nuits, vous aviez besoin de vous reposer.

Amanda s'en voulut d'avoir frémi de peur en découvrant sa fille dans les bras du colosse.

— Vous êtes gentil, Acheron. Merci.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais monter me coucher.

— Ça va, Ach ? demanda Kyrian. Tu as l'air vraiment crevé.

— Je le suis.

— Je me suis demandé où tu étais, hier. Tu n'es pas venu dormir ici, comme prévu.

— J'ai dû m'occuper de quelque chose de très urgent.

— Un jour, Acheron, il faudra bien vous résoudre à vous confier à quelqu'un, dit Amanda.

Sans répondre, Acheron se dirigea vers l'escalier. Il le gravit comme par magie. Amanda eut l'impression que ses semelles ne faisaient que frôler les marches.

— Tu sais, Kyrian, je n'arrive pas à croire que tu le connaisses depuis vingt et un siècles et que tu ne saches toujours pas quelle est la vraie couleur de ses cheveux.

— Ach est tellement secret, il maîtrise si bien ses émotions que je doute que quiconque sache quoi que ce soit sur lui, son nom mis à part.

Sunshine fit la grasse matinée. Elle n'avait pas envie de se lever. Elle préférait rêvasser dans son lit, tout en laissant divaguer sa mémoire. La veille encore, Talon était auprès d'elle, et elle écoutait son souffle, humait avec délices son odeur d'homme endormi. Son bras reposait sur sa poitrine, sa main plongeait de temps à autre dans ses cheveux. Même en dormant, il la caressait.

Comme il lui manquait... Elle pensait si intensément à lui que des images du passé surgirent dans son esprit. Elle était Nynia et l'exhortait à ne pas se venger, à ne pas défier les forces du Mal. Elle le suppliait, mais il demeurait inflexible.

Elle avait eu raison : le Mal avait triomphé de l'homme présomptueux qui prétendait le réduire à sa merci. Si Talon l'avait écoutée, les drames ne se seraient pas succédé dans son existence humaine. Camulus n'aurait pas continué à exercer sa malédiction. Devenu immortel, Talon subissait encore les foudres du dieu.

Nynia ne s'était pas trompée, autrefois, et cela confortait aujourd'hui Sunshine dans l'idée qu'elle pouvait trouver une solution qui lui permettrait de ne pas perdre Talon.

Après son divorce, elle n'avait consacré sa vie qu'à son travail. L'art la sauvait de la déprime. Mais à présent, peindre ou faire de la poterie lui semblait futile, voire dénué d'intérêt. La solitude qui allait de pair avec la création, et qui l'avait tant aidée après la débâcle de son mariage, lui paraissait désormais insoutenable.

Elle voulait Talon. Le problème, c'était de trouver le moyen qui lui permettrait de le garder.

Assis dans le coin le plus sombre du salon, Zarek écoutait les bruits de la ville éveillée tout en buvant de la vodka. À cette heure-ci, il aurait dû dormir. La nuit à venir s'annonçait très

dure. Il aurait besoin de toutes ses forces. Mais il ne parvenait pas à se calmer suffisamment pour se régénérer. Si seulement il avait pu ne fût-ce que somnoler...

Le téléphone qui sonnait acheva de l'irriter. Il attrapa l'appareil d'un geste brusque et décrocha.

— Zarek ? C'est Dionysos. Tu es prêt pour cette nuit ?

— Je suis toujours prêt quand il s'agit de mettre le souk quelque part.

— Bien. Étant donné que Talon en a après Styxx, il faut peaufiner nos préparatifs pour ce soir. Je veux que tu éloignes Sunshine Runningwolf du Celte et que tu nous l'amènes. Il faut qu'elle soit à l'entrepôt à 23 h 30. OK ?

— Ouais.

— En attendant, repose-toi et prépare-toi à tuer Talon et Valerius.

— Et Acheron ?

— Tu nous le laisses.

Dionysos raccrocha. Zarek posa le téléphone sur la table basse et reprit son verre de vodka. Bon sang, il avait déjà bu les trois quarts de la bouteille ! Et pour quel résultat ? Aucun : les Chasseurs n'étaient jamais soûls. L'alcool ne leur apportait aucune ivresse. Seul le sang humain leur en procurait.

Il ferma les yeux et se rappela avec ravissement la femme de la nuit précédente. Il l'avait mordue doucement, et elle était quasiment tombée en pâmoison. Jamais elle n'avait eu de tels orgasmes, et lui, il s'était délecté de son sang. Un échange honnête, qui avait débouché, après l'amour, sur une délicieuse complicité : ils avaient ri ensemble, et Zarek ressentait une certaine nostalgie à l'idée qu'il n'avait pas le droit de la revoir.

Mais il y avait Sunshine Runningwolf... Quel goût avait son sang ?

Talon se réveilla seul et sentit aussitôt la légère odeur de térébenthine qui imprégnait les draps. Il n'avait pu se résoudre à les changer, à effacer le souvenir de Sunshine. Il se découvrait incapable de supprimer les traces, même les plus infimes, qu'elle avait laissées chez lui.

L'oreiller de la jeune femme plaqué contre sa poitrine, il se répétait comme un mantra qu'il avait besoin d'elle, que son absence lui était insupportable... et qu'il l'avait perdue à jamais.

Mais le devoir l'appelait. Il faisait nuit. Si malheureux soit-il, il devait se lever, s'habiller et se rendre en ville, où une rude nuit l'attendait.

Quinze minutes plus tard, il faisait démarrer sa moto et partait retrouver Acheron au *Sanctuaire*, où celui-ci avait donné rendez-vous à ses Chasseurs.

Un grand immeuble attenant au bar, avec lequel il communiquait par une porte secrète, abritait le quartier général des loups-garous. Dans cet endroit, qui comprenait un petit hôpital et un cabinet vétérinaire, ils étaient en sécurité et pouvaient s'isoler.

À son arrivée au *Sanctuaire*, Talon apprit que les fils Peltier étaient déjà partis en ville, à la chasse aux Démons. Au premier étage, Kyrian et Julien avaient été enfermés dans des cellules aux serrures inviolables, conçues par Acheron. De là où il se trouvait, Talon les entendait hurler des imprécations à l'adresse de Valerius, lequel était tranquillement assis devant la cheminée, un sourire goguenard sur les lèvres. Face à lui se trouvait Nick, qui piochait dans un sachet de chips.

Eric Saint-James était là aussi. L'écuyer trentenaire affichait un look gothique très réussi. Il était presque aussi effrayant que Zarek, songea Talon en le saluant. Eric travaillait pour plusieurs Chasseurs, à la demande.

— Acheron ! Laisse-moi sortir de là ! cria Kyrian. Tu m'entends, Acheron ? Je vais lui faire la peau, à ce salaud !

— J'ai l'impression d'avoir loupé un épisode, remarqua Talon quand Acheron se montra.

— Un épisode sacrément mouvementé, ouais. Tu n'as pas idée du mal que m'ont donné ces deux-là. J'ai décidé de les boucler jusqu'à l'aube. Vu leur état d'esprit, ça m'a semblé plus prudent.

— C'est dommage, commenta Valerius. Tu devrais les laisser sortir, le Grec, qu'on s'amuse un peu.

Acheron n'accorda même pas un regard au Romain.

— Tu sembles normal, ce soir, Talon. Tu as repris tes esprits ?

— Je t'ai dit que je réussirais à me ressaisir, répondit Talon, sans préciser que ce qui le motivait, c'était la perspective de détruire Camulus. Où est Zarek ? s'enquit-il. Au premier aussi, enfermé comme les autres ?

— Non. Je l'ai chargé de la garde de Sunshine.

Talon faillit s'étouffer.

— Quoi ?

— Du calme, Talon. Fie-toi à moi. Je suis persuadé que Zarek fera ce qu'il faut.

— Je ne lui fais pas confiance, et désormais, je ne suis plus sûr de te faire confiance non plus, Acheron.

Le chef leva la main.

— Ça suffit. Tu vas obéir à mes ordres sans discuter, et tout se passera bien. En revanche, si quelqu'un commet un écart, ça tournera au vinaigre.

— Voilà qui est très réconfortant.

— Talon, ce que je viens de te dire vaut pour tous les autres. Une nuit redoutable nous attend. J'ai appris que Camulus et Dionysos avaient uni leurs forces afin de reconquérir leur statut originel et redevenir des dieux à part entière.

— Comment comptent-ils y parvenir ? demanda Valerius. Même à eux deux, ils ne sont pas assez forts.

— C'est pour cela qu'ils se sont adjoint un troisième allié.

— Une divinité ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Apollymi.

— Et qui diable est Apollymi ? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— C'est une déesse très ancienne. Elle est ma contemporaine. Les Atlantes l'appelaient la Destructrice. Elle achève ses victimes à coups de marteau de fer et commande une armée de démons dégénérés. La dernière fois qu'un imbécile l'a libérée, elle a répandu la peste sur le monde et envoyé l'Atlantide par le fond. Après ces méfaits, les Grecs l'ont capturée et enfermée, mais sa peine n'était pas éternelle. Si

toutes les conditions sont réunies, la levée d'écrou aura lieu aujourd'hui, et l'endroit où elle fêtera sa libération, c'est La Nouvelle-Orléans.

— Charmant, fit Nick. J'adore ce genre de jolie légende.

— Camulus et Dionysos ont décidé de la relâcher, poursuivit Acheron sans se préoccuper de l'écuyer. Mais ils savent que pour que la liberté lui soit rendue à l'issue de sa peine, il faut procéder à une petite formalité.

— Et c'est...

— En versant le sang d'un Atlante.

— Le tien, donc, Acheron, intervint Talon.

— Oui.

— Ça ne vous donne pas des crampes d'estomac, Ach ? demanda Nick.

Le Chef des Chasseurs lui tourna carrément le dos.

— Comment pouvons-nous empêcher cela ? demanda Talon.

— En m'accordant toute votre confiance et en faisant exactement ce que je vous dirai de faire.

— Suis-je le seul à trouver qu'Ach est un peu évasif ? protesta Nick.

Tous levèrent la main en s'exclamant d'une même voix :

— Nous aussi !

— Vous n'êtes pas drôles, répliqua Acheron. Bon, passons aux choses sérieuses. Valerius, je veux que tu sillones les rues en compagnie des Peltier. Dionysos lâchera ses Démons à 23 h 30. Son but est de nous déstabiliser. Tuez tous ceux que vous rencontrerez. Nick et Eric, restez joignables. Nous vous appellerons si besoin est. Talon, tu fais équipe avec moi. Nous allons chasser Dionysos et son groupe. Bien, puisque ceci est réglé, nous pouvons y aller, sauf si vous avez des questions.

— Moi, j'en ai une, dit Eric. Pourquoi ces mecs se lancent-ils à la recherche de leurs pouvoirs perdus précisément maintenant ? Pourquoi pas l'an dernier ou l'an prochain ?

— Ce n'est pas la première fois qu'ils tentent le coup, Eric. Cette fois-ci, à la différence des autres, ils se sont super bien organisés.

— D'accord. Mais qu'est-il arrivé à leurs pouvoirs ?

— Quand un dieu n'est plus adoré, qu'il perd ses adeptes, ses pouvoirs se réduisent comme peau de chagrin. S'il doit affronter un autre dieu pour une raison « X » et perd le combat, le peu de pouvoirs qui lui reste est absorbé par son adversaire. Il n'a alors plus la moindre possibilité de retrouver sa position initiale.

— Et s'il arrive à récupérer ses pouvoirs, qu'advient-il ?

— Espérons que nous n'aurons pas l'occasion de le découvrir.

— Pourquoi ?

— Parce que, selon le mythe des Atlantes, la Destructrice est censée déclencher la fin du monde. J'imagine que Camulus et Dionysos croient qu'Apollymi débordera de gratitude quand ils l'auront libérée et que, de ce fait, elle ne pensera pas à fiche en l'air la terre. Ils espèrent qu'elle se joindra à eux pour former un trio ultrapuissant. Le problème, c'est que ces deux idiots ne savent pas pourquoi les Atlantes l'ont incarcérée. Ils ne sont pas au courant de la terreur qu'elle suscitait parmi les autres divinités. Ils vont ouvrir la boîte de Pandore ! Il faut les en empêcher à tout prix, sinon tout ce que nous connaissons disparaîtra. Absolument tout.

— Nous devons sauver le monde, fit Talon en soupirant. Quelle nuit...

Si seulement il avait pu revoir Sunshine une dernière fois avant de mourir... Car il allait mourir, il le pressentait. Trois dieux contre une poignée de Chasseurs et de loups-garous : le combat était inégal. Acheron se leurrait s'il pensait que ses guerriers l'emporteraient.

— Prêt, le Celte ?

— Prêt.

En compagnie d'Acheron, Talon quitta l'immeuble mitoyen du *Sanctuaire*. Quelques instants plus tard, les deux Chasseurs se mêlaient aux touristes et aux fêtards qui encombraient les rues. Ils étaient des centaines à courir la ville en quête de plaisirs, de rires, de folies à commettre. Tous ignoraient que leur avenir dépendait d'une escouade d'êtres vêtus de cuir noir et portant lunettes de soleil.

Ils marchaient en silence au milieu des rues interdites à la circulation. Acheron songeait à son frère, qu'il allait enfin affronter pour la première fois depuis douze mille ans, tandis que Talon pensait à Sunshine.

Que faisait-elle en ce moment ? Enfermée malgré elle dans son loft, peignait-elle ? Ou bien son esprit dérivait-il vers lui, son amant contraint de l'abandonner... par amour ? Pourvu qu'elle soit encore en vie le lendemain, sauvée à jamais de Camulus !

— Aie confiance, Talon, lui dit Acheron, comme s'il lisait en lui.

— J'essaie.

Peut-être mourrait-il. Cela lui était égal, du moment que Sunshine était épargnée. Rien d'autre ne comptait pour lui. Il était prêt à tout pour que la jeune femme ne périsse pas.

Sunshine suivait les indications que lui donnait Zarek pour gagner l'entrepôt, mais rouler au milieu de cette circulation d'enfer n'était pas une partie de plaisir. Ils se traînaient. Ils seraient probablement allés plus vite à pied.

En temps normal, les embouteillages ne l'auraient pas irritée. Elle était habituée à faire du surplace dans les avenues de La Nouvelle-Orléans, mais avec un passager aussi peu aimable que Zarek, l'attente dans les files aux feux rouges lui mettait les nerfs à vif. Pour couronner le tout, des fêtards ivres zigzaguaient au milieu des voitures, l'obligeant à ralentir dès qu'elle avait une chance de rouler normalement.

Ils avaient dû quitter le loft pour un endroit plus sûr, sur ordre d'Acheron. D'après ce que Zarek lui avait rapporté des propos de son chef, si Talon la savait vraiment en sécurité, il serait au zénith de sa forme pour se battre.

En attendant l'épilogue, elle était obligée de rester avec Zarek, dont le silence et la mine renfrognée l'exaspéraient.

Elle essaya de nouer les fils d'une conversation.

— Alors ? Depuis quand êtes-vous Chasseur ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Vous n'en avez rien à faire.

— Vous êtes vraiment sympathique comme garçon !

— Quand on a pour travail de tuer, on a tendance à oublier d'être sympa.

— Talon n'est pas comme vous.

— Grand bien lui fasse.

Sunshine donna un coup de volant pour éviter un ivrogne déguisé en taureau qui, tête baissée, cornes en avant, attaquait les voitures.

— Vous n'aimez pas Talon, n'est-ce pas ? reprit-elle en roulant encore plus lentement.

— Chaque fois que je le vois, je prie pour qu'il claque sous mes yeux.

— Je me demande si c'est bien vrai...

— Oh que oui, c'est vrai !

— Pourquoi tant de hargne ?

— C'est un con. Dans ma vie, j'ai eu ma dose de cons.

— Mmm. Quelle délicatesse d'expression... Vous détestez Acheron aussi ?

— Bébé, je déteste tout le monde.

— Même moi ?

Zarek ne répondit pas, et Sunshine jugea inutile d'insister. Ce Chasseur lui faisait peur. Il y avait en lui une froideur terrifiante. En outre, il semblait enchanté de susciter l'effroi chez les gens. Ceux-ci le fuyaient, et manifestement, c'était le but recherché.

— Vous aimez le Celte, hein ?

Sunshine sursauta. Elle ne s'était pas attendue à cette question. En fait, elle ne s'était pas attendue à la moindre question.

— Oui, je l'aime.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a de spécial ?

Sunshine eut l'impression que l'interrogation de Zarek recelait plus de profondeur qu'il n'y paraissait. Comme s'il se demandait vraiment ce qui pouvait faire naître l'amour.

— C'est quelqu'un de bien, et il me fait rire. Et puis, il lui suffit de me lancer un regard pour que je me sente fondre. Quand je suis avec lui, je me crois capable de voler.

Zarek resta muet.

— Avez-vous jamais été amoureux ?

Pas de réponse. Seulement un index tendu en direction d'un bâtiment dans St. Joseph Street.

De loin, l'endroit semblait ténébreux et hostile. De près, carrément inquiétant.

— C'est ici ?

Zarek hocha la tête.

Sunshine se gara derrière le sinistre bâtiment, puis sortit de la voiture. À la suite de Zarek, elle gravit la volée de marches de ce qui avait dû être un escalier de service et déboucha dans une vaste salle vide.

Un homme blond se tenait là. Au premier regard, elle crut qu'il s'agissait d'Acheron, qui avait encore changé la couleur de ses cheveux. Mais dès qu'elle vit Camulus à côté de lui, elle comprit qu'elle n'avait pas affaire au chef des Chasseurs de la Nuit. C'était Styxx qu'elle avait devant les yeux.

Elle pivota sur ses talons, bien décidée à s'enfuir, mais Zarek la retint.

— Entre, entre, comme dit l'araignée à la mouche, lança Camulus.

Après un instant, Sunshine se résigna à se retourner et à faire face au dieu. Il était tout à fait charmant, mais son sourire lui glaçait le sang. Comparé à Camulus, Zarek semblait le type le plus délicieux du monde.

À côté du dieu, un géant brun au menton orné d'un bouc la fixait.

— Je parie que vous êtes Dionysos ! s'écria la jeune femme.

— Gagné.

Manifestement, Dionysos était fier qu'elle l'ait reconnu.

— C'est dommage de devoir la tuer, n'est-ce pas ? dit Camulus. Elle est tellement brillante... Mais bon, c'est comme ça.

— Hé ! Il n'est pas question que vous lui fassiez du mal ! lança Zarek. Vous m'avez promis de ne pas la toucher si je l'amenais ici.

— Je suis un vilain garçon, Zarek, dit Dionysos. J'ai menti. Tu vas me faire un procès ?

Zarek s'élança, prêt à en découdre avec le dieu. Sunshine l'arrêta de la main. Si elle avait un allié dans cette pièce, c'était le Chasseur. Un piètre allié, certes, mais cela valait mieux que de ne pas en avoir du tout.

— J'ai compris, Camulus : vous avez l'intention de me tuer sous les yeux de Talon.

— Exact. Et rien ni personne ne nous arrêtera.

— Les dieux, à mon avis, vous avez oublié quelque chose, dit Zarek en regardant le médaillon accroché au cou de Sunshine.

— Quoi ?

— Ça.

Il pointait l'index sur le bijou que sa grand-mère lui avait donné, réalisa Sunshine. Se pouvait-il que ce minuscule objet ait vraiment un pouvoir ?

— Ma grand-mère m'a dit que si on touchait à un seul cheveu de ma tête, la déesse celte Morrigan serait très mécontente.

— Son truc, c'est aussi efficace qu'une croix brandie devant Dracula ! ajouta Zarek.

À sa grande satisfaction, Sunshine vit un profond malaise se peindre sur les traits des deux divinités.

— Messieurs... Je vous appelle « messieurs » parce que je ne sais comment m'adresser à des dieux. Excusez-moi. Messieurs, donc, discutons.

— Que nous discussions ? Et de quoi ? demanda Dionysos.

— De rien qui vous concerne, vous. C'est avec Camulus que je veux parler. C'est à propos du sort qu'il a jeté à Talon il y a quinze siècles.

— Et alors ? grommela Camulus.

— Levez ce sort.

— Jamais.

Sunshine attrapa son médaillon entre deux doigts et le souleva.

— Libérez Talon ou... ou... Zarek, ceci a-t-il un pouvoir sur Camulus ?

— Seulement s'il vous attaque d'abord.

Zut ! Qu'est-ce que c'était que cette protection ridicule ? Il fallait qu'elle se laisse frapper pour qu'elle soit efficace ?

— Bon, à cause de ce foutu médaillon, je ne peux pas vous tuer, concéda Camulus d'un ton patelin. Je serai donc obligé de tuer Talon à la place.

— Quoi ? s'exclama Sunshine, horrifiée.

— Eh oui, ma petite demoiselle... Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas le laisser vivre heureux avec vous alors que mon but, c'est de le faire souffrir, voyons !

— Artemis sera folle de rage si vous touchez à l'un de ses soldats !

Dionysos éclata de rire.

— La déesse ne bougera pas un cil ! Elle ne prendra pas le risque de se colleter avec tout le panthéon pour protéger son guerrier !

— Exact, confirma Camulus. C'est moche, ça, hein ?

Sunshine se retenait à grand-peine d'éclater en sanglots. En sauvant sa vie, elle avait condamné Talon. Ce n'était pas possible ! Il devait bien exister un moyen de le tirer de ce mauvais pas.

— Camulus, trouvons un accord.

Les sourcils froncés, le dieu réfléchit quelques instants avant de lâcher :

— Peut-être pourrions-nous effectivement passer un marché... Que représente Talon pour vous ?

— Tout.

— Tout. C'est beaucoup. Cela équivaut-il au prix de votre âme ?

— Non, Sunshine, non ! cria Zarek.

— La ferme, Zarek, lança Dionysos.

— Toi, t'as pas d'ordres à me donner, OK ? Je n'aime pas ça, pas du tout.

Sunshine ignore l'échange entre le dieu et le Chasseur.

— Alors, Camulus ? Qu'avez-vous à me dire ?

Il plonge les mains dans ses poches et affecta l'attitude d'un homme décontracté prêt à discuter du temps qu'il faisait.

— Voyons, voyons... Il s'agirait d'une transaction des plus simples : je lève le sort, et vous me donnez votre âme. Facile, n'est-ce pas ?

— À première vue, oui. Que comptez-vous faire de mon âme quand vous l'aurez ?

— Rien du tout. Je la garderai comme Artemis garde celle de Talon.

— Ah. Et mon corps ?

— Un corps n'a pas besoin d'âme pour fonctionner.

Sunshine sentit une main se poser sur son épaule.

Elle se retourna. La mine catastrophée, Zarek lui dit :

— Ne faites pas ça ! On ne peut pas faire confiance à un dieu !

— Mais bien sûr que si ! s'écria Styxx, qui prenait la parole pour la première fois depuis le début de la discussion. Accorder ma confiance aux dieux est la meilleure chose que j'aie jamais faite !

— J'ai besoin de réfléchir, conclut Sunshine.

Acheron et Talon arpentaient des rues bondées de monde. La plupart des gens, dont beaucoup étaient déguisés, étaient éméchés et très agités. L'un des joyeux fêtards tenait un arc dans une main et une bouteille de whisky dans l'autre. Il tirait des fléchettes dorées sur les passants.

Talon s'arrêta. Cet homme aux cheveux blonds, mais c'était Éros !

— Qu'est-ce que tu fais, bon sang ?

— La fête.

Acheron examina d'un œil ironique la tenue du dieu : une culotte blanche qui ressemblait à une couche géante et des ailes en carton collées dans le dos.

— Tu as une sacrée dégaine, Éros.

— Cupidon a cette allure. Alors, je la lui ai piquée.

Le dieu s'appuya sur l'épaule de Talon. Il était tellement soûl qu'il tenait à peine sur ses jambes.

— Tu sais quoi, mon vieux ? J'ai appris un drôle de truc : Dion s'est allié à un autre dieu pour célébrer Mardi gras. Tu le connais, il s'appelle Camulus.

— Je suis au courant.

— Non, mais attends la suite. J'ai entendu Dion raconter que son pote et lui allaient s'en payer une bonne tranche avec ta femme et que ce Chasseur dingue, celui qui était en Alaska, leur filerait un coup de main.

D'un coup d'épaule, Talon bouscula Éros et partit en courant. Sa moto, vite... Rejoindre sa moto et retrouver Sunshine...

Acheron le rattrapa et l'obligea à s'arrêter. À son expression, Talon comprit que le Chef des Chasseurs était au courant du plan décrit par Éros.

— Tu savais ! hurla-t-il. Tu savais et tu as laissé faire ça !
— Tout va bien, fit Acheron sans s'émouvoir.
— Quoi ? Tout va bien ? Alors que tu m'as trahi, que tu as livré Sunshine à ces assassins ?

Le bras de Talon se levait pour frapper. Acheron le pétrifia.

— Voilà, c'est mieux. Ça ne servirait à rien d'essayer de me battre. Tu n'y arriverais pas.

— Ce n'est pas sûr ! Et si j'y arrivais, ça me ferait du bien !

Acheron l'agrippa par les revers de son blouson en cuir.

— Écoute-moi attentivement, le Celte. Le seul moyen que tu aies de vous sauver, ta femme et toi, c'est de garder ton sang-froid. Fais-moi confiance.

— J'en ai marre de te faire confiance, parce que c'est à sens unique ! Si tu veux que je retrouve foi en toi, explique-moi pourquoi tu as chargé Zarek de protéger Sunshine alors que tu savais pertinemment qu'il lui jouerait un tour mortel !

— C'est ainsi que les choses devaient se passer, répliqua Acheron avec un calme qui acheva de mettre Talon hors de lui.

— Mais pour qui te prends-tu ? Tu n'es pas un dieu, même si tu as quelques pouvoirs qui te permettent de faire le malin ! Tu ne connais pas plus l'avenir que moi. Si Sunshine meurt, je te jure que je te tuerai.

— Talon, je t'enjoins de m'écouter. Si tu veux lever le sort que t'a jeté Camulus, il faut que tu l'affrontes cette nuit. C'est l'unique occasion que tu auras jamais de te libérer.

— Où sont-ils ?

Talon n'avait pas envie de discuter plus longtemps. Tout ce qui lui disait Acheron lui paraissait sujet à caution.

— Dans l'entrepôt abandonné, sur les docks. Si tu es calmé, je vais t'y conduire. Il faut à tout prix que tu retrouves ta paix intérieure, sinon le combat est perdu d'avance.

Cela, Talon pouvait le croire. Un Chasseur sur les nerfs était un Chasseur mort. Il devait retrouver son sang-froid, sinon il ne pourrait rien pour Sunshine.

Il se concentra quelques minutes sous le regard acéré d'Acheron et finit par hocher la tête.

— C'est bon.

— Alors, on y va, dit Acheron en plaçant les mains sur ses épaules.

Talon crut avoir rêvé : une seconde auparavant, ils se trouvaient sur Bourbon Street, et maintenant, ils étaient devant la porte de l'entrepôt.

— Comment diable as-tu fait ça ?

Acheron ne répondit pas. D'un seul coup d'œil, il ouvrit la porte et entra dans le bâtiment. Ils approchaient de l'escalier lorsque des cris aigus déchirèrent l'air. Oubliant ses bonnes résolutions, Talon gravit si vite les marches que l'on eût dit qu'il les survolait. Acheron derrière lui, il fracassa la porte qui le séparait de l'endroit d'où provenaient les cris.

Ils faillirent buter sur Zarek qui, ensanglanté, portait Sunshine dans ses bras.

— Que lui est-il arrivé ? s'écria Talon.

— Foutez le camp ! hurla Zarek.

Trop tard. Une horde de hideux monstres ailés s'engouffra par la porte brisée et se mit à tourner autour d'eux.

Jamais Talon n'avait vu de telles créatures. Elles ressemblaient à de gigantesques chauves-souris dotées de trois queues fourchues dont elles se servaient comme des fouets. Acheron les chassa en leur expédiant des décharges électriques, mais elles ne furent pas longues à revenir à la charge.

— Sortez Sunshine d'ici ! ordonna-t-il.

Poussant Zarek devant lui, Talon battit en retraite, mais alors qu'ils arrivaient au rez-de-chaussée, une autre escouade de monstres les assaillit.

Talon s'empara de son *srad* et anéantit quatre créatures d'un seul coup, sans pour autant entamer l'agressivité des autres.

— On est cernés ! cria-t-il, vraiment inquiet pour la première fois de son existence de Chasseur.

La voix d'Acheron s'éleva alors. Le chef s'exprima dans une langue inconnue de Talon et, comme par magie, les monstres se calmèrent, se contentant de tourner lentement autour d'eux.

— Ça ne durera pas longtemps, commenta Acheron.

À juste titre, car quelques instants plus tard, les ailes battirent de plus belle. Les abominables créatures volantes se regroupèrent, prêtes à fondre ensemble sur leurs cibles.

Acheron leva la main.

Les monstres s'écrasèrent contre l'invisible mur qu'il venait d'ériger. Talon poussa Zarek vers le bas de l'escalier. Ils voulurent sortir, mais obliquèrent brusquement vers l'intérieur du bâtiment, après avoir aperçu d'autres créatures postées devant la porte.

Une petite pièce leur offrit le refuge temporaire recherché. Ils s'enfermèrent à l'intérieur.

— Je crois qu'elle est en train de mourir, dit Zarek.

— Non.

— Si, Talon, elle se meurt.

Le Grec avait déposé précautionneusement Sunshine sur le sol. Talon se pencha vers elle et fut frappé par sa pâleur.

— Sunshine ? Ma chérie ? Est-ce que tu m'entends ?

Les paupières de la jeune femme battirent. Elle entrouvrit les yeux et murmura :

— Tu es libre. Je l'ai obligé à lever le sort.

— Quoi ?

— Elle a donné son âme à Camulus ! gémit Zarek. Elle l'a échangée contre la tienne ! Je l'ai conjurée de ne pas le faire, mais elle n'a rien voulu entendre.

— Non ! Oh, non... Sunshine, tu n'as pas fait ça !

— Si.

— Mais pourquoi ? Grands dieux, pourquoi ?

— Il... il a dit qu'il te tuerait. Alors, j'ai accepté le marché mais... je croyais qu'il allait devoir me tuer d'abord ! Je ne pensais pas qu'il pouvait prendre mon âme et me laisser en vie !

En vie ? Non, moribonde, rectifia Talon en lui-même. Ce monstre de Camulus avait blessé Sunshine mais ne l'avait pas achevée, de façon à ce qu'elle rende le dernier soupir entre les bras de son *amant* celte. Un supplice ignoble.

Il prit le médaillon entre ses doigts.

— Sois damnée, Morrigan ! Comment as-tu osé permettre cela ?

— La déesse n'y est pour rien, Talon. Tout est de ma faute.

Talon sentit des larmes couler sur ses joues. Il n'avait pas pleuré pendant quinze siècles, et voilà qu'il pleurait pour la deuxième fois en quarante-huit heures. Parce qu'il aimait, il souffrait. Il allait de nouveau perdre sa femme, sa merveilleuse Sunshine dont il serrait les fines mains d'artiste entre les siennes, ces mains qui le rendaient fou de bonheur lorsqu'elles se posaient sur lui... Il humait l'extravagant parfum de patchouli mêlé de térébenthine et se répétait que non, ce n'était pas possible, Sunshine ne pouvait pas mourir.

— Cela ne se reproduira pas, lui dit-il. Je refuse qu'il en soit ainsi !

— Que vas-tu faire, le Celte ?

— Ôte-toi de ma vue et de mon chemin, Zarek !

Le Grec recula, mais il ne partit pas. Talon ne faisait plus attention à lui. Agenouillé, il pressait ses mains croisées sur la poitrine de Sunshine.

Tout son potentiel d'énergie passait dans le corps de la jeune femme, en arrachait la souffrance, en soignait les blessures. Sa force d'immortel lui semblait décuplée sous l'effet du désespoir.

Il se mit à grimacer : les douleurs de Sunshine devenaient siennes. Il avait déjà sauvé des gens ainsi, mais n'avait jamais eu aussi mal. La jeune femme était grièvement atteinte. Mais il avait mis à contribution toute la puissance qui était en lui, et elle allait survivre.

Ses yeux papillotèrent. Elle avait des difficultés à fixer son regard, mais Talon comprit qu'elle était seulement confuse.

Sunshine se demandait si elle était morte. Ce devait être cela : elle ne ressentait plus ces élancements atroces, cette impression de glisser vers le fond d'un gouffre noir.

Elle porta la main à sa poitrine, là où l'éclair de foudre de Camulus l'avait frappée. Plus de sang, plus de creux dans sa cage thoracique... Que s'était-il passé ?

Talon ! Il avait transféré sa blessure sur lui-même ! Et maintenant, il gisait à terre, baignant dans son sang.

Elle se pencha sur lui, non sans avoir lancé un regard meurtrier à Zarek.

— Ce n'est pas vous qui...

— Je ne l'ai pas touché, coupa le Grec.
— Il va mourir à ma place !
— Chut... murmura Talon. Ne t'en fais pas, ma chérie, ça va aller.

Acheron apparut, examina brièvement Sunshine puis Talon.

— Nous sommes à l'abri, pour l'instant, annonça-t-il. J'ai tiré un rideau de protection invisible. Les dieux auront du mal à le briser.

— Pas sûr, dit Zarek. Au train où ils vont, ils ne mettront pas longtemps à le casser. Ach, sors Talon et la fille d'ici. Je protège les arrières.

Acheron alla ouvrir une porte au fond de la pièce et fit signe à Sunshine de le suivre. Elle avait peur. Le revirement de Zarek lui semblait trop beau pour être vrai. Pourquoi les aidait-il tout à coup, après les avoir attirés dans un piège ?

Talon se releva, mais il ne paraissait pas en pleine possession de ses moyens, loin s'en fallait. Il s'effondra presque aussitôt. Sunshine eut à peine le temps de le soutenir pour amortir sa chute.

La main posée sur le rideau invisible, Zarek se retourna.

— Hé, Sunshine !

— Oui ?

— Merci pour la coupe.

Sur ces mots, il se plaça devant le rideau et attendit que les dieux le rompent.

Acheron porta Talon jusqu'à une autre pièce, qu'il protégea immédiatement d'un rideau qu'il espérait plus solide que le précédent. Sunshine s'assit sur le ciment et posa la tête de Talon sur ses genoux. Seigneur, il perdait tant de sang ! Sur son visage blême, des gouttes de sueur perlaient.

— Tiens bon, mon amour, tiens bon...

Elle se tourna vers Acheron, qui observait la scène, l'air grave.

— Il est immortel ! Il va s'en sortir, n'est-ce pas ?

Acheron secoua tristement la tête.

— Son cœur est perforé. Dès qu'il cessera de battre, Talon mourra. Une deuxième fois.

Il leva les yeux au plafond et cria :

— Artemis ! Bouge-toi un peu, et vite !

Un éclair lumineux aveugla Sunshine. Elle cilla pour accommoder sa vision et découvrit la déesse debout à côté d'Acheron.

— Quel est ton problème, Ach ? demanda-t-elle d'une voix vibrante de colère.

— J'ai besoin de l'âme de Talon. Immédiatement !

Artemis éclata de rire.

— Quel culot, Ach ! Tu n'as pas payé le prix qu'elle vaut !

— Il se meurt ! Tu crois que j'ai le temps de négocier ?

— Eh bien, guéris-le.

— Je ne peux pas, et tu le sais ! Il a reçu une blessure mortelle. Je n'ai pas le droit d'interférer dans la décision des dieux. Alors, arrête d'ergoter ! Rends-lui son âme, et je t'offrirai une semaine de totale soumission.

Sunshine vit une lueur d'intérêt passer dans les yeux de la déesse.

— Donne-m'en deux.

La colère se peignit sur les traits d'Acheron, puis la résignation.

— OK. Deux semaines.

Artemis tendit la main. Ce qui ressemblait à une pierre marron apparut dans sa paume ouverte.

— Voilà, Ach. Viens me retrouver à l'aube.

— Je serai là, je te le jure.

Un grand sourire satisfait sur les lèvres, Artemis donna la pierre à Acheron.

— Sunshine, vous allez prendre ceci dans votre main, dit-il, et le placer sur le tatouage de Talon. Vous l'y maintiendrez jusqu'à ce que son âme ait réintégré son esprit.

La jeune femme s'apprêtait à refermer les doigts sur l'étrange caillou quand Talon lui agrippa le poignet.

— Non, Acheron, elle ne peut pas faire cela... réussit-il à articuler, les traits déformés par la souffrance.

— Pourquoi ? s'écria Sunshine. Je veux que tu vives !

— Si tu touches à ça, tu seras brûlée jusqu'à l'os ! Peut-être ne seras-tu plus jamais capable de peindre, de dessiner...

Sunshine frémit. Perdre l'usage de ses doigts ? Non ! Seigneur, non !

Mais son amour pour Talon était encore plus grand que sa peur. Pour cet homme, elle était prête à tout sacrifier, y compris la peinture et la sculpture.

Elle saisit la pierre et poussa un cri de douleur. Ses chairs se consumaient, comme l'avait prédit Talon. Pourtant, elle ne lâcha pas la pierre.

— Fixez Talon droit dans les yeux, ordonna Acheron. Tenez bon. Pour l'amour de Zeus, ne desserrez pas les doigts. Ne laissez pas s'échapper l'âme...

Les mâchoires serrées, Sunshine supporta les élancements, l'odeur de peau brûlée, la pierre qui rongait sa main comme un acide. Et, peu à peu, la souffrance se fit plus supportable. Sunshine résista, sans détacher un seul instant son regard de celui de Talon.

Des images lui traversaient l'esprit, et elle savait que Talon les voyait aussi. Des réminiscences de leur passé, des paysages autour du loch, du village. Du bébé qui n'avait pas vécu. De leur mort.

Elle se pencha sur Talon et l'embrassa sur le front.

— Je t'aime. Je suis avec toi.

Les yeux de Talon s'étaient voilés. Il respirait mal, les battements de son cœur étaient désordonnés. Folle d'angoisse, Sunshine le voyait partir, impuissante.

— La pierre ! cria Acheron.

Ah, Seigneur, oui, la pierre...

Elle l'appliqua sur le tatouage. Instantanément, l'intensité de la chaleur faiblit. La sensation de brûlure s'atténua, puis disparut.

— Lâchez la pierre, dit Acheron.

Sunshine ouvrit les doigts. Le caillou était totalement froid. Il oscilla doucement, avant de s'immobiliser sur la poitrine de Talon, qui ne réagit pas. Les paupières closes, il ne bougeait plus.

— Talon ? Talon ? Mon amour, réponds-moi...

Il était mort. Tout ça pour en arriver là ! Quelle cruauté de la part de Dieu, des dieux...

Sunshine laissa échapper un sanglot. Au même instant, Talon inspira profondément et ouvrit les yeux. La jeune femme poussa un cri de triomphe et de joie... que le fracas de la porte défoncée par des Démons couvrit.

Ils entrèrent dans la pièce, accompagnés d'une nuée de monstres à l'apparence de chauves-souris et des deux dieux.

Zarek n'était pas là. Horrifiée, Sunshine ne put tirer qu'une conclusion de son absence : ils l'avaient tué.

Talon se leva d'un bond et s'interposa entre les assaillants et Sunshine. Acheron vint se placer à côté de lui, prêt au combat.

— Il est minuit ! lança Dionysos d'un ton mutin. Les réjouissances peuvent commencer !

Les Démons et les monstres s'écartèrent pour livrer passage au double d'Acheron, Styxx.

— Salut, toi ! lui lança-t-il. Ça fait un bout de temps, hein ? Presque douze mille ans qu'on ne s'était pas vus, tu te rends compte ?

Talon n'en croyait pas ses yeux. Ainsi, Acheron avait un frère jumeau et il n'en avait jamais rien dit à personne. Pourquoi avait-il gardé le secret ? Et comment Styxx avait-il pu rester en vie sans devenir Chasseur de la Nuit ? C'était incompréhensible.

— Reste où tu es, Styxx, gronda Acheron. Je n'aimerais pas te faire du mal, mais si tu touches à cette femme, je te mettrai en pièces.

— On dirait une mauvaise pièce de théâtre, fit Styxx en riant. Le bon jumeau et le méchant jumeau. Mais nous ne sommes pas vraiment frères, pas vrai ? Nous avons juste partagé le même utérus pendant neuf mois.

Styxx se déplaça et vint se poster derrière Acheron qui, à la grande surprise de Talon, resta sans réaction : jamais le chef ne permettait à quiconque de le prendre à revers. Or là, il semblait paralysé, comme si une force supérieure à sa volonté l'avait pétrifié.

Styxx se tenait si près de son frère que son souffle soulevait les cheveux d'Acheron.

— Allons-nous leur dire lequel de nous deux est le bon jumeau, Acheron ? lui souffla Styxx à l'oreille. Celui qui a mené

une vie digne et respectable ? Celui que révéraient les Grecs et les Atlantes, lesquels se moquaient de l'autre ?

La main de Styxx se leva et se posa sur le cou d'Acheron, à l'emplacement de la cicatrice qui, Talon l'avait remarqué, apparaissait et disparaissait mystérieusement. Puis il attira son frère contre lui et lui murmura quelque chose dans une langue inconnue.

Talon vit les yeux de son chef s'enflammer de fureur, sa poitrine se soulever au rythme d'une respiration haletante. Mais Acheron ne chercha pas à se défaire de l'étreinte de Styxx. Pourquoi ne se débarrassait-il pas de son frère ? se demandait Talon, incrédule. N'en était-il pas capable ?

— Souviens-toi du passé, reprit Styxx. Je veux que tu revives tout. Jusqu'à la moindre des saletés que tu as commises. Rappelle-toi les larmes que mes parents ont versées à cause de toi !

Au grand dam de Talon, les yeux d'Acheron s'embruèrent. Il craquait. Les secrets qu'il gardait et auxquels Styxx l'obligeait à penser devaient être épouvantables. Mais ces secrets n'intéressaient pas Talon. Depuis mille cinq cents ans qu'il le connaissait, Acheron s'était montré respectable, digne et estimable, et cela seul comptait. L'amitié n'était pas un vain mot pour Talon.

— Laissez-le ! ordonna-t-il à Styxx.

Au lieu de se détacher du cou d'Acheron, la main de Styxx serra encore plus fort.

— Revois-tu la mort d'Estes ? demanda Styxx. Te rappelles-tu l'état dans lequel mon père et moi t'avons trouvé ? Jamais je n'ai pu chasser cette image de ma mémoire, jamais ! Tu es répugnant, Acheron. Tu es infect.

— Tue-le, ordonna Dionysos. Il est temps.

Comme Styxx n'obéissait pas, Camulus sortit une dague de sa ceinture. Talon se rua sur lui pour le désarmer.

Ils luttaient féroce­ment lorsque les monstres ailés volèrent à la rescousse de Camulus. Tout en se battant comme un diable, Talon continuait à observer Acheron et Styxx. Il vit ce dernier se saisir à son tour d'une dague.

— Tue-le, répéta Dionysos, sinon nous ne pourrons pas ouvrir le portail. Il faut que la Destructrice puisse sortir !

En quelques coups de *srad*, Talon réussit à écarter ses adversaires. Il se précipita sur son chef.

Trop tard.

Styxx lui enfonça la dague dans le cœur jusqu'à la garde.

Acheron poussa un grondement, se courba en arrière et expulsa l'arme, qui alla frapper le mur qui lui faisait face, juste au-dessus de la tête de Dionysos. Une lumière bleue brilla à l'endroit où avait pénétré la lame, et la blessure se referma.

Une fraction de seconde plus tard, Acheron se transforma en éclair vivant. Des éclats de foudre se mirent à zébrer la pièce, des coups de tonnerre ébranlèrent les murs. Les impacts d'électricité frappaient les monstres ailés et les Démons, qui se réduisaient en cendres dans l'instant. Ils épargnaient les dieux, qui paraissaient affolés.

Acheron souleva la manche de son blouson, révélant son tatouage, un dragon finement dessiné... qui jaillit du biceps, prit forme et grandit jusqu'à toucher le plafond, puis entoura Acheron de ses ailes et de ses pattes griffues pour le protéger.

Pétrifié, Talon assistait à ce spectacle inouï. Jamais il n'avait vu un tel prodige, et manifestement, les dieux pas davantage. Il ne se battait plus, se contentant de serrer Sunshine contre lui : son chef n'avait plus besoin d'aide.

— Au nom de l'Olympe, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Camulus. Styxx, c'est toi qui as fait naître cette horreur ?

— Non ! Ça vient peut-être des enfers... Le portail a dû s'ouvrir !

— Pas du tout ! s'exclama Dionysos. Ce... cette chose n'a rien à voir avec les enfers. Je ne sais pas ce que... Artemis ! Artemis !

La déesse réapparut et fut aussitôt clouée au sol, à côté des dieux dont Talon venait de se rendre compte qu'ils ne pouvaient plus bouger.

— Quel est l'imbécile qui s'en est pris à Acheron ? rugit-elle. Les dieux montrèrent Styxx du doigt.

— Mais vous êtes tous fous ! À quoi pensiez-vous en vous lançant dans cette bagarre ?

— Nous avons besoin de tuer un Atlante pour libérer la Destructrice, expliqua Dionysos, et Acheron est le dernier qui reste.

— Vous n'êtes que des idiots. Acheron n'est pas humain ! On ne peut pas le tuer d'un coup de dague !

— Et comment aurais-je pu savoir que ton favori était un tueur de dieux, hein, Artemis ? demanda Dionysos. Qui est idiot, ici ? Nous, ou celle qui s'est liée à cet être abominable ?

— D'après toi, qu'est-ce que j'étais censée faire ? Tu n'as pas plus de bon sens que les poivrots dont tu es le patron !

Talon n'y tenait plus. Il fallait qu'il intervienne.

— Hé, les dieux, vous pourriez la fermer une minute et réfléchir ? Nous avons un problème, il me semble. Il faut le régler !

— Toi, le Celte, tais-toi. J'aurais dû reculer jusqu'à ce que tu sois réduit en bouillie, le soir où je t'ai roulé dessus.

— Alors, c'était bien toi, hein, Dionysos ? Sunshine me l'avait dit, mais je n'y croyais pas.

— Ouais, c'était moi, mec.

— Pfff... fit Camulus. Tu es vraiment nul, Dion. Dire que tu as été un dieu grec... Quand je pense que je me suis allié avec toi ! Artemis a raison, nous sommes tous des idiots. Tout ce que tu as été fichu de faire, c'est des âneries dans un char de carnaval ! Tu as écrabouillé un Chasseur ! Sa femme l'a amené chez elle, comme prévu, d'accord, mais tu aurais pu le tuer ! Encore une chance que tu ne l'aies pas fait : ça aurait flanqué tout le plan par terre.

— Tu n'as jamais conduit un de ces engins, sinon tu saurais qu'ils sont sacrément difficiles à maîtriser ! Et puis, je voulais juste bousculer le Chasseur. Mon but, c'était de l'esquinter, de façon à ce que sa femme s'occupe de lui et l'embarque. Et ça a marché, non ? Alors, arrête tes reproches !

— Tu es vraiment pathétique, Dionysos, grommela Artemis. J'ai du mal à croire que nous ayons des gènes en commun.

Immobilisée au même titre que les autres, Artemis interpella Acheron.

— Est-ce que tu m'entends ?

Un rire désincarné éclata dans la pièce. Acheron avança la tête et projeta un éclair d'une puissance sidérante sur Artemis, qui sursauta. Le dragon, qui serrait toujours Acheron contre lui, lança un regard empreint de défi à la déesse.

— L'idée, c'était de tuer Acheron, de libérer Apollymi et de réclamer la restitution de notre statut de dieux, expliqua Camulus à l'intention de toute l'assistance médusée. Moi, je n'ai pas l'ambition de régenter quoi que ce soit, mais si on n'arrête pas ce type, il va bouleverser notre univers. Regardez-le donc ! Il a un dragon de garde ! Vous trouvez ça normal, vous ?

— Talon, que faut-il faire ? demanda Sunshine.

Une seule chose : ramener Acheron à son état antérieur. Mais affronter la créature qui veillait sur lui allait être une partie difficile à jouer, songea Talon.

Il possédait toujours ses pouvoirs de Chasseur, même s'il n'était plus immortel. Il les sollicita donc pour édifier une armure impalpable sur son corps, puis fit un pas vers Acheron : de tout le groupe, seuls Sunshine et lui n'étaient pas bloqués sur place.

Immédiatement, le dragon d'Acheron lui expédia une langue de feu qu'eût enviée le concepteur du plus perfectionné des lance-flammes. Talon l'esquiva, et le ciment du sol se fractura sous la chaleur à l'endroit de l'impact. Tant qu'il garderait son sang-froid, il réussirait à échapper à la fureur d'Acheron, se dit-il sans vraiment y croire.

— Allez, c'est bon, calme-toi, Ach !

Le chef marmonna quelques mots dans la langue incompréhensible connue du seul Styxx, lequel, d'ailleurs, traduisit :

— Il te dit de reculer, sinon il va te tuer, le Celte. Il est en train d'appeler la Destructrice.

— Je ne peux pas te laisser faire ça, Acheron.

Le rire venu de nulle part résonna de nouveau. Talon ne se laissa pas impressionner et décida de faire ce qu'il réussissait le mieux : foncer et frapper.

D'un direct du droit, il expédia Acheron au tapis. Le dragon poussa un hurlement démentiel et cracha une nouvelle langue de feu. Talon n'y prêta même pas attention : il continuait à

frapper Acheron, si violemment que le bâtiment tremblait sur ses bases.

Horri  e et fascinée à la fois, Sunshine regardait l'homme qu'elle aimait et celui qui était devenu un monstre se battre. De l'issue du duel dépendait leur sort à tous, divinités comme humains.

Zarek, en sang, arriva alors dans la pièce et tenta d'intervenir. Il fut rejeté contre le mur aussi aisément que s'il avait été une plume.

— Je dois reconnaître   a au Celte, commenta Camulus, il a toujours été un guerrier de première !

Parce qu'il gardait son calme, se dit Talon, qui l'avait entendu. Se laisser emporter par la colère affaiblissait, rendait vulnérable. C'  tait Acheron qui lui avait enseigné cela.

Peut-être ce soir le chef allait-il droit à une défaite parce qu'il avait oublié le sage enseignement qu'il prodiguait à ses Chasseurs. Dans cette bataille, sa fureur était son talon d'Achille.

Plus lui-même serait détendu, plus il aurait de chances de l'emporter, conclut Talon.

Il prit une profonde inspiration, chassant de lui toute rage, expulsant de ses veines l'adrénaline qui le portait. Puis, au lieu de frapper encore, il plaqua les mains sur les joues d'Acheron et l'obligea à le regarder en face, espérant que la raison lui reviendrait, qu'il se rappellerait son ami Talon.

Mais Acheron était possédé. Ses yeux effray  rent Talon : dans ses pupilles dansaient des flammes rougeoyantes.

— Acheron, c'est moi, le Celte. Ressaisis-toi !

Tout d'abord, Talon crut qu'Acheron ne l'avait pas entendu. Puis il suivit le regard du chef : il se posait sur Sunshine. Alors, une lueur de compréhension traversa les prunelles en fusion.

Le dragon se recroquevilla sur lui-même et r  int  gra le biceps du chef des Chasseurs. Le visage d'Acheron retrouva son expression habituelle, et ses yeux la couleur que Talon leur avait toujours connue.

Acheron cilla, l'air hébété, comme un homme qui se réveille d'un cauchemar. Sans prononcer un mot, il traversa la pièce,

échappa à la main d'Artemis qui se tendait vers lui et continua de marcher.

La déesse se tourna vers son frère et lui lança avec aigreur :

— Toi, Dion, attends un peu que notre père te mette la main dessus !

— Quoi ? Mais il était au courant de mon plan pour cette nuit ! Attends plutôt que je lui apprenne, pour Acheron, et c'est toi qui auras de ses nouvelles !

— Oh, ça suffit, sale gamin pleurnichard !

D'un revers de la main, Artemis expédia Dionysos à l'autre bout de la pièce. Le dieu, prudent, préféra disparaître.

— Il a raison, intervint Styxx. Comment peux-tu protéger quelqu'un comme Acheron ? À ma mort, j'ai été envoyé aux Champs Élysées alors que lui, il...

— Ça ne te regarde pas ! coupa la déesse. Toi et ta fichue famille lui avez tourné le dos et condamné pour une faute qu'il n'avait pas commise !

— Quoi ? s'écria Styxx, ébahi. Il n'avait pas commis de faute ? Non, mais...

Il ne put poursuivre : d'un claquement de doigts, Artemis venait de le rendre muet.

— Ah... c'est mieux ainsi. Toi et Dionysos, vous passez votre temps à geindre. Acheron n'est pas comme ça, lui, Zeus merci ! Styxx, comment oses-tu te plaindre en permanence ? Je t'ai offert une merveilleuse existence, sur une île bien à toi, où tu avais tout ce que tu désirais, et qu'est-ce que tu as fait ? Tu as passé l'éternité à haïr Acheron, à comploter pour le tuer. Tu ne mérites pas mon indulgence !

— Tu ne peux pas me tuer, Artemis. Si je meurs, Ach mourra aussi.

— Oui, et je maudis le jour où la destinée a lié à jamais son sort au tien.

Il y eut un silence, au cours duquel la déesse riva sur Styxx un regard brillant de colère.

— Non, je ne peux pas te tuer, reprit-elle. Mais je peux faire de ta vie un enfer dont tu n'imagines même pas la cruauté.

— Hein ? Que... que vas-tu me... me...

— Je te réserve la surprise. Tu ne seras pas déçu, Styxx.

Une expression horrifiée sur les traits, Styxx se volatilisa. Alors, tout sourires, Artemis se tourna vers Talon.

— Prends soin de ton âme, chef de clan. Elle t’a été restituée en échange d’un prix extrêmement élevé.

Sur ces mots, Artemis disparut à son tour.

— Eh bien, Camulus, on dirait que tes amis t’ont abandonné, remarqua Talon à l’intention du dieu celte.

— Ah, quel dommage ! dit Camulus en soupirant. Si ça avait marché, nous aurions passé de bons moments, sur la terre. Bon, ça a échoué, tant pis. Je dois m’y faire. J’ai quand même une consolation : je vais te prendre ta femme. Elle m’a donné son âme, le Celte, et comme tu le sais, une âme ne peut être récupérée que sur un cadavre...

Talon sortit son *srad* et se mit en position de combat après s’être placé devant Sunshine.

Un éclair éclata à cet instant-là. Interloqués, Talon et Camulus se figèrent. L’intensité lumineuse de l’éclair diminua, et une silhouette se dessina. Ses contours d’abord flous se précisèrent, et une femme âgée apparut.

— Grand-maman ?

Sunshine était sidérée. Qu’est-ce que sa grand-mère venait faire au milieu de toute cette histoire ? En surgissant, en plus, comme par magie ?

— Morrigan... souffla Camulus en reculant, l’air terrorisé. Tu n’as pas à être là. Ceci ne te concerne pas.

Devant les yeux écarquillés de Sunshine, sa grand-mère se transforma en une superbe et jeune créature.

La déesse celte de la guerre.

— Désolée, ma chérie, fit Morrigan à l’intention de sa petite-fille. Je comptais t’apprendre la vérité dans d’autres circonstances, mais il y avait urgence. Acheron et moi devions empêcher les autres de libérer Apollymi. Il nous fallait aussi nous unir pour lever le sort qui frappait Talon. Camulus, écoute-moi. Tu as fait une grossière erreur, autrefois. Tu t’es mis d’accord avec Bran pour que Nynia renaisse de parents mortels, mais tu n’as pas précisé que sa grand-mère devait elle aussi être une mortelle. Morrigan j’étais, Morrigan je suis restée ! J’ai suivi Talon de loin pendant quinze siècles, et j’ai fait en sorte, le

jour venu, de ramener Nynia à la vie. Nynia est Sunshine, la chair de ma chair, le sang de mon sang, l'enfant de mon enfant Starla. Le soir où Talon, emporté par la passion, a bu à son cou le sang de ma petite-fille, il s'est placé sans le savoir sous ma protection. Astucieux, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas toucher à un seul cheveu de ces deux-là... À moins que tu n'aies envie de lutter avec moi ?

Camulus jura, puis s'évapora. On entendit sa voix furieuse résonner dans le bâtiment vide.

— Un jour, je te vaincrai, Morrigan... Un jour...

La déesse se tourna vers Sunshine et Talon.

— Mes enfants, je vous félicite.

— Le sort est vraiment levé ? s'enquit Talon, incrédule.

— Oui. Et tes pouvoirs de Chasseur de la Nuit sont intacts.

— Mais... est-il toujours un Chasseur ? demanda Sunshine.

— Non. Artemis l'a exclu de ses troupes lorsqu'elle lui a rendu son âme. Il n'est plus condamné à vivre la nuit.

— C'est sûr ? Il peut désormais sortir à la lumière du soleil ?

— Oui, ma chérie. Et il y a autre chose. Oh, un petit détail, mais il faut que vous le sachiez : compte tenu des règles en vigueur dans le panthéon celtique, vous êtes immortels tous les deux... sauf si vous manifestez le désir de devenir humains.

Sunshine avait la tête qui tournait. Tout allait trop vite, était trop inattendu et effarant.

— Nynia... euh, Sunshine... reprit Morrigan, tes frères et toi êtes nés immortels. C'est ce qui explique que tu aies l'air d'une gamine alors que tu vas fêter tes trente ans.

— Maman aussi est immortelle ?

— Non. Ton père est humain, et quand elle l'a épousé, elle a renoncé à son immortalité afin de vieillir avec lui.

— Morrigan, dois-je comprendre que je ne verrai plus jamais mourir ma femme ? demanda Talon d'un ton empreint d'allégresse.

— Exactement. À moins que tu ne le décides.

— Sûrement pas ! s'écria Talon en riant.

— Je m'en doutais. Bon, j' imagine que vous allez être très occupés, tous les deux. Organiser votre mariage, par exemple... et faire des bébés.

La déesse prit les mains de Talon et de Sunshine entre les siennes et les serra avec effusion.

— J'attends que vous me donniez beaucoup d'arrière-petits-enfants.

Morrigan se volatilisa, les laissant seuls. Ils se regardèrent avec émerveillement. Sunshine ne parvenait pas encore à cerner tout ce qui s'était passé ce soir, mais elle avait le temps d'y réfléchir. L'éternité, en fait.

— Tu es à moi, Talon, mon amour. Vraiment à moi... Je n'arrive pas à y croire. Que de projets... Par quoi allons-nous commencer ?

— Eh bien, la suggestion de ta grand-mère concernant les bébés me semble intéressante.

— À moi aussi. Mais rentrer chez toi dans le bayou va nous prendre du temps...

— Ton loft n'est pas bien loin. Je n'aurai pas à me soucier de la clarté de l'aube. Quel bonheur ! Je pourrai prendre le petit déjeuner avec toi, puis nous irons boire un café à Jackson Square vers midi, quand le soleil est au zénith...

Talon souleva Sunshine dans ses bras et la fit tourner. Puis il l'embrassa jusqu'à en perdre le souffle.

— On y va ? demanda-t-il en la reposant par terre.

— Oh, oui !

Ils sortirent main dans la main du bâtiment et laissèrent derrière eux le sinistre entrepôt abandonné pour se mêler à la foule des fêtards du Mardi gras.

19

Zarek suivit des yeux Sunshine et Talon jusqu'à ce qu'ils aient disparu, avalés par le flot des passants. Il était heureux pour Sunshine, mais il ne comprenait pas cet amour fou qu'elle éprouvait pour Talon. Personne ne l'avait jamais aimé de la sorte, lui. Pour être honnête, il devait admettre qu'il n'avait jamais aimé non plus.

— Artemis ne va pas te lâcher.

Zarek se retourna en entendant Acheron.

— Pourquoi se soucierait-elle de moi ?

— Ne pourriez-vous conclure une trêve, tous les deux ?

— Je n'en vois pas l'intérêt. Nous mépriser mutuellement nous convient très bien.

— Zarek, tu me fatigues. Arrête de faire ta tête de cochon ! Fais un effort, veux-tu ? Donne-moi quelque chose qui me permettrait de fléchir la colère d'Artemis : elle en a marre de toi, et je voudrais te sauver. Tu as accumulé les sottises et tu le sais. Même si je comprends pourquoi tu l'as fait, avoir conclu un marché avec les dieux sans l'autorisation d'Artemis va te valoir une méchante punition.

— Écoute, Ach, je voulais mourir et c'est loupé. Ces fichus dieux m'ont bien mené en bateau. Et maintenant, je suis crevé et j'ai faim. Alors, fous-moi la paix. Laisse-moi rentrer. Il faut que je me repose pour que mes blessures guérissent, OK ?

— OK.

Zarek s'en alla sans se retourner, aussi solitaire qu'à l'accoutumée, mais attentif aux gens qu'il croisait ou dépassait. Il était 1 heure du matin, et la ville était en ébullition. L'alcool n'était pas pour rien dans l'allégresse générale, constata-t-il.

Il regardait un couple qui s'embrassait lorsqu'il se rendit compte qu'Acheron l'avait suivi.

— Quand vas-tu me renvoyer en Alaska ?

— Demain. Nick passera te prendre à 14 heures. Nous avons un van sans fenêtre. La lumière ne te blessera pas. On te conduira à l'hélico en toute sécurité.

Le pays des immensités blanches... De nouveau, l'exil dans ces contrées hostiles serait son lot. Dans quelques semaines, ce serait le printemps, les nuits raccourciraient, et il passerait de plus en plus d'heures confiné dans sa cabane.

La détresse montait en lui quand un Démon surgit et lui bloqua le passage, souriant de tous ses crocs, persuadé d'impressionner celui qu'il prenait pour un touriste. Son sourire mourut sur ses lèvres lorsqu'il vit que Zarek ne bougeait pas même un cil.

— Qui es-tu, toi ? demanda le Démon avec inquiétude.

— Je vais t'expliquer : je suis un Chasseur de la Nuit. T'as pas eu de bol de tomber sur moi, mec. Tu es un Démon. Si je frappe, tu saignes, puis tu meurs.

— Pas cette fois ! hurla le Démon en se jetant sur Zarek.

Instantanément, le Grec tendit sa main munie de la griffe d'acier et la referma sur la gorge du Démon, qui se réduisit en cendres en un clin d'œil. Satisfait, Zarek regarda le petit tas de cendres. Personne, apparemment, n'avait prêté attention à la destruction tant elle s'était déroulée vite.

Lorsqu'il releva les yeux, il découvrit Valerius, haletant. Manifestement, le Romain poursuivait son gibier depuis un moment. Il salua Acheron d'un hochement de tête, puis se planta devant Zarek. Il lui lançait un défi muet que, sans la présence de son chef, le Grec eût relevé.

— Surpris, hein ? fit Zarek d'un ton ironique. Tu l'as loupé, celui-là.

Puis il tourna les talons et s'en fut à travers la foule, abandonnant Acheron et Valerius à leur sort, dont il n'avait cure : il connaissait le sien et ce qu'il ressentait, songea-t-il, ressemblait à du désespoir.